

HISTOIRE

DE LA

MÉDECINE

DEPUIS

SON ORIGINE JUSQU'AU XIXe SIÈCLE,

PAR LE DOCTEUR

P.-V. RENOUARD.

Les sciences se forment par des accroissements successifs. Ce n'est qu'en remontant la chaine des siècles passés qu'on peut déterminer les lois de leur développement.

—

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

A LONDRES, CHEZ H. BAILLIÈRE, 219, REGENT-STREET;

1846.

INTRODUCTION.

« Pour étudier et pratiquer convenablement la médecine, il faut y mettre de l'importance; et pour y mettre une importance véritable, il faut y croire (1). » Ces paroles d'un médecin philosophe, dont la vie et les écrits respirent une sincère philanthropie, renferment un sens profond, qui constitue, à mon avis, la base morale de toute la pratique de la médecine. Il est évident, en effet, que le praticien qui n'a pas foi dans l'efficacité de son art ne saurait apporter à l'étude et à l'exercice de cet art le zèle, l'attention, le dévouement et la persévérance nécessaires. Mais il ne suffit pas que le médecin soit convaincu de l'utilité des remèdes qu'il ordonne; il est encore très avantageux, pour le succès du traitement, que le malade partage sa confiance. Il nous importe donc à tous de nous faire de bonne heure une opinion raisonnée sur le degré d'efficacité et de certitude que peut atteindre la médecine. Or, nous ne saurions puiser les

(1) Cabanis. *Du degré de certitude de la médecine.* Préface, page 1.

motifs d'une telle opinion à une meilleure source que dans l'histoire même de cette science.

Une autre question, qui, sans être aussi importante, ne manque néanmoins pas d'intérêt, c'est celle de l'origine de l'art de guérir. Cet art est-il né d'un besoin naturel de l'homme, ou bien, comme l'ont prétendu certains philosophes anciens et modernes, n'est-il qu'un produit et un indice de la dégénération de l'espèce humaine ? Il appartient à l'histoire seule de résoudre cette question d'une manière péremptoire. Car s'il résulte des traditions les plus irrécusables qu'il n'existe pas et qu'il n'a jamais existé un peuple, soit sauvage, soit civilisé, qui n'ait eu une espèce de médecine quelconque, nous serons fondés à conclure de là que cet art est destiné à satisfaire un besoin naturel, impérieux, irrésistible, non un besoin factice provenant d'habitudes efféminées, ou de quelque autre vice de la civilisation.

La médecine, dont j'essaie de tracer l'histoire, était définie, à son berceau, l'art de guérir. Elle consistait alors dans la description succincte des maladies qu'on avait observées et l'indication des remèdes employés pour les combattre. Ces deux parties correspondent à ce qu'on nomme aujourd'hui la nosologie et la thérapeutique; elles n'envisagent l'homme qu'à l'état malade.

Dans la suite, ceux qui s'adonnaient à l'exercice de la médecine agrandirent peu à peu le champ de leurs observations. Les descriptions nosologiques devinrent plus étendues et plus nombreuses; les indications thérapeutiques plus précises. On comprit que, pour bien connaître les maladies, il était bon d'étudier l'homme à l'état de santé. Dès lors, l'anatomie ou la connaissance des parties du corps hu-

main, et la physiologie ou la connaissance des fonctions organiques, devinrent des branches importantes de la science médicale. L'expérience apprit également aux hommes qu'il est toujours plus avantageux et souvent plus facile de prévenir le développement de certaines affections morbides que d'en arrêter les progrès, quand elles se sont déclarées. En conséquence, les médecins tournèrent leur attention vers cet objet ; ils tracèrent des règles pour la conservation de la santé, et la collection de ces règles constitua une branche nouvelle de l'art que l'on nomma hygiène. Ces accroissements successifs nécessitèrent un changement dans la définition de la médecine, la première n'embrassant plus d'une manière explicite toutes les parties de cette science ; la suivante fut à peu près unanimement adoptée : « La médecine est une science qui a pour but la conservation de la santé et la guérison des maladies. »

Là s'est borné longtemps l'horizon de la médecine, et l'on ne peut disconvenir qu'il offrait un champ assez vaste aux investigations de ceux qui la cultivent. Cependant ils aspirent à l'étendre encore, tant le génie de l'homme se joue des limites qu'on prétend lui assigner ! Deux ramifications intéressantes sont écloses récemment du tronc majestueux de la science qui s'occupe de l'homme physique. La première, qu'on nomme orthopédie, enseigne à corriger certaines difformités extérieures, soit accidentelles, soit congénitales ; les succès qu'elle obtient et l'extension qu'elle a acquise lui assignent déjà un rang particulier entre les autres parties de l'art. La seconde ramification est appelée phrénologie, mot grec qui signifie littéralement discours sur la pensée, ou sur les facultés de l'âme. Mais la pensée est prise ici pour l'organe qui sert plus particulièrement à

sa manifestation. C'est donc de l'organe de la pensée, c'est-à-dire de l'encéphale, que traite la phrénologie. Ceux qui ont fait une étude spéciale de cette branche croient que le développement des facultés de l'âme, ou plutôt la manifestation de ces facultés dépend du volume et de la forme de certaines parties de l'encéphale. Ils espèrent même déterminer, par l'examen extérieur de la boîte encéphalique, ce volume et cette forme, et par suite le degré de développement des facultés correspondantes. Si jamais la phrénologie réalise ses promesses, elle pourra devenir d'un grand secours pour l'éducation physique et morale de l'homme. Quoi qu'il en soit, la dernière définition que nous avons rapportée de la médecine me paraît déjà un peu restreinte, et l'on pourrait, ce me semble, la remplacer avantageusement par celle-ci : « La médecine est une science qui a pour but la conservation de la santé, la guérison des maladies et le perfectionnement physique de l'homme. »

On voit déjà, par le simple énoncé du but que la science médicale s'efforce d'atteindre, combien elle mérite l'attention non seulement de ceux qui en font une étude spéciale, mais encore du philosophe, de l'homme d'État, et de quiconque sait apprécier les avantages d'une bonne santé, ainsi que l'influence du physique sur le moral de l'homme.

Pour l'historien, la médecine se présente sous trois faces principales; savoir : comme profession, comme art et comme science.

Comme profession, la médecine a été exercée primitivement par les chefs de famille, de tribu, de nation; par des généraux et des législateurs. Ensuite, elle fut unie au sacerdoce pendant un laps de temps considérable. Enfin, elle a constitué une profession distincte, qui même a été

subdivisée plus tard en plusieurs départements. J'ai indiqué sommairement toutes ces révolutions, avec les circonstances qui les ont amenées et les conséquences bonnes ou mauvaises qui en sont résultées.

Au point de vue de l'art, c'est-à-dire des règles qui ont été établies à diverses époques pour la guérison des maladies et la conservation de la santé, la médecine me paraît avoir suivi une marche constamment progressive, depuis son origine jusqu'à la mort de Galien. Ensuite elle demeure stationnaire, ou même elle rétrograde, au moins en Europe, jusqu'à la fin du XIVe siècle de l'ère chrétienne. Mais à partir de cette époque, l'art de guérir prend un nouvel essor, et acquiert, de génération en génération, des perfectionnements remarquables. Ceux qui nient les progrès de la médecine n'en ont jamais lu sérieusement l'histoire.

S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que la thérapeutique soit la partie réellement active de la médecine, si c'est elle qui, en définitive, résume toutes les améliorations de la science, on ne peut contester qu'à cet égard les anciens n'aient été laissés bien loin derrière nous. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur une classe quelconque de maladies, et de comparer les traitements employés autrefois avec ceux de nos jours. Voyez, parmi les affections aiguës, les fièvres intermittentes, les apoplexies, la plupart des lésions anatomiques; voyez la variole pour le traitement préventif, et dites-moi si la thérapeutique des anciens, dans toutes ces maladies, peut être mise en parallèle avec celle des modernes. Il en sera de même, si l'on considère les affections chroniques, telles que les scrofules, les syphilides, les teignes, etc. N'y a-t-il pas, après cela, de l'ingratitude ou de l'ignorance à prétendre que la médecine

demeure stationnaire au milieu du progrès universel ? Mais l'homme est si oublieux du bien qu'on lui fait ! On dirait qu'il n'a de mémoire que pour le mal : l'orage qui détruit en un instant l'espoir du laboureur laisse dans son esprit des traces ineffaçables, tandis que la douce rosée qui féconde ses sillons passera inaperçue. Ainsi, la découverte du sulfate de quinine a fait moins de bruit dans le monde que l'invention des fusées à la congrève ; ainsi, le nom de Jenner est moins connu que celui d'Attila.

Comme science, c'est-à-dire sous le rapport de la théorie, la médecine offre l'image d'une république livrée à plusieurs factions rivales qui dominent tour à tour, sans jamais régner entièrement. La théorie est une arène de discussions interminables, une vraie tour de Babel : c'est la pomme de discorde pour les médecins. Qui peut se flatter de tenir la balance égale entre tant d'opinions diverses ou contraires ; de distribuer avec équité la louange et le blâme ; de démêler la limite précise où finit pour chacune d'elles la vérité et commence l'erreur ?

Cette entreprise difficile, je l'ai tentée, non en vue de l'instruction des autres, mais de la mienne ; non dans l'intention de publier le fruit de mes recherches, car j'ignorais où elles aboutiraient ; mais poussé par le désir de m'assurer s'il existe en médecine quelque chose d'utile et de certain, quelque principe dont l'évidence frappe comme celle d'un axiome de mathématiques, quelque règle pratique dont l'utilité soit incontestable. J'ai pensé qu'un médecin qui est animé du sentiment de ses devoirs ne pouvait rester indifférent sur ces questions, et qu'il devait au moins une fois dans sa vie les examiner sérieusement. Si quelque chose de pareil existe en médecine, me suis-je dit, l'histoire de cette science

doit nous le faire apercevoir, et en conséquence j'ai embrassé avec ardeur et persévérance l'étude de cette histoire. Aujourd'hui, en me décidant à mettre au jour le fruit de mes élucubrations, je n'ai pas d'autre but que d'épargner à mes confrères une partie de la peine que je me suis donnée, d'abréger pour eux le chemin que j'ai parcouru.

Le seul historien qui ait essayé de débrouiller le chaos des théories médicales, depuis le commencement jusqu'à une époque très voisine de la nôtre, Kurt Sprengel, est arrivé à cette conclusion, « que le scepticisme en médecine est le comble de la science, et que le parti le plus sage consiste à regarder toutes les opinions avec l'œil de l'indifférence, sans en adopter aucune (1) : » maxime que je tiens pour erronée, désespérante, et même pour inexécutable dans la pratique.

Non, quoi qu'en dise l'érudit historien de la médecine, le doute n'est pas le dernier mot de la science, il n'en est que le commencement, le point de départ. Il constitue une simple disposition favorable pour arriver au savoir, à la certitude, ou du moins à la conviction : c'est ainsi que l'enseignait Aristote, que le proclamait Descartes, et que le sens intime le confirme dans chacun de nous. Quand on s'engage à la recherche de la vérité, on le fait avec le désir et l'espérance de l'atteindre ; si l'on était persuadé d'avance que ce désir et cet espoir sont vains, comme le prétend Sprengel, on vivrait dans l'insouciance et le repos, plutôt que de se fatiguer inutilement à la poursuite d'une chimère.

(1) *Hist. de la médecine*, trad. par A.-J.-L. Jourdan. Paris, 1815, t. I. Introduction, pages 10 et 11. Voy. aussi la Préface du traducteur, p. XXII et suivantes.

Néanmoins, il peut arriver que nos investigations n'aboutissent qu'à un résultat négatif, qu'elles nous laissent dans l'ignorance et le doute d'où nous avions voulu sortir; mais ce n'est là qu'un résultat particulier et accidentel, non le terme général et nécessaire où doivent aboutir infailliblement les recherches de tous les hommes. Nous sommes ordinairement conduits à cette conclusion négative par une méthode vicieuse de raisonnement; de même qu'une fausse route conduit le voyageur loin du véritable terme de son voyage.

Mais si le doute est permis à la rigueur concernant les vérités spéculatives, il ne l'est pas relativement aux propositions destinées à régler notre conduite. A l'égard de ces dernières, nous sommes contraints de prendre un parti, bon gré mal gré, c'est-à-dire de nous décider d'après une conviction plus ou moins forte. Un médecin, par exemple, peut bien douter dans son cabinet si la difficulté de respirer qu'éprouve un asthmatique provient d'une lésion du cœur ou des gros vaisseaux, ou d'un amas de pituite, ou d'un vice rhumatismal fixé soit sur les muscles, soit sur les nerfs de la poitrine. Mais quand ce médecin sera en présence du malade, et qu'après l'avoir examiné il sera obligé de formuler une prescription, y aura-t-il pour lui un milieu possible entre ordonner quelque chose ou rien? Or, dans ce cas, ne rien ordonner, ce n'est pas moins prendre un parti, ce n'est pas moins faire un choix; et tout choix suppose un motif déterminant plus ou moins fort. Le scepticisme pur est donc impossible pour le praticien, qui se trouve placé à chaque instant dans la nécessité de prendre une décision d'où peut dépendre la vie de son semblable. Le praticien, par conséquent, ne saurait se complaire dans cette indiffé-

rence sceptique dont se vante l'historien que j'ai cité ; il doit faire tous ses efforts pour en sortir et pour s'élever enfin à une conviction raisonnée.

C'est avec cette disposition d'esprit que je me suis livré à l'examen des doctrines médicales anciennes et modernes. Je les ai étudiées et comparées avec toute l'attention dont je suis capable ; car je désirais me faire une opinion arrêtée sur la valeur absolue et relative, sur l'influence avantageuse ou nuisible de chacune d'elles. On ne sera donc pas étonné que, dans le cours de cette histoire, j'émette souvent, d'une manière tout-à-fait explicite, mon opinion sur les théories que j'aurai exposées. Mais afin que le lecteur soit mis en état d'apprécier par lui-même ces théories et le jugement que j'en porte, je me suis efforcé de les présenter avec le plus d'exactitude que j'ai pu, employant à cet effet le texte même des auteurs qui ont écrit dans notre langue, et celui des traductions les plus estimées pour les auteurs étrangers. Je ne me suis permis de traduire moi-même que lorsque les interprétations des autres m'ont manqué. J'ai agi ainsi dans la persuasion qu'un homme qui fait une étude particulière et approfondie d'un ouvrage, qui le traduit en entier, doit s'être pénétré de l'esprit de l'auteur, bien mieux que celui qui en extrait simplement quelques pages. D'ailleurs, par cette méthode, j'espère éviter le reproche d'avoir défiguré les opinions d'autrui, soit à mon insu, soit à dessein, et je conserve à ces opinions, autant qu'il dépend de moi, leur couleur et leurs formes originelles.

Les médecins célèbres n'influent pas seulement par leurs écrits sur la marche de la science et sur la considération de l'art ; mais ils y influent encore par leur enseignement oral, par leur caractère et par leur conduite. Leur vie offre sou-

vent des modèles à imiter, et quelquefois des fautes ou des écueils à éviter. Souvent aussi la première éducation d'un homme, les circonstances au milieu desquelles il s'est trouvé nous expliquent la tournure de son génie, donnent la clef de ses succès ou de ses revers. Pour toutes ces raisons, je n'ai pas dû négliger entièrement les détails biographiques relatifs aux médecins les plus fameux, surtout quand ces détails avaient quelque liaison avec l'histoire générale de l'art, ou qu'ils renfermaient quelque moralité.

Les sciences ne marchent point isolées les unes des autres, elles se tiennent, pour ainsi dire, par la main, et il est rare que leurs progrès ne soient pas simultanés. Cependant une exception à cette règle se présente dans l'histoire de l'esprit humain, en Europe. On vit durant le moyen-âge la dialectique et la théologie cultivées avec succès, tandis que les autres branches des connaissances humaines et la médecine en particulier végétaient dans un profond abaissement. Mais à partir du XIVe siècle, l'industrie, les sciences et les arts sortent d'un long sommeil.

D'un côté, l'organisation civile et politique des nations européennes se régularise, leur bien-être matériel s'accroît; de l'autre, les facultés intellectuelles et morales des individus se développent; la pensée prend un essor plus libre, plus hardi, une direction meilleure.

L'historien de la médecine manquerait, ce me semble, à une de ses obligations s'il ne jetait de loin en loin un coup d'œil sur l'état général de la société. C'est pourquoi, au commencement de chacune de mes divisions chronologiques, je donne un aperçu rapide de l'aspect qu'offrait alors la civilisation.

Un autre fait extrêmement remarquable et d'un intérêt

capital dans l'histoire des théories médicales, c'est qu'elles dérivent toutes d'une manière plus ou moins immédiate de quelque système de philosophie. Ainsi l'on n'aurait qu'une notion incomplète de ces théories si l'on ignorait la source philosophique d'où elles découlent. Mais il ne faut pas non plus attacher trop d'importance à ces analogies, ni prétendre juger par elles la valeur des théories médicales. Il ne faut pas oublier qu'un système philosophique peut être faux dans sa généralité et être vrai dans l'application particulière qu'on en fait à la médecine. Pareillement, d'un système de philosophie irréprochable, on peut déduire par un mauvais raisonnement une théorie médicale erronée. Ainsi donc, après avoir indiqué les idées philosophiques avec lesquelles une doctrine médicale quelconque semble être liée, nous jugerons celle-ci en elle-même et relativement à ses conséquences pratiques.

Les principaux systèmes de l'antiquité concernant la cosmogonie ou la physique générale peuvent se ranger en trois sections :

1° Les uns, à la tête desquels se place le pythagoricisme, représentent l'univers comme peuplé de principes actifs et intelligents, qui animent, façonnent, gouvernent chaque substance matérielle dans un but déterminé et pour une fin préconçue. L'animal, la plante, le minéral même, ont chacun leur esprit vivificateur. Au-dessus de ces principes secondaires, trône le principe suprême qui veille sur l'ensemble, harmonise les individualités et les fait concourir au but général.

2° Une autre classe de philosophes, dont Leucippe et Démocrite paraissent être les chefs, considère la formation de l'univers comme un pur effet du hasard. Ils prétendent

expliquer tous les phénomènes de la nature sans recourir à l'intervention d'aucun principe intelligent. Suivant eux, le monde en général et chaque être en particulier existent par une suite nécessaire des lois éternelles de la matière. Ils nient que les substances diverses, les plantes, les animaux, aient été créés pour une fin préconçue. Ils se moquent de ce qu'on nomme en langage philosophique les causes finales.

3° Enfin, une troisième secte qui reconnaît Parménide et Pyrrhon pour fondateurs, croyant trouver dans les mouvements naturels des corps, leurs régénérations, leurs métamorphoses infinies, des motifs également puissants pour admettre et pour rejeter la présence des principes immatériels et intelligents, conclut de cette ambiguïté que la sagesse consistait à rester dans le doute. «A quoi bon, disaient les sectateurs de cette doctrine, se creuser l'esprit pour comprendre ce qui est au-dessus de notre intelligence ? La recherche des principes ou des essences premières n'a engendré jusqu'ici que des disputes aussi inutiles qu'interminables. Nous n'avons de connaissances réelles que nos sensations, dont rien ne nous garantit au dehors l'exactitude objective.» Tel était en résumé le langage de cette secte, qui prenait tantôt le nom de sceptique, pour désigner le doute perpétuel dont elle faisait profession, tantôt celui de zététique pour marquer qu'elle cherchait toujours la vérité, sans se flatter jamais de l'avoir trouvée.

A ces trois systèmes de philosophie correspondent chez les anciens trois systèmes de médecine, dont je ne ferai en ce moment qu'indiquer les principaux traits.

Le premier de tous, connu sous le nom de dogmatisme, est attribué à Hippocrate. En voici la pensée culminante :

« Il y a un principe simple, et multiple dans ses effets, qui préside à toute l'économie du corps, et qui y produit les contraires; il fait la vie du tout et des parties. » (Hippocr., *de l'Aliment*, § 7.) Cette pensée est reproduite plusieurs fois dans le même livre et dans d'autres du même auteur. Elle fait le fond du vitalisme ou de l'hippocratisme moderne, doctrine que M. le professeur Cayol a exposée d'une manière si lucide dans son introduction à la Clinique médicale, et que M. Gibert a soutenue avec la vigueur et la logique qui le distinguent (1).

Un des plus célèbres nosologistes du dernier siècle, Pinel, a donné de la maladie une idée conforme à cette doctrine, lorsqu'il dit : « La maladie doit être considérée, non comme un tableau toujours mouvant, un assemblage incohérent d'affections renaissantes qu'il faut sans cesse combattre par des remèdes, mais comme un tout indivisible, depuis son début jusqu'à sa terminaison, un ensemble régulier de symptômes caractéristiques, et une succession de périodes avec une tendance de la nature le plus souvent favorable et quelquefois funeste (2). »

Cette définition qui nous présente la maladie comme une suite réglée d'actions et de mouvements, suscités par le principe vital avec une intention manifeste, montre déjà la connexité qui existait entre la doctrine d'Hippocrate et la philosophie pythagoricienne; mais cette connexité deviendra de plus en plus frappante par les détails qui seront consignés dans le cours de cette histoire. Car ce serait se

(1) *Considérations sur l'hippocratisme et l'anatomisme*. Paris, 1833, in-8. — Je prie M. Gibert de recevoir ici mes remerciements pour les conseils éclairés qu'il m'a donnés en plus d'une occasion.

(2) *Nosogr. philosophique*, 1re édition. Introd., page VII.

tromper étrangement que de regarder les passages ci-dessus comme un résumé de toute la théorie du médecin de Cos. Il n'y faut voir qu'une des faces principales de cette théorie, un de ses dogmes caractéristiques, le seul qui se soit maintenu jusqu'à nos jours. Du reste, l'illustre vieillard partageait les idées ou plutôt les préjugés de son temps sur la physique, et il les faisait entrer, comme nous le verrons en son lieu, dans ses explications physico-pathologiques.

Le second système de médecine qui s'offre à notre examen a reçu le nom de méthodisme, et reconnaît pour fondateurs Asclépiade et Thémison. Le premier de ces médecins avait étudié particulièrement les maladies chroniques, dans lesquelles la force médicatrice de la nature est souvent imperceptible. Il fut porté par conséquent à nier l'existence de cette force, et il tourne en ridicule les dogmes qu'Hippocrate avait émis à ce sujet. D'un autre côté, séduit par la simplicité de la doctrine atomistique de Démocrite, qu'Épicure avait développée et rajeunie, il se hâta d'en faire l'application à la médecine. Il représentait le corps humain comme percé d'une infinité de pores, à travers lesquels des atomes de diverse forme et de diverse grandeur doivent passer et repasser sans cesse. Ces corpuscules, excessivement ténus, étaient censés se mouvoir automatiquement en vertu de forces inhérentes à la matière. Tant que les corpuscules atomistiques et les ouvertures qui leur livraient passage étaient dans un rapport exact de forme et de grandeur, la santé de l'homme se maintenait. Mais aussitôt que l'exactitude des rapports était détruite, la santé se dérangeait, ce qui ne pouvait avoir lieu, disait ce médecin, que de deux manières, soit par un excès de resserrement des pores, soit

par un excès de dilatation. Dans ce système, l'économie animale était regardée comme entièrement passive; on ne lui attribuait aucune réaction, aucune spontanéité, aucune tendance naturelle. C'était au médecin de la diriger convenablement au moyen des modificateurs que l'art met à sa disposition.

Les deux systèmes précédents étaient, comme on voit, diamétralement opposés : l'un ne perdait jamais de vue l'activité naturelle de l'organisme dans les maladies; l'autre n'envisageait le corps humain que sous un état passif. Mais quand on observe sans prévention les phénomènes pathologiques, on s'aperçoit bientôt que dans la production de ces phénomènes l'organisme est tour à tour actif et passif. Ainsi, quand à l'occasion d'une blessure grave faite à un membre, il se déclare des symptômes généraux, tels que la fièvre, le délire, les convulsions, il est évident que dans cette occurrence l'organisme est tout à la fois actif et passif : passif, par rapport à la lésion locale, à la douleur et à l'ébranlement qui en sont résultés; actif, relativement au trouble général des fonctions, qui est un effet de la réaction vitale. Qu'on me permette de peindre ici par une image vulgaire, empruntée à l'antiquité, le double rôle de l'économie animale dans la génération des phénomènes morbides. Je me la représente sous la figure d'un serpent qui se mord la queue : le reptile dans ce cas est bien simultanément le principe et le terme de son action.

Les dogmatiques ne disconvenaient pas que l'organisme ne soit passif au moment où il reçoit l'impression d'un modificateur nosogénique; mais ils regardaient cette impression comme une simple cause occasionnelle; ils prétendaient que la maladie ne commence réellement qu'avec la réaction

du principe vital. Cette réaction était pour eux le phénomène primitif, essentiel, la cause prochaine ou occulte de l'affection morbide.

Les méthodistes, au contraire, considéraient la réaction vitale comme un phénomène secondaire, une espèce de retour oscillatoire, dont la cause prochaine ou le moteur primitif était l'impulsion même produite par l'agent morbifique.

Une troisième classe de médecins, en tête desquels on a coutume de placer Philinus et Sérapion, pensant que la cause prochaine ou le phénomène primitif des maladies était inaccessible à l'observation, concluait de là que tout ce qu'on affirme à ce sujet est arbitraire, hypothétique, et ne saurait être pris en considération dans le choix d'un traitement rationnel. Ceux-ci voulaient qu'on ne tînt compte, dans la description et la cure des maladies, que des phénomènes susceptibles de tomber sous les sens. L'ensemble de ces phénomènes constituait à leurs yeux toute l'affection morbide, ou du moins tout ce qu'on pouvait connaître et affirmer touchant cette affection.

En conséquence, ils prétendaient qu'on devait employer dans chaque cas de clinique les remèdes qui avaient paru réussir dans des cas analogues, sans avoir le moindre égard à la cause censée prochaine, essentielle ou occulte, dont rien ne révèle, disaient-ils, le mode d'action. Comme leurs raisonnements n'allaient pas au-delà des choses qui sont ou peuvent devenir un sujet d'observation, d'expérience, ils prirent le nom d'empiriques, qui signifie expérimentateurs. On les assimila aux philosophes sceptiques, qui, eux aussi, ne mettaient au rang des connaissances certaines et positives que les sensations.

Un bon nombre de médecins n'adoptait aucun de ces systèmes exclusivement, mais puisait dans chacun ce qui lui paraissait le plus conforme à la raison et à l'expérience. Ces médecins s'appelaient éclectiques, d'un mot grec qui veut dire choisir. Ils voulaient exprimer par là qu'ils faisaient un choix raisonné de tout ce qu'il y avait de meilleur dans les autres doctrines. C'était, il faut en convenir, un dessein très louable, et peut-être aussi une prétention un peu hautaine. Ils devaient, au moins, dire d'après quelle règle ils formaient leur choix; quel principe leur servait de guide pour discerner, entre tant d'opinions contradictoires, la vérité de l'erreur, la réalité de l'apparence trompeuse, le bon du mauvais.

Voilà ce que les éclectiques auraient dû faire et ce qu'ils n'ont pas fait. Ils se contentent d'affirmer qu'ils suivent en toute circonstance la voix de l'expérience et de la raison, sans se laisser influencer par aucun préjugé, par aucune idée systématique; mais il faut les en croire sur parole, puisqu'ils n'émettent aucun axiome qui leur soit propre. L'éclectisme n'est en réalité ni une théorie ni un système, c'est tout uniment l'autocratisme individuel érigé en dogme. Chaque éclectique ne reconnaissant d'autre règle que son goût particulier, sa raison individuelle ou sa fantaisie, deux soi-disants éclectiques n'ont souvent rien de commun entre eux que le nom.

L'éclectique évite soigneusement les discussions de principes. Il a peu de goût ou peu de capacité pour les hautes abstractions. Il les croit inutiles, pour ne pas dire nuisibles à l'exercice et aux progrès de l'art. En un mot, par cela même qu'un homme se déclare éclectique, il donne une idée peu favorable de la fixité de ses principes

philosophiques. Mais il peut être, et il est souvent, en effet, un excellent praticien. S'il détourne ses regards des principes fondamentaux de la science, il concentre son attention sur les détails, sur les particularités, et l'on sait que l'habileté pratique se compose surtout de notions spéciales. C'est de lui qu'on peut dire, avec une apparence de raison, bon praticien, mauvais théoricien. Non qu'il soit dépourvu d'idées théoriques, cela est impossible ; mais parce que ses idées ne forment point un système, ne se rattachent pas à un ou deux principes généraux. Chez lui, le tact médical, c'est-à-dire l'instinct perfectionné, tient lieu de principe. Tel fut l'érudit Barckausen, qui, en faisant l'exposé des théories médicales, trouve dans toutes quelque chose à reprendre et quelque chose à louer, sans donner à aucune une préférence marquée.

L'éclectique de nos jours n'est ordinairement qu'un empirique sous un nom déguisé, mais un empirique dans l'acception honorable du terme, c'est-à dire un homme dont les jugements sont basés sur l'observation pure et simple des faits soigneusement comparés, un homme dont les idées théoriques ne vont pas au-delà des phénomènes. Il ne manque à ces idées, pour composer un système, que d'être unies par un lieu commun, sous la domination d'un principe philosophique.

J'ai avancé tout-à-l'heure qu'il était impossible qu'un praticien fût dépourvu de toute espèce de théorie. C'est un axiome qui n'a pas besoin de démonstration, dit M. le professeur Bouillaud (1).

M. le docteur Auber partage ce sentiment. « Soyons bien

(1) *Essai sur la philosophie médicale et sur les généralités de la clinique médicale.* Paris, 1836, page 302.

convaincus, dit-il, d'une chose, c'est qu'il n'est point de praticien qui n'ait tant soit peu sa théorie, et même qui ne soit, au lit du malade, dépassé par sa théorie, attendu que c'est nécessairement en raison de quelque idée fausse ou juste, sage ou folle, scientifique ou vulgaire, que le médecin, même le plus borné, se détermine ou est porté automatiquement à agir de telle façon plutôt que de telle autre; et c'est même vraisemblablement cela qui a fait dire, avec infiniment de raison, que la pratique subissait presque toujours le joug et les exigences des théories, même les plus mesquines (1).

Aux lecteurs qui m'accuseraient d'attacher trop d'importance à l'examen des théories, je puis donc répondre : les théories ont été et seront toujours la boussole de la pratique.

Anciennement la philosophie embrassait l'universalité des connaissances humaines; physique, histoire naturelle, médecine, morale, métaphysique, théologie, mathématiques, etc. Le philosophe ne devait être étranger à rien. Aujourd'hui la physique, l'histoire naturelle, la médecine et plusieurs autres branches de la philosophie ont été détachées du tronc principal et constituent des sciences à part. Il résulte de cette disjonction que la médecine moderne a fait moins d'emprunts à la philosophie proprement dite; mais en revanche elle a été influencée par d'autres sciences, telles que la physique et la chimie.

Depuis la fin du XIVe siècle de notre ère jusqu'au commencement du XIXe, nous comptons en médecine cinq sortes de théories principales, savoir : l'ancien humorisme ou

(1) *Traité de la philosophie médicale.* Paris, 1839, page 185.

gallénisme, l'iatro-chimie, l'iatro-mécanique, l'animisme ou vitalisme, qui se confond avec l'hippocratisme moderne, enfin l'organo-dynamisme.

Je n'étendrai pas davantage ces considérations générales, pour ne pas empiéter sur ce qui sera dit dans le cours de cette histoire, où les théories dont il a été parlé, et quelques autres moins importantes, seront exposées avec des développements convenables.

Voici maintenant l'ordre chronologique que j'ai cru devoir adopter :

Je partage en trois livres ou trois âges tout le temps écoulé jusqu'à nous. Le premier âge commence à l'enfance des sociétés, aussi loin que peuvent remonter les traditions historiques, et se termine vers la fin du IIe siècle de l'ère chrétienne, à la mort de Galien, sous le règne de Septime Sévère. Ce laps de temps constitue, pour la médecine, l'âge de fondation. Le germe de l'art de guérir, caché d'abord dans l'instinct de l'homme, se développe insensiblement ; les bases de la science sont jetées ; on discute les grands principes. L'esprit humain, toujours impatient, dépasse dans ses spéculations les limites du connu et du possible. Plusieurs branches de l'art, telles que la symptomatologie, le pronostic, sont portées à un degré de perfection remarquable.

Le deuxième âge, qu'on pourrait appeler âge de transition, offre bien peu de matière à l'histoire de la médecine. On ne voit plus de luttes, plus de discussions entre les partisans des diverses doctrines ; les sectes médicales se confondent. L'art se maintient à un degré stationnaire, ou bien rétrograde imperceptiblement. Je ne puis mieux peindre cette époque qu'en la comparant à la vie de l'in-

secte, sous la forme de nymphe. Tandis que rien ne paraît changer à l'extérieur, il s'opère en dedans une métamorphose admirable, dont rien ne révèle la progression. L'œil de l'homme n'aperçoit la merveille que lorsqu'elle est accomplie.

Ainsi, dès le xv[e] siècle, qui commence pour la médecine le troisième et dernier âge, ou l'âge de rénovation, l'Europe nous offre un spectacle dont les plus beaux temps des républiques de Rome et d'Athènes ne peuvent nous donner une idée. Il semble qu'une nouvelle vie s'est infusée dans les veines des habitants de cette partie du monde: sciences, beaux-arts, commerce, industrie, religion, institutions sociales, tout se trouve changé, ou va l'être bientôt. Une foule d'écoles sont ouvertes pour l'enseignement de la médecine. Des établissements qui n'avaient pas de modèles chez les peuples de l'antiquité, sont créés dans le but d'étendre aux classes pauvres les bienfaits de l'art de guérir; l'ingénieuse activité des chrétiens modernes explore tout, suffit à tout.

Ces trois grandes divisions chronologiques ne suffiraient pas pour classer dans notre esprit les principales phases de l'histoire de la médecine : en conséquence, j'ai sous-divisé chaque âge en un petit nombre de sections faciles à retenir, que je nomme périodes. Le premier âge renferme quatre périodes, le second et le troisième en renferment chacun deux.

Je vais indiquer succinctement chacune de ces divisions secondaires, sans m'attacher à les justifier, parce que cette justification trouvera sa place dans le courant de l'ouvrage.

La première période, que nous nommons *période primitive* ou *d'instinct*, se termine à la ruine de Troie, environ douze siècles avant l'ère chrétienne.

La deuxième, qui sera nommée *période mystique* ou *sacrée*, s'étend jusqu'à la dissolution de la société pythagoricienne, environ l'an 500 avant J.-C.

La troisième période finit à la fondation de la bibliothèque d'Alexandrie, la 320e année avant J.-C. Nous l'appellerons *période philosophique.*

La quatrième, que nous désignerons par l'épithète d'*anatomique*, s'étend jusqu'à la fin du premier âge, c'est-à-dire jusqu'à l'an 200 de l'ère chrétienne.

La cinquième sera appelée *période grecque;* elle se termine à la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie, l'an 640.

La sixième a reçu le surnom d'*arabique*, et finit avec le XIVe siècle.

La septième période, qui commence le troisième âge, comprend les XVe et XVIe siècles; elle sera distinguée par l'épithète d'*érudite.*

Enfin la huitième ou la dernière embrasse les XVIIe et XVIIIe siècles; je la nommerai *période réformatrice.*

Dans cette répartition des temps passés, il manque la partie du XIXe siècle qui s'est écoulée jusqu'à nos jours. Je ne l'y ai pas comprise à dessein, pour les raisons suivantes : Est-il possible, me suis-je demandé en premier lieu, d'écrire l'histoire contemporaine avec la même indépendance de cœur et d'esprit que celle des temps passés ? Secondement, ne convient-il pas d'omettre, en parlant des auteurs vivants, toute espèce de détails biographiques ? En troisième lieu, n'est-il pas à craindre qu'on s'exagère l'importance des opinions et des découvertes contemporaines ? Quatrièmement enfin, peut-on bien saisir la physionomie générale d'une époque au milieu de laquelle on vit; et n'est-on pas, à son

égard, dans la situation d'un homme qui, placé au pied d'un édifice, voudrait apprécier l'effet de l'ensemble? Toutes ces considérations m'ont fait craindre de ne pouvoir traiter l'histoire de notre temps d'après le même plan que l'histoire des temps antérieurs. C'est pourquoi j'ai pris pour limite la fin du XVIII[e] siècle.

Je me propose néanmoins de donner plus tard, sous le titre de *Renseignements devant servir à l'histoire de la médecine contemporaine*, une notice raisonnée des théories, des découvertes et des perfectionnements qui ont signalé la première moitié du siècle actuel. Cette notice formera un supplément à mon second volume.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES AGES ET DES PÉRIODES

DE L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE.

I. AGE DE FONDATION.	1. PÉRIODE PRIMITIVE ou d'instinct.	Finissant à la ruine de Troie, l'an 1184 avant Jésus-Christ.
	2. PÉRIODE SACRÉE ou mystique.	Finissant à la dispersion de la société pythagoricienne, 500 ans avant Jésus-Christ.
	3. PÉRIODE PHILOSOPHIQUE.	Finissant à la fondation de la bibliothèque d'Alexandrie, 320 ans avant Jésus-Christ.
	4. PÉRIODE ANATOMIQUE.	Finissant à la mort de Galien, l'an 200 de l'ère chrétienne.
II. AGE DE TRANSITION.	5. PÉRIODE GRECQUE.	Finissant à l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, l'an 640.
	6. PÉRIODE ARABIQUE.	Finissant à la renaissance des lettres en Europe, l'an 1400.
III. AGE DE RÉNOVATION.	7. PÉRIODE ÉRUDITE.	Comprenant le XVe et le XVIe siècle.
	8. PÉRIODE RÉFORMATRICE.	Comprenant le XVIIe et le XVIIIe siècle.

HISTOIRE

DE

LA MÉDECINE.

LIVRE PREMIER.

AGE DE FONDATION,

S'ÉTENDANT DEPUIS L'ORIGINE DES SOCIÉTÉS JUSQU'A LA FIN DU IIe SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST.

I. PÉRIODE PRIMITIVE,

D'UNE DURÉE VARIABLE CHEZ LES DIVERS PEUPLES.

—

Considérations générales.

Cette période, qui répond à la première enfance des sociétés humaines, est environnée d'une profonde obscurité et mêlée d'une multitude de fables. Elle embrasse un laps de temps indéfini, pendant lequel la médecine ne constitue nullement une science, c'est-à-dire un assemblage systéma-

tique de connaissances raisonnées, mais forme tout au plus un recueil indigeste de notions expérimentales, vaguement décrites, et le plus souvent défigurées par une série de traditions incomplètes. On comprend qu'un tel état de choses a dû se prolonger plus ou moins longtemps, dans les différentes contrées de la terre, en proportion des progrès plus ou moins rapides que les habitants de ces contrées ont faits dans la carrière de la civilisation. Que dis-je? Cet état subsiste encore parmi certaines peuplades du centre de l'Afrique, dans quelques parties de l'Amérique, et surtout de l'Océanie. Mais pour la Grèce, qui nous a transmis les plus beaux, les plus précieux monuments de l'antique médecine, la période primitive finit, comme nous le verrons plus tard, à la destruction de Troie, dans le courant du XIIe siècle qui précède l'ère chrétienne.

Avant de suivre les traces de l'art de guérir sur cette terre classique des Hellènes, nous allons en rechercher les premiers vestiges chez d'autres nations qui devancèrent la nation hellénique dans la route du progrès social, et qui lui fournirent, dans ces temps reculés, des modèles en plusieurs genres. En conséquence, nous jetterons d'abord un coup d'œil sur l'antique médecine des Égyptiens, des Juifs, des Indiens et des Chinois; ensuite nous exposerons l'état de la médecine grecque avant la guerre de Troie; enfin, nous dirons quelques mots sur la manière dont cet art a été cultivé primitivement chez quelques peuples moins célèbres de l'ancien et du nouveau monde.

CHAPITRE PREMIER.

MÉDECINE DES NATIONS ANTIQUES.

§ I. Médecine des Égyptiens.

Si nous accordons la première place dans cette histoire à la médecine égyptienne, ce n'est pas sans motif: celle-ci nous semble mériter cet honneur, non seulement parce que son antiquité est fondée sur les monuments les plus authentiques, mais encore parce qu'elle a été la source où les Grecs ont puisé les premiers éléments de cette science, et qu'à ce dernier titre la nation égyptienne peut être appelée l'institutrice du genre humain. On lit dans les livres sacrés des Juifs: « Joseph, voyant son père expiré, commanda aux médecins qu'il avait à son service d'embaumer le corps de Jacob. Et ceux-ci exécutèrent l'ordre qu'il leur avait donné; ce qui dura quarante jours, parce que c'était la coutume d'employer ce temps (1). » Ainsi donc, à l'époque de la mort de ce patriarche, c'est-à-dire environ 1700 ans avant la naissance du Christ, il y avait en Égypte des hommes qui exerçaient la profession de médecins. Ce passage des écrits de Moïse est le plus ancien monument authentique que nous connaissions de l'art de guérir. Tout ce qui remonte à une date plus éloignée dans l'histoire de l'Égypte et des autres pays est enveloppé d'incertitudes et d'obscurités, au moins quant à la médecine.

Cependant il est certain qu'avant le temps où les fils de Jacob émigrèrent en Égypte, les sciences et les arts avaient atteint déjà dans cette contrée un degré de perfection qui

(1) Génèse, chap. L. Traduction de Lemaistre de Sacy.

ne pouvait être que le fruit d'une longue expérience, et qui suppose bien des années ou plutôt bien des siècles d'observation. Les livres des Hébreux nous fournissent encore à cet égard des renseignements précieux. Nous y lisons que lorsqu'Abraham fut contraint par la famine de quitter le pays de Chanaan, il se rendit en Égypte, où il trouva en abondance de quoi se nourrir, lui, ses gens et ses troupeaux. A cette époque, qui précéda de 230 ans la mort de Jacob, l'Égypte jouissait d'une civilisation très avancée; l'agriculture, la géométrie, l'architecture, la métallurgie, y avaient fait des progrès remarquables. Thèbes, la ville aux cent portes, existait, ainsi que quelques uns de ces édifices gigantesques, destinés à transmettre à la postérité le souvenir de la puissance et de la sagesse des Pharaons (1).

Mais par combien de phases la nation égyptienne avait-elle passé avant que son intelligence et son industrie eussent acquis un tel développement? Combien de siècles n'a-t-il pas dû s'écouler avant que les hommes possédassent les moyens de perpétuer la mémoire des grands événements et des inventions utiles? La parole et l'écriture, ces deux instruments indispensables de la transmission des idées, comment ont-elles été créées? par quelle série de perfectionnements sont-elles arrivées à ce point de clarté nécessaire pour reproduire avec exactitude l'image de la pensée? Les recherches les plus ardues, les plus subtiles ne nous apprennent rien ou presque rien sur ces questions intéressantes : la science des Champollion reste muette à cet égard; les livres saints tranchent seuls la difficulté, en disant que Dieu enseigna à l'homme les noms de toutes les choses animées et inanimées.

(1) Voyez les lettres de Champollion jeune, relatives au Musée égyptien de Turin, p. 25 et suivantes.

Ainsi donc les générations qui dotèrent le genre humain des découvertes les plus utiles se sont évanouies sans laisser aucune autre empreinte de leur passage. Ceux qui s'occupèrent par la suite de recueillir les fastes de l'humanité, au lieu de transmettre purs et intacts les documents peu nombreux dont ils étaient encore en possession, les enveloppèrent de fictions qui rendirent la vérité de plus en plus méconnaissable. Mais il faut dire à leur justification que ces premiers chroniqueurs avaient surtout en vue d'inculquer aux hommes des principes de sociabilité, de morale et de religion, et que leurs récits merveilleux ou allégoriques atteignaient bien plus directement ce but que ne l'eût fait la vérité toute nue. C'est pour cela sans doute qu'au lieu de rechercher péniblement la source primitive des arts et des sciences sur la terre, ils la placèrent dans le ciel; c'est pour cela qu'ils attribuèrent à leurs dieux, ou à des hommes qu'ils avaient divinisés, toutes les grandes découvertes; c'est pour cela enfin que le berceau de la médecine, comme celui de tous les arts de première nécessité, est environné de fables et d'allégories.

Je glisserai légèrement sur cette mythologie médicale, qui, ne pouvant aujourd'hui faire illusion à personne, ni fournir aucune lumière satisfaisante sur l'état de la science dans ces temps primitifs, ne constitue plus qu'un étalage d'érudition aussi stérile qu'il serait déplacé dans un ouvrage élémentaire. Je ne dirai à ce sujet que ce qu'il est indispensable de savoir pour ne point paraître ignorant aux yeux des hommes qui ont une teinture de l'histoire de notre art.

Thôth ou Theyt, que les Grecs nomment Hermès, et les Latins Mercure, passait chez les Égyptiens pour l'inventeur de toutes les sciences et de tous les arts. On le regar-

dait comme l'auteur d'un recueil encyclopédique, dans lequel étaient comprises, dit-on, toutes les connaissances des anciens prêtres de ce pays. Mais ce recueil a été perdu, on ne sait à quelle époque, et aucun des écrivains qui en ont fait mention n'assure l'avoir vu; ils en parlent tous uniquement par tradition. On varie aussi sur le nombre de livres dont cette encyclopédie était composée : les uns le portent à vingt mille, d'autres à trente-six, d'autres, au contraire, le réduisent à quarante-deux volumes seulement. Il paraît difficile, pour ne pas dire impossible, de concilier des opinions si divergentes : cependant quelques uns l'ont essayé, entre autres Galien, Hornius et Bochard; mais aucune de leurs interprétations ne repose sur une base tant soit peu solide.

On n'est pas mieux d'accord sur la personne d'Hermès ni sur le temps où il a vécu. D'après des conjectures qui n'ont pas plus de fondement les unes que les autres, ce personnage serait le même que Bacchus, Zoroastre, Osiris, Isis, Sérapis, Orus, ou Apollon, Cham fils de Noë. Il y en a qui pensent qu'Hermès était un dieu auquel les prêtres égyptiens dédiaient toutes leurs productions scientifiques en inscrivant son nom en tête de leurs écrits. Benjamin Constant émet une conjecture plus vraisemblable, sinon plus vraie : « Dans les grandes corporations religieuses, dit-il, l'instinct du sacerdoce l'avertissait de ne jamais permettre à aucune individualité de se faire jour. Ce que nous avons pris pour des noms propres d'écrivains chaldéens, phéniciens, n'était probablement que la désignation d'une classe. Le mot *sanchoniaton* signifiait, chez les Phéniciens, un savant, un philosophe, c'est-à-dire un prêtre. Beaucoup d'Indiens ont assuré le chevalier Jones que Boudda était un nom géné-

rique. En Égypte, tous les ouvrages sur la religion et les sciences portaient le nom de Thôth ou d'Hermès (1). »

M. Houdart, qui partage cette dernière opinion, et qui la fortifie par des preuves plus nombreuses à la vérité que décisives, donne en outre sur le contenu de l'encyclopédie hermétique des détails qu'on ne trouve nulle autre part aussi bien déduits. Je ne crois pas pouvoir mieux faire que de les rapporter ici textuellement : « Afin que le lecteur juge, dit-il, de l'immensité des connaissances des savants de l'ancienne Égypte, je vais mettre sous ses yeux le titre des quarante-deux volumes du recueil hermétique. Les deux premiers contenaient, l'un des hymnes aux dieux, l'autre les devoirs des rois. Les quatre suivants traitaient de l'ordre des étoiles errantes, de la lumière, du lever et du coucher du soleil et de la lune. Dans dix autres on donnait la clef des hiéroglyphes, la description du Nil, des ornements sacrés, des lieux saints ; puis on y enseignait l'astronomie, la cosmographie, la géographie et la topographie de l'Égypte. Dix autres volumes concernaient le choix des victimes, le culte divin, les cérémonies de la religion, les fêtes, les pompes publiques, etc... Un pareil nombre de volumes, qui étaient appelés sacrés, était consacré aux lois, aux dieux et à toute la discipline des prêtres. Enfin les six derniers regardaient la médecine. Nous laissons au lecteur le soin de déduire toutes les conséquences d'une pareille encyclopédie ; mais ce que nous ferons remarquer, c'est que les six volumes qui regardaient la médecine renfermaient un corps de doctrine complet et des mieux ordonnés. Le premier traitait de l'anatomie, le second des maladies, le troisième des in-

(1) *De la religion*. Paris, 1824, t. II, p. 120.

struments, le quatrième des médicaments, le cinquième des maladies des yeux, et le dernier des maladies des femmes. Assurément on ne peut nier que cette distribution ne fût très méthodique. On donnait d'abord la description du corps humain, montrant par là qu'il fallait commencer par la connaissance du sujet sur lequel on devait opérer; ensuite on passait à l'étude des maladies, puis à celle des médicaments et des instruments nécessaires pour les guérir; et comme les affections des yeux et les maladies des femmes sont en très grand nombre, et qu'elles demandent une attention particulière, on avait soin de les examiner à part et d'en faire une étude spéciale. N'est-ce pas là un corps de doctrine médicale aussi complet que bien ordonné (1)? »

Personne ne contestera l'excellence du plan d'études médicales que M. Houdart vient de tracer; mais ce qu'on lui contestera, ce qu'on est en droit de lui contester, c'est qu'un plan si bien distribué puisse remonter à une époque aussi reculée qu'il le pense. Sans vouloir entrer à ce sujet dans une discussion approfondie, je ferai observer que la collection hippocratique, postérieure d'un millier de siècles à la date supposée de l'encyclopédie égyptienne, ne présente pas, tant s'en faut, un corps de doctrine aussi complet, aussi méthodiqne. Ensuite, comment admettre que les prêtres égyptiens attachassent une très haute importance aux connaissances anatomiques, quand on sait que l'école de Cos, initiée à la doctrine de ces prêtres et bien plus avancée qu'eux dans toutes les branches de la science médicale, ne possédait néanmoins que des notions fort vagues et fort peu étendues sur la conformation du corps humain, à l'excep-

(1) *Études historiques et critiques sur la vie et la doctrine d'Hippocrate, et sur l'état de la médecine avant lui*, par M. Houdart. Paris, 1840, page 135.

tion de ce qui concerne l'ostéologie? Tout nous porte à croire que le plan d'éducation médicale dont on fait honneur aux prêtres de l'Égypte est l'œuvre de quelque écrivain de l'école d'Alexandrie; car ce n'est qu'environ l'époque de la fondation de cette ville, que les recherches anatomiques et la philosophie médicale commencèrent à fleurir.

Néanmoins, la description que donne M. Houdart de la marche progressive des sciences en Égypte, et, en particulier, de la méthode suivie par les prêtres dans l'exercice de l'art de guérir, me paraît aussi intéressante qu'instructive; c'est pourquoi je continue à la citer, tout en faisant mes réserves contre l'appréciation exagérée que fait cet écrivain des résultats obtenus par l'école égyptienne: « Il ne faut pas croire cependant, ajoute-t-il, que la médecine soit arrivée en Égypte tout-à-coup à ce degré de perfection. Comme chez les autres peuples de la haute antiquité, on commença d'abord, ainsi que nous l'apprend Strabon, par exposer les malades aux yeux du public, et tous les passants qui avaient été attaqués et guéris des mêmes maux étaient tenus d'aider de leurs conseils ceux qui en souffraient (1). Plus tard, et ce moyen était bien plus propre à accélérer les progrès de l'art, on imposa l'obligation à tous ceux qui sortaient de maladie d'aller faire inscrire dans les temples les symptômes de l'affection qu'ils venaient d'éprouver et les procédés curatifs dont ils s'étaient servis. Le temple de Canope et celui de Vulcain, à Memphis, devinrent les principaux dépôts de ces registres salutaires: ils y étaient gardés

(1) Au rapport d'Hérodote et de Strabon, le même usage paraît avoir subsisté chez les Babyloniens et les Lusitaniens.

avec le même soin que les archives de la nation. Pendant longtemps, chacun eut la liberté d'aller les consulter, et de choisir pour sa maladie, ou pour celle de ses proches, les médicaments dont l'expérience avait confirmé le succès. Cette méthode, comme on le prévoit aisément, était très propre, malgré ses inconvénients, à faire avancer la science, puisqu'elle reposait entièrement sur l'observation. On dut par ce moyen rassembler une quantité prodigieuse de faits et en tirer des principes sûrs pour l'exercice de la médecine : ce fut en effet ce qui arriva. Les prêtres, qui étaient chargés de diriger ces observations, ne tardèrent pas à s'emparer de l'exercice exclusif de cet art; et quand ils eurent recueilli une grande masse de faits, ils firent un code médical, fruit de l'expérience des siècles, et appelé par Diodore de Sicile le Livre sacré, dont il ne fut plus permis de s'écarter. Ce fut d'après ce code, qui, dans la suite, attribué à Hermès, fit sans doute partie du recueil dont parle Clément d'Alexandrie, que les pastophores se réglèrent pour exercer la médecine. Si, en suivant les règles qui y étaient prescrites, ils ne sauvaient pas leurs malades, ils n'étaient responsables de rien; mais ils étaient, suivant Diodore de Sicile, punis de mort, si, après s'en être écartés, l'événement ne justifiait pas leur conduite. Sans doute, cette loi était atroce, et ne pouvait surtout qu'arrêter tout progrès ultérieur de l'art de guérir; toutefois, il n'en est pas moins vrai qu'elle ne fut rendue qu'après qu'on eut reconnu la solidité des principes qui lui ont servi de base. Diodore de Sicile, qui nous a transmis cette loi, est formel à cet égard : il dit positivement que le motif d'une loi aussi sévère était qu'une pratique confirmée par une longue expérience, et appuyée sur l'autorité des plus grands maîtres de l'art, était préférable

à l'expérience bornée de chaque médecin en particulier (1). »

J'ai déjà motivé le reproche que j'ai fait à M. Houdart de s'être exagéré beaucoup les progrès de la médecine égyptienne dans ces temps reculés, je n'ajouterai à ce que j'en ai dit qu'une simple question. Je demanderai à cet érudit écrivain, qui essaie de justifier, après Diodore de Sicile toutefois, la folie et l'iniquité de la loi égyptienne sur la pratique de l'art de guérir, quel jugement il porterait aujourd'hui d'un souverain ou d'un sénat qui tenterait de remettre en vigueur une loi pareille, sous prétexte que notre code médical *est le fruit de l'expérience des siècles*, et qu'on a suffisamment reconnu *la solidité des principes qui lui servent de base*. Sans doute il n'aurait pas assez d'anathèmes pour foudroyer une tyrannie si insensée, si contraire aux progrès de la science et à l'intérêt bien entendu des malades. Enfin j'insisterai encore en disant : Comment se fait-il que vous ayez conçu une si haute idée de la doctrine égyptienne, d'après quelques traditions vagues ou suspectes, tandis que vous blâmez avec une excessive sévérité la doctrine hippocratique, dont il nous reste des monuments irrécusables qui ont excité l'admiration des plus grands maîtres ?

On est assez généralement porté à croire que l'usage des embaumements, usage qui remonte à une époque immémoriale, comme nous l'avons vu au commencement de ce chapitre, avait dû familiariser de bonne heure les prêtres égyptiens avec les recherches anatomiques. Mais Sprengel fait observer, avec raison, que les procédés dont on se

(1) *Études historiques et critiques sur la vie et la doctrine d'Hippocrate*, page 136 et suiv.

servait en cette occurrence étaient trop grossiers pour avoir pu contribuer beaucoup à l'avancement de la science. Il ajoute, d'après Hérodote, que le peuple avait horreur des manœuvres usitées en pareil cas, et qu'il poursuivait à coups de pierres le paraschite qui avait pratiqué l'incision par laquelle on devait introduire dans le cadavre les ingrédients destinés à procurer sa dessiccation et sa conservation. Cet opérateur subalterne était obligé de prendre la fuite aussitôt après avoir rempli son ministère, pour ne pas devenir victime de l'animadversion des assistants. Quand Pline assure que les rois d'Égypte avaient prescrit l'ouverture des cadavres dans le but de découvrir les causes des maladies, il veut parler infailliblement des Ptolémées, sous le règne desquels l'anatomie fut portée à un très haut degré de perfection (1).

Il y avait, selon les auteurs que je viens de nommer, trois sortes d'embaumements, savoir : l'embaumement de première classe, réservé pour les gens de qualité et les riches, qui coûtait un talent ; celui de seconde classe, que les familles de moyenne fortune choisissaient, et qu'on payait vingt mines ; enfin l'embaumement de troisième classe, à l'usage des pauvres, qui consistait simplement à laver le corps et à le faire macérer pendant soixante-dix jours dans une lessive alcaline. Pour les embaumements du premier et du second degré, on vidait le crâne au moyen d'une ouverture partiquée à travers les fosses nasales; l'on

(1) C. Sprengel. *Histoire de la médecine*, traduction de M. Jourdan, t. I, p. 60 et suiv. — Voyez aussi l'*Histoire de l'anatomie*, par Th. Lauth. Strasbourg, 1815, liv. I, où la question, Si les Égyptiens possédaient des connaissances anatomiques, est examinée à fond et résolue négativement.

faisait une section sur le côté gauche du ventre pour en retirer les intestins et y introduire des épices et des aromates plus ou moins précieux; après quoi, on lavait le cadavre, comme il a été dit ci-dessus; on l'enduisait de gomme, et on l'enveloppait de bandelettes de toile (1).

La nation égyptienne était divisée, à partir d'une très haute antiquité, en six ordres, ainsi qu'il suit : le roi et les princes constituaient le premier ordre, le clergé formait le second, les soldats le troisième; enfin les bergers, les laboureurs et les artisans composaient les trois derniers. L'ordre des prêtres était le plus respecté, le plus puissant : il avait le dépôt des lois, de la science, de la religion. Le souverain, avant de prendre les rênes du gouvernement, était affilié à l'ordre sacerdotal et initié aux mystères. On sait avec quelle attention ces prêtres cachaient leur doctrine; qu'ils avaient, pour la conserver et la transmettre, une langue et une écriture particulières, qu'on nommait hiéroglyphiques ou sacrées, et qui différaient essentiellement de la langue usuelle du peuple. Tandis que le vulgaire se prosternait devant des images grossières, emblèmes des attributs de la divinité ou des merveilles de la création, la caste lettrée, dont les médecins faisaient partie, reconnaissait un esprit invisible, éternel, suprême ordonnateur de l'univers.

(1) C. Sprengel, *ibidem*. — Hérodote, liv. II, chap. LXXXV-LXXXVI. — Diodore, chap. XCI. — Pariset, *Mémoire sur les causes de la peste*. Paris, 1837, pag. 4 et suiv.

---

§ II. Médecine des Hébreux.

L'histoire sainte dit positivement que Moïse, ayant été sauvé des eaux par une des filles de Pharaon, fut élevé à la cour de ce prince et instruit dans toutes les sciences des prêtres égyptiens ; il paraît qu'il y devint très habile : c'est pourquoi, lorsqu'il se présenta devant son souverain pour réclamer, au nom du Dieu d'Israël, l'affranchissement de ses frères réduits à une servitude aussi injuste que cruelle, il ne fut nullement ébloui par les prestiges des magiciens, c'est-à-dire des savants, que Pharaon fit venir à plusieurs reprises dans son palais. Il prouva la légitimité de sa mission, en confondant l'orgueil des magiciens par des prodiges plus éclatants que les leurs, vainquit enfin l'entêtement intéressé du roi, et eut la gloire de délivrer ses frères du joug qui s'appesantissait sur eux depuis près de deux siècles. On sait à travers combien d'obstacles il les ramena dans la terre où avaient séjourné leurs aïeux, et comment il mit à profit les loisirs d'une longue et pénible pérégrination pour leur donner une constitution politique et des préceptes de morale inspirés de Dieu.

Les écrits de Moïse constituent un monument précieux pour l'histoire de la médecine ; car ils renferment des règles hygiéniques d'une haute sagesse, qu'on peut regarder comme un fragment détaché de la science égyptienne. C'est dans le livre intitulé *Lévitique* que ce prophète-législateur a réuni la plupart des règles concernant les soins à donner à la santé. Le onzième chapitre contient une longue énumération d'animaux réputés impurs, c'est-à-dire malsains, parmi lesquels on remarque le lapin, le cochon, dont la

chair n'a aucune qualité nuisible dans nos climats européens, mais pouvait en avoir sous le ciel de l'Égypte et de la Judée, chez des hommes dont les habitudes différaient tant des nôtres. Peut-être aussi les espèces désignées par ces noms n'étaient-elles pas les mêmes que celles que nous connaissons aujourd'hui. Enfin il est possible que Moïse, en faisant ces prohibitions, ait d'autres vues que celles qu'on lui prête.

Le douzième et le quinzième chapitre du même livre sont destinés à régler les rapports de l'homme avec la femme dans l'état de mariage. En les lisant, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration pour l'esprit de sagesse et de prévoyance qui a fait un devoir religieux de l'observation de pratiques très salutaires. Le petit extrait suivant mettra le lecteur à même d'en juger.

« 1. Le Seigneur parla encore à Moïse, et lui dit :

» 2. Parlez aux enfants d'Israël, et dites-leur : Si une femme, ayant usé du mariage, enfante un mâle, elle sera impure pendant sept jours, selon le temps qu'elle demeure séparée, à cause de ses purgations accoutumées.

» 3. L'enfant sera circoncis le huitième jour.

» 4. Elle demeurera encore trente-trois jours, pour être purifiée de ses couches. Elle ne touchera à rien qui soit saint, et elle n'entrera point dans le sanctuaire jusqu'à ce que les jours de sa purification soient accomplis.

» 5. Si elle enfante une fille, elle sera impure pendant deux semaines, comme lorsqu'elle est séparée à cause de ses purgations accoutumées, et elle demeurera encore soixante-six jours pour être purifiée de la suite de ses couches.

» 6. Lorsque les jours de sa purification auront été ac-

complis, ou pour un fils ou pour une fille, elle portera à l'entrée du tabernacle du témoignage un agneau d'un an pour être offert en holocauste, et pour le péché le petit d'une colombe, ou une tourterelle, qu'elle donnera au prêtre.

» 8. Et le prêtre priera pour elle, et elle sera ainsi purifiée (1). »

« 19. La femme qui souffre, ce qui dans l'ordre de la nature arrive chaque mois, sera séparée pendant sept jours.

» 20. Quiconque la touchera sera impur jusqu'au soir.

» 24. Si un homme s'approche d'elle, lorsqu'elle sera dans cet état qui vient chaque mois, il restera impur pendant sept jours, et tous les lits sur lesquels il reposera seront souillés.

» 25. La femme qui hors les temps ordinaires souffre plusieurs jours cet accident qui ne doit arriver que chaque mois, ou dans laquelle cet accident ordinaire continue lors même qu'il aurait dû cesser, demeurera impure, comme elle l'est chaque mois, tant qu'elle sera sujette à cet accident.

» 28. Si cet accident s'arrête et n'a plus son effet, elle comptera sept jours pour sa purification.

» 29. Et, au huitième jour, elle offrira pour elle deux tourterelles ou deux petits de colombe, à l'entrée du tabernacle du témoignage (1). ».

A part ce qui concerne les cérémonies religieuses, dont l'utilité ne saurait être contestée pour assurer l'exécution des préceptes hygiéniques, ne dirait-on pas que ces propo-

(1) Chap. XII. Traduction de Lemaistre de Sacy.
(2) Chap. XV.

sitions sont extraites d'un traité d'hygiène moderne? Quoi de plus salutaire que la séparation momentanée des époux au retour périodique de certaines fonctions, qui constituent presque une infirmité chez les femmes? Quoi de plus ingénieusement imaginé pour prévenir le dégoût qui peut naître d'une cohabitation non interrompue? L'auteur d'Émile n'a-t-il pas donné un semblable conseil plus de trois mille ans après?

La Bible prescrit aussi des ablutions fréquentes, coutume qui a toujours paru nécessaire dans les pays chauds et arides, et parmi les peuples qui ne connaissaient pas l'usage du linge. Mais ce qui a le plus excité l'étonnement des médecins, c'est le tableau que Moïse trace de la lèpre blanche, et les ordonnances qu'il a faites pour en prévenir la propagation. Voici les caractères qu'il assigne à cette maladie dans le chapitre treizième du Lévitique :

« 2. L'homme dans la peau ou dans la chair duquel il se sera formé une diversité de couleur, ou une pustule, ou quelque chose de luisant qui paraisse la plaie de la lèpre, sera amené au prêtre Aaron ou à quelqu'un de ses fils.

» 3. Et s'il voit que la lèpre paraisse sur la peau, que le poil ait changé de couleur et soit devenu blanc, que les endroits où la lèpre paraît soient plus enfoncés que la et que le reste de la chair, il déclarera que c'est la peau plaie de la lèpre, et le fera séparer de la compagnie des autres. »

Les auteurs anciens ont confondu sous le nom de lèpre une foule d'affections très diverses; d'où il est résulté que leurs descriptions ne se ressemblent nullement entre elles ni avec celle de Moïse. La pathologie cutanée était un vrai chaos, qui n'a été débrouillé qu'à une époque toute ré-

cente ; en sorte qu'il nous est impossible aujourd'hui de prononcer un jugement sur l'exactitude des signes indiqués ci-dessus. Quelques uns conviennent à une forme de maladie appelée lèpre blanche par les dermatologues modernes, mais non les autres. Ce qui augmente notre incertitude, c'est l'opinion universellement admise, et très probable d'ailleurs, que, par l'influence de conditions hygiéniques tout-à-fait différentes, certaines maladies ont pu disparaître ou se modifier au point de devenir méconnaissables, tandis que de nouvelles ont pu surgir. Sans cette considération, il nous serait difficile de ne pas reléguer au rang des préjugés, bien excusables à une époque si novice de la science médicale, ce que Moïse raconte concernant la lèpre qui s'attachait aux vêtements ou aux murailles des maisons, et qui, au dire de l'écrivain sacré, manifestait sa présence sur ces objets inanimés par des caractères évidents (1).

Après le promulgateur du Décalogue, un des hommes dont les livres saints louent le plus la science est Salomon. Ils disent que ce monarque surpassait en sagesse tous les orientaux et les Égyptiens eux-mêmes ; qu'il avait composé cinq cents paraboles et trois mille cantiques ; qu'il traita de toutes les plantes, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'humble hysope, et qu'il avait écrit également sur les animaux, les oiseaux, les reptiles, les poissons (2). L'historien Josèphe ajoute que Dieu avait donné à ce prince une connaissance parfaite des propriétés de toutes les productions de la nature, et qu'il s'en était servi pour composer des remèdes

(1) *Lévitique*, chap. XIII et XIV.

(2) Rois, liv. III, chap. IV, v. 30, 32, 33.

extrêmement utiles, dont quelques uns avaient même la vertu de chasser les démons (1).

On a pu remarquer ci-dessus que Moïse adresse toujours ses instructions concernant la lèpre et les autres infirmités aux prêtres seuls ; d'où l'on doit déduire qu'à cette époque les lévites joignaient l'exercice de la médecine aux fonctions du sacerdoce. Il paraît qu'ils conservèrent longtemps ce double privilége, car il n'est fait mention de médecins laïques parmi les Juifs que dans le livre de l'Ecclésiastique, dont l'auteur vivait durant le troisième siècle avant Jésus-Christ. Voici du reste comment il en parle :

« Honorez le médecin à cause de la nécessité, parce que c'est le Très-Haut qui l'a créé.

» Car toute médecine vient de Dieu, et elle recevra des présents du roi.

» La science du médecin l'élèvera en honneur, et il sera loué devant les grands.

» C'est le Très-Haut qui a produit de la terre tout ce qui guérit, et l'homme sage n'en aura point d'éloignement (2). »

---

§ III. Médecine des Indiens orientaux.

Sous le nom d'Indiens, nous comprenons tous les peuples qui habitent cette vaste étendue de pays, bornée au levant par la Chine, au couchant par la Perse, au septentrion par le grand et le petit Tibet, au midi par la mer.

(1) Liv. VIII, chap. II. — Leclerc, *Hist. de la médecine*, 1re partie, liv. II, chap. III.

(2) *Ecclésiastique*, chap. XXXVIII, v. 1, 2, 3, 4.

Quoique divisés aujourd'hui en plusieurs royaumes ou principautés, les habitants de ces contrées paraissent avoir eu dans l'antiquité une origine commune, un même culte et des institutions uniformes. La douceur du climat et la fertilité du sol, qui produit en abondance les choses nécessaires à la vie, ont dû engager de bonne heure les hommes à fixer leur séjour dans ces contrées. Aussi des monuments authentiques attestent que l'Inde jouissait déjà des bienfaits de la civilisation, quand l'Europe était encore plongée dans les ténèbres de la barbarie. Quelques écrivains vont même jusqu'à prétendre que le flambeau de la science a été transporté des bords du Gange sur les rives du Nil ; mais ce n'est là qu'une simple conjecture dénuée de preuves, et la proposition contraire a pour le moins autant de probabilité.

Les Indiens sont partagés en plusieurs castes, dont la plus noble est celle des prêtres ou bramines. Ceux-ci ont seuls le privilége d'exercer le sacerdoce et la médecine. Eux seuls apprennent le sanscrit, qui est la langue savante du pays, dans laquelle sont écrits tous leurs livres ; et leurs connaissances médicales se trouvent rassemblées dans un livre qu'ils nomment Vagadasastir. Nous ne possédons de cet ouvrage que quelques extraits dont je n'oserais garantir l'exactitude ; car, à les prendre tels qu'ils sont, ils donnent une bien pauvre idée du savoir et du jugement des docteurs hindous.

Cet organum de médecine se compose de huit parties : la première traite des maladies de l'enfance ; la seconde, des morsures des animaux venimeux ; la troisième, des affections de l'âme, que l'on croit généralement produites par les démons ; la quatrième partie est consacrée aux maladies des organes sexuels ; la cinquième, à l'hygiène et à la pro-

phylactique ; la sixième, à la chirurgie ; la septième, au traitement des maux des yeux et de la tête ; la huitième expose les moyens de retarder la vieillesse et les soins qu'on doit avoir des cheveux et des poils. Nulle pensée philosophique n'a présidé, comme on le voit, à la distribution de cette encyclopédie médicale.

Ils admettent trois sources principales des maladies internes, savoir : les vents ou flatuosités, wodum ; les vertiges, bittum ; et les humeurs impures, t'chestum. Quant aux affections cutanées, ils croient qu'elles dérivent toutes des vers. Suivant eux, il y a dans le corps humain cent mille parties, dont dix-sept mille vaisseaux. Chacun de ces derniers est lui-même composé de sept tubes livrant passage à dix espèces de vents, qui, par leurs conflits, engendrent une foule de maladies. Ils placent l'origine des pouls dans un réservoir situé au-dessous du nombril. Ce réservoir a quatre doigts de large sur deux de long, et se divise en soixante-douze mille canaux qui vont se distribuer dans toutes les régions du corps. Quand un de ces médecins explore le pouls d'un malade, il considère en même temps son visage avec beaucoup d'attention, persuadé qu'à chaque variation des battements de l'artère correspond un changement particulier des traits du visage. Il examine aussi les excréments et les urines ; consulte les astres, le vol des oiseaux, les rencontres fortuites qu'il fait en chemin ; il tire, en un mot, son pronostic de mille sortes d'objets, excepté peut-être de ceux qui devraient seuls lui servir à l'établir, c'est-à-dire des symptômes indiquant l'état des organes. Voici un fait qui peint admirablement bien la niaise crédulité ou l'insigne charlatanerie des médecins hindous. Ils laissent tomber de l'extrémité d'une paille une goutte d'huile

dans le vase qui contient l'urine du malade. Si l'huile se précipite et s'attache au fond du vase, ils prédisent une issue funeste ; si, au contraire, l'huile surnage, ils annoncent une terminaison favorable : d'après cela, il doit leur arriver rarement de porter un pronostic fâcheux.

Avec des idées si ridicules sur la génération et le diagnostic des maladies, il semble que ces médecins ne peuvent avoir qu'une thérapeutique malheureuse ; cependant on assure qu'ils ont fait des observations assez exactes sur le choix des médicaments, sur le temps de s'en servir, la manière de les préparer et de les conserver. Ils possèdent, dit-on, un onguent au moyen duquel ils font disparaître les cicatrices de la variole. Ils guérissent très bien les morsures des serpents venimeux avec un remède dont la composition est inconnue aux Européens. Dans l'état de santé, comme dans celui de maladie, leur attention se porte spécialement sur le régime. Ils entretiennent sur leurs personnes et autour d'eux une propreté minutieuse et même puérile. Enfin, on trouve encore dans ce pays, comme dans l'ancienne Égypte, plusieurs catégories de médecins, dont chacune ne peut traiter que certains genres d'affections. Ils prétendent que leur science est descendue du ciel toute faite ; c'est pourquoi sans doute ils n'y ont ajouté aucun perfectionnement depuis des milliers d'années.

---

§ IV. Médecine des Chinois.

Les Chinios offrent à notre observation le spectacle, unique dans les fastes du genre humain, d'un peuple qui conserve, depuis plus de quatre mille ans, ses mœurs, ses

lois, sa religion, sa littérature, sa langue, son nom et son territoire. Ce phénomène remarquable tient certainement à un concours extraordinaire de circonstances, bien dignes des méditations du philosophe et du publiciste, mais sur lesquelles nous ne devons pas nous appesantir ici, quand même nous posséderions les documents qui nous manquent.

Nous nous contenterons de faire observer que de tout temps les souverains de la Chine ont mis un soin extrême à prévenir tout contact et tout échange d'idées entre leurs sujets et les étrangers (1). Règlements de police, coutumes, éducation, préjugés superstitieux et nationaux, tout tend à isoler le Chinois du reste des hommes. La langue et l'écriture des mandarins ou lettrés sont si difficiles, qu'il faut presque une vie entière pour les apprendre. Ce n'est qu'à force de persévérance, en surmontant mille obstacles et bravant mille dangers, que d'intrépides missionnaires sont parvenus à déchirer un coin du voile dont la science et l'histoire de ce pays sont enveloppées. Nous devons à leur zèle apostolique le peu que nous avons à dire sur ces matières (2).

L'antiquité des Chinois, comme celle de tous les autres peuples, est mêlée de traditions plus ou moins incertaines, plus ou moins fabuleuses. Mais à partir de l'année 2357

(1) Mais une ère nouvelle commence : les barrières qui fermaient l'entrée du Céleste-Empire aux étrangers viennent de s'abaisser devant le canon britannique. Le jour n'est pas loin où la savante curiosité des Européens pourra s'exercer au milieu des monuments chinois.

(2) La description et l'histoire de la Chine, par le père du Halde ; les fragments de la médecine chinoise, traduits en latin par le père Michel Boym et publiés par Cleyer, ont fourni les matériaux de presque tout ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur ce pays.

avant Jésus-Christ, leur chronologie, dit le père du Halde, est parfaitement bien conduite : on y trouve les noms des empereurs, la durée et les principaux événements de leurs règnes, les révolutions, les interrègnes; le tout raconté d'une manière simple, avec des détails bien circonstanciés et sans aucun mélange de faits surnaturels. Cette chronologie est de plus appuyée sur des observations d'éclipses dont les dates coïncident exactement avec les calculs des plus habiles astronomes de l'Europe. Enfin un sage, dont l'opinion doit être d'un très grand poids, à cause de sa probité et de son mérite, Confucius, le premier des philosophes chinois, ne l'a jamais révoquée en doute (1).

Ils attribuent l'invention de la médecine à un de leurs empereurs, nommé Hoâm-ti, qui fut le troisième de la première dynastie. Celui-ci est censé avoir régné 2687 ans avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire plusieurs siècles avant le déluge universel, à une époque où leur histoire ne présente pas encore les caractères d'authenticité énumérés ci-dessus. On le regarde comme l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Nuy'Kim'*, qui sert encore de règle à la pratique médicale. Mais on trouve dans ce livre une théorie du pouls extrêmement subtile, qui rappelle visiblement la sphygmique des successeurs d'Érasistrate : c'est pourquoi on présume, non sans beaucoup de probabilité, que les disciples de ce médecin, établis dans la Bactriane, après l'invasion d'Alexandre-le-Grand, communiquèrent aux docteurs chinois leurs idées sur ce sujet. Les chroniques des mandarins confirment cette conjecture; car elles rapportent qu'à cette époque des savants de Samarcande vin-

(1) Ouvrage cité, t. I, page 264.

rent se fixer parmi eux. Il est donc très vraisemblable que le *Nuy'Kim'* est un livre apocryphe, ou plutôt un recueil de morceaux appartenant à divers auteurs et à divers temps. On en jugera par le résumé suivant, extrait des pièces éditées par Cleyer (1).

Il y a deux principes cachés, la chaleur et l'humidité radicales, qui donnent le mouvement et la vie à toutes choses. Les esprits sont le véhicule de la chaleur, de même que le sang est le véhicule de l'humidité. L'harmonie ou la désunion de ces deux principes, leur excès ou leur défaut; en un mot, leurs combinaisons et leurs proportions diverses produisent cette variété infinie de phénomènes qu'on observe dans le monde; elles produisent aussi la bonne et la mauvaise constitution, la santé et la maladie, la vie et la mort.

Une chaleur immodérée engendre le froid, et réciproquement; ainsi que l'automne succède à l'été, le printemps à l'hiver.

Le chaud monte naturellement et occupe les hauteurs. Il est dans une agitation perpétuelle; il se répand, dilate, raréfie, pénètre. L'humide, au contraire, tend à descendre, et à garder le repos; il condense, épaissit, bouche les pores.

Comme on voit dans l'univers trois substances par excellence, le ciel en haut, la terre en bas, et l'homme qui, placé entre les deux, participe de la nature céleste et de la nature terrestre; de même on distingue dans le corps

(1) Cleyer, *Specimen medicæ siniæ*. Francofurti, anno 1682. — Voyez particulièrement le fragment n° 2, intitulé : *Tractatus de pulsibus*.

humain trois régions principales, savoir : la supérieure, qui s'étend depuis la tête jusqu'à l'épigastre, et qui contient le cœur, le péricarde, le poumon, tout ce qui est au-dessus du diaphragme; la moyenne, qui, bornée en bas par l'ombilic, renferme l'estomac avec ses annexes, la rate, le foie et sa vésicule, la cloison diaphragmatique; l'inférieure, qui comprend les reins, la vessie, les intestins, les membres abdominaux.

A chacune des régions précitées correspondent sur la main trois pouls différents. Le pouls suprême ou céleste, placé sur l'articulation de l'avant-bras avec le poignet, est ondulant, plein, élevé; la chaleur y domine. Il indique du côté droit l'état du cœur et du péricarde; du côté gauche, l'état du poumon et du médiastin. Le pouls inférieur ou terrestre, situé plus bas, sur l'articulation du poignet avec la main, est influencé surtout par l'humidité radicale; c'est pourquoi il bat profondément. Celui de la main droite fait connaître la disposition bonne ou mauvaise des uretères, du rein correspondant et des intestins grêles; celui de la main gauche fait connaître les dispositions du gros intestin et du rein. Enfin le pouls moyen, ou celui de l'homme proprement dit, est entre les deux autres, sur le milieu du carpe; il résulte d'un juste mélange d'humidité et de chaleur, ne paraît ni très élevé ni très profond, mais tempéré, médiocre. A la main droite, il marque l'état de l'estomac et de la rate; à la gauche, celui du foie et du diaphragme.

Ces trois sortes de pouls sont comparées quelquefois à un arbre dont le pouls supérieur constitue les branches et les feuilles, le moyen le tronc, l'inférieur les racines.

L'examen du pouls ne sert pas seulement aux médecins

chinois pour reconnaître le siége de la maladie, mais encore pour juger de sa durée et de sa gravité. Ils procèdent à cet examen, d'après une méthode qui n'appartient qu'à eux : ils font poser le bras du malade sur un coussin, ensuite ils appliquent trois doigts, l'index, le médius et l'annulaire, sur la face antérieure du poignet de l'individu soumis à leur exploration, de telle sorte que le doigt indicateur soit le plus rapproché de l'avant-bras, et l'annulaire le plus voisin de l'extrémité de la main. Ils lèvent et abaissent alternativement chaque doigt, comme un joueur d'orgue, appuyant tantôt avec plus, tantôt avec moins de force. En même temps, ils observent avec une attention particulière les mouvements de la respiration, persuadés qu'il existe entre ceux-ci et les pulsations artérielles un rapport très intime. Ils examinent ainsi, pendant un nombre limité de mouvements respiratoires, chacun des neuf pouls qui se trouvent, d'après leur doctrine, sur le poignet de chaque main, et ils déduisent de là leur diagnostic et leur pronostic, qu'ils énoncent immédiatement, sans aucune incertitude ni hésitation. Ils formulent aussitôt après leur ordonnance, ou plus souvent ils administrent eux-mêmes leurs remèdes, reçoivent leurs honoraires, et se retirent pour ne plus revenir, à moins qu'ils ne soient rappelés.

Indépendamment des deux principes actifs dont nous avons parlé, les Chinois admettent cinq éléments, savoir : l'eau, le bois, le feu, la terre et le métal. Voici dans quel ordre ils sont censés se produire : l'eau, source de toute fécondité, engendre le bois ou les plantes; celles-ci, quand elles sont desséchées, s'enflamment et produisent le feu ou les esprits ignés. Le résidu du feu ou les cendres forment la terre, qui à son tour procrée les métaux.

Les médecins chinois imaginent une foule de rapports bizarres entre les viscères du corps humain, les éléments, les saisons de l'année, les astres, les couleurs, les variations du pouls, et quantité d'autres objets non moins disparates. Nous n'en citerons qu'un exemple.

Le cœur, disent-ils, est analogue au feu, à la planète de Mars, à l'été, au printemps, à la région australe. Il procède du foie, engendre la rate et l'estomac, est antipathique avec les reins, ne reçoit aucun effet nuisible du voisinage du poumon.

Le pouls naturel du cœur est bondissant comme l'onde qui s'enfle et s'élève. Exploré délicatement avec le doigt, il paraît grand et plein; mais sous une pression forte, il devient faible et fuyant. Il a pour antagoniste le pouls profond. Durant le printemps, le pouls du cœur ressemble à une corde tendue; en été, il se développe et devient exubérant; en automne, il paraît flottant; pendant l'hiver, il reste un peu profond.

Le cœur a une influence prédominante sur le sang, le front, la langue et la paume des mains. Il est sympathique avec les odeurs, la couleur rouge comme la crête de coq, le son gai, riant, l'exhalaison du rôti, la saveur amère, et l'humeur de la transpiration. L'excès de la joie, la chaleur, l'inquiétude, l'attention soutenue, les amers, nuisent au cœur et au sang. Une langue noire, qu'on ne peut sortir de la bouche, l'enflure de la paume des mains, sont les signes naturels concomitants; le renversement des yeux en arrière, le pouls semblable à une bandelette flottante, annoncent la destruction de cet organe.

On a voulu faire honneur aux Chinois de la connaissance de la circulation du sang; mais on va voir qu'ils désignent

par ce mot un phénomène tout différent de celui auquel nous l'appliquons. Ils pensent que les esprits et le sang, véhicules de la chaleur et de l'humidité vitales, parcourent toutes les parties de l'économie en vingt-quatre heures. Cette circulation diurne commence, disent-ils, par le poumon, à trois heures du matin, et se termine le lendemain au même lieu et au même instant. La connaissance des canaux par lesquels elle est censée s'effectuer constitue aux yeux du médecin chinois le comble de la science anatomique. Ils comptent six canaux qui vont directement de haut en bas, et un égal nombre qui reviennent de bas en haut; huit se dirigent en travers, et quinze obliquement. Les planches que Pleyer a jointes à son mémoire suffisent pour donner une idée de la manière grotesque dont les Chinois représentent ces canaux imaginaires et les principaux viscères du corps humain.

Tel est le sommaire de la doctrine contenue dans le Nuy'-Kim'. Les médecins la tiennent pour infaillible, et lorsqu'ils se trompent dans leurs prévisions, ce qui doit leur arriver fréquemment, loin de soupçonner en aucune manière l'excellence des préceptes du Nuy'-Kim, ils pensent qu'ils les ont mal compris ou mal observés.

Ces médecins racontent qu'un de leurs anciens empereurs avait fait ouvrir des cadavres de suppliciés pour étudier la conformation intérieure du corps humain. Quoi qu'il en soit de cette tradition un peu suspecte, il paraît certain que depuis un temps immémorial les Chinois ne se permettent aucune recherche cadavérique, soit sur les hommes, soit sur les animaux, circonstance qui explique leur profonde ignorance sur la structure de nos organes, et le long règne d'un système physio-pathologique si rempli d'hypo-

thèses ridicules et d'erreurs palpables. Cependant un de leurs empereurs a fait traduire par le P. Parrenin le *Traité d'anatomie* de Dionis; mais cet ouvrage, un des meilleurs de l'avant-dernier siècle, est resté jusqu'à présent, pour les docteurs chinois, une lettre morte, une lumière sous le boisseau (1).

Ils divisent toutes les maladies en deux grandes classes, suivant qu'elles attaquent un organe voisin du centre vital, tel que le cœur, le poumon, l'estomac, ou qu'elles siègent sur une partie éloignée de ce centre fictif, comme les reins, la vessie, les membres, la peau. Ensuite ils ont multiplié à l'infini les espèces nosologiques. Ainsi ils comptent jusqu'à quarante-deux sortes de varioles, distinguées les unes des autres par des caractères fugaces ou insignifiants. Ils ont la variole des ailes du nez, celle du pourtour des yeux, celle qui est caractérisée par des boutons environnés d'un cercle rouge, celle dont les pustules sont acuminées, ou aplaties, ou noires, ou transparentes, etc., etc.

Malgré les vices choquants de leur classification pathologique et les absurdités de leur théorie, les médecins de la Chine ont dû faire, dans l'espace de quatre mille ans, quelques observations précieuses sur la marche, les symptômes et le pronostic des maladies, quelques découvertes sur les moyens de les guérir. Il est donc probable qu'on trouverait dans leurs volumineux recueils, comme le présument de judicieux écrivains, quantité de matériaux utiles tant pour l'histoire que pour le traitement de certaines affections mor-

(1) P. Dionis était professeur d'anatomie et de médecine opératoire au Jardin du Roi en 1673.

bides (1). On sait, par exemple, d'une manière certaine que l'inoculation du virus variolique était usitée communément chez eux longtemps avant d'être connue en Europe.

Les Chinois paraissent avoir cultivé particulièrement la matière médicale et la pharmacologie, si l'on en juge par le nombre des ouvrages qu'ils ont écrits sur ce sujet. Ils en possèdent au-delà de quarante, dont un seul, le plus complet de tous, se compose de cinquante-deux volumes in-4°. Mais les extraits qu'on en a faits ne contiennent qu'une longue énumération des substances employées en médecine, sans décrire les caractères naturels propres à les faire reconnaître ni les préparations qu'on leur fait subir.

Il n'y a pas de pharmacien dans ce pays. Les médecins ont coutume de préparer et d'administrer eux-mêmes leurs remèdes. Cependant quelques uns des plus considérables se contentent de formuler leurs ordonnances et en confient l'exécution à d'autres d'un rang inférieur. Il se fait journellement sur les marchés un débit considérable de drogues et de compositions diverses dont on vante l'efficacité contre une foule de maux. Une des plus renommées est la racine de gin-seng (2) : on lui attribue des vertus incomparables, entre autres celle de ranimer les forces, d'éloigner les infirmités de la vieillesse, de prolonger la vie au-delà du terme ordinaire. Le peuple, qui croit à ces propriétés fa-

(1) Voyez l'excellente *Dissertation sur la médecine des Chinois*, de M. Lepage, Paris, 1815, et l'article du *Dict. des sciences médicales*, par M. Bricheteau, sur la médecine des Chinois.

(2) Voyez Mérat et Delens, *Dictionnaire universel de matière médicale*. Paris, 1831, t. III, p. 356.

buleuses, l'achète littéralement au poids de l'or. On connaît aussi l'abus effrayant qu'il fait des opiats.

Sans le secours des connaissances anatomiques, la chirurgie végète : ainsi l'on peut dire qu'en Chine cette branche de la science médicale n'a pas dépassé l'enfance. On n'oserait y tenter aucune opération sanglante un peu difficile; la réduction des hernies y est inconnue; l'on y regarde la cataracte comme au-dessus des ressources de l'art; la phlébotomie elle-même y est absolument inusitée. Par contre, ils emploient fréquemment les ventouses, l'acupuncture, qu'ils exécutent avec des aiguilles d'or ou d'argent, les fomentations et les emplâtres de toute espèce, les lotions, les bains. Ils font un grand usage du feu, au moyen de moxas ou de boutons chauffés au rouge. Ils ont même leurs magnétiseurs, que l'auteur des Lettres chinoises compare aux convulsionnaires de Saint-Médard. En un mot, leur thérapeutique, soit interne, soit externe, rappelle celle des Européens durant les plus mauvais jours de la féodalité.

Il a existé autrefois des écoles impériales de médecine à Pékin, et nul ne pouvait alors exercer l'art de guérir sans avoir fait un apprentissage et donné des preuves de capacité. De plus, il y avait, dit-on, par chaque arrondissement de six lieues carrées un médecin choisi pour instruire ceux qui devaient porter des secours aux habitants des campagnes. Rien de tout cela n'existe aujourd'hui : le premier venu a la faculté de vendre, prescrire et administrer des remèdes comme il l'entend, sans avoir subi aucun examen ni demandé aucune autorisation.

Conçoit-on la stupide incurie d'un gouvernement qui n'exige aucune garantie de savoir ni de moralité de la part d'individus qui sont à chaque instant les arbitres de la santé

et de la vie de leurs semblables, de la part d'individus que leur profession rend dépositaires des secrets les plus intimes des familles, en leur donnant un accès facile auprès des personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition? On raconte que les médecins sont généralement peu considérés en Chine, et l'on ajoute qu'ils ne méritent par davantage de l'être, à l'exception de quelques uns de ceux qui exercent cette profession de père en fils. Ce profond discrédit dans lequel est tombé l'art de guérir, ou plutôt ceux qui le cultivent, ne doit point nous étonner: il est le résultat naturel de l'absence de toute loi réglementaire de l'exercice de la médecine. On a vu le même fait se produire à divers degrés chez tous les peuples, dans des circonstances analogues, comme la suite le prouvera. Nous pouvons renvoyer par anticipation le lecteur au tableau que trace Galien des tristes effets de l'anarchie médicale qui régnait à Rome de son temps; nous pourrions rappeler aussi le déplorable état de la médecine durant les premiers siècles du régime féodal, avant l'institution des universités. Mais, sans fouiller si loin de nous dans les annales du genre humain, il nous suffira pour le moment de mettre sous les yeux du lecteur les réflexions qu'inspirait un état de choses pareil au rapporteur de la loi du 19 ventôse an XI (10 mars 1803).

« Les hommes réunis en société, disait Thouret, ont de tout temps été sujets à des maux nés de leur association, et qui ont souvent fait penser aux philosophes que cette association même a été plus funeste qu'utile à l'humanité. Cependant les nations civilisées ont constamment trouvé dans la médecine, sinon des remèdes assurés contre les maladies, au moins des secours multipliés et des soulagements certains. L'utilité de cet art consolateur a été sentie

chez tous les peuples et dans tous les siècles ; il n'a point existé de gouvernement qui ne lui ait prêté un favorable appui, et qui ne se soit intéressé plus ou moins vivement à ses progrès. L'anarchie seule, qui ne respecte aucune institution, a pu méconnaître l'importance de l'art de guérir : il appartenait à un gouvernement réparateur de rendre à cette branche de l'instruction sa splendeur ancienne et ses résultats avantageux. Profondément pénétré de la nécessité de rétablir l'ordre dans l'exercice d'une profession qui intéresse essentiellement la sûreté et la vie des citoyens, le gouvernement vous présente un projet de loi qui a pour but de régulariser la pratique de cet art salutaire...

» Depuis le décret du 18 août 1792, qui a supprimé les universités, les facultés et les corporations savantes, il n'y a plus de réceptions régulières de médecins ni de chirurgiens. L'anarchie la plus complète a pris la place de l'ancienne organisation. Ceux qui ont appris leur art se trouvent confondus avec ceux qui n'en ont pas la moindre notion. La vie des citoyens est entre les mains d'hommes avides autant qu'ignorants : l'empirisme le plus dangereux, le charlatanisme le plus éhonté, abusent partout de la crédulité et de la bonne foi. Aucune preuve de savoir et d'habileté n'est exigée ; les campagnes et les villes sont également infestées de charlatans qui distribuent les poisons et la mort avec une audace que les anciennes lois ne peuvent plus réprimer. Les pratiques les plus meurtrières ont pris la place des principes de l'art des accouchements. Des rebouteurs et des mèges imprudents abusent du titre d'officiers de santé pour couvrir leur ignorance et leur avidité. Jamais la foule des remèdes secrets, toujours si dangereux,

n'a été aussi nombreuse que depuis l'époque de la suppression des facultés de médecine. Le mal est si grave et si multiplié, que beaucoup de préfets ont cherché les moyens d'y remédier, en instituant des espèces de jurys, chargés d'examiner les hommes qui veulent exercer l'art de guérir dans leurs départements. Mais cette institution départementale, outre qu'elle a l'inconvénient d'admettre une diversité fâcheuse de mesures administratives, ouvre la porte à de nouveaux abus, nés de la facilité trop grande ou du trop peu de sévérité des examens, et quelquefois d'une source encore plus impure. Le ministre de l'intérieur s'est vu forcé de casser des arrêtés de plusieurs préfets relatifs à ces espèces de réceptions, souvent aussi abusives qu'elles sont irrégulières. Il est donc pressant, pour détruire tous les maux à la fois, d'organiser un mode uniforme et régulier d'examen et de réception pour ceux qui se destinent à soigner des malades (1). »

---

§ V. Médecine des Grecs, pendant la période primitive.

La Grèce, qui doit nous fournir bientôt les débris les plus intéressants et les mieux conservés de l'art de guérir chez les anciens, la Grèce ne nous offre, relativement à l'histoire de cet art durant les siècles qui précèdent la guerre de Troie, que des lambeaux informes, des traditions empreintes d'un caractère fabuleux et empruntées souvent

(1) *Jurisprudence de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie en France*, par M. Adolphe Trébuchet. Paris, 1834, page 408 et suiv.

à d'autres peuples. Le savant et modeste Daniel Leclerc expose fort au long cette mythologie médicale; il nomme plus de trente dieux ou déesses, héros ou héroïnes, qui étaient censés avoir inventé ou cultivé avec distinction quelqu'une des branches de la médecine. Il interroge tour à tour les monuments de toute espèce, histoire, poésies, chroniques, inscriptions; il ne néglige rien, dans l'espérance de faire jaillir quelque lumière de ce chaos de traditions invraisemblables ou contradictoires; mais ses efforts, aussi louables qu'infructueux, n'ont pu en tirer aucune vérité utile, aucun fait bien avéré. Sprengel, qui a repris le même travail deux cents ans après, avec une patience germanique, n'a réussi qu'à étaler une érudition aussi vaste que confuse (1). Ce serait donc témérité à moi de m'engager dans un dédale où des hommes d'un si grand savoir se sont perdus. Je me contenterai d'extraire de cette légende fabuleuse quelques anecdotes et quelques noms des plus connus; car il en est qui sont tombés dans le domaine public, et qu'un médecin ne peut ignorer sans paraître étranger à l'histoire de son art.

Mélampe est le premier des Grecs, suivant l'ordre chronologique, qui se soit immortalisé par des cures extraordinaires, et à qui la reconnaissance ait élevé des autels. Il vivait du temps de Prœtus, roi d'Argos, environ deux cents ans avant la guerre de Troie. On rapporte qu'il guérit Iphiclus de son impuissance en lui donnant de la rouille de fer. Mais ce fait est difficile à croire quand on songe qu'Iphi-

(1) Voyez aussi l'*Histoire de la chirurgie*, commencée par Dujardin et continuée par Peyrilhe. Paris, 1774-1780, 2 vol. in-4.

cus prit part à l'expédition des Argonautes, qui eut lieu cent cinquante ans plus tard.

La plus fameuse des cures attribuées à Mélampe fut celle des filles de Prœtus. Ces princesses, qui s'étaient vouées au célibat, tombèrent dans des accès d'hystérie ou de monomanie, pendant lesquels elles se croyaient transformées en vaches, et abandonnaient la maison paternelle pour errer dans les forêts, en poussant des cris semblables à des mugissements. Cette affection nerveuse se communiqua par sympathie à d'autres femmes d'Argos, qui suivirent les Prœtides et imitèrent leurs actes de démence. Le berger Mélampe ayant remarqué que ses chèvres se purgeaient en mangeant de l'ellébore blanc, fit prendre aux jeunes malades du lait dans lequel avait infusé cette plante; ensuite il ordonna à de jeunes garçons robustes de les chasser devant eux, à travers champs, pendant un long bout de chemin. Quand il les eut ainsi rendues de fatigue, il les purifia par des charmes, et les fit baigner dans une fontaine d'Arcadie, appelée *Clitorienne*, ce qui compléta leur guérison. Pour prix d'un si grand service, Prœtus octroya à Mélampe la main d'une de ses filles avec le tiers de son royaume. Le pâtre montra en cette occasion non moins de dévouement fraternel que de perspicacité médicale, car il ne voulut accepter les bienfaits du monarque qu'à condition que son frère Bias obtiendrait une récompense égale à la sienne.

Chiron est moins illustre par les grandes choses qu'il a faites lui-même que par les élèves qu'il a formés. Il tenait école dans une grotte de la Thessalie, et si l'on s'en rapporte à la chronique, nul philosophe de l'antiquité, nul professeur des temps modernes ne réunit dans son auditoire autant de célébrités que le centaure en vit accourir dans son antre.

La plupart des héros qui se signalèrent à la conquête de la toison d'or ou à la guerre de Troie se vantaient d'avoir été ses disciples ; on comptait parmi eux Hercule, Jason, Thésée, Castor et Pollux, l'artificieux Ulysse, le bouillant Diomède, le prolixe Nestor, le pieux Énée, l'invincible Achille. Le solitaire leur enseignait, dit-on, la philosophie, la musique, l'astronomie, l'art de combattre et de régner, la médecine. Il guérit Phœnix, fils d'Amyntor, d'une cécité réputée incurable, et sa renommée pour le traitement des ulcères était si grande, qu'on nomma chironiens ceux qui résistaient à tous les moyens curatifs, et qui présentaient en outre un caractère pernicieux. Les étymologistes font dériver le mot centaurée de celui de centaure, pour rester fidèles à la tradition mythologique, et n'ayant sans doute rien de mieux à mettre à la place. Enfin on raconte que ce héros ou ce demi-dieu, si habile dans le pansement des blessures de toute espèce, mourut de la blessure d'une flèche empoisonnée par le sang de l'hydre de Lerne.

Esculape fut, de tous les disciples de Chiron, le plus considérable, sous le rapport de la médecine ; il passait pour fils d'Apollon et de la nymphe Coronis. Plusieurs cités de la Grèce se sont disputé la gloire de lui avoir donné le jour ; mais l'opinion la plus commune le faisait originaire d'Épidaure, ville de l'Argolide, où il avait un temple et un oracle fameux. Les jumeaux Castor et Pollux voulurent qu'il les accompagnât dans l'expédition des Argonautes, ce qui prouve qu'il jouissait dès cette époque d'une grande renommée comme médecin, ou plutôt comme chirurgien.

L'Esculape des Hellènes étant d'une date postérieure à l'Hermès des Égyptiens, et ces deux personnages ayant

entre eux beaucoup de traits de ressemblance, certains auteurs ont pensé que le dernier venu pourrait bien n'être qu'une copie du premier. Ils ont nié l'individualité du dieu d'Épidaure, et l'ont accusé de n'être que le sosie de son collègue de Memphis. Leclerc, après avoir approfondi cette grave question et l'avoir retournée dans tous les sens, n'ose pas la décider : je me range à son avis.

Quoi qu'il en soit, Esculape obtint dans l'antiquité une vénération à peu près universelle. Son culte, qui passa des Grecs aux Romains, s'étendit dans toutes les contrées où pénétrèrent les armes de ces deux nations. Nous parlerons ailleurs des principaux temples érigés en son honneur, des prêtres qui les desservaient et des progrès qu'ils firent dans la science médicale. Pour le moment, nous nous contenterons de rapporter quelques unes des cures qu'on lui attribue, et de jeter un coup d'œil sur l'opinion des anciens relativement à sa manière de traiter les maladies.

On dit qu'il rappela de la mort à la vie Hippolyte fils de Thésée, un Capanée, un Lycurgue, un Eriphyle et bien d'autres. Pluton, dieu des enfers, effrayé de voir diminuer de jour en jour la quantité des nouveaux arrivants dans le royaume sombre, se plaignit à Jupiter, qui foudroya l'audacieux guérisseur. C'est pour cela, dit un plaisant, que les modernes enfants d'Esculape s'abstiennent de faire des prodiges. Mais le spirituel écrivain oubliait qu'il a toujours existé et qu'il existe encore une classe de soi-disant médecins qui n'a jamais cessé d'opérer des miracles : on les appelle, suivant la circonstance, charlatans, théosophes, thaumaturges, etc. Tels furent, entre autres, Asclépiade, de Bithynie, qui ressuscita un trépassé sur la place publique de Rome, en plein jour ; Paracelse, qui se vantait de conserver

dans une fiole un petit bonhomme vivant, fabriqué par lui de toutes pièces; Robert Fludd, l'oracle des théosophes modernes; Mesmer, le magnétiseur, et leurs adeptes.

Quant à la méthode que suivait Esculape dans le traitement des maladies, nous n'avons à ce sujet, comme sur tout ce qui concerne ce dieu, que des documents fort peu dignes de foi. Le poëte Pindare, qui vivait sept ou huit cents ans plus tard, a décrit le premier cette méthode dans les termes suivants : « Esculape, dit-il, guérissait les ulcères, les blessures, les fièvres, les douleurs de tous ceux qui s'adressaient à lui, au moyen de doux enchantements, de potions calmantes, d'incisions et par l'application de remèdes extérieurs (1). » La plupart des écrivains postérieurs au poëte béotien, tels que Galien, Plutarque, Pausanias, Pline et autres, ont adopté là-dessus le même sentiment. Platon, comparant la médecine d'Esculape à celle de ses contemporains, donne tout l'avantage à la première, pour des raisons qui méritent d'être rapportées.

Dans le troisième dialogue sur la République, Socrate, interrogé par Glaucon, lui fait cette réponse : « Recourir à l'art du médecin, non pour des blessures ni pour quelque maladie produite par la saison, mais grâce à cette vie molle que nous avons décrite, et qui nous remplit d'humeurs et de vapeurs malsaines comme des marécages, mettre les dignes enfants d'Esculape dans la nécessité d'inventer pour nous les mots nouveaux de fluxions, de catarrhes, n'est-ce pas là une chose honteuse à ton avis?

» — En effet, Socrate, ce sont là des noms de maladie nouveaux et extraordinaires.

(1) Troisième ode pythique.

» — Comme il n'en existait pas, je pense, du temps d'Esculape : ce qui me porte à le croire, c'est que ses deux fils (1), au siége de Troie, ne blâmèrent point la femme qui donna pour breuvage à Eurypile blessé du vin de Pramme, sur lequel elle avait répandu de la farine et du fromage râpé, toutes choses propres à engendrer la pituite ; ni Patrocle qui guérit la blessure avec des simples.

» — Il était étrange cependant de donner ce breuvage à un homme blessé.

» — Il ne l'était pas, si tu fais réflexion qu'avant Hérodicus l'art de conduire et, en quelque sorte, d'élever les maladies, qui est la médecine actuelle, n'était point, dit-on, mis en pratique par les disciples d'Esculape. Hérodicus était maître de gymnase : devenu valétudinaire, il a fait de la gymnastique et de la médecine un mélange qui servit à le tourmenter surtout lui-même et bien d'autres après lui.

» — Comment donc?

» — En lui ménageant une mort lente ; car, comme sa maladie était mortelle, il la suivait pas à pas sans pouvoir se guérir, et négligeant tout le reste pour la soigner, dévoré d'inquiétudes pour peu qu'il s'éloignât de son régime, de sorte qu'à force d'art il parvint jusqu'à la vieillesse dans une vraie agonie.

» — Son art lui rendit là un beau service !

» — Il le méritait bien, pour n'avoir pas vu que si Esculape n'enseigna pas à ses descendants cette médecine, ce ne fut ni par ignorance ni par défaut de savoir, mais parce qu'il savait qu'en tout État bien policé, chaque citoyen a une tâche à remplir, et que personne n'a le loisir de passer sa

(1) Machaon et Podalire.

vie à être malade et de se faire soigner. Nous sentons le ridicule de cette méthode chez des artisans, nous ne le sentons plus chez les riches et les prétendus heureux de ce monde.

» — Explique-toi.

» — Qu'un charpentier soit malade, il trouve bon qu'un médecin lui donne un remède pour le faire vomir ou purger par en bas, ou le délivre de son mal par le moyen du feu ou du fer; mais si on vient à lui prescrire un long régime, en lui mettant autour de la tête de molles enveloppes et tout ce qui s'ensuit, il a bientôt dit qu'il n'a pas le temps d'être malade et qu'il ne lui est pas avantageux de vivre ainsi, ne s'occupant que de son mal et négligeant son travail qui l'attend. Il dit adieu à une pareille médecine, et revenant à sa vie ordinaire, il recouvre la santé et reprend son travail; ou si son corps ne peut résister à l'effort de la maladie, la mort vient le tirer d'embarras.... C'est, selon nous, par ces considérations qu'Esculape n'a prescrit de traitement que pour les gens qui se portent bien par nature et par régime, dans le cas seulement où il leur survient quelque maladie, et qu'il s'est borné à des potions et à des incisions, sans changer leur manière de vivre, ne voulant pas faire tort à l'état; mais à l'égard des sujets radicalement malsains, il n'a pas voulu se charger de prolonger leur vie et leurs souffrances par des injections et des éjections ménagées à propos, et les mettre dans le cas de produire d'autres êtres destinés probablement à leur ressembler. Il a pensé qu'il ne faut pas traiter ceux qui ne peuvent remplir la carrière marquée par la nature, parce que cela n'est avantageux ni à eux-mêmes, ni à l'État.

» — Tu fais d'Esculape un politique.

» — Il est évident qu'il l'était, et ses enfants en fourniraient la preuve. Ne vois-tu pas qu'en même temps qu'ils se battaient avec intrépidité sous les murs de Troie, ils exerçaient la médecine, comme je viens de dire (1)... »

Toute cette argumentation, tendant à prouver que la science médicale ne doit pas s'occuper des hommes valétudinaires ou d'une constitution débile, s'écroule devant la réflexion bien simple d'un des interlocuteurs : « Tu fais d'Esculape un politique. » C'est, en effet, le tort de Socrate ou de Platon qui s'exprime par sa bouche, de vouloir que le médecin sacrifie les sentiments de la nature et les droits de l'humanité souffrante aux exigences d'une politique impitoyable. Non, quoi qu'en dise ce sage, l'homme de l'art ne doit pas s'enquérir si la conservation de l'individu qui réclame ses soins est onéreuse ou utile à l'État. Sous les anciennes républiques, on a pu louer ce farouche patriotisme; mais nos mœurs actuelles le repoussent. Elles ne permettent pas au médecin de s'ériger en juge de ses malades; il ne doit en être que la providence.

Telle est la manière dont le corps médical de France a compris ses devoirs à toutes les phases de nos dissensions intestines. Naguère encore, il en a donné un éclatant témoignage. On se rappelle qu'à la suite d'une des émeutes qui ensanglantèrent la capitale, durant les premières années du règne de Louis-Philippe, un préfet de police voulut imposer aux médecins l'obligation de déclarer les noms des blessés auxquels ils donnaient des soins. Le magistrat ne

(1) *De la République*, livre III, traduction de M. Cousin, p. 167 et suiv.

voyait dans cette mesure qu'un moyen honnête, selon lui, de découvrir quelques ennemis du gouvernement; mais le public et le corps médical y virent l'abus du secret confié, la délation se cachant sous le manteau d'un ministère de bienfaisance : la politique fut contrainte de fléchir devant la morale, et ce n'est pas là une des moindres gloires de notre époque. Il n'en eût pas été probablement de même au temps de Platon; car l'opinion que nous combattons ici et dont ce philosophe s'est fait l'écho, appartient bien moins à lui qu'à son siècle; elle régnait dans toutes les anciennes républiques, avant l'avénement du christianisme.

Machaon et Podalire touchent aux confins qui séparent la mythologie de l'histoire : ces deux personnages participent de ce double caractère, leur biographie offrant un mélange de contes fabuleux et de récits vraisemblables. Leur existence, par exemple, ne peut être révoquée en doute; car les chants homériques et d'autres anciens écrits s'accordent à les représenter comme de vaillants capitaines et d'habiles médecins, qui prirent une part très active au siége de Troie : mais leur généalogie ne saurait inspirer la même confiance. On les disait fils d'Esculape, et nous savons que la réalité individuelle de ce dernier est excessivement problématique. D'ailleurs ces mots *fils* ou *enfants d'Esculape* sont souvent employés au figuré, chez les anciens auteurs, pour désigner les hommes qui se vouent à la profession médicale.

Machaon était regardé comme l'aîné des deux frères; il traita Ménélas, lorsque ce prince fut blessé traîtreusement par Pandare; il guérit aussi Philoctète qui était resté boiteux, à la suite d'une blessure qu'il se fit en laissant tom-

ber sur son pied une des flèches d'Hercule. Cet illustre chirurgien trouva la mort dans un combat singulier sous les murs de Troie.

Podalire lui survécut et assista à la ruine du royaume de Priam ; mais, à son retour, il fut jeté par une tempête sur les côtes de la Carie. Un berger le recueillit, et, ayant su qu'il était médecin, il le mena chez Damète, roi du pays, dont la fille s'était laissée choir du haut d'une maison. La jeune personne était sans connaissance et sans mouvement, les assistants la tenaient déjà pour morte ; mais l'habile chirurgien la saigna aux deux bras et eut le bonheur de la rappeler à la vie.

Voilà le premier exemple d'une saignée pratiquée dans un but de guérison ; malheureusement il n'est pas très authentique. Étienne de Byzance, qui le rapporte, écrivait dans le ve siècle, c'est-à-dire environ 1600 ans après l'événement, et il ne dit pas à quelle source il l'a puisé. Quoi qu'il en soit, l'usage de la saignée remonte bien avant Hippocrate, car ce médecin en parle dans divers passages comme d'une chose commune de son temps.

Les autres membres de la famille d'Esculape sont tous des êtres fictifs, dont les noms symboliques servent à rappeler certaines attributions de la médecine. Ainsi le nom d'Epione, sa femme, dérive d'un nom grec qui signifie adoucir ; ceux d'Hygie et de Panacée, ses filles, expriment, l'un la santé, l'autre la guérison de tous maux.

En outre, beaucoup de dieux et de déesses de l'Olympe se faisaient honneur de remplir quelque fonction médicale. Apollon ou Phœbus, père d'Esculape, les usurpait à peu près toutes ; sous le titre de Pœon, il s'arrogeait le privilége d'exciter et d'apaiser les épidémies. On sait que Junon

présidait aux accouchements, et prenait alors les surnoms de Lucine, Ilithye ou Natalis. Enfin, du rapprochement ingénieux de plusieurs passages de l'Iliade et de l'Odyssée, M. Malgaigne induit qu'Apollon était censé l'auteur de toutes les morts naturelles chez les hommes, et Diane chez les femmes (1).

Les premiers habitants de la Grèce, nommés Pélages, se nourrissaient encore des glands de leurs forêts, se couvraient de peaux de bêtes fauves, s'abritaient dans des antres, à une époque où, depuis longtemps déjà, l'Égypte, la Phénicie, la Chaldée, jouissaient de tous les avantages de la civilisation. Des émigrations successives parties de Saïs, de Tyr et de Memphis, portèrent dans la péninsule hellénique les germes des arts et des sciences. Inachus, victime d'une révolution, conduisit en Grèce la première colonie égyptienne et jeta les fondements de la ville d'Argos, l'an 1856 avant Jésus-Christ. Plusieurs siècles après, Cecrops, contraint de fuir aussi les rivages du Nil, débarquait sur les côtes de l'Attique, où il devint le fondateur d'Athènes, qu'il consacra à Minerve. Cadmus, venu de Tyr avec une troupe de Phéniciens, s'établit dans la Béotie, et éleva les murs de Thèbes, dont la citadelle prit le nom de Cadmée.

La majeure partie des autochthones embrassa de gré ou de force les habitudes de la vie civilisée, adopta le culte et les lois des nouveaux-venus; tandis qu'un certain nombre d'autres, préférant l'indépendance et l'oisiveté de la vie nomade, se formèrent en hordes errantes, qui dévastaient les campagnes, enlevaient les troupeaux, dépouillaient et mas-

(1) *Études sur l'anatomie et la physiologie d'Homère* (*Bulletin de l'Académie royale de médecine*. Paris, 1842, pag. 1006 et suiv.)

sacraient les voyageurs. Les fondateurs des nouvelles colonies leur firent une guerre à outrance, et les premiers hommes qui se signalèrent par des victoires remportées sur les chefs de ces brigands ou sur des monstres sauvages furent considérés comme des héros, des bienfaiteurs de l'humanité. La reconnaissance mêla leurs louanges à celles des dieux. Mais peu à peu le souvenir de ces événements s'affaiblit, parce qu'il n'était consigné dans aucune narration écrite. On confondit les aventures des héros indigènes avec celles des dieux importés de l'étranger; on brouilla les noms et les dates; et la vanité nationale se plut à donner une origine grecque aux uns comme aux autres, à transporter le théâtre de tous les événements célèbres, de toutes les grandes découvertes sur le territoire hellénique. Les premiers chroniqueurs, venus longtemps après, ne cherchèrent pas à remonter jusqu'à la source des traditions, à les éclairer les unes par les autres : ils ne furent que les échos des croyances populaires. Voilà comment il se fait que la mythologie des Grecs, quoique assez moderne, offre tout autant d'incertitude et d'obscurité que celle des peuples beaucoup plus anciens.

CHAPITRE II.

MÉDECINE DE QUELQUES AUTRES PEUPLES DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE.

L'histoire des autres nations n'offre aucune particularité remarquable sous le rapport de la médecine. Tout ce qu'on peut affirmer de chacune d'elles, c'est qu'aussi loin qu'on

remonte dans leurs annales, on y trouve toujours quelques vestiges de l'art de guérir. Ainsi Hippocrate fait mention de certaines pratiques médicales usitées parmi les Scythes. Nous avons rapporté plus haut l'usage établi chez les Portugais et chez les Babyloniens d'exposer les malades devant les portes des maisons, afin que les passants leur donnassent des avis. Enfin on sait que dans les Gaules et les îles Britanniques, les druides étaient à la fois prêtres, législateurs, médecins, et que leurs femmes participaient à leur ministère et à leurs prérogatives.

Dans le Nouveau-Monde, le même phénomène s'est produit à nos yeux chez des peuples qui n'avaient eu aucune espèce de communication avec les habitants de l'ancien hémisphère. Antonio de Solis raconte que Montésume, empereur du Mexique, possédait des jardins où l'on cultivait une foule de plantes dont les médecins du pays connaissaient les propriétés et qu'ils employaient avec succès. Cortez ayant été atteint d'une maladie grave, le conseil assembla les plus habiles des praticiens indigènes, qui mirent en usage différents remèdes, et rendirent en peu de temps la santé au malade. Dans l'île Saint-Domingue, les prêtres, nommés *butios*, étaient à la fois médecins et apothicaires. Chez les Apolochites, peuple de la Floride, les sacrificateurs du soleil exerçaient l'art de guérir, à l'exclusion des autres castes. En définitive, aujourd'hui que toutes les parties du globe accessibles à l'homme ont été explorées, nous pouvons répéter avec assurance cette sentence de Pline l'ancien : « Il n'existe pas de peuple qui ait été entièrement privé de médecine, quand même il s'en rencontrerait quelqu'un chez lequel il n'y eût pas eu de médecins. »

CHAPITRE III.

ORIGINE DE LA MÉDECINE.

Si l'on nous faisait cette question : Qui est-ce qui a enseigné aux hommes à se pourvoir des choses indispensables à la vie, à préparer leurs aliments, à se vêtir, à se construire des abris contre la rigueur des saisons, etc., etc. ? il n'est personne qui fût embarrassé pour répondre : C'est le besoin, la nécessité, c'est l'instinct de la conservation. Si l'on demande maintenant : Qui est-ce qui a inspiré à ces mêmes hommes l'aversion pour la douleur, la crainte de la maladie et de la mort, le désir d'éloigner ces fléaux non seulement de soi-même, mais encore de tous les êtres qui leur sont chers? nous répondrons avec la même assurance : C'est un instinct naturel irrésistible, instinct qui se fait sentir au sauvage du désert comme au citoyen des villes, au pauvre comme au riche, au philosophe comme à l'ignorant, sous la zone glaciale comme sous les feux de l'équateur. De là à l'invention de la médecine il n'y a qu'un pas, et nous allons voir comment il aété franchi. Cela nous sera d'autant plus facile que nous possédons un livre des plus anciens qui fournit sur cette matière des documents très positifs et très explicites : il nous suffira de l'extraire textuellement.

« La nécessité même, dit l'auteur que nous citons, força les hommes de chercher et d'inventer l'art médical ; car ils s'aperçurent que le régime de la santé ne convenait pas à la maladie, pas plus qu'il n'y convient aujourd'hui. Bien plus, en remontant dans les siècles passés, je pense que le genre de vie et de nourriture dont, en santé, on use de nos jours,

n'aurait pas été découvert, si l'homme, pour son boire et son manger, avait pu se contenter de ce qui suffit au bœuf, au cheval et à tous les êtres en dehors de l'humanité, à savoir, des simples productions de la terre, des fruits, des herbes et du foin. Les animaux s'en nourrissent, s'en accroissent, et vivent sans être incommodés et sans avoir besoin d'aucune autre alimentation. Sans doute, dans les premiers temps, l'homme n'eut pas d'autre nourriture, et celle dont on se sert de nos jours me semble une invention qui s'est élaborée dans le long cours des ans. Mais d'une alimentation forte et agreste naissaient une foule de souffrances violentes, telles qu'on les éprouverait encore aujourd'hui par la même cause : chez ceux qui se sustentaient avec ces matières crues, indigestes et pleines d'activité, il survenait des douleurs intenses, les maladies et une prompte mort. Les hommes d'alors en souffraient moins sans doute, à cause de l'habitude: cependant le mal était grand, même pour eux, et la plupart, surtout ceux qui étaient d'une constitution faible, périssaient... Telle fut, ce me semble, la cause qui engagea les hommes à chercher une nourriture en harmonie avec notre nature, et ils trouvèrent celle qui est en usage maintenant.

» Les hommes qui ont cherché et trouvé la médecine, ayant les mêmes idées que ceux dont j'ai parlé plus haut, ont d'abord, je pense, retranché quelque chose de la nourriture habituelle, et, au lieu de laisser manger beaucoup, n'ont laissé manger que peu. Il arriva que ce régime leur suffit pour quelques malades, qui évidemment en retirèrent du bénéfice; non tous cependant, car quelques uns étaient dans un tel état, qu'ils ne pouvaient triompher même d'une petite quantité de nourriture. On crut devoir leur donner

quelque chose de plus faible, et l'on inventa les bouillies où l'on mêle peu de substance à beaucoup d'eau, et où l'on enlève tout ce qu'il y a de substantiel par le mélange et la cuisson. Enfin, à ceux même qui ne pouvaient supporter les bouillies, on les supprima, et l'on se borna aux simples boissons, ayant soin d'en régler la quantité et le tempérament, et de n'en donner ni trop, ni trop peu, ni de trop intempérées.

» Celui donc qui est appelé médecin, celui qui, de l'aveu de tous, possède un art, et qui a découvert le régime et l'alimentation des malades, semble-t-il avoir suivi une autre route que celui qui, changeant à l'origine le genre de vie sauvage et brutal des hommes, les amena à la nourriture qui est aujourd'hui la nôtre? Selon moi, la méthode est la même, la découverte est identique (1). »

Ce tableau, d'une simplicité et d'une exactitude remarquables, nous montre comment l'homme est parvenu à jeter les premiers fondements de la médecine ; il lui a suffi d'observer que certaines choses lui étaient bonnes et d'autres mauvaises, pour en induire qu'il devait user des premières et s'abstenir des secondes. Ainsi l'application d'un cataplasme chaud sur le côté ayant soulagé, je suppose, Thrasimène d'une pleurodynie, on fut porté naturellement à croire que le même moyen réussirait sur Eurimédon, atteint d'une douleur semblable; ainsi la saignée ayant guéri la fille de Damète, privée de sentiment après une chute grave, on dut en conclure qu'il fallait traiter de la même manière toute personne qui se trouvait dans un cas analogue. Le raisonnement

(1) OEuvres d'Hippocrate, traduction de M. Littré, *Traité de l'ancienne médecine*, t. I, § 3, 5, 7.

qu'on faisait en cette occurrence était fort simple : on ne s'enquérait pas comment ni pourquoi un remède avait guéri; on se contentait de savoir qu'il avait guéri, pour se croire autorisé à l'essayer de nouveau. L'observation et la mémoire, qui constituent l'expérience, étaient alors les principales facultés mises en exercice; le raisonnement n'entrait que pour une part bien minime dans l'invention et l'application des moyens thérapeutiques. Tel fut le premier pas de l'esprit humain dans la carrière médicale; il consiste à avoir substitué les lumières de l'expérience aux inspirations brutes de l'instinct, substitution rationnelle et avantageuse, comme nous allons le démontrer tout-à-l'heure.

CHAPITRE IV.

UTILITÉ DE LA MÉDECINE, DURANT LA PÉRIODE PRIMITIVE.

Ceux qui vantent la certitude et la perspicacité de l'instinct, ceux qui voudraient que l'homme, à l'imitation des animaux, ne suivît que ses appétits, en santé et en maladie, n'ont jamais réfléchi aux erreurs journalières et souvent funestes de ces appétits livrés à eux-mêmes. Il suffira de leur en citer quelques exemples pour dissiper un tel préjugé, et convaincre le lecteur que les lumières de l'expérience sont moins fautives que nos goûts instinctifs, surtout chez les malades.

I. Qu'un voyageur, après une longue marche sous un soleil ardent, arrive couvert de poussière et de sueur, mourant de soif, au bord d'une source fraîche et limpide; l'in-

stinct le poussera à s'y abreuver à longs traits : malheur à lui cependant s'il ne résiste à la tentation ! Sans avoir besoin de rappeler ici l'exemple célèbre d'Alexandre-le-Grand, arrêté au milieu de sa course triomphante pour avoir cédé à une tentation pareille en se baignant dans les flots du Cydnus, il n'est personne d'un âge mûr qui ne sache, par son expérience propre ou par ouï-dire, combien une telle conduite est dangereuse, combien elle a été fatale dans maintes occasions.

II. Un malheureux naufragé, qui a enduré le tourment de la faim pendant plusieurs jours, est enfin recueilli sur un navire parfaitement approvisionné : croyez-vous que le commandant de ce navire le laissera se remplir à son gré d'aliments et de boisson ? Non certes ; car ce serait envoyer cet infortuné à une mort certaine : on ne satisfera qu'en partie le penchant aveugle et impérieux qui le domine.

III. Une femme en travail est prise, soit d'hémorrhagie, soit de convulsions ; ou bien encore son enfant se présente dans une position vicieuse. Abandonnera-t-on l'accouchement aux seules ressources de la nature ? Il y a beaucoup à craindre qu'en ce cas la mère ou l'enfant et peut-être tous les deux ne succombent, si l'art ne vient à leur secours ; tandis que par une manœuvre aussi simple que peu douloureuse, l'accoucheur habile sauvera, la plupart du temps, la vie de l'un et de l'autre.

IV. Qu'un individu soit atteint d'une fièvre intermittente : l'instinct le poussera à se couvrir beaucoup pendant la période du froid, et à se mettre au frais pendant la période du chaud, à étancher sa soif par une boisson copieuse. L'accès passé, il reprendra son train de vie accoutumé sans aucune précaution, parce qu'il ne ressentira aucun change-

ment en lui, si ce n'est une légère diminution de forces et d'appétit. A chaque accès et à chaque intermission, l'instinct n'inspirera au malade que la répétition des mêmes actes à peu près. Or, voyons ce qu'il adviendra :

Si l'affection est bénigne, la saison propice, le climat salubre, le sujet doué d'un bon tempérament, il guérira par les seules forces de la nature, après un petit nombre d'accès ; mais le plus souvent quelqu'une ou plusieurs de ces conditions favorables manquent, et alors la scène change, les résultats sont tout différents : tantôt le malade succombe en quelques jours, tantôt les accès fébriles se renouvellent indéfiniment et occasionnent à la longue des congestions viscérales, des inflammations chroniques, des dégénérescences incurables ; enfin, dans les cas les moins fâcheux, le malade en est quitte pour une longue incapacité de travail et une convalescence difficile. Grâce aux progrès de la science, ces sortes d'affections autrefois si fréquentes et si désastreuses sont aujourd'hui rares et peu redoutables.

V. Un homme se démet un bras, se fracture une jambe : que lui conseille son instinct ? — de se tenir en repos, de ne laisser imprimer aucune secousse au membre malade, parce que le moindre mouvement y excite des douleurs très vives ; mais l'expérience nous apprend que, si cet homme ne se résigne à l'accroissement passager de douleur que vont lui causer les manipulations d'un chirurgien, il perdra infailliblement l'usage de son membre et aura très probablement à supporter de longues souffrances.

Ainsi donc, dans une foule de circonstances, les suggestions de l'instinct sont fautives, pernicieuses ; et ce n'est qu'après avoir éprouvé maintes et maintes fois le danger qu'il y a de se fier à ce guide infidèle que l'on en chercha un plus

sûr dans les leçons de l'expérience. Les premières découvertes qu'on fit par cette voie parurent si belles, si utiles, qu'elles furent regardées comme une invention divine, et ceux qui passaient pour en être les auteurs ou les propagateurs reçurent les honneurs divins. Il y eut, comme on voit, un progrès réel, une amélioration effective, dans l'adjonction des lumières de l'expérience aux inspirations brutes de l'instinct, dans le passage de l'état de simple nature à celui d'un commencement de science médicale. Il appartenait à l'histoire et à la philosophie médicale de constater ce fait qui consacre et justifie les premiers efforts du genre humain pour jeter les fondements de l'art de guérir : ainsi tombent devant un examen sérieux les déclamations plus ou moins éloquentes des philosophes qui, nous proposant les animaux pour modèles, vantent en toutes choses la sagacité de l'instinct ; ainsi s'évanouit l'apparente sagesse des paroles suivantes que J.-J. Rousseau met dans la bouche de son élève : « Si je tombais malade, dit Émile dans une lettre à Sophie, accident bien rare à un homme de mon tempérament, qui ne fait excès ni d'aliments, ni de soucis, ni de travail, ni de repos, je restais coi, sans me tourmenter de guérir, ni m'effrayer de mourir. L'animal malade jeûne, reste en place, et guérit ou meurt ; je faisais de même, et je m'en trouvais bien (1). » Le philosophe de Genève n'avait jamais réfléchi, il faut le croire, aux graves inconvénients de cette méthode passive dans une infinité de cas ; parmi ceux que nous avons cités tout-à-l'heure, il en est plusieurs où elle eût été funeste.

A son autorité nous pouvons opposer d'ailleurs celle d'un

(1) *Traité de l'éducation*, 2e lettre d'Émile à Sophie.

autre philosophe qui fut son contemporain et n'eut pas moins de célébrité que lui : « Il est avéré, dit Voltaire, qu'un bon médecin peut nous sauver la vie en cent occasions, et nous rendre l'usage de nos membres. Un homme tombe en apoplexie ; ce ne sera ni un capitaine d'infanterie, ni un conseiller à la cour des aides qui le guérira. Des cataractes se forment dans mes yeux ; ma voisine ne les lèvera pas ; je ne distingue point ici le médecin du chirurgien, les deux professions ont été longtemps inséparables. Des hommes qui s'occuperaient de rendre la santé à d'autres hommes, par les seuls principes d'humanité et de bienfaisance, seraient fort au-dessus de tous les grands de la terre ; ils tiendraient de la divinité. Conserver et réparer est presque aussi beau que faire. Le peuple romain se passa plus de cinq cents ans de médecins. Ce peuple n'était occupé qu'à tuer, et ne faisait nul cas de conserver la vie. Comment donc en usait-on à Rome, quand on avait une fièvre putride, une fistule à l'anus, un bubonocèle, une fluxion de poitrine ? On mourait (1). »

Mais la plupart des détracteurs de la médecine ne nient pas d'une manière absolue l'utilité de cet art dans maintes circonstances ; ils ne contestent pas, par exemple, la nécessité de certaines opérations chirurgicales ni celle du régime dans les maladies aiguës ; mais ce qu'ils repoussent, en général, c'est la médecine savante, la médecine des gens de l'art. Ainsi le vieux Caton poursuivait avec son opiniâtreté ordinaire les philosophes, les rhéteurs et les médecins de la Grèce, qu'il accusait de corrompre les mœurs des Romains ; il parvint enfin à obtenir contre eux

(1) *Dictionnaire philosophique.*

un décret d'expulsion; mais malgré ses efforts les médecins furent exceptés du décret. Ce même Caton avait écrit un livre de médecine domestique et vétérinaire; il traitait les gens de sa maison et les animaux avec des remèdes qu'il préparait de ses mains, et la chronique rapporte même que sa femme mourut victime de ses préjugés en médecine. L'encyclopédiste Pline, qui a écrit une matière médicale toute puisée dans les auteurs grecs, ne dissimule pas non plus le sentiment de jalousie profonde que lui inspirait la supériorité de cette nation dans les sciences et les lettres; il se déchaîne contre les médecins étrangers avec une violence aveugle, qui va jusqu'à comprendre dans la même proscription l'usage des plantes exotiques.

Ici vient se placer tout naturellement une anecdote que j'ai entendu raconter plus d'une fois à un vieux docteur, et que je crois me rappeler dans ses propres termes. « J'étais un jour, disait ce praticien émérite, chez un de mes clients qui relevait d'une assez grave maladie, lorsqu'un bourgeois de la province, arrivé depuis peu à Paris, vint lui faire visite. Après les premiers compliments, la conversation tomba, comme c'est la coutume en pareil cas, sur la médecine et les médecins. — Moi, dit le provincial, je n'ai aucune foi dans la médecine; je crois qu'on guérit aussi bien sans elle qu'avec elle; au reste, je n'ai jamais été sérieusement malade. — Votre incrédulité, répliquai-je, part d'un bon principe, et vous ferez bien d'y persévérer pour le même motif. — Je ne parle que pour moi, ajouta notre provincial; car pour les autres, je suis le premier à leur administrer des remèdes. Comme j'habite une campagne éloignée de toute résidence de médecin, j'ai chez moi une petite pharmacie que j'entretiens soigneusement, et

lorsqu'un de mes gens ou un fermier du voisinage tombe malade, je lui donne toujours les premiers secours, et souvent je le guéris avant l'arrivée du médecin. — Mais alors, repris-je, vous faites aussi de la médecine, et probablement vous avez un peu foi dans celle-là. — Oh ! sans doute, répondit le campagnard, j'ai foi dans cette médecine, parce qu'elle est toute simple, toute naturelle, qu'elle n'emploie ni les grands remèdes ni les instruments. »

Quelle différence y avait-il donc entre la médecine de Caton le censeur, de Pline le naturaliste, de notre bourgeois campagnard et la médecine des praticiens de leur temps; ou, d'une manière plus générale, quelle différence y a-t-il entre la médecine des gens du monde et celle des gens de l'art ? — Une seule, la voici : la première est ignorante et timide; la seconde est relativement plus éclairée, plus ferme, et partant plus efficace.

Il est une autre classe d'incrédules en médecine que l'on doit plaindre plutôt que de les blâmer : je veux parler de ces personnes qui, en proie à des maladies incurables, ont épuisé toutes les ressources de la science contemporaine sans en retirer aucun soulagement notable : tel est le cas de notre sceptique Montaigne, qui, affecté d'un calcul vésical, à une époque où la chirurgie, pusillanime par ignorance, n'osait tenter l'opération de la taille, exhalait son dépit en épigrammes contre l'impuissance de l'art. Hélas! quoi qu'on fasse, quelque perfectionnement que l'art puisse atteindre, il y a, et il y aura toujours des cas où son secours deviendra inefficace; et alors l'homme qui souffre et qui nous demande la cessation de ses souffrances, qui nous demande la vie, quelque impérieuse que soit la loi qui le condamne à souffrir et à mourir, voyant l'impos-

sibilité où nous sommes de l'y soustraire, nous accusera de ce résultat inévitable; il se déchaînera contre nous, à moins qu'il ne soit doué d'une haute philosophie ou d'une profonde résignation.

Résumé de la période primitive.

Nous avons vu les premières notions de la médecine remonter jusqu'à l'enfance la plus reculée des sociétés, dans tous les pays du monde, en sorte qu'on peut répéter aujourd'hui avec certitude cette sentence de Pline, que s'il existe quelque nation qui se soit passée de médecins à une certaine époque de son histoire, il n'en est aucune chez laquelle on ne découvre quelques vestiges de médecine. Nous conclurons de là, à l'encontre de Platon et de quelques autres philosophes, que les premiers éléments de l'art de guérir ne sont nullement le produit d'une dégénérescence de la nature humaine amenée par les progrès de la mollesse et du luxe, mais qu'ils sont nés de cet instinct naturel qui porte l'homme à fuir la douleur et la mort, et à s'apitoyer sur les maux de ses semblables. Nous nous sommes efforcé ensuite de pénétrer plus avant qu'on ne l'avait fait jusqu'ici dans le mécanisme des opérations de l'entendement humain au moyen desquelles ont été préparés les premiers matériaux de la science médicale, et nous avons trouvé que ce mécanisme consiste principalement dans l'adjonction des lumières de l'expérience aux impulsions brutes de l'instinct. Enfin ayant cherché à apprécier les résultats de cet antique révolution, nous avons constaté par une analyse sévère que ces résultats ont été avantageux à

l'humanité. Nous allons maintenant suivre la science à travers de nouvelles phases; nous la verrons grandir en s'éloignant de son origine, par des accroissements successifs, comme un fleuve grandit en s'éloignant de sa source, par le tribut de tous ses affluents. Nous aurons à signaler plus d'une fois des erreurs et des abus qui ont troublé, égaré et quelquefois même fait rétrograder son cours; mais quoi qu'il advienne, dans le labyrinthe d'opinions contradictoires où nous allons nous engager, nous prendrons pour fil conducteur cette devise de la *Déontologie médicale* de M. le docteur Max. Simon : — « Vérité dans la science et moralité dans l'art (1). »

II. PÉRIODE MYSTIQUE,

COMPRENANT L'ESPACE DE TEMPS ÉCOULÉ DEPUIS LA GUERRE DE TROIE, L'AN 1184 AVANT JÉSUS-CHRIST, JUSQU'A LA DISSOLUTION DE LA SOCIÉTÉ PYTHAGORICIENNE, L'AN 500.

Considérations générales.

La guerre de Troie, célébrée par les chants d'Homère, apparaît dans l'antiquité grecque comme un point lumineux au sein d'une nuit profonde. Avant cette expédition mémorable, et longtemps après, l'histoire de la médecine repose sur des traditions incertaines, souvent mêlées de

(1) Voir la dédicace du livre cité.

fables. La nation hellénique, qui devait être un jour l'institutrice du genre humain, n'avait pas encore secoué la rouille de la barbarie. L'Égypte, la Phénicie, la Chaldée, marchaient à la tête des pays civilisés.

Mais après que les chefs de la Grèce eurent renversé le trône de Priam et détruit sa capitale, la route des mers leur fut ouverte. Leurs vaisseaux purent croiser librement depuis le Palus-Mœotide jusqu'au détroit de Gibraltar. A partir de cette époque, les Hellènes couvrent de leurs colonies les côtes de l'Asie-Mineure, les îles de l'Archipel, l'Italie méridionale ; ils envoient des migrations jusque dans les Gaules, en Espagne et sur le rivage de l'Afrique. Leurs navigateurs osent même franchir les Colonnes d'Hercule et s'aventurer sur l'Océan.

Ce n'est pas seulement le désir des richesses et de la puissance qui leur fait entreprendre de longues périgrinations ; un plus noble stimulant, l'amour de la sagesse ou de la science anime quelques uns de ces voyageurs ; on en voit qui renoncent à leur famille, à leurs amis pendant un grand nombre d'années, et reviennent ensuite partager libéralement avec leurs concitoyens les trésors de lumière qu'ils ont amassés dans les pays étrangers. C'est ainsi qu'un Lycurgue et un Solon méritèrent de donner des lois à leur patrie, et jetèrent, dans des constitutions qu'on admire encore, les fondements de la grandeur de Sparte et d'Athènes. C'est ainsi qu'un Thalès, un Pythagore, un Démocrite, devinrent les chefs d'écoles ou de sectes qui répandirent tant d'éclat.

Néanmoins les sciences et les lettres ne prirent qu'une extension lente et peu sensible dans la Grèce, durant l'espace de sept siècles qui sépare la guerre de Troie de la

dispersion des Pythagoriciens. Un très petit nombre d'hommes se vouaient à l'étude des arts libéraux, et, à l'exception des poésies d'Hésiode et d'Homère, il ne nous reste aucun monument littéraire de cette longue période. La médecine partagea la destinée des autres sciences : reléguée dans l'enceinte des temples d'Esculape, elle y fit des progrès inaperçus, dont il est impossible à l'historien de suivre la trace.

CHAPITRE PREMIER.

EXERCICE DE LA MÉDECINE DANS LES TEMPLES.

Cinquante ans après la destruction du royaume de Priam, s'élevait à Titane, ville du Péloponèse, le premier temple en l'honneur d'Esculape. Bientôt le culte de ce dieu se répandit dans toute la Grèce, d'où il passa en Asie, en Afrique, en Italie. Parmi une foule de temples qui lui étaient consacrés, on cite particulièrement celui d'Épidaure dans le Péloponèse, celui de Pergame dans l'Asie-Mineure, celui de Cos et celui de Cyrène, ville de Libye.

On voyait dans le temple d'Épidaure une statue de grandeur colossale représentant le dieu de la médecine, sous la figure d'un vieillard, assis sur un trône; elle tenait un bâton d'une main, et de l'autre elle s'appuyait sur la tête d'un énorme serpent. Un chien, emblème de la vigilance, reposait à ses pieds. Cette statue, faite d'or et d'ivoire, était l'ouvrage de Trasymède. Socrate, dans son dernier discours à ses amis, leur recommanda d'immoler pour lui

un coq à Esculape; d'où on infère que cet oiseau devait être consacré au dieu de la médecine (1).

Les prêtres attachés à son culte se nommaient Asclépiades, mot qui signifie descendants d'Esculape. Ils formaient une caste particulière, gouvernée par des statuts secrets, comme les prêtres d'Égypte. Une de leurs anciennes lois portait « qu'il n'est permis de révéler les choses saintes qu'aux élus, et que les étrangers ne doivent être admis à cette connaissance qu'après avoir subi les épreuves de l'initiation. »

Les temples du dieu de la médecine étaient situés généralement dans des positions très salubres : tantôt au sommet d'une colline ou sur le penchant d'une montagne, tantôt sur le rivage, à quelque distance de la mer; non loin d'une source thermale ou d'une fontaine d'eau vive. Des plantations d'arbres récréaient la vue des malades, et leur offraient ici des retraites fraîches et solitaires, là de belles et spacieuses allées.

On venait de tous les côtés en pèlerinage dans ces lieux chers au dieu de la santé. Les malades et les convalescents y trouvaient des distractions aussi agréables qu'utiles. Le régime sain auquel ils étaient soumis, l'air pur et tempéré qu'ils respiraient, la foi et l'espérance dont quelques uns étaient animés, les cures miraculeuses dont on les rendait témoins, tout cela remplissait leur esprit de douces images et exerçait une heureuse influence sur leur constitution.

Outre ces moyens hygiéniques, les Asclépiades employaient des remèdes spéciaux appropriés à la nature de chaque maladie suivant l'idée qu'on s'en faisait alors. Ils

(1) Dialogue de Platon. — Le Phédon.

prescrivaient au besoin la saignée, la purgation, les vomitifs, les frictions, les bains de mer, l'usage des eaux minérales; en un mot, ils ne négligeaient aucune des ressources que possédait la thérapeutique de leur temps.

Connaissant la grande influence du moral sur le physique, ces prêtres-médecins mettaient tout en œuvre pour s'emparer de l'imagination des malades. Ceux-ci n'étaient admis à interroger l'oracle qu'après avoir été dûment purifiés par l'abstinence, le jeûne, les prières, les sacrifices. Lorsque toutes ces purifications avaient été accomplies, les consultants étaient introduits pour recevoir la réponse de l'oracle. Quelquefois on les obligeait à coucher dans le temple pendant une ou plusieurs nuits.

Tantôt le dieu faisait entendre sa voix d'une manière mystérieuse, sans se montrer aux yeux des fidèles; tantôt il leur apparaissait sous la figure d'un serpent qui venait dévorer les gâteaux déposés sur l'autel; tantôt il manifestait sa volonté par des songes dont ses ministres donnaient l'interprétation.

Les malades qui avaient été guéris s'en retournaient, bénissant la divinité auteur de ce bienfait, et laissant des témoignages de leur gratitude. Ceux qui n'avaient reçu ni soulagement ni réponse favorable, croyant que leurs offrandes avaient été rejetées comme insuffisantes, redoublaient de zèle et de libéralité : en sorte que revers et succès tournaient également à la gloire du dieu et au profit de ses ministres.

Il y avait, sur le territoire d'Épidaure et dans divers autres lieux, des serpents d'une couleur brune ou jaunâtre dont la morsure n'était point venimeuse, et qui s'apprivoisaient très aisément. Les prêtres s'en servaient pour exé-

cuter des choses surprenantes, qui remplissaient la foule d'étonnement et d'idées superstitieuses. Aurélius Victor raconte « que l'an 350e de la fondation de Rome, cette ville étant ravagée par une peste terrible, le sénat envoya six députés consulter l'oracle d'Épidaure. Lorsque ceux-ci furent arrivés dans le temple, comme ils admiraient une statue colossale du dieu, tout-à-coup un énorme serpent sortit de dessous le piédestal. Sa vue imprima dans toutes les âmes plus de vénération que de terreur. Il traversa tranquillement la foule étonnée, et se rendit au vaisseau des Romains, dans la chambre d'Ogulnius, chef de l'ambassade. On emporta pieusement le reptile sacré, qui, au moment où le navire approcha de la cité de Romulus, s'élança dans les flots, et alla se reposer dans l'île du Tibre. On bâtit sur cet emplacement un temple à Esculape, et la peste cessa. »

Beaucoup d'autres historiens très graves de l'antiquité rapportent des prodiges opérés par l'intervention du dieu de la médecine. Cependant tout le monde n'y ajoutait pas foi; témoin ce valet à qui Aristophane fait tenir le langage suivant dans une de ses comédies : « Le sacrificateur du temple d'Esculape, après avoir éteint toutes les lumières, nous dit de dormir; ajoutant que si quelqu'un entendait le sifflement qui était le signal de l'arrivée du dieu, il ne bougeât en aucune manière. En conséquence, nous nous tînmes tous couchés, sans faire aucun bruit.... Pour moi, je ne pouvais trouver le sommeil, parce que l'odeur d'un pot plein d'un excellent potage, qu'une vieille tenait assez près de moi, me chatouillait furieusement l'odorat. Souhaitant donc passionnément de pouvoir me glisser jusqu'à lui, je levai tout doucement la tête, et je vis le sacristain qui

enlevait les gâteaux et les figues de dessus la table sacrée; et qui, faisant le tour des autels l'un après l'autre, mettait dans un sac tout ce qu'il trouvait; je crus qu'il y avait beaucoup de mérite à suivre son exemple, et je me levai pour aller quérir le pot de la vieille. »

CHAPITRE II.

DES SONGES.

Toute l'antiquité a eu foi dans les songes. Prophètes et philosophes, esprits faibles ou esprits forts, tous ont pensé que la divinité se servait de ce moyen pour nous révéler l'avenir et nous instruire de ses desseins sur nous. L'histoire sainte et l'histoire profane sont pleines d'exemples qui attestent l'universalité de cette croyance. Il est donc plus que probable que les Asclépiades la partageaient; mais, de plus, comme elle leur était avantageuse, ils ont dû maintes fois s'étudier à l'entretenir par de pieuses fraudes : ainsi, tandis qu'ils s'efforçaient de tirer des songes quelque indication naturelle, ils feignaient de les considérer comme une manifestation divine, en dehors des lois de la nature. De tout temps la séméiotique a mis à profit les signes fournis par le sommeil des malades; et, sous ce point de vue, les rêves ont une importance que les anciens se sont beaucoup exagérée sans doute, mais que les modernes négligent trop complétement.

Mes lecteurs, je présume, ne seront pas fâchés de trouver ici quelques extraits du plus ancien traité qui existe sur

cette matière. « Quiconque, dit l'auteur de ce livre, veut connaître les signes qu'on peut tirer des songes trouve d'abord qu'ils ont des rapports avec beaucoup de choses de la veille. L'âme, durant le sommeil, fonctionne librement ; mais, tandis qu'elle est distraite par le service du corps, son existence est comme partagée ; elle n'est point entièrement à elle-même, se donnant en partie aux besoins du corps ; elle sert les sens, tels que la vue, l'ouïe, le tact, la faculté des mouvements volontaires ; elle dirige les diverses opérations que demande le soin des affaires ; elle se prête à tout ce qui exige quelque intelligence de la part du corps ; en sorte qu'elle ne peut, en quelque manière, penser par elle-même.

» Quand le corps, durant le sommeil, la laisse en paix, s'étendant alors sur toutes les parties du lieu qu'elle habite, elle visite sa demeure, elle en règle toutes les diverses fonctions. Le corps est dans le sommeil, mais elle veille ; elle possède toute son intelligence, elle voit les choses visibles, elle entend celles qui sont du ressort de l'ouïe ; elle touche, elle marche, elle s'afflige, elle s'irrite. Bref, l'âme fait pendant le sommeil tout ce qui concerne le corps et l'âme ; celui qui saurait la juger dans cet état posséderait une grande partie de la sagesse.

» On voit des personnes fort adonnées à cet art qui disent reconnaître et distinguer les songes envoyés par les dieux pour annoncer d'avance les biens ou les maux dont sont menacés les villes ou les particuliers. Quelquefois elles rencontrent juste, d'autres fois elles se trompent. On ne sait cependant ni comment ni pourquoi cela arrive, ni pourquoi on s'est mépris. On dit qu'il y a à se garantir de certains

maux, et sans en connaître les moyens, on ordonne des prières aux dieux. Il est sans doute bon de prier les dieux : c'est toujours à propos ; mais il faut, de plus, concourir avec la divinité, et s'aider soi-même en l'invoquant (1). »

On remarquera d'abord que l'auteur des passages que l'on vient de lire ne nie pas la possibilité des songes envoyés par les dieux, mais qu'il révoque en doute l'art de ceux qui prétendent les interpréter. Il fait observer judicieusement que ces personnes rencontrent quelquefois juste, et d'autres fois se trompent, c'est-à-dire que l'événement vérifie tantôt leur prédiction et tantôt la contredit, sans qu'on sache ni comment ni pourquoi.

Quant à lui, il expose une théorie des songes qu'il croit toute naturelle, et qu'on peut résumer ainsi : l'âme, ou le principe vital, ou, pour parler le langage des anatomistes, l'organe encéphalique n'étant aucunement distrait par les impressions externes, durant le sommeil, perçoit d'autant mieux les sensations qui lui viennent des viscères, et les manifeste plus nettement. Voilà une théorie qu'on pourra trouver contraire à l'observation, mais qui n'a rien d'absurde ni même d'invraisemblable au premier aspect.

Malheureusement l'auteur à qui elle appartient ne montre pas le même esprit de sage critique dans les applications particulières qu'il en fait. Il donne pour des vérités d'observation les rêveries les plus bizarres, et dignes tout au plus d'un théosophe du XVIe siècle. Je n'en citerai qu'un exemple : « Quand on voit, dit-il, dans les songes, ou le soleil, ou la lune, ou le ciel et les astres purs et sereins,

(1) Œuvres hippocratiques. Gardeil, t. III. — Songes, § I.

c'est un bon signe. Il indique la santé du corps. L'observation a appris que le firmament répond à la surface du corps, le soleil aux chairs, la lune aux cavités où sont les viscères. Lorsqu'un de ces astres est représenté altéré, obscurci ou arrêté dans sa course, le siége du mal est dans la partie correspondante. S'il paraît un désordre dans le ciel, occasionné par l'air ou par les nuages, le mal est moindre que s'il se montre produit par des eaux ou de la grêle : ceci désigne une séparation d'humeurs aqueuses, pituiteuses, qui se portent à la peau. Il faut, dans ce cas, faire des courses étant vêtu, commençant par aller doucement, puis vite, afin de suer abondamment. Au sortir du gymnase, on fera de longues promenades à jeun. On supprimera le tiers des aliments, pour le reprendre peu à peu, dans l'espace de cinq jours. Si le signe a été fort, on prendra des fumigations humides. Il convient de purger la peau, puisque le mal est dans la circonférence. On usera d'aliments secs, des amers, des astringents, des choses fortes et des exercices les plus propres à dessécher (1). »

Le traité d'où j'ai tiré ces fragments appartient à la période historique qui vient après celle-ci ; mais je les ai insérés dans ce chapitre pour compléter ce que j'avais à dire concernant les songes ; car je n'aurai plus l'occasion de revenir sur cette matière, les grands médecins des siècles suivants ayant tourné leurs recherches vers d'autres objets, qu'ils jugeaient plus propres à éclairer le diagnostic des maladies.

(1) *Ibidem*, § III.

CHAPITRE III.

ENSEIGNEMENT DE LA MÉDECINE DANS LES TEMPLES.

Les prêtres d'Esculape formant, ainsi que nous l'avons dit plus haut, une caste séparée, se transmettaient les uns aux autres leurs connaissances médicales comme un héritage de famille. Dans les temps les plus reculés, aucun laïque, selon le rapport de Galien, n'était admis à la participation de la science sacrée; mais plus tard on se relâcha de la sévérité du secret. On consentit à révéler les mystères aux étrangers, moyennant qu'ils eussent rempli les épreuves de l'initiation. Il y avait donc, suivant toutes les probabilités, une espèce d'enseignement médical auprès de chaque temple.

L'histoire, en effet, nous a conservé le souvenir de trois de ces écoles qui ont joui d'une grande réputation : celle de Rhodes, la plus ancienne de toutes, qui n'existait déjà plus du temps d'Hippocrate, et sur la doctrine de laquelle nous n'avons aucun renseignement; celle de Gnide, qui publia la première un petit recueil sous le titre de *Sentences cnidiennes;* enfin celle de Cos, la plus célèbre des trois, qui a donné le jour à un grand nombre de médecins illustres, dont les écrits constituent un des plus beaux monuments de la science antique. Parmi les sources d'instruction médicale offertes aux prêtres d'Esculape, il en est une qui mérite de nous arrêter un moment, parce qu'elle fut spéciale à la période historique dont nous nous occupons. Je veux parler des tablettes votives que l'on avait coutume d'appendre aux murs et aux colonnes des temples, d'après

un usage importé d'Égypte. Ces tablettes indiquaient ordinairement le nom du malade, l'espèce d'affection dont il était atteint, et la manière dont il avait été guéri.

Une de ces tables, retrouvée à Rome dans l'île du Tibre, sur l'emplacement de l'ancien temple d'Esculape, porte les inscriptions suivantes en lettres grecques :

« Ces jours derniers, un certain Caïus, qui était aveugle, étant venu consulter l'oracle, le dieu lui a répondu qu'il se rendît à l'autel sacré pour y faire ses adorations ; qu'ensuite il passât de la droite à la gauche, et qu'ayant étendu ses doigts sur l'autel, il levât la main et l'appliquât sur ses yeux. Il recouvra aussitôt la vue en présence du peuple, qui se réjouissait de voir de semblables merveilles s'accomplir sous le règne de notre auguste Antonin.

» Lucius était atteint d'une pleurésie, et tout le monde désespérait de ses jours. Le dieu lui ordonna de prendre des cendres sur l'autel, de les mêler avec du vin, et de s'appliquer cela sur le côté. Il fut sauvé, et rendit grâces à Dieu devant le peuple, qui le félicitait.

» Julien rejetait le sang par la bouche, et paraissait perdu sans ressource. L'oracle lui ordonna de prendre sur l'autel des graines de pin, et d'en manger avec du miel pendant trois jours ; il le fit, et fut guéri. Ayant donc remercié Dieu solennellement, il s'en alla.

» Le dieu a rendu cet oracle à un soldat aveugle, nommé Valérius Aper : Prenez du sang d'un coq blanc, mêlez-le avec du miel, et faites un collyre dont vous oindrez vos yeux pendant trois jours. Ce soldat, ayant exécuté les ordres de l'oracle, recouvra la vue, et s'en retourna en rendant publiquement à Dieu des actions de grâces. »

Des relations rédigées dans cet esprit et dans ce style

étaient propres sans doute à fortifier la piété des fidèles; mais assurément elles ne servaient pas de grand'chose à l'avancement de la science. Les écrivains qui ont vanté ce mode d'instruction n'avaient pas réfléchi apparemment à son excessive défectuosité.

Que signifie, par exemple, cet exposé de la troisième tablette : « Julien rendait du sang par la bouche, et paraissait perdu sans ressource ? » Quel médecin oserait porter un pronostic ou ordonner un traitement sur une indication si vague? Est-ce qu'on peut traiter de la même manière un homme mûr, ou un enfant, ou un vieillard ? un sujet pléthorique ou un sujet exsangue ? une hémoptysie, ou une hématémèse, ou une hémorrhagie scorbutique de la muqueuse buccale, etc. (1)?

On ne dut pas tarder à s'apercevoir qu'il ne suffit point, pour caractériser une maladie, d'énoncer un ou deux symptômes; mais qu'il faut encore, 1° rappeler toutes les circonstances antérieures qui ont pu contribuer directement ou indirectement à la provoquer; 2° dire l'âge, le sexe, le tempérament, les habitudes du sujet; 3° enfin décrire avec le plus grand soin l'état maladif, en s'efforçant de préciser, autant que possible, l'organe principalement affecté, ainsi que le genre de lésion dont il est atteint.

Il est présumable que les Asclépiades rédigeaient en secret l'histoire circonstanciée de chaque maladie et des

(1) J'ai vu une femme atteinte d'une hémorrhagie de ce genre qui rendait le sang à pleine bouche. Elle en avait rempli plusieurs cuvettes. L'on voyait ce liquide s'écouler en nappe par toute la surface des gencives. Cette redoutable affection conduisit la malade à deux doigts de sa perte, et ne céda qu'à des cautérisations réitérées avec le nitrate d'argent.

moyens employés pour la combattre; mais nous ignorons par combien de degrés la science a dû passer avant d'atteindre le degré de développement où elle se montre dans les livres hippocratiques. On peut toutefois juger, par le goût exquis et la précision qui règnent dans quelques uns de ces livres, que depuis longtemps les Asclépiades avaient contracté l'habitude de bien observer et de bien peindre les maladies.

CHAPITRE IV.

ORIGINE DES CLASSIFICATIONS EN PATHOLOGIE.

Lorsqu'on eut recueilli un grand nombre de descriptions pathologiques, rédigées avec des détails convenables, on dut éprouver l'embarras de l'encombrement. Comment, en effet, tirer parti de tant de matériaux entassés sans aucun ordre? comment retrouver au milieu de ce pêle-mêle le document qu'on voulait consulter, le tableau qui se rapprochait le plus de la maladie qu'on avait sous les yeux? Aucune mémoire d'homme ne pouvait suffire à cette tâche.

A mesure que les observations cliniques se multipliaient, il devenait de jour en jour plus nécessaire de les disposer d'après une méthode qui les imprimât dans le souvenir, et qui aidât à les retrouver dans l'occasion. Telle fut l'origine de la première classification pathologique. L'idée en fut suggérée, comme on voit, par le besoin de soulager la mémoire et le désir de faciliter les recherches. Nous ignorons quel fut le mode de classification mis en usage la pre-

mière fois. Nous savons seulement que, dès le commencement de la période philosophique, les maladies étaient rangées par groupes, suivant le siége qu'elles occupaient, en allant de la tête aux pieds. Quant aux fièvres et aux autres affections qui attaquent toute l'économie ou un grand nombre de parties à la fois, on en formait plusieurs groupes séparés. Cette disposition, qui se rencontre déjà dans les œuvres hippocratiques, a été adoptée avec des perfectionnements et des variantes, jusqu'à une époque très voisine de la nôtre.

Les premiers hommes qui réfléchirent sur les phénomènes de la nature, qui en sondèrent les causes, le principe et la fin, n'imaginèrent rien de mieux, pour expliquer les mouvements des corps et leurs transformations continuelles, que de peupler l'univers d'esprits, c'est-à-dire de substances invisibles et impalpables, douées de force, d'intelligence et de volonté à des degrés différents. Chaque corps était censé contenir au moins un de ces esprits. Celui-ci présidait et donnait l'impulsion à tous les changements, à tous les phénomènes automatiques qui survenaient dans le corps où il faisait sa résidence.

L'homme, dont l'organisation est si compliquée et les fonctions si nombreuses, dont l'intelligence s'élève aux plus hautes abstractions, à l'idée de l'infini, et se perd dans l'interprétation du phénomène le plus simple, le mouvement d'un doigt, la formation d'un atome de matière, dont la volonté dompte les éléments et ne peut empêcher un cheveu de blanchir, l'homme, dis-je, parut offrir aux premiers sages un être multiple, une image en petit de l'univers. En conséquence, on partagea son corps en plusieurs régions ou départements, qu'on supposait gou-

vernés par des esprits de différents ordres. Le système de Pythagore, que nous exposerons bientôt, offre le premier exemple de cette polygarchie physiologique ; il est la source d'où dérivent une foule de théories anciennes et modernes.

CHAPITRE V.

THÉRAPEUTIQUE.

Nous avons dit précédemment que les médecins des temps primitifs avaient fort peu raisonné sur les phénomènes morbides et sur les effets des médicaments ; qu'ils se contentaient d'observer quels étaient les remèdes qui guérissaient certaines maladies, et d'employer ensuite les mêmes moyens dans les cas semblables.

Il paraît que pendant la période mystique on ne suivit pas d'autre méthode. Hippocrate, Celse, Galien et tous les historiographes de la médecine, s'accordent à dire qu'avant l'introduction de la philosophie dans cette science, c'est-à-dire avant le siècle de Pythagore, il n'y avait pas d'autre règle que l'empirisme. Or, ces auteurs n'entendent point par là faire allusion à l'empirisme raisonné, qui prit naissance beaucoup plus tard dans l'école d'Alexandrie, mais ils veulent parler de l'empirisme naturel et instinctif, dont nous avons fait mention dans la période primitive, et que suivent encore journellement les personnes étrangères à l'art de guérir, quand elles se mêlent de donner des conseils à un malade. Ces personnes ont sans cesse dans la bouche les paroles suivantes : J'ai vu une maladie toute pareille guérie par tel remède.

Leur raisonnement, quelque grossier qu'il nous paraisse, est basé sur un principe incontestable, que l'on peut formuler ainsi : *Toute médication qui a guéri une maladie doit également guérir les maladies analogues à la première.*

Rien n'est plus clair, rien n'est plus vrai que cet aphorisme; il a toute l'infaillibilité d'un axiome de mathématiques; et comme c'est sur lui que repose la pratique médicale des premiers temps, un auteur, dont nous avons déjà invoqué le témoignage, a pu dire avec fondement : « La médecine est dès longtemps en possession de toutes choses, en possession *d'un principe et d'une méthode* qu'elle a trouvés. Avec ces guides, de nombreuses et excellentes découvertes ont été faites dans le long cours des siècles, et le reste se découvrira, si des hommes capables, instruits des découvertes anciennes, les prennent pour point de départ de leurs recherches. Mais celui qui, rejetant et dédaignant tout le passé, tente d'autres méthodes et d'autres voies, et prétend avoir trouvé quelque chose, celui-là se trompe et trompe les autres (1). »

Cependant on ne cesse de se plaindre de l'incertitude et de l'instabilité de la médecine; on accuse cette science de n'avoir émis aucun principe stable, à l'abri des caprices de la mode et des vicissitudes des systèmes. Les maîtres de l'art eux-mêmes donnent souvent l'exemple de ces déclamations exagérées.

Pinel, effrayé des difficultés de la pratique médicale, blâme justement la présomption d'un écrivain du dernier

(1) Œuvres d'Hippocrate. *Traité de l'ancienne médecine*, § II, trad. de M. Littré. Paris, 1839, t. I.

siècle (1), qui ne promettait rien moins que la solution de ce problème général : « Une maladie étant donnée, trouver le remède. » Mais ne tombe-t-il pas lui-même dans un excès contraire, et ne méconnaît-il pas la véritable destination de la médecine, lorsqu'il ne se propose pour but de ses travaux que de résoudre la question suivante : « Une » maladie étant donnée, déterminer son vrai caractère et » le rang qu'elle doit occuper dans un tableau nosologi- » que (2)? » N'est-ce point là rayer du cadre de la science médicale la branche la plus essentielle, celle qui est le couronnement de toutes les autres, la thérapeutique?

Bichat s'exprime en ces termes sur le même sujet : « Incohérent assemblage d'opinions elles-mêmes incohérentes, la matière médicale est peut-être de toutes les sciences physiologiques celle où se peignent le mieux les travers de l'esprit humain : que dis-je? ce n'est point une science pour un esprit méthodique, c'est un ensemble informe d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, de moyens illusoires, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. On dit que la pratique de la médecine est rebutante ; je dis plus, elle n'est pas, sous certains rapports, celle d'un homme raisonnable quand on en puise les principes dans la plupart de nos matières médicales (3). »

Broussais n'est ni moins explicite ni moins véhément dans ses incriminations contre la thérapeutique de ses prédécesseurs. Voyez, entre autres chapitres de l'*Examen des*

(1) Picairn.
(2) *Nosographie philos.*, introd., p. IV.
(3) Bichat, *Anat générale*. Consid. générales, § II.

doctrines médicales, le XV[e], intitulé : *De la Certitude en médecine.*

Des plaintes si unanimes ont une cause qu'il est du devoir de l'historien de mettre en évidence. Ceux qui les proféraient n'ignoraient certainement pas l'axiome formulé plus haut, et qui tombe sous le sens commun. Ainsi donc ce n'est point, comme le pense le vulgaire, l'absence d'un principe fondamental de médecine pratique qui les affligeait, mais ce sont les difficultés, toujours grandes et parfois insolubles, que l'on rencontre dans son application.

Pour se faire une idée de ces difficultés, il suffit de jeter un coup d'œil sur un des cas les plus simples de la pratique médicale. Supposons, par exemple, qu'on ait à traiter une personne affectée de palpitations du cœur. Sur cet unique énoncé, un médicastre, un pharmacopole n'hésitera pas à prescrire la digitale ou la thridace, ou tel autre médicament indiqué dans les formulaires pour combattre ce symptôme.

Le vrai médecin, celui qui joint les lumières de la science au sentiment de ses devoirs, ne sera pas si prompt ; il voudra d'abord connaître toutes les circonstances commémoratives. Ensuite il procédera à l'examen du malade, en commençant par l'organe dont le trouble fonctionnel est le plus sensible. Enfin, ce n'est qu'après avoir soigneusement exploré tous les viscères et toutes les fonctions du corps qu'il se croira autorisé à formuler un traitement. Car il n'ignore pas que souvent la souffrance muette d'un organe éloigné du cœur peut devenir une cause de palpitations ; de façon que, sur dix individus qui se plaignent de la même incom-

modité, il ne s'en trouve pas quelquefois deux auxquels la même médication soit applicable.

Cependant tout n'est pas fini pour le praticien quand il a convenablement établi son diagnostic. Il faut encore qu'il choisisse les moyens les plus propres à remplir les indications curatives, c'est-à-dire qu'il doit être au courant de toutes les ressources de la thérapeutique interne et externe. Enfin il est nécessaire qu'il obtienne du malade et des assistants l'exécution fidèle de ses ordonnances, et qu'il en surveille attentivement les effets.

Si la pratique éclairée et consciencieuse de la médecine offre tant de difficulté dans les cas les plus simples, que doit-ce être lorsqu'il s'agit de quelqu'une de ces affections complexes et insidieuses, comme la syphilis constitutionnelle, les dartres, les scrofules, la lèpre, etc., qui, cachées dans l'économie pendant des mois, des années, étendent au loin leurs racines, altèrent les humeurs, ne se montrent souvent que sous des apparences ambiguës, après avoir envahi des systèmes entiers, d'où il devient à peu près impossible de les déloger?

Mais ces cas, tout embarrassants qu'ils sont, permettent du moins au praticien d'observer, de réfléchir, de s'aider même des lumières des auteurs, et d'assayer divers moyens. Il n'en est pas de même quand il se trouve en face d'un de ces fléaux qui, tels que la peste, le choléra, les fièvres pernicieuses et autres épidémies, fondent sur les populations comme un ouragan, enlevant sans distinction jeunes et vieux, faibles et robustes, bouleversant à la fois toutes les fonctions de l'organisme, revêtent les formes les plus variées, et frappent si rapidement qu'ils ne laissent à l'homme

de l'art ni le temps de recueillir ses idées, ni celui de faire des expérimentations.

Dans ces conjonctures douloureuses, le médecin a besoin non seulement de science, d'attention et de discernement, mais encore de sang-froid, de dévouement et de courage, pour disputer quelques victimes au fléau dévastateur. Enfin si, malgré tant de causes d'erreur et de perturbation, il parvient à se créer un mode de traitement efficace, il arrive souvent alors que la constitution épidémique se modifie, et qu'il est obligé de recommencer ses recherches sur de nouveaux frais.

Dans d'autres sciences, comme la physique, la chimie, on est maître de réitérer la même expérience autant de fois qu'on le juge à propos. Les agents qui concourent à la produire sont à notre disposition, et nous pouvons les isoler de manière à n'obtenir que des effets purs de toute influence étrangère. En médecine pratique, c'est tout différent : ici la nature et le hasard nous fournissent les occasions d'expérimenter, c'est-à-dire les maladies; en sorte que, 1° les éléments des expériences ne sont jamais identiques; 2° il peut s'écouler beaucoup de temps avant que l'occasion de renouveler une expérience se représente; 3° il est impossible de soustraire les sujets, c'est-à-dire les malades, à une foule d'influences qui altèrent les résultats thérapeutiques. Doù il suit qu'il n'est jamais permis de conclure rigoureusement d'un fait de médecine pratique à un autre.

Voilà pourquoi il faut une longue série d'observations, recueillies par un grand nombre d'observateurs, à des époques et sous des climats différents, pour arriver à la découverte d'une méthode curative, à la conquête d'un principe de thérapeutique. Voilà ce qui a fait dans tous les siècles la

désolation des grands praticiens, et ce qui inspirait à l'un des plus illustres d'entre eux cette sentence, où se trahit une mélancolie profonde : « L'art est long, la vie courte, l'occasion furtive, l'expérience trompeuse, le jugement difficile. Il faut non seulement que le médecin fasse ce qui convient, mais encore le malade lui-même, ainsi que les serviteurs et les personnes qui l'entourent » (Hippocr., *Aph.*, liv. Ier.)

Malgré tant d'obstacles, qu'on aurait pu croire insurmontables, l'homme est parvenu, à force de recherches, de persévérance et de génie, à trouver quelques remèdes d'une efficacité merveilleuse dans certains cas, et à tracer quelques règles qui rapprochent la thérapeutique des sciences exactes, comme nous le verrons par la suite.

CHAPITRE VI.

NAISSANCE DES SYSTÈMES.

Nous avons dit qu'une des plus grandes difficultés, peut-être même la plus grande que l'on rencontre dans l'application de l'axiome fondamental de la thérapeutique, venait de l'impossibilité où l'on est de conclure rigoureusement d'un fait passé de guérison, à un fait prochain ; en d'autres termes, quelque précision que l'on apporte dans le diagnostic, quel que soit le degré de similitude qui existe entre deux états pathologiques, comme il n'y a jamais identité entre eux, il s'ensuit que la médication qui a réussi parfaitement dans le premier cas peut, à la rigueur, échouer dans le second.

Il n'est pas moins évident que le meilleur moyen d'éviter ou plutôt d'atténuer cette cause permanente de méprises, consiste à perfectionner de plus en plus le diagnostic des maladies, à lui donner le plus haut degré d'exactitude possible. Moyennant cette attention, l'on évitera de confondre des états morbides qui diffèrent essentiellement, et d'en séparer d'autres qui ne se distinguent que par des apparences superficielles.

L'importance du diagnostic une fois bien reconnue, et elle l'a été par les grands médecins de tous les âges, il n'y a pas d'efforts que l'esprit humain n'ait tentés, pas d'expédients qu'il n'ait imaginés, afin de porter cette branche de l'art au degré de perfection convenable.

Le premier moyen qui s'offrit à la pensée des observateurs, fut de tenir compte de tous les symptômes qui se présentaient dans le cours d'une maladie, et de les inscrire les uns à la suite des autres, à mesure qu'ils apparaissaient. On forma, d'après cette méthode, un grand nombre de tableaux nosographiques; en sorte que, lorsqu'on avait une maladie à traiter, on comparait les phénomènes que celle-ci offrait avec les tables symptomatiques qu'on avait dressées, et l'on déduisait de cette comparaison le traitement approprié à chaque circonstance.

Cette méthode, qui paraît si naturelle et si exacte au premier aspect, est au fond extrêmement défectueuse. D'abord elle a le grave inconvénient d'attribuer une égale valeur à tous les symptômes, tandis que l'observation journalière prouve qu'il règne entre eux de notables différences. En second lieu, une longue énumération de phénomènes morbides, consignés les uns à la suite des autres, sans choix, sans discernement, n'offre pas plus l'image d'une

maladie, que des couleurs jetées au hasard sur la toile n'offriraient le portrait d'une personne qu'on aurait voulu peindre. Troisièmement enfin, toute classification des maladies devient impraticable avec cette méthode ; car, avant de tenter une œuvre de ce genre, il faudrait se demander préalablement combien on exigera de symptômes analogues pour ranger deux affections dans la même classe et leur assigner un traitement pareil. Or, dans l'hypothèse actuelle, toute réponse à cette question est une absurdité.

Ainsi donc il n'y a pas de classification pathologique possible avec de simples énumérations de symptômes; et, pourtant, sans le secours d'une classification, la pratique de la médecine n'est qu'un pur tâtonnement, qui ne mérite pas le nom d'art; sans le secours de la classification, le médecin peut être justement assimilé à un aveugle armé d'un bâton, et frappant au hasard sur la maladie ou sur le malade.

Hippocrate avait fort bien senti les vices de cette manière d'observer et de décrire les maladies, lorsqu'il reprochait aux Asclépiades de Cnide de l'avoir suivie, ce qui les avait conduits à multiplier outre mesure les espèces morbides : « Ceux qui ont recueilli, dit-il, les sentences qu'on nomme Cnidiennes, ont bien tracé les symptômes morbides, tels qu'ils se montrent, ainsi que la manière dont certaines affections se terminent; mais on pourrait en faire autant sans être médecin, en s'informant auprès des malades de ce qui leur arrive. L'on a négligé dans les Cnidiennes bien des choses que le médecin doit savoir, sans les apprendre du malade, et qui sont essentielles pour l'appréciation exacte du mal... Quelques uns n'ignoraient pas cependant les divers caractères des maladies et leurs différentes formes ; mais ils se sont mépris, quand ils ont voulu en faire une

répartition bien ordonnée ; car l'erreur dans le dénombrement est facile si l'on distingue une maladie d'une autre par une simple nuance, et si on donne un nom différent à toutes celles qui ne sont pas identiques (1). »

Il est donc bien démontré que tous les symptômes d'un état pathologique sont loin d'avoir le même degré d'importance ; c'est une vérité presque triviale pour des médecins. Il n'y a que des rêveurs nébuleux et leurs stupides adeptes qui aient pu mettre sur le même rang un affreux mal de tête avec une ride de la peau du front, une gastralgie intense avec une démangeaison du lobe de l'oreille. La postérité ne voudrait pas croire à une telle aberration d'esprit, si des monuments authentiques n'étaient là pour l'attester (2).

Du moment qu'on eut senti la nécessité de faire un choix parmi les phénomènes morbides, on les divisa en durables et passagers, en essentiels et accessoires, en primitifs et secondaires, etc. Dès lors commencèrent les discussions sur l'essence des maladies, sur leurs causes, leurs signes, leur marche, leur terminaison, etc. Dès lors enfin naquit la critique ou la philosophie médicale, et avec elle les systèmes.

Résumé de la période mystique.

Pendant l'espace d'environ sept cents ans qu'embrasse cette période historique, la médecine subit dans la Grèce une

(1) *Traité du régime dans les maladies aiguës*, § I, II, traduct. de Gardeil.

(2) On trouve de pareilles niaiseries et de plus fortes encore dans le *Traité de matière médicale* de Hahnemann.

première transformation : de domestique et populaire qu'elle avait été, elle devint sacerdotale et s'entoura d'un appareil mystérieux. Jusqu'alors on avait vu des princes, des capitaines, des bergers même, acquérir de la réputation par leur habileté dans cet art; mais après la guerre de Troie, on n'entend plus parler que de consultations données au nom de la divinité dans les temples ou dans quelques antres célèbres, tels que ceux de Trophonius et de Charonium. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu, même pendant ce temps, des hommes en dehors du clergé qui s'ingéraient de traiter les malades et de vendre des remèdes; mais il paraît que la médecine scientifique, si l'on peut appeler ainsi les notions bornées qu'on possédait alors, était renfermée dans la classe des prêtres, c'est là seulement qu'elle se perpétuait par une tradition non interrompue, et qu'elle se développait lentement dans l'ombre et le silence.

« Cet exercice de la médecine dans les temples d'Esculape, dit M. Aug. Gauthier, peut se partager en deux époques. Dans la première, qui s'étend jusqu'à Hippocrate, les Asclépiades, quoique employant des remèdes le plus souvent superstitieux, ont rendu des services à la science par le goût que quelques uns d'entre eux ont montré pour l'observation. On doit convenir que, dans ces temps de barbarie, la médecine put faire plus de progrès entre les mains d'une corporation comme celle des Asclépiades, que si elle eût été domestique et populaire. Il n'est pas probable qu'à une époque aussi reculée, où les arts et les sciences étaient encore dans l'enfance, il eût pu surgir tout-à-coup un homme de génie qui élevât la médecine au rang de science. Dans la seconde époque, qui s'étend depuis Hippocrate jusqu'au christianisme, la médecine des temples dégénéra

peu à peu, et ne fut le plus souvent qu'une jonglerie grossière. (1) »

Le même écrivain ajoute un peu plus loin : « Il est difficile d'apprécier aujourd'hui quel degré d'instruction possédèrent les prêtres des temples, et quels progrès la médecine a pu faire entre leurs mains. Comme il y a toujours eu des hommes qui ont montré de la tendance à admirer ce qui est ancien, on ne doit pas être surpris de trouver, dans l'antiquité et chez les modernes, des écrivains qui ont vanté outre mesure la médecine des Alsclépiades. D'un autre côté, il est des médecins qui leur ont refusé toute instruction. Ainsi M. Malgaigne veut qu'on fasse rentrer les Asclépiades dans l'oubli dont ils n'auraient dû jamais sortir. Il blâme même M. Littré de s'en être occupé, et il propose de les rayer de l'histoire de la médecine et de la chirurgie (2). Nous pensons qu'on doit être éloigné de tous ces excès. Il est probable que la lecture des inscriptions des temples et l'habitude de voir un grand nombe de malades durent à la fin donner une certaine instruction médicale aux prêtres (3). »

Voilà, ce me semble, ce qu'on peut dire de plus raisonnable sur cette partie de l'histoire de la médecine qu'en-

(1) *Recherches historiques sur l'exercice de la médecine dans les temples*, etc., par Auguste Gauthier. 1844, chap. II.

(2) *Lettres sur l'histoire de la chirurgie*, insérées dans la *Gazette des hôpitaux*, 1842. M. Malgaigne fonde principalement son opinion sur les quatre inscriptions votives que nous avons rapportées ; mais ces inscriptions sont de l'époque des Antonins, et ne peuvent pas nous donner un modèle de ce qu'étaient celles qu'on voyait dans les temples au temps des anciens Asclépiades, ni surtout des notes cliniques que ces prêtres rédigeaient pour eux-mêmes.

(3) A. Gauthier, ouvrage cité, chap. IV.

veloppe une profonde obscurité. Là où les documents positifs font défaut, l'imagination a coutume de se donner un libre cours, et l'on voit qu'en cette occasion celle des érudits n'a pas été stérile. Mais au milieu des opinions diverses qui ont été émises sur le savoir réel des Asclépiades, opinions dont je n'ai mentionné que quelques unes, celle de M. Gauthier, je le répète, me paraît la plus vraisemblable, la mieux fondée, la plus universelle.

Enfin nous touchons à une époque où l'art de guérir va éprouver une nouvelle métamorphose bien autrement intéressante pour l'historien et pour le philosophe, bien autrement avantageuse pour l'humanité. Jusqu'ici, en effet, l'édifice de la médecine avait été formé de matériaux pris au hasard, et rassemblés la plupart du temps sans goût, sans méthode; aucune pensée d'ensemble, aucun dessein prémédité n'avait dirigé les recherches des hommes qui firent les premières découvertes : mais dorénavant la raison et le génie vont étendre et perfectionner ce que le hasard et l'instinct ont ébauché. Le monument scientifique de cet art difficile va s'élever grand et majestueux, s'harmonisant peu à peu dans toutes ses parties. Nous en suivrons les progrès à travers les siècles, non plus à l'aide de vagues conjectures, mais avec le secours de monuments authentiques et de débris plus ou moins bien conservés. Nous ne serons plus réduits à deviner la pensée intime des travailleurs, aux différentes phases de son édification; nous la lirons empreinte en caractères intelligibles sur les fragments qui nous restent de leurs travaux.

III. PÉRIODE PHILOSOPHIQUE,

COMPRENANT L'ESPACE DE TEMPS
QUI S'EST ÉCOULÉ ENTRE LA DISPERSION DE LA SOCIÉTÉ PYTHAGORICIENNE,
L'AN 500 AVANT J.-C.,
ET LA FONDATION DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ALEXANDRIE, L'AN 320.

—

Considérations générales.

Nous avons marché jusqu'ici comme à tâtons, n'ayant pour nous guider dans l'obscurité des sciècles, que quelques lueurs semées çà et là, à de grands intervalles. Mais nous voici arrivés à une époque où la science se dépouille de son voile mystique et révèle ses secrets au grand jour. Les prêtres, qui avaient été si longtemps en possession de la doctrine des peuples, se laissent arracher le sceptre scientifique par les philosophes; ils ne conservent que le dépôt exclusif des rites sacrés, le monopole des cérémonies religieuses. Jamais révolution plus heureuse ne s'est accomplie avec moins d'effusion de sang : l'esprit s'arrête avec satisfaction sur les circonstances qui l'ont préparée et accompagnée.

C'est un fait digne de remarque et qui n'a pas échappé à l'attention des anciens observateurs, que les habitants de l'Asie, après avoir trouvé les premiers éléments des sciences et des arts, et les avoir portés à un certain degré de développement, se sont arrêtés dans la voie du perfectionnement ou même ont rétrogradé; tandis que les habitants de l'Europe, entrés beaucoup plus tard dans la carrière de la civilisation, ont dépassé promptement leurs aînés et se sont

élevés à une hauteur que ceux-ci n'ont jamais pu atteindre.

Hippocrate signale ce phénomène étonnant dans son traité des eaux, des airs et des lieux; il en recherche la cause, et la déduit avec une admirable sagacité des influences combinées du climat, des mœurs et du gouvernement. Une température douce et uniforme, qui dispense l'homme de se prémunir contre les brusques vicissitudes des saisons; un sol uni et fertile, d'où il tire sans peine une alimentation suffisante; l'usage d'une nourriture presque exclusivement végétale; un gouvernement despotique, sous lequel la fortune et la vie des sujets sont à la merci des caprices du monarque, où l'avancement dépend de la faveur plutôt que du mérite; enfin des institutions civiles et religieuses qui parquent les diverses classes de la société comme des troupeaux, et assignent à chaque individu, dès sa naissance, un rang d'où il lui est impossible de sortir; toutes ces circonstances paraissent au philosophe de Cos éminemment propres à énerver la constitution physique des peuples, à émousser leur intelligence, à éteindre leur énergie morale : tandis que des conditions opposées, telles qu'une température extrêmement variable, un sol accidenté, un gouvernement entouré d'institutions libérales, lui semblent devoir produire, sur les corps comme sur les esprits, des effets tout contraires. Voilà par quelles causes il explique la supériorité des nations de l'Europe sur la plupart des nations de l'Asie.

A ces considérations, prises en dehors de la nature de l'homme, les physiologistes modernes en ajoutent une très importante, puisée dans sa conformation originelle. Ils enseignent, basés sur de nombreuses observations et en parti-

culier sur les recherches de l'anatomie comparée, que le développement des facultés intellectuelles est constamment proportionné au volume des hémisphères cérébraux, et surtout des lobes antérieurs. Cette loi, disent-ils, régit non seulement toutes les espèces et les variétés de la grande famille humaine, mais encore tous les degrés de l'échelle animale : or, sous ce point de vue anatomique, il paraît que la race mongole, à laquelle appartiennent les naturels de l'Égypte, des Indes orientales et de la Chine, est bien moins avantageusement partagée que la race caucasienne, d'où la majeure partie des habitants de l'Europe tire son origine. Il s'ensuivrait de là que l'infériorité des premiers comparativement aux derniers tiendrait à une imperfection organique innée, autant du moins qu'aux influences extérieures.

Quoi qu'il en soit de cette théorie, la nation des Hellènes se trouvait, au commencement de la période que nous nommerons philosophique, dans les conditions les plus favorables, suivant Hippocrate, pour le développement des facultés physiques et morales. Elle occupait, outre la Grèce proprement dite, Rhodes, Crète, la Sicile et une foule d'autres îles. Elle possédait une immense étendue de littoral en Europe, en Asie, en Afrique. La péninsule hellénique offre, sur une superficie qui n'égale pas la moitié de la France, les accidents de terrain les plus divers, les températures les plus extrêmes : des montagnes couvertes d'une neige éternelle, des gorges étroites creusées par des torrents, des plaines fertiles, des vallons délicieux, des coteaux arides et brûlés par un soleil des tropiques, une mer sujette à des tempêtes fréquentes, un rivage hérissé d'écueils et creusé de golfes profonds. Enfin cette nation était douée, si l'on s'en rap-

porte aux chefs-d'œuvre de ses statuaires, des formes physiques les plus avantageuses, d'où résultent, suivant les modernes, la beauté, la force et le génie.

Les institutions politiques dont jouissaient la plupart des États de la Grèce étaient en harmonie avec cet heureux concours de circonstances. Presque partout, le gouvernement républicain ou une monarchie tempérée avait remplacé le pouvoir absolu des rois. Les citoyens peu nombreux de ces petits États pouvaient se connaître, se surveiller, se juger mutuellement; l'opinion publique était moins exposée à s'égarer; la considération suivait en général le mérite, et pour l'obtenir, il fallait s'en montrer digne par quelque action d'éclat, par l'habileté dans les conseils, par des talents hors de ligne, ou par une éminente vertu.

L'ère de la force brutale, des combats corps à corps avec les monstres et les brigands, s'était écoulée; le règne de l'intelligence, des savantes combinaisons de la stratégie et de la politique, brillait. Aux héros dont la mythologie vante les travaux prodigieux, à un Hercule, un Persée, un Bellérophon, succédaient les grands hommes dont l'histoire a crayonné les hauts faits, tels qu'un Léonidas, un Miltiade, un Thémistocle.

Les gymnases n'étaient plus, comme autrefois, des lieux consacrés uniquement aux exercices du corps : autour de la palestre, s'ouvraient des salles et des portiques où les philosophes, les rhéteurs, les artistes, les médecins, venaient tenir école et disputer sur les questions de l'art.

Les spectacles et les jeux publics se ressentaient de cette transformation sociale. La force et l'adresse n'avaient plus seules le privilége d'exciter l'admiration de la multitude; celle-ci savait déjà goûter, du moins dans quelques villes,

le charme des productions de l'esprit. Nous touchons à cette époque où les spectateurs des jeux olympiques, remplis d'enthousiasme en entendant la lecture des livres d'Hérodote, donnèrent à chacun de ces livres le nom d'une des neuf muses. Si Crotone s'enorgueillissait d'envoyer les plus vigoureux athlètes à ces solennités nationales, qui attiraient le concours de toute la Grèce, Athènes n'était pas moins fière des couronnes qu'y obtenaient ses poëtes, ses peintres et ses sculpteurs.

La science se dépouillait peu à peu des formes graves et mystérieuses qu'elle a toujours affectées dans l'Orient, pour se revêtir d'une parure moins sévère et plus transparente; de taciturne qu'elle était en Égypte, elle se faisait communicative et même un peu loquace. Les vestiges de cette antique civilisation égypto-indienne, qui avait servi de modèle à la civilisation grecque, s'effaçaient insensiblement. Bientôt les sages de la Grèce n'iront plus chercher la lumière dans les pays étrangers; leur patrie va devenir à son tour un foyer qui éclairera toutes les nations.

Pythagore nous offre le dernier exemple célèbre de ces pérégrinations lointaines, entreprises dans un but d'instruction. Il est aussi le dernier des sages qui ait transmis sa doctrine dans une langue inusitée et qui ait fait usage de l'écriture hiéroglyphique. Comme il voulut continuer dans la Grèce les traditions de l'école égyptienne, l'histoire de sa vie et de la société qu'il fonda nous intéresse à un très haut point; car elle nous montre le contraste et la transition d'un état social vieilli à un état nouveau plus parfait.

Né à Samos, une des îles les plus florissantes de la mer Égée, Pythagore exerça d'abord le métier d'athlète; mais

ayant entendu un jour Phérécide discourir sur l'immortalité de l'âme, il fut si charmé qu'il renonça à toute autre occupation, pour se livrer exclusivement à l'étude de la philosophie. Après avoir suivi les leçons de cet habile maître pendant quelque temps, il voulut connaître par lui-même les mœurs et les coutumes des autres pays. Il voyagea en Égypte, dans la Phénicie et la Chaldée; on dit même qu'il poussa son excursion jusque dans l'Inde, qu'il s'entretint avec les brames et les mages; se fit initier aux secrets de leur culte, de leurs lois et de leur doctrine. Après un grand nombre d'années employées à former son âme par la pratique des vertus et à enrichir son esprit des connaissances les plus diverses, il revint dans sa patrie, où il fut reçu avec honneur par le tyran Polycrate, qui s'efforçaitde faire oublier son usurpation par la douceur de son gouvernement et par la prospérité dont il faisait jouir ses concitoyens devenus ses sujets. Malgré les prévenances de cet usurpateur, le philosophe, ne pouvant s'habituer à l'asservissement de son pays, alla chercher un asile dans quelque contrée d'où la liberté n'eût pas été bannie. Ce fut alors qu'en traversant le Péloponèse, il assista à la célébration des jeux olympiques, et qu'ayant été reconnu, il fut couvert d'acclamations universelles.

De là il se rendit dans la partie méridionale de l'Italie, appelée la Grande Grèce; il débarqua à Crotone, disent les biographes, et logea sous le toit de l'athlète Milon, avec lequel sa famille était unie par le lien de l'hospitalité. Ce fut dans cette ville qu'il commença sa mission de réformateur : ses discours eurent un tel succès qu'en peu de temps il s'attacha un grand nombre de disciples. Il les soumettait à un noviciat très sévère, qui durait de deux à cinq ans. Pendant ce temps d'épreuve, ils devaient garder un

silence presque absolu; ils prenaient leurs repas en commun, usant d'une nourriture très frugale; assistaient aux leçons du maître; exécutaient les ordres qu'on leur donnait sans se permettre aucune observation, et menaient, en un mot, une vie pure, modeste et tempérante : ceux qui persévéraient étaient seuls admis à la participation des mystères.

La vénération des disciples de Pythagore pour leur maître était si grande, que plusieurs vendaient leurs biens et venaient lui en remettre le prix; on mettait fin à toute discussion entre eux par ces paroles : Le maître l'a dit. Ce philosophe joignait à un immense savoir une élocution facile et entraînante. On dit qu'il inventa le théorème du carré de l'hypoténuse; qu'il fut le premier qui partagea l'année en 365 jours et 6 heures; qu'il eut une idée de notre système planétaire, c'est-à-dire qu'il soupçonna le mouvement de la terre et des autres planètes autour du soleil : mais la plupart de ces assertions ne reposent sur aucun fondement solide. La secte dont il fut le fondateur se nomma Italique, du nom du pays où elle prit naissance.

Pythagore ne borna pas ses prédications à la ville de Crotone; il parcourut les principales cités de la Grande Grèce, entre autres Héraclée, Tarente, Métaponte, et il établit dans chacune d'elles des communautés soumises à la même règle. Ces institutions exercèrent d'abord la plus heureuse influence : une réforme sensible s'opéra dans les mœurs dissolues des habitants de ces villes. Les pythagoriciens ayant promptement gagné l'estime des magistrats et du peuple, on les consultait dans les affaires difficiles, et la supériorité de leurs lumières, jointe à une abnégation rare, leur attirait la confiance générale.

Il paraît que le succès les rendit entreprenants; quelques uns se mêlèrent d'intrigues et de cabales, contre le précepte formel du maître, qui leur répétait souvent : Abstenez-vous des fèves, c'est-à-dire, d'après l'interprétation la plus générale et la plus vraisemblable, n'allez pas aux assemblées publiques, où l'on avait coutume de donner les suffrages en déposant une fève dans l'urne. Les ambitieux, dont leur présence contrariait les projets, les accusèrent d'aspirer à la domination. Les prêtres leur lancèrent l'anathème, parce qu'ils ne partageaient pas les préjugés superstitieux de la multitude. La simplicité de leur costume, l'étrangeté de leur langage symbolique, leur silence habituel, leur éloignement des fêtes et des plaisirs, tout, jusqu'à la pureté de leur vie, devint un sujet de reproche ou d'ombrage. On excita des émeutes contre eux; ils se virent menacés, poursuivis par la populace dans toutes les villes; obligés de se cacher pour sauver leurs jours, la plupart s'expatrièrent : c'est ainsi que leur société fut dissoute, du vivant même de son fondateur, qui ne tenta plus de la reconstituer.

Avant d'exposer les résultats de la dispersion des pythagoriciens, nous présenterons un aperçu de la doctrine de leur chef, doctrine très importante dans l'histoire de la médecine et de la philosophie; car elle est la source de plusieurs théories qui ont exercé un grand empire sur la marche de l'esprit humain, et en outre elle donne la clef de ces prétendues sciences occultes, dont le règne s'est étendu jusque vers la fin du XVIIIe siècle.

CHAPITRE PREMIER.

DOCTRINE DE PYTHAGORE.

Il ne nous reste des monuments de l'antiquité concernant cette doctrine qu'un seul fragment fort incomplet et fort obscur : c'est un recueil de sentences qu'on attribue à Lysis, philosophe pythagoricien, ami et précepteur d'Épaminondas ; mais il nous serait impossible de tirer aucun parti de ce document précieux, sans le savant commentaire dont Fabre d'Olivet le fait suivre. Grâce à cet habile interprète, il nous est permis de soulever un coin du voile qui couvre les dogmes si fameux du philosophe de Samos (1).

Ce commentateur voulant donner une idée générale de la nature de son travail, s'exprime ainsi :

« J'ai suivi, dans ma traduction, le texte grec tel qu'il est rapporté en tête du commentaire d'Hiéroclès, commenté par le fils de Casaubon, et interprété en latin par Carterius, édition de Londres, 1673. Cet ouvrage, comme tous ceux qui nous sont restés des anciens, a été l'objet d'un grand nombre de discussions critiques et grammaticales ; on a dû avant tout s'assurer de la partie matérielle. Cette partie est aujourd'hui aussi authentique et aussi correcte qu'elle puisse l'être ; et quoiqu'il existe encore quelques variantes, elles sont de trop peu d'importance pour que je m'y arrête. Ce n'est point mon affaire, et d'ail-

(1) Voici le titre de l'ouvrage de M. d'Olivet : *Vers dorés de Pythagore*, expliqués et traduits en vers français eumolpiques. Paris, 1813, 1 vol. in-8. Chaque sentence est accompagnée d'un commentaire que l'auteur appelle examen.

leurs chacun doit faire son métier. Celui des grammatistes a été fait d'abord; il est fini ou doit l'être. Le moyen de n'avoir jamais rien achevé, c'est de prétendre recommencer sans cesse la même chose, sans vouloir s'en rapporter à personne d'un premier travail. » (1er *examen*, p. 190.)

Autant qu'il m'a été possible, j'ai extrait littéralement du commentaire d'Olivet tout ce que je rapporte du système de Pythagore : cependant, par un motif d'abréviation, je me suis contenté quelquefois d'analyser certains passages, et alors j'ai indiqué cette circonstance par la suppression des guillemets.

« Pythagore considérait l'univers comme un tout animé, dont les intelligences divines, rangées chacune selon sa perfection dans sa sphère propre, étaient les membres. Ce fut lui qui désigna le premier ce tout par le mot grec Kosmos, pour exprimer la beauté, l'ordre et la régularité qui y règnent. Les Latins traduisirent ce mot par Mundus, duquel nous avons fait le mot français Monde. C'est de l'unité, considérée comme principe du monde, que dérive le nom d'univers que nous lui donnons.

» Pythagore posait l'unité pour principe de toutes choses... Il désignait Dieu par 1, et la matière par 2; il exprimait l'univers par le nombre 12, qui résulte de la juxtaposition des chiffres 1, 2. » (3e *examen*.)

Comme, d'un autre côté, le nombre 12 résulte de la multiplication de 3 par 4, ce philosophe concevait le monde universel composé de trois mondes particuliers, enchaînés l'un à l'autre, et qui se développaient chacun en quatre sphères concentriques. L'être ineffable qui, placé au centre commun de ces douze sphères, les remplissait toutes, sans être saisi par aucune, était Dieu.

Les quatre sphères dont est formé chacun des trois mondes particuliers correspondent aux quatre modifications élémentaires de la matière inerte ou amorphe. Ces modifications primitives se nomment le feu, l'air, la terre et l'eau, et sont les éléments qui constituent toutes les substances matérielles.

« L'application du nombre 12 à l'univers n'était point une invention arbitraire de Pythagore; elle était commune aux Chaldéens, aux Égyptiens, de qui il l'avait reçue, et aux principaux peuples de la terre; elle avait donné lieu à l'institution du zodiaque, dont la division en 12 astérismes a été trouvée partout existante de temps immémorial. » (3e *examen.*)

« D'après ce système, on concevait l'unité absolue ou Dieu, comme l'âme spirituelle de l'univers, le principe de l'existence, la lumière des lumières.... L'on admettait entre l'Être suprême et l'homme une chaîne incalculable d'êtres intermédiaires, dont les perfections décroissaient en proportion de leur éloignement du principe créateur. » (3e *examen*) (1).

Pythagore, en concevant cette hiérarchie spirituelle comme une progression géométrique, envisagea les êtres qui la composent sous des rapports harmoniques, et fonda par analogie les lois de l'univers sur celles de la musique. Il appela harmonie le mouvement des sphères célestes, et il se servit des nombres pour exprimer les facultés des êtres différents, leurs relations et leurs influences. » (3e *examen.*)

(1) L'auteur explique dans quelle occurrence on donnait aux esprits secondaires les noms d'anges, ou d'éons, ou d'intelligences, ou de démons.

Toute chose paraissant avoir une existence propre était censée provenir de la réunion de trois modalités. Ainsi l'univers ou le grand tout, le macrocosme, renfermait, nous avons dit, trois mondes secondaires; l'homme ou le petit monde, le microcosme, était composé, aux yeux des pythagoriciens, d'un corps, d'une âme et d'un esprit se manifestant par trois facultés distinctes, la sensibilité, le sentiment, l'intelligence. D'une autre part, chaque ternaire, depuis celui qui embrassait l'immensité jusqu'à celui qui constituait le plus faible individu, étant compris dans un tout parfait, une unité absolue ou relative, concourait à former le quaternaire ou la tétrade sacrée. (3e et 12e *examens.*)

En conséquence, 1 représentait le principe actif et caché de toute substance, 2 son principe passif ou la matière, 3 l'ensemble de ses facultés, 4 la plénitude de son essence. Le quaternaire était l'emblème général de toute chose se mouvant par soi-même et se manifestant par des modifications facultatives; il pouvait devenir le signe représentatif d'un être quelconque; mais celui auquel on l'appliquait le plus ordinairement était l'homme. (3e et 12e *examens.*)

« La langue des nombres dont Pythagore faisait usage, à l'exemple des anciens sages, est aujourd'hui perdue. Les fragments qui nous restent servent plutôt à prouver son existence qu'à fournir des lumières sur ses éléments; car ceux qui ont composé ces fragments écrivaient dans une langue qu'ils supposaient connue, de la même manière que nos savants modernes, lorsqu'ils emploient l'algèbre. On serait sans doute ridicule si l'on voulait, avant d'avoir acquis aucune notion sur la valeur et l'emploi des signes algébriques, expliquer un problème renfermé dans ces signes;

ou, ce qui serait pis encore, si l'on voulait s'en servir soi-même pour en poser un. Voilà pourtant ce qu'on a fait souvent relativement à la langue des nombres. On a prétendu non seulement l'expliquer avant de l'avoir apprise, mais encore l'écrire : aussi l'a-t-on rendue la chose du monde la plus pitoyable. Les savants, la voyant ainsi travestie, l'ont justement méprisée ; et, comme leur mépris n'était point raisonné, ils l'ont fait rejaillir de la langue même sur les anciens qui l'avaient employée. Ils ont agi en cela comme en beaucoup d'autres choses, créant eux-mêmes la stupidité des sciences antiques, et disant ensuite : L'antiquité était stupide. » (3e *examen*) (1).

Le philosophe de Samos admettait deux essences éternelles, incrées, savoir, l'esprit et la matière, et c'est à l'aide de ces deux principes qu'il expliquait les divers phénomènes de la sensibilité, de l'intelligence et du sentiment. « Chaque fois qu'on a prétendu ou qu'on prétendra fonder l'univers sur l'existence d'une seule nature, matérielle ou spirituelle, et faire découler de cette hypothèse l'explication de tous les phénomènes, on s'est exposé à des difficultés insurmontables et l'on s'y exposera. C'est toujours en demandant quelle est l'origine du bien et du mal qu'on a fait irrésistiblement crouler tous les systèmes de ce genre, depuis Moschus, Leucippe et Épicure, jusqu'à Spinosa et Leibnitz ; depuis Parménide, Zénon d'Élée et Chrysippe, jusqu'à Berkeley et Kant. » (31e *examen*.)

« L'homogénéité de la nature était, avec l'unité de Dieu,

(1) Le petit aperçu que nous avons donné ci-dessus de la langue des nombres servira, tout imparfait qu'il est, à faire comprendre l'importance que les anciens attachaient aux périodes ternaires et quaternaires dans la détermination des jours critiques.

un des plus grands secrets des mystères. Pythagore fondait cette homogénéité sur l'unité de l'esprit dont elle est pénétrée, et dont toutes nos âmes, selon lui, tirent leur origine. Ce dogme, qu'il avait reçu des Chaldéens et des prêtres de l'Égypte, était admis par tous les sages de l'antiquité, ainsi que le prouvent fort au long Stanley et le judicieux Beausobre. Ces sages établissaient en principe une harmonie, une analogie parfaite entre le ciel et la terre, l'intelligible et le sensible, la substance indivisible et la divisible; de manière que ce qui se passait dans une des régions de l'univers ou des modifications du ternaire primordial était l'image exacte de ce qui se passait dans l'autre... Au reste, je dois dire que c'est sur l'homogénéité de la nature que se fondaient en principe toutes les sciences occultes, dont les quatre principales, se rapportant au quaternaire humain, étaient la théurgie, l'astrologie, la magie et la chimie. » (28e *examen.*)

L'homme, dans ce système, était considéré comme tenant le milieu entre les choses intellectuelles et les choses sensibles, le dernier des êtres supérieurs et le premier des inférieurs, libre de se mouvoir, soit vers le haut, soit vers le bas, au moyen de ses passions, qui réduisent en acte le mouvement ascendant ou descendant que sa volonté possède en puissance; tantôt s'unissant aux immortels, et, par son retour à la vertu, recouvrant le sort qui lui est propre; tantôt se replongeant dans les espèces mortelles, et, par la transgression des lois divines, se trouvant déchu de sa dignité.... C'est sur ce principe, que l'on retrouve partout diversement exprimé, que se fondait le dogme de la transmigration des âmes. Ce dogme, expliqué dans les mystères antiques et reçu par tous les peuples, a été tellement défi-

guré dans ce que les modernes ont appelé métempsycose, qu'il faudrait dépasser de beaucoup les bornes de ces examens pour en donner une explication qui pût être entendue. » (32e *examen.*)

« Le même philosophe enseignait que l'âme a un corps qui lui est donné, suivant sa nature bonne ou mauvaise, par le travail intérieur de ses facultés. Il appelait ce corps le char subtil de l'âme, et disait que le corps mortel n'en est que l'enveloppe grossière. » (37e *examen*) (1).

La perfectibilité indéfinie de la nature, fondée sur l'homogénéité de son essence, était encore un des dogmes de l'école pythagoricienne, que les modernes se sont approprié, et qu'ils ont fortifié par des considérations presque démonstratives. Parmi ceux qui l'ont développé avec le plus de succès, nous citerons Leibnitz, Lecat, Ch. Bonnet, Buffon, Linné, Kant, Schelling, enfin l'auteur des articles NATURE, ANIMAL, du *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle.* Voici comment s'exprime ce dernier (35e *examen* :)

« Tous les animaux, toutes les plantes ne sont que des modifications d'un animal, d'un végétal originaire.... L'homme est le nœud qui unit la divinité à la matière, qui rattache le ciel à la terre. Ce rayon de sagesse et d'intelligence qui brille dans ses pensées se réfléchit sur la nature. Il est la chaîne de communication entre tous les êtres (2).

» Il a pu se trouver un temps où l'insecte, le coquillage, le reptile immonde ne connaissaient point de maître dans

(1) Nous montrerons en temps et lieu combien il existe d'analogie entre cette doctrine et celle des monades, inventée par Leibnitz.

(2) Voyez le *Nouveau dict. d'hist. naturelle*, au mot NATURE.

l'univers, et se trouvaient à la tête des corps organisés.... Qui sait si, dans l'éternelle nuit des siècles, le sceptre du monde ne passera pas des mains de l'homme dans celle d'un être plus parfait et plus digne de le porter? Peut-être la race des nègres, aujourd'hui secondaire, a-t-elle été jadis la reine de la terre, avant que la race blanche eût été créée. Si la nature a successivement accordé l'empire aux espèces qu'elle créait de plus en plus parfaites, pourquoi s'arrêterait-elle aujourd'hui ?.... Qui posera les limites de sa puissance? Elle ne relève que de Dieu seul, et c'est sa main puissante qui la gouverne (1). »

Entraîné par la grandeur, la beauté et l'enchaînement des idées, j'ai donné à ces extraits de la doctrine de Pythagore une extension plus considérable que je n'aurais voulu; mais les précieux éclaircissements qu'on y trouve sur une foule de choses et d'opinions qu'on croit nouvelles ont dédommagé, je l'espère, le lecteur, et le dédommageront de plus en plus à l'avenir. Un système qui embrasse et unit par un lien commun Dieu, l'univers, le temps, l'éternité; qui renferme une explication de tous les phénomènes de la nature, sinon vraie, du moins acceptable, à une époque où l'on n'avait, pour ainsi dire, à mettre en parallèle avec lui que la mythologie grossière des prêtres païens; un tel système, dis-je, était bien propre à saisir à la fois l'imagination et l'entendement. On conçoit maintenant sans peine l'admiration et l'enthousiasme des adeptes, à mesure qu'ils avançaient dans l'autopsie des mystères. On trouve tout naturels leur soumission, leur respect, leur reconnaissance envers l'homme supérieur qui les initiait à ces hautes conceptions.

(1) *Même ouvrage*, au mot ANIMAL.

CHAPITRE II.

MÉDECINS PÉRIODEUTES.

Lorsque le vent de la persécution eut dissous la société pythagoricienne, les membres qui la composaient se dispersèrent dans différentes parties de la Grèce. N'étant plus retenus par le lien de la communauté, plusieurs révélèrent en totalité ou en partie les secrets de la doctrine, et nous devons à cette circonstance le peu de lumières que nous possédons sur ce sujet.

Un grand nombre de disciples de Pythagore se sont illustrés dans diverses carrières; nous ne devons parler ici que de ceux qui suivirent la carrière médicale. L'histoire raconte que ces derniers introduisirent l'usage de visiter les malades à domicile; qu'ils allaient de ville en ville, de maison en maison, porter leurs conseils et leurs soins; ce qui leur fit donner le surnom de périodeutes ou ambulants, par opposition aux Asclépiades, qui consultaient et traitaient les malades dans les temples. Quant aux charlatans qui débitaient leurs drogues sur les places ou dans des boutiques, il paraît qu'ils n'ont jamais occupé un rang dans la hiérarchie médicale, quelque nombreux qu'ils aient été à certaines époques.

Parmi les pythagoriciens qui cultivèrent la médecine, on cite Alcmœon de Crotone, que l'on dit avoir écrit sur l'anatomie et sur la physique. On prétend qu'il disséqua le premier des animaux; mais cette assertion est pour le moins hasardée, Anaxagore et Démocrite s'étant déjà beaucoup occupés avant lui de zoologie. Dans tous les

cas, nous ne pouvons juger aujourd'hui ni du mérite ni de la réalité de ses découvertes, aucun de ses écrits n'étant parvenu jusqu'à nous (1).

Empédocle d'Agrigente fut plus fameux que le précédent. On lui attribue plusieurs cures extraordinaires qui prouvent la sagacité de son esprit, entre autres la suivante : Depuis un temps immémorial, des fièvres pestilentielles ravageaient périodiquement sa ville natale. Il observa que l'apparition de ces fièvres coïncidait avec le retour d'un vent nommé Sirocco, qui souffle en Sicile entre l'est et le sud. En conséquence, il conseilla de fermer par un mur la gorge étroite qui livrait passage à ce vent, lorsqu'il arrivait sur Agrigente. Son conseil fut exécuté; et depuis ce temps, la peste, dit-on, ne reparut plus dans cette ville. Quelques voyageurs modernes ont confirmé cette remarque; M. le docteur Brayer entre autres en fait mention dans son intéressant ouvrage, intitulé *Neuf années de séjour à Constantinople.* Les habitants de Sélinonte étaient en proie à une maladie endémique; un fleuve, dans son cours trop lent, remplissait la ville d'eaux stagnantes, d'où s'élevaient journellement des vapeurs méphitiques; Empédocle le reconnut, et fit conduire dans le lit du fleuve deux ruisseaux dont il détourna le cours. Cette opération donna du mouvement aux eaux; elles cessèrent d'être stagnantes et d'exhaler des miasmes malfaisants. Le fléau disparut (2).

Agrigente voyait fleurir, vers la même époque, un autre médecin nommé Acron, qui n'était pas de la secte de

(1) Lauth, *Histoire de l'anatomie.* Strasbourg, 1815, livre II.

(2) Diog. Laert. *in Empedocl.* — *Des sciences occultes*, par Eus. Salverte, Paris, 1843, pag. 334.

Pythagore. Celui-ci rejetait de la pratique médicale toute espèce de théorie physiologique, et voulait qu'on s'en tînt à l'expérience pure ; c'est pourquoi il est regardé par quelques personnes comme le chef de la secte empirique. Mais il nous est impossible de juger la valeur de cette opinion, parce qu'aucun fragment des œuvres de ce médecin n'est parvenu jusqu'à nous. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le partage des médecins en plusieurs sectes, ayant chacune des principes, des règles, et en quelque sorte un symbole distinct, n'eut lieu que deux siècles plus tard, après la fondation de l'école d'Alexandrie.

CHAPITRE III.

EXERCICE DE LA MÉDECINE DANS LES GYMNASES.

C'est un fait hors de contestation que la médecine était exercée et enseignée dans les gymnases de la Grèce longtemps avant que les Asclépiades eussent divulgué le secret de leur doctrine (1). Il y avait dans ces établissements trois ordres de médecins : un directeur appelé gymnasiarque, dont les fonctions consistaient à régler le régime des athlètes et des jeunes gens qui fréquentaient ces écoles ; un sous-directeur ou gymnaste, qui dirigeait le traitement pharmaceutique des malades ; enfin des subalternes nommés jatraliptes, qui exécutaient les ordonnances, oignaient,

(1) Voyez Platon, *Des lois ;* — Daniel Leclerc, ***Hist. de la médecine ;*** — C. Sprengel, ***Hist. de la médecine ;*** — M. Houdart, ***Etudes historiques et critiques sur la doctrine d'Hippocrate***, Paris, 1840, in-8.

frictionnaient, saignaient, pansaient les plaies et les ulcères, remettaient les luxations et les fractures, etc.

On raconte des choses merveilleuses sur la sagacité des gymnasiarques à discerner les plus petites fautes contre le régime. Ceux-ci prétendaient reconnaître à des signes certains si on avait commis le plus léger excès dans le boire ou dans le manger, si on avait négligé la promenade accoutumée, si on s'était livré aux plaisirs de Vénus. Quoique l'auteur qui rapporte ces bruits paraisse en suspecter la véracité, ils n'en prouvent pas moins que les médecins des gymnases jouissaient d'une haute réputation et qu'ils ne manquaient pas d'une certaine habileté (1).

L'histoire nous a transmis les noms de deux gymnasiarques contemporains d'Hippocrate, mais un peu plus âgés que lui : le premier était Iccos de Tarente, célèbre par sa sobriété et sa continence; on disait proverbiablement un repas d'Iccos pour signifier un repas frugal.

Le second est Hérodicus ou Prodicus de Selymbrie, le même qui est nommé dans le passage de Platon que nous avons cité ci-dessus (voyez p. 65). Ce philosophe l'accuse d'avoir fait servir le premier la gymnastique à la guérison des maladies, et il le tance vivement à cette occasion, pour avoir trop bien réussi à prolonger la vie de gens valétudinaires. Mais l'auteur du 6me livre des Épidémies lui adresse un reproche tout opposé; il l'accuse de tuer les fébricitants par des fatigues excessives (2). On dit que ce gymnasiarque obligeait ses malades à parcourir, sans s'arrêter, la distance d'Athènes à Mégare et celle de Mégare à Athènes, ce qui

(1) Œuvres d'Hippocr., 2e livre des Prorrhétiques, au commencement.

(2) *Ibidem*, livre 6e, section 3e, § 18, édition de M. Littré.

faisait deux fois 180 stades, c'est-à-dire environ 9 lieues de France. Ces deux reproches contradictoires peuvent s'expliquer facilement, si l'on fait observer qu'un pareil exercice, utile à des individus atteints d'affections chroniques peu graves, devait être funeste dans les cas de maladies aiguës.

CHAPITRE IV.

ÉCOLES ASCLÉPIADÉENNES.

Nous avons dit que presque partout les temples d'Esculape avaient des dispensaires où l'on donnait des consultations et l'on administrait des remèdes, et que les jeunes aspirants au sacerdoce y étaient formés à la pratique de la médecine. Les Asclépiades avaient conservé jusqu'à cette époque les traditions de l'école égypto-indienne, c'est-à-dire qu'ils ne transmettaient leur doctrine qu'aux membres de leur caste et à quelques étrangers qui avaient satisfait aux épreuves de l'initiation. Mais lorsque les disciples de Pythagore eurent révélé le secret des mystères; que les philosophes eurent osé enseigner et discuter publiquement les principes de la morale, de la physique et de la théologie; que les médecins périodeutes et les professeurs des gymnases eurent acquis la confiance du public, les prêtres d'Esculape ne purent garder plus longtemps le silence, sous peine de voir le sceptre de la médecine, qu'ils avaient tenu jusqu'alors, leur échapper sans retour. Ils furent contraints de livrer au flambeau de la discussion

les principes et les règles de leur pratique médicale. C'est ainsi que la science qui a pour but la conservation et le rétablissement de la santé sortit enfin de l'ombre du sanctuaire, et que, vivifiée aux rayons de la publicité, elle prit en peu de temps un accroissement extraordinaire.

Les prêtres qui desservaient le temple de Cnide furent les premiers à suivre l'impulsion du siècle. Ils mirent au jour le petit recueil des sentences cnidiennes dont nous avons déjà fait mention. Les Asclépiades de Cos ne tardèrent pas à imiter cet exemple; ceux-ci publièrent une série de traités qu'on a réunis plus tard sous le titre d'*OEuvres hippocratiques*. Cette collection, qui effaça toutes les publications médicales de cette période, constitue un des monuments les plus précieux de l'ancienne médecine. Mais avant de parler des matières qu'elle contient, disons un mot du personnage dont il porte le nom.

ART. I. HIPPOCRATE.

Hippocrate naquit dans l'île de Cos d'une de ces familles où l'exercice de la médecine était héréditaire. Celle-ci prétendait tirer son origine d'Esculape par les hommes et d'Hercule par les femmes. Elle compte jusqu'à sept de ses membres qui ont porté le nom d'Hippocrate; mais le plus célèbre de tous fut le second par rang d'ancienneté. Sa naissance remonte vers l'an 460 avant Jésus-Christ. On connaît peu de particularités sur sa vie, et l'on ignore l'époque de sa mort, les uns le faisant vivre jusqu'à l'âge de cent dix ans, d'autres jusqu'à celui de quatre-vingt-dix, d'autres enfin jus-

qu'à quatre-vingts seulement. On sait d'une manière plus certaine qu'il a voyagé dans l'Asie-Mineure, la Thrace, la Macédoine, la Thessalie et beaucoup d'autres contrées, parce que, dans divers endroits de ses écrits, il nomme ces pays et les malades qu'il a eu l'occasion d'y traiter. On voit par là qu'il fut contemporain de Socrate et un peu plus jeune que lui ; qu'il appartient par conséquent à ce fameux siècle de Périclès où les sciences et les arts atteignirent dans la Grèce un si haut degré de splendeur.

L'île de Cos, aujourd'hui Stancho, située entre Milet et Rhodes, non loin des côtes de l'Ionie, jouit d'un climat délicieux, et passait autrefois pour une des contrées les plus salubres ; mais elle est bien déchue de cette antique réputation, depuis qu'elle a subi l'influence de la domination des Turcs, car elle est regardée aujourd'hui comme un pays des plus malsains. Elle possédait alors un temple dédié à Esculape et une école de médecine, qui a été la plus célèbre entre les écoles asclépiadéennes. Hippocrate était donc placé fort avantageusement pour recevoir une éducation médicale des plus soignées et des plus complètes. Cependant il ne se contenta pas de cet enseignement domestique. Il parcourut les principales villes grecques de l'Europe et de l'Asie ; s'entretenant avec les philosophes, visitant les gymnases, donnant ses soins aux personnes qui les réclamaient, recueillant partout des observations tant sur les maladies en particulier que sur les constitutions épidémiques, sur l'influence des mœurs, des climats, du régime de vie, etc.

Ce fut alors que, de retour dans sa patrie, et riche des matériaux qu'il avait recueillis, riche surtout de ceux que ses ancêtres avaient amassés depuis un laps de temps

considérable, il mit au jour ces ouvrages immortels qui étonnèrent le monde, et firent de la science physique de l'homme une des branches les plus importantes de la philosophie naturelle. Dès son vivant, il jouit d'une renommée sans égale dans sa profession. Platon son contemporain, et Aristote lui-même, s'appuient de son autorité, quand ils parlent de l'organisation du corps humain. On perdit insensiblement l'habitude d'appeler la médecine l'art d'Esculape; les gens éclairés ne la nommèrent plus que la science d'Hippocrate.

Ses fils, son gendre, ses petits-enfants, suivirent la même carrière et ajoutèrent à ses travaux. Mais la plupart mirent sous son nom leurs propres écrits, soit pour honorer sa mémoire, soit pour donner plus de poids à leurs opinions et à leurs préceptes, soit enfin pour se conformer à un usage immémorial dans les familles cléricales, ou même par tous ces motifs à la fois; si bien que peu de temps après la mort du grand Hippocrate, il était déjà très difficile de distinguer ses véritables ouvrages de ceux qui appartenaient à ses disciples. Cette difficulté ne fit que s'accroître dans la suite, à mesure que les textes s'altérèrent par l'ignorance ou l'inexactitude des copistes, et surtout par la mauvaise foi des bibliopoles; ceux-ci, au rapport de Galien, ne se faisant pas scrupule le moins du monde d'écrire le nom d'Hippocrate sur les livres de médecine qui ne portaient pas de suscription ou qui portaient celle d'un auteur peu connu.

Par cette supercherie, ils augmentaient beaucoup la valeur vénale des volumes dont ils étaient en possession; c'est pourquoi, ajoute Galien, les marchands durent fréquemment y avoir recours, surtout à l'époque où les sou-

verains de l'Égypte et ceux du Pont, rivalisant de zèle pour l'accroissement des bibliothèques qu'ils avaient fondées, faisaient acheter dans tous les pays tous les livres qu'on pouvait s'y procurer, et les payaient à des prix proportionnés à la réputation de leurs auteurs. Les savants préposés à la bibliothèque d'Alexandrie ne tardèrent pas à découvrir la fraude : aussi dès les premiers temps de cette collection, ils eurent soin de placer sur un rayon séparé les écrits qui leur parurent sortis réellement de la plume du médecin de Cos, et ils les désignèrent par la dénomination de volumes de la petite tablette, τὰ ἐκ τοῦ μικροῦ πινακιδίου. On remarquait encore cette disposition dans la bibliothèque d'Alexandrie, au temps de Galien.

Un grand nombre de commentateurs se sont exercés à dresser le catalogue des écrits légitimes d'Hippocrate; mais, guidés par des vues différentes et appuyés sur des documents divers, ils ont tous varié dans leur énumération. Galien donne une liste de ces écrits qui diffère de toutes les précédentes ; et les modernes, à leur tour, ont réformé chacun à sa manière la liste de Galien. Après les savantes recherches de Mercuriali, Foès, Grimm, Gruner, Ackermann, Sprengel et tant d'autres, on pouvait croire ce sujet épuisé. Cependant il paraît en ce moment une édition des *Œuvres d'Hippocrate* avec la traduction française en regard, dont l'auteur, M. Littré, dans une introduction remarquable qui occupe la presque totalité du premier volume, passe en revue toutes les questions relatives à l'authenticité des livres hippocratiques, et fait jaillir d'un fonds si rebattu et en apparence si stérile une lumière nouvelle, des aperçus tantôt profonds, tantôt ingénieux, auxquels on était loin de s'attendre : tant il est vrai de

dire qu'en fait d'antiquités, comme en fait de fictions,

« On ne peut dans ce champ tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner. »

Mais ce ne sont pas de simples glanes que le moderne traducteur d'Hippocrate a recueillies dans le champ de l'érudition ; c'est une belle et bonne récolte. A l'exemple de ses devanciers, M. Littré examine le catalogue des écrits attribués au père de la médecine grecque, et il ajoute de nouvelles variantes aux variantes antérieures.

Pour me guider au milieu de ce dédale d'opinions divergentes, sans m'engager dans des recherches ou des dissertations qui n'entrent point dans mon plan, j'ai adopté la règle suivante : j'admets comme seuls légitimes les livres que les principaux critiques reconnaissent unanimement pour tels, et j'élague les autres comme douteux ou apocryphes. Cette règle me paraît la plus sûre pour approcher de la vérité, autant qu'il est possible en pareille matière, les commentateurs et les interprètes ayant en général plus de propension à étendre le domaine de leur auteur favori qu'à le restreindre. Voici donc quels me paraissent être, d'après cette règle, les écrits authentiques d'Hippocrate second :

Le Pronostic ;
Quelques Aphorismes ;
Les Épidémies, 1er et 3e livres ;
Du Régime dans les maladies aiguës ;
Des Airs, des Eaux et des Lieux ;
Des Articulations ou Luxations ;
Des Fractures ;
Mochlique ou des Instruments de réduction.

Cette liste ne comprend pas la quatrième partie de la

collection entière; mais, ainsi réduite, la portion afférente à Hippocrate suffit encore, si l'on se reporte à l'époque où furent composés ces écrits, pour justifier l'enthousiasme des contemporains et l'admiration de la postérité.

ART. II. COLLECTION HIPPOCRATIQUE.

M. Littré établit par des preuves convaincantes que ce recueil, tel que nous le possédons aujourd'hui, ne fut publié en son entier qu'au temps de la fondation des grandes bibliothèques d'Alexandrie et de Pergame. Jusqu'alors il n'y avait eu que quelques livres mis en circulation; la majeure partie de ces écrits était restée entre les mains des successeurs d'Hippocrate, qui n'en donnaient communication qu'à leurs disciples. Cette collection renferme un petit nombre de traités complets, avec une quantité plus considérable de traités tronqués, d'extraits, de fragments, de notes et de pensées détachées, dont l'imperfection même atteste, pour quelques uns de ces morceaux, qu'ils n'étaient pas destinés à voir le jour. Elle se compose d'écrits provenant de divers auteurs qui se sont succédé, depuis Pythagore jusqu'à la fin de l'enseignement d'Aristote, durant tout l'espace de temps nommé par nous période philosophique.

Réunie à quelques fragments de Platon et d'Aristote, la collection hippocratique forme le plus ancien monument authentique de la science médicale; elle est le premier anneau visible de la chaîne qui lie les doctrines et les découvertes de l'ancienne médecine avec les doctrines et les

découvertes de la médecine moderne. A ce titre seul, elle mériterait déjà toute notre attention; mais elle en est digne encore par la justesse des observations, la grandeur des idées, la finesse des aperçus qui brillent dans quelques unes de ses parties.

---

§ I. Anatomie et Physiologie.

Hippocrate ni ses descendants ne disséquèrent jamais de cadavres humains; le respect religieux que l'on avait pour les morts, dans toute la Grèce, s'y opposait. Aussi trouve-t-on à peine dans leurs écrits quelques généralités sur la forme, le volume, la position respective des principaux viscères. L'ostéologie seule y est traitée avec assez d'exactitude, et l'on explique ce fait par une tradition qui dit que les Asclépiades de Cos gardaient dans leur école un squelette humain, pour l'instruction de leurs élèves. Ils avaient pu en outre acquérir quelques connaissances sur la conformation des parties internes, en examinant les entrailles des victimes, en donnant des soins à des blessés dont les cavités splanchniques avaient été ouvertes, et en disséquant des animaux. Telles sont, d'après l'opinion de presque tous les historiographes et les critiques, les sources auxquelles les membres de la famille d'Hippocrate ont pu puiser leurs connaissances anatomiques. Cependant je dois dire que l'auteur de l'*Histoire de l'anatomie*, que j'ai déjà cité, nie qu'Hippocrate ait jamais disséqué des animaux, ni qu'il ait eu en sa possession un véritable squelette. Quoi qu'il en soit, voici les livres de la collection où l'on

trouve le plus de détails anatomiques : *Des Lieux dans l'homme*, *des Plaies de tête*, *le Mochlique*, *du Cœur*, *des Glandes*, *de la Nature des os*, *Fragment sur la Dissection des corps*.

Le préjugé qui empêchait de toucher aux cadavres humains ne commença à s'affaiblir que vers la fin de la période philosophique : alors aussi la famille d'Hippocrate paraît s'éteindre, et le nom d'aucun de ses descendants ne figure plus dans l'histoire de la médecine.

La physiologie, telle que nous la concevons aujourd'hui, c'est-à-dire cette branche de la science de l'homme qui s'occupe de décrire les fonctions de chaque appareil organique, ne peut faire un pas sans être guidée par les lumières de l'anatomie. Il n'est donc pas étonnant qu'on en rencontre à peine quelques traces dans les livres hippocratiques. Ainsi nous y lisons que les glandes sont des viscères spongieux destinés à pomper l'humidité des parties environnantes, et que le cerveau, la plus grosse des glandes, aspire les vapeurs de tout l'intérieur du corps. Les muscles, que l'on y désigne sous le nom de chairs, ont pour usage de recouvrir les os ; les nerfs proprement dits, les tendons, les ligaments, les membranes y sont représentés comme des organes analogues, concourant de la même manière à la production des mouvements. On confond, en général, les veines et les artères, ou, si on les distingue, c'est uniquement par la supposition que les dernières sont pleines d'air et les premières de sang. La respiration a pour but de tempérer la chaleur des poumons et surtout du cœur.

Mais si les physiologistes de ce temps négligeaient l'étude partielle des fonctions organiques, en revanche ils

se livraient à des spéculations transcendantes sur la nature et le siége du principe vital. Les uns plaçaient la source de la vie dans l'humidité, d'autres dans le feu, d'autres dans l'union de deux ou de quatre éléments, etc. Chacun s'efforçait d'étayer son hypothèse par des arguments plus ou moins spécieux; chacun aspirait à la gloire de remonter jusqu'aux premiers principes. On regardait comme rien ou peu de chose les connaissances intermédiaires, les vérités de détail. Telle était la direction générale imprimée aux recherches scientifiques par les philosophes; plusieurs livres hippocratiques renferment des spéculations de cette sorte, comme on le verra quand nous exposerons les théories.

---

§ II. Hygiène.

Nous avons dit, en parlant de la médecine des Hébreux, avec quel soin Moïse avait réglé tout ce qui intéresse la conservation de la santé. Les Asclépiades, qui devaient, comme lui, leur première direction scientifique aux prêtres de l'Égypte, accordèrent aussi une attention spéciale à l'hygiène. Leurs écrits sur cette branche de l'art ont en général tout le fini qu'on pouvait attendre des lumières de l'époque. Ce sont :

1° Le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux*, esquisse tracée d'une main ferme et ornée de toute la pompe du style. L'auteur y expose avec méthode et avec l'autorité de l'expérience l'influence des climats, des saisons et des diverses circonstances topographiques sur la constitution de l'homme. On a reproché à cet ouvrage de n'envisager son sujet que superficiellement; mais on oublie que la

physique expérimentale n'était pas née encore, et que sans elle un tel sujet ne pouvait être traité d'une manière approfondie. Nous avons déjà parlé de ce livre au commencement de la période actuelle (p. 113); et l'on peut juger par ce qui en a été dit alors qu'aucun autre ne renferme des vues d'une plus grande portée philosophique. Je n'ajouterai, à l'appui de mon assertion, qu'une seule remarque : il contient le germe de deux productions modernes, regardées à juste titre comme des chefs-d'œuvre, l'*Esprit des lois* par Montesquieu, et les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, par Cabanis (1).

2° Le traité *du Régime*, divisé en trois livres, composition bien conçue et bien exécutée, malgré quelques digressions et quelques rapprochements étrangers qui déparent la première partie. L'auteur considère l'homme comme formé de deux principes, l'eau et le feu, dont la juste proportion constitue la santé. Tout le premier livre est consacré au développement de cette théorie. Dans le second, il examine les divers modificateurs hygiéniques relativement à la faculté qu'il leur suppose de dessécher ou d'humecter. Enfin, dans le troisième, il règle l'usage que l'on doit faire de ces modificateurs, eu égard à la position sociale, à la profession des individus, aux saisons de l'année, et surtout eu égard à l'embonpoint et à la maigreur du sujet, à son degré de plénitude. On voit déjà apparaître ici cette dichotomie à laquelle tant de physiologistes se sont efforcés depuis de ramener, sous des noms divers, toutes les modifications de l'économie animale.

(1) Voyez la huitième édition suivie de la *Lettre sur les causes premières*, avec des notes, par L. Peisse, Paris, 1844, in-8.

3° Le petit traité *de la Diète salubre*, abrégé sommaire du précédent, dégagé de toute dissertation physiologique, et auquel nous n'adresserons qu'un seul reproche, celui d'être trop succinct. L'auteur y fait mention de la coutume où étaient certaines gens de prendre un ou deux vomitifs par mois, comme d'un procédé hygiénique ordinaire de son temps « Celui qui a l'habitude, dit-il, de vomir deux fois tous les mois trouvera plus d'avantage à le faire deux jours de suite qu'une fois tous les quinze jours. » (§ 7e.)

---

§ III. Pathologie et Thérapeutique.

Nous avons donné un aperçu des notions que les Asclépiades avaient acquises sur la structure et les fonctions des diverses parties du corps humain, ainsi que sur les moyens de les maintenir dans leur intégrité. Nous allons actuellement dire quelques mots des idées qu'ils se faisaient touchant les désordres de ces mêmes fonctions et les moyens de les ramener à leur état normal. Ces deux dernières branches de la médecine sont désignées sous les noms de pathologie et de thérapeutique ; chacune d'elles se subdivise ensuite de différentes manières, selon les vues des auteurs et l'étendue des connaissances de leur siècle.

Une des plus anciennes divisions de la pathologie et de la thérapeutique consiste à partager les maladies et leurs modes de traitement en deux ordres, appelés, l'un interne ou médical, l'autre externe ou chirurgical. Nous conserverons cette distribution, non qu'elle soit très philosophique, mais parce que la plupart des écrivains dont nous aurons à apprécier les travaux l'ont suivie, et qu'elle subsiste

encore dans la science, malgré ses défectuosités évidentes.

Je ferai seulement une remarque préalable, dont la vérité ressortira de plus en plus dans le cours de cette histoire : c'est qu'une classification scientifique n'est autre chose qu'un arrangement artificiel des faits et des idées qui constituent une science. Or, comme de nouveaux faits et de nouvelles idées s'ajoutent chaque jour aux anciens, il s'ensuit que le même arrangement ne saurait leur convenir à tout jamais. Par exemple, une classification pathologique qui eût paru satisfaisante au temps d'Hippocrate serait aujourd'hui vicieuse. La *Nosologie* de Sauvages, si célèbre dans le dernier siècle, a déjà vieilli. Prétendre tracer un cadre systématique immuable dans lequel viennent s'enchâsser toutes les idées, toutes les découvertes des générations futures, c'est en quelque sorte vouloir creuser une ornière d'où le génie de l'homme ne puisse sortir; quelques uns l'ont tenté, mais aucun n'y a réussi. Le mérite d'une répartition méthodique consiste, selon moi, à embrasser aussi bien que possible l'universalité des matières dont se compose la science à une époque donnée, et à les présenter dans un ordre lucide, qui facilite la mémoire ainsi que le jugement; mais on comprend que cet ordre doit varier avec les différentes phases de la science.

Durant la période philosophique, l'économie animale était considérée comme un tout à peu près indivisible; les phénomènes morbides étaient regardés comme l'expression du trouble général de l'organisme, plutôt que comme l'indice du désordre particulier de telle ou telle partie. Par conséquent, on étudiait souvent les symptômes, leur marche, leur gravité, leurs indications, sans s'occuper d'aucune espèce particulière de maladie. On disait, par

exemple : « Il faut que le médecin trouve le malade couché sur le côté droit ou le côté gauche, ayant les bras, le cou et les jambes un peu infléchis, et le corps entier en moiteur; car c'est ainsi que la plupart des gens bien portants reposent dans leur lit, et la meilleure position est celle qui ressemble à la position de la santé. Etre couché sur le dos, avoir les bras, le cou et les jambes étendus est moins favorable. La tendance à s'affaisser dans le lit et à glisser vers les pieds est plus fâcheuse encore (1). »

Cette étude des symptômes, considérés d'une manière générale et abstraite, avait été poussée très loin dans l'école de Cos. Elle a donné naissance à une branche de la pathologie qu'on a nommée séméiotique, et que nous plaçons ici la première.

---

§ IV. Séméiotique.

La séméiotique occupe une place très considérable dans la médecine des Asclépiades. Deux des traités les plus complets et les mieux achevés de la collection, celui du Pronostic et le 2e livre des Prédictions ou Prorrhétiques, sont consacrés à cette branche de la pathologie. En outre, le 1er livre des Prédictions et les Prénotions coaques, espèces de recueils que l'on croit antérieurs à Hippocrate, ainsi que le livre des Songes, qui est un appendice du traité du Régime, roulent entièrement sur le même sujet. Or, tous ces morceaux réunis forment plus de la huitième partie

(1) *Du pronostic*, § 3.

de la collection entière, sans compter un grand nombre de sentences séméiotiques répandues dans d'autres livres, et notamment parmi les Aphorismes.

Hippocrate, au commencement de son traité du Pronostic, nous donne une idée très nette du sens qu'on attachait autrefois à ce mot, en même temps qu'il apprécie avec une grande hauteur de vues l'importance de cette branche de la pathologie. « Le meilleur médecin, dit-il, me paraît être celui qui sait établir la prognose : pénétrant et exposant, au préalable, près des malades, le présent, le passé et l'avenir de leurs maladies, expliquant ce qu'ils omettent, il gagnera leur confiance; et, convaincus de la supériorité de ses lumières, ils n'hésiteront pas à se remettre à ses soins. Il traitera aussi d'autant mieux les maladies, qu'il saura, à l'aide de l'état présent, prévoir l'état à venir. Rendre la santé à tous les malades est impossible, bien que cela valût mieux que de prédire la marche successive des symptômes; mais puisque les hommes meurent, les uns succombant avant d'avoir appelé le médecin, emportés par la violence du mal, les autres immédiatement après l'avoir appelé, survivant un jour ou un peu plus de temps, et expirant avant que le médecin ait pu combattre par son art chacun des accidents, il importe de connaître la nature de pareilles affections, de savoir de combien elles dépassent la force de la constitution, et en même temps de discerner s'il y a quelque chose de divin dans les maladies : c'est encore un prononstic à apprendre. De la sorte, le médecin sera justement admiré, et il exercera son art habilement : en effet, ceux dont la guérison est possible, il sera plus capable de les préserver du péril, en se précautionnant de plus loin contre cet accident; et d'un autre

côté, prévoyant et prédisant quels sont ceux qui doivent périr et réchapper, il sera exempt de blâme (1). »

On voit par ce passage que le mot prognose avait une signification bien plus étendue chez les anciens que chez les modernes, et qu'il embrassait tout à la fois le diagnostic et le pronostic. Le second paragraphe du même livre nous montre de quelle manière les premiers hippocratistes formaient leur prognose, et donne une idée de l'extrême différence qui existe entre la médecine de leur temps et celle du nôtre. « Dans les maladies aiguës, dit cet auteur, le médecin fera les observations suivantes : il examinera d'abord le visage du malade, et verra si la physionomie est semblable à celle des gens en santé, mais surtout si elle est semblable à elle-même. Ce serait l'apparence la plus favorable, et plus elle s'en éloignera, plus le danger sera grand. Les traits ont atteint le dernier degré d'altération, quand le nez est effilé, les yeux enfoncés, les tempes affaissées, les oreilles froides et contractées, les lobes des oreilles écartés, la peau du front sèche, tendue et aride, la peau de toute la face jaune ou noire, ou livide, ou plombée. Si dès le début de la maladie le visage présente ces apparences, et si les autres signes ne fournissent pas d'indications suffisantes, on demandera au malade s'il a veillé longtemps, s'il a eu une forte diarrhée, s'il a souffert de la faim : une réponse affirmative sur quelqu'un de ces points fera regarder le péril comme moins imminent ; un tel état morbide, quand les causes indiquées plus haut ont ainsi décomposé la physionomie, se juge dans l'espace d'un jour et d'une nuit. Mais si le malade ne commémore

(1) *Du pronostic*, § 1er.

aucune de ces causes, si l'affection ne cesse pas dans l'intervalle qui a été fixé, il faut savoir que la mort est prochaine (1). »

Que de temps, que d'observations n'a-t-il pas fallu, pour rassembler ainsi dans un seul tableau les principaux traits de la décomposition du corps humain, au moment où la vie l'abandonne ; pour rattacher cet appareil effrayant de symptômes tantôt à une affection légère qui sera jugée dans vingt-quatre heures, tantôt à un état désespéré dont rien ne peut retarder la terminaison fatale ! Notez qu'en cette occasion le médecin forme son jugement et porte son pronostic sans s'occuper des organes intérieurs ; ce qui exige bien plus de sagacité, et ce qui devait être pour lui, quelque attention qu'il y mît, une cause fréquente d'erreurs. Aujourd'hui un médecin, en présence d'un tel assemblage de symptômes, chercherait et parviendrait souvent à le rattacher à quelque lésion viscérale ; mais cela n'était point possible au siècle d'Hippocrate et longtemps encore après lui : privé des lumières que fournit l'ouverture des cadavres, le médecin d'autrefois était bien forcé de s'en tenir à l'observation des phénomènes superficiels, et de fonder là-dessus son pronostic ainsi que son traitement.

Celui qui a l'habitude de voir les malades, qui connaît par expérience la variété inimaginable, l'inconstance des symptômes morbides, peut seul apprécier le temps, le travail, la patience qu'il a fallu pour déduire quelques propositions générales de l'observation de ces phénomènes, pour tracer, en un mot, ces règles de séméiotique que l'ancienne médecine nous a transmises, et dont quelques unes conser-

(1) *Du pronostic*, § 2.

vent encore toute leur valeur. Si des moyens d'investigation plus perfectionnés et plus nombreux nous permettent aujourd'hui de porter nos regards plus loin, nous ne devons pas moins admirer la perspicacité des anciens, qui, dans beaucoup de cas, savaient prévoir les événements futurs des maladies avec autant de certitude que nous.

Remarquez en outre que la plupart de ces règles de séméiotique sont énoncées d'une manière absolue et sous forme d'aphorismes, ce qui est un indice de la manière dont elles furent établies. Voici à peu près comment on dut procéder : lorsque des symptômes identiques ou analogues s'étaient présentés un certain nombre de fois dans le même ordre, on constatait le fait de leur succession habituelle par une proposition générale, dont l'énoncé ne contenait souvent aucune exception, parce que l'expérience n'avait pas encore fait connaître ces exceptions. Mais dans la suite, à mesure que des exceptions furent observées, on les nota et on en fit de nouveaux aphorismes qui étaient tantôt restrictifs des premiers, tantôt même contradictoires. À la longue, les exceptions aux aphorismes primitifs se multiplièrent tellement que ces axiomes perdirent beaucoup de leur valeur. Les auteurs qui adoptèrent plus tard cette forme d'écrire furent moins affirmatifs, moins absolus dans leurs sentences, et partant ils inspirèrent moins de confiance. Nous voyons déjà ce changement s'opérer entre le traité du Pronostic et le deuxième livre des Prédictions. L'auteur de ce dernier, quel qu'il soit, se montre moins confiant, moins affirmatif que son prédécesseur. Il commence même par mettre le lecteur en garde contre le merveilleux de certaines prédictions, et il cite pour exemple celles qu'on attribuait aux directeurs des gymnases. « Quant à moi, ajoute-t-il, je ne

devine point; mais je décrirai les signes propres à faire juger quels sont les malades qui échapperont et ceux qui mourront, quels sont ceux qui seront peu de temps ou longuement malades (1). »

Il paraîtrait, d'après quelques passages du même livre et d'après un fragment sur les songes qui fait partie de la collection hippocratique, que c'était la coutume des médecins d'alors d'annoncer l'issue probable de la maladie, dès la première ou la seconde visite. Cet usage subsiste encore en Chine, comme nous l'avons dit en parlant de la médecine de ce pays; il subsiste également en Turquie, comme l'atteste mon respectable ami M. le docteur Brayer, qui rapporte à ce sujet une anecdote curieuse dans laquelle il fut obligé de jouer en quelque sorte le rôle de devin (2). Un tel usage indique l'enfance de l'art; il ne peut se maintenir qu'à la faveur de l'ignorance et de la superstition; il suppose qu'on consulte le médecin comme un oracle, comme un homme doué d'une science surhumaine, non comme un simple mortel, qui, à force d'études et d'observations, est parvenu à graver dans son esprit la marche naturelle d'un certain nombre de maladies, et à saisir quelques caractères au moyen desquels il peut, dans certaines occasions, annoncer leur issue probable. Hippocrate blâme hautement ces médecins, qui, abandonnant la route de la vérité et de la droiture, se posent en thaumaturges devant les malades,



(1) *Deuxième livre des Prédictions*, § 1, traduction de Gardeil. — *Nota*. La traduction des œuvres hippocratiques par M. Littré n'étant pas encore entièrement publiée, je serai obligé de me servir de celle de Gardeil pour quelques livres; mais alors j'aurai soin de l'indiquer chaque fois, comme je viens de le faire.

(2) Ouvrage cité.

combinent leurs réponses de manière qu'elles offrent un sens vague et ambigu qui s'adapte aux événements les plus divers, enfin usent de toutes sortes d'artifices, comme font encore aujourd'hui les sorciers, les tireuses de cartes, les somnambules, pour tromper des hommes que la maladie, ou l'ignorance, ou l'amour du merveilleux, rendent et rendront toujours faciles à se laisser surprendre.

---

§ V. Nosographie interne.

La nosographie est l'œil de la thérapeutique. Selon que la première est lucide, méthodique et complète, la seconde est sûre et rationnelle. On aurait à sa disposition les agents curatifs les plus efficaces, que tout cela ne servirait de rien, si l'on ne sait pas discerner les cas où leur emploi est opportun de ceux où il peut être nuisible. Que dis-je? Plus les moyens dont le thérapeutiste dispose ont de puissance et d'énergie, plus ils deviennent dangereux entre des mains ignorantes. Ce qui distingue surtout le praticien éclairé et sage du routinier aveugle et téméraire, c'est la connaissance des indications. Or, cette connaissance ne s'acquiert que par la comparaison des phénomènes morbides qu'on a sous les yeux avec ceux qu'on a déjà observés, et avec les descriptions nosologiques les plus fidèles.

Dans plusieurs passages des livres hippocratiques, on divise les maladies en sporadiques, épidémiques et endémiques, distinction très utile et fondée, que le praticien ne doit jamais perdre de vue, attendu que la même affection change de gravité et réclame des secours divers, suivant qu'elle règne sous l'une ou l'autre de ces trois formes.

Les mêmes écrivains partagent aussi les maladies en

aiguës et en chroniques; mais ils ne semblent pas attacher une idée nette et précise à cette répartition, car ils ne font que l'indiquer; et dans leurs livres de pathologie, ils mêlent indifféremment, ils confondent ces deux classes d'affections morbides; ils n'observent en général aucun ordre. Un seul se distingue des autres par un arrangement plus méthodique, c'est le petit traité des affections, abrégé très sommaire de nosographie, le plus complet de ce recueil. Les maladies y sont disposées suivant la région qu'elles occupent en allant de la tête aux pieds. Ainsi la frénésie, que l'on croyait résider sur le diaphragme, est décrite immédiatement après la péripneumonie; et, chose remarquable, les fièvres sont placées à la suite de la frénésie, comme ayant leur siége dans le ventricule et dans toute la portion supérieure de l'abdomen.

Voici le relevé des livres hippocratiques qui sont consacrés en totalité ou en partie à la nosologie interne:

1. Le traité du régime dans les maladies aiguës, depuis le paragraphe 29e jusqu'au 44e inclusivement.
2. Le traité des lieux dans l'homme, à partir du paragraphe 16e jusqu'à la fin.
3. Une petite monographie sur l'épilepsie, qu'on appelait la *maladie sacrée.*
4. Le traité des maladies, en quatre livres.
5. Le traité des affections.
6. Celui des affections internes.
7. Un fragment sur les affections des filles, roulant en particulier sur l'hystérie.
8. Le livre sur la nature de la femme.
9. Le traité des maladies des femmes, en deux livres.
10. Une monographie sur la stérilité.

Tous ces livres et ces fragments réunis sont loin de constituer une nosographie complète des maladies internes.

D'abord la plupart des affections chroniques n'y sont désignées que par leur nom ; quelques unes même ne sont pas nommées, et un très petit nombre y sont décrites. L'omission de toute cette classe si importante de maladies tient à ce qu'on les regardait généralement comme de simples incommodités qui ne méritaient pas l'attention des médecins. Nous avons déjà cité et réfuté l'opinion de Platon, qui blâmait Hérodicus de s'être efforcé de prolonger l'existence des gens valétudinaires par les secours de la gymnastique. Voici un passage d'un autre auteur, contemporain de ce philosophe, qui pensait à peu près comme lui : « La lèpre, est-il dit dans le traité des Affections, § 36, les démangeaisons, la gale, les dartres, les taches blanches de la peau, l'alopécie, etc., proviennent de la pituite ; c'est pourquoi on y use des remèdes qui évacuent cette humeur : *mais ce sont plutôt des difformités que des maladies* (1). »

En second lieu, quoique l'attention des Asclépiades ait été principalement dirigée vers les maladies aiguës, les descriptions qu'ils nous en ont transmises sont la plupart si défectueuses, qu'il serait difficile, pour ne pas dire impossible, d'en rapporter une seule qui offre un tableau un peu complet et bien ordonné d'une espèce morbide quelconque.

Je conclus de là que ces restes de l'antiquité médicale ont peu d'intérêt aujourd'hui, sous le point de vue didactique ; mais, s'ils sont d'une stérilité complète pour l'étudiant et le néopraticien, ils intéresseront toujours au dernier point l'homme érudit et le philosophe, pour qui ces débris sont comme des jalons indiquant la route suivie

(1) Traduction de Gardeil.

antérieurement par la science, et servant à mesurer l'espace qu'elle a parcouru.

A ce titre, mes lecteurs ne seront pas fâchés, je présume, de trouver ici deux descriptions de maladies, choisies parmi celles qui m'ont paru les meilleures dans la collection hippocratique.

De la péripneumonie (1).

« La péripneumonie se montre de la manière qui suit : L'on a une grosse fièvre ; la respiration est chaude et fréquente ; le malade ne sait comment se tenir. Il est faible, et se laisse aller çà et là. La douleur se fait sentir aux épaules, au haut en devant de la poitrine, aux mamelles. Elle est gravative ; quelquefois on tombe dans le délire. Il y a des péripneumonies où la douleur ne se fait sentir que quand on commence à tousser. Celles-ci sont plus dangereuses et plus longues. Dans le premier temps, on ne crache que des matières écumeuses en petite quantité : la langue est jaune, elle se noircit. Quand elle est noire dès le commencement, la maladie marche plus vite : elle est plus lente, lorsque la noirceur de la langue ne vient que plus tard. La langue ensuite devient âpre, elle se gerce, le doigt s'y attache quand on l'y applique. Les changements dans l'état de la langue annoncent celui de la maladie, de même que pour la pleurésie. La péripneumonie dure quatorze jours au moins, vingt et un au plus.

» Pendant ce temps la toux est forte, le poumon se purge par la toux. Au commencement les crachats sont écumeux

(1) *Traité des Maladies*, livre 3e, § 17, trad. de Gardeil.

et copieux ; vers le septième ou huitième jour, lorsque la fièvre est dans toute sa force, si la péripneumonie est humide, ils deviennent plus épais; sinon ils prendront, au dix-septième jour, une couleur verte, et ils seront un peu sanguinolents. Depuis le douzième jusqu'au quatorzième, ils sortent en abondance, et ils sont d'une nature purulente. Tel est l'état chez ceux qui ont le tempérament et la constitution du corps humides, et dont la maladie est forte; mais en ceux dont le tempérament et la nature de la maladie sont secs, la maladie est moins fâcheuse.

» Lors donc qu'au quatorzième jour, la toux n'amène plus de crachats purulents, et que le poumon se trouve dans un état sec, le malade est guéri. Dans le cas contraire, faites attention au dix-huitième et au vingt-et-unième jour, pour voir si le crachat tarira. S'il ne tarit point, demandez au malade s'il le trouve douceâtre. Lorsqu'il dit que oui, sachez que le poumon est en suppuration : l'état est décidé. Il pourra durer un an, à moins que tout le pus ne soit expectoré en quarante jours. Quand le malade répondra que le crachat est de fort mauvais goût, son état est mortel.

» On peut donc savoir à quoi s'en tenir dès les premiers jours. Car lorsque le malade rend tout le pus pourri dans vingt-deux jours, et qu'il ne se fait point de nouvelles déchirures au poumon, il en réchappe. Dans le cas contraire, il en mourra. La première de ces deux espèces de péripneumonie ne laisse après elle aucun vestige dans le poumon. Il est essentiel de reconnaître quels sont tous les maux que le malade ressent, et quels sont les moyens au pouvoir du médecin pour les combattre. Quand les symptômes sont modérés, on ne peut manquer de réussir : dans ce cas, la

péripneumonie n'est pas mortelle de sa nature, elle sera douce. Je vais dire la manière de la traiter. »

De la pleurésie (1).

« Quand on est atteint de pleurésie, voici quel est l'état : on sent de la douleur au côté avec fièvre, des frissons et la respiration fréquente. On ne peut respirer couché ; on tousse. Le crachat est bilieux et de la couleur de l'écorce de grenade, quand il n'y a point de déchirure ; s'il y en a, il est sanguinolent. Lorsqu'il est bilieux et qu'il n'y a point de déchirure, la pleurésie est plus douce. Dans le cas contraire, elle est plus fâcheuse, même mortelle, si le hoquet s'y joint ; on rend avec la toux de la salive et des caillots de sang noir ; l'on meurt le septième jour. Lorsqu'on échappe au dixième, l'on guérit de la pleurésie ; mais au vingtième la suppuration s'établit, et l'on crache du pus. On finit par en vomir, et la cure n'est pas facile.

» Il y a des pleurésies sèches, sans crachats ; elles sont très fâcheuses. Les crises s'y passent comme dans les pleurésies humides : il y faut plus de boissons. Les bilieuses et les sanguines se jugent au neuvième et au onzième jour. On en guérit plus facilement quand dans le commencement les douleurs sont médiocres et qu'elles deviennent aiguës le cinquième ou le sixième jour : le mal se proroge alors jusqu'au douzième ; si on le passe, on guérit. Lorsque le mal a été modéré dans le commencement, violent depuis le

(1) *Ibidem*, § 18, 19, 20.

septième et le huitième, il ne se juge que le quatorzième; après quoi le danger est passé.

» La pleurésie du dos diffère des précédentes, en ce qu'on sent au dos une douleur comme celle d'une blessure. On pousse des plaintes. La respiration est fréquente. Bientôt on crache en petite quantité. On se sent accablé de tout le corps. Le troisième ou le quatrième jour, on rend des urines sanguinolentes. On meurt communément le cinquième ou le septième jour. Quand on passe ce terme, l'on guérit. La maladie, après cette époque, devient moins violente et moins mortelle. Il faut cependant se tenir sur ses gardes jusqu'au quatorzième; passé ce temps, le malade est sauvé.

» Certains pleurétiques rendent le crachat pur, tandis qu'ils ont des urines sanguinolentes semblables à du jus de viandes rôties; ils sentent des douleurs très aiguës qui vont au-devant de la poitrine et aux aines. Dans cet état, si on passe le septième jour, on guérit.

» Lorsque dans les pleurésies il survient des rougeurs au dos, avec des chaleurs aux épaules, un sentiment de poids et de trouble dans le ventre, qui rend des matières verdâtres et fétides, on meurt le vingtième jour, à raison de cette évacuation par les selles; mais si l'on réchappe au vingtième, l'on guérit. »

De pareilles descriptions, ainsi que je l'ai annoncé au commencement de ce chapitre, ne peuvent être d'aucune utilité pour le lecteur étranger aux études médicales et pour le commençant; mais elles sont précieuses comme monument historique pour constater l'état de la science à une époque très éloignée, dont il ne nous reste que quelques débris : le praticien expérimenté y découvre avec intérêt

plusieurs traits de maladies qu'il a lui-même observés, et qui prouvent jusqu'à un certain point l'exactitude de ces tableaux.

---

§ VI. Thérapeutique.

Les médecins des deux précédentes périodes n'avaient émis aucune maxime générale de thérapeutique; mais ils se réglaient instinctivement, ainsi que nous l'avons dit, sur la suivante : Quand une médication a guéri une maladie quelconque, elle doit guérir également toutes les maladies qui sont identiques avec la première. Cet axiome, d'une vérité incontestable, n'est lui-même qu'une fraction d'un autre axiome beaucoup plus général qui embrasse toute la philosophie des causes, et qu'on peut énoncer ainsi : Les mêmes agents placés dans des circonstances identiques produiront toujours les mêmes effets. Mais une proposition si universelle, qui n'appartient pas plus à la médecine qu'aux autres sciences, qui ne spécifie rien sur l'action intime des médicaments, parut trop superficielle aux médecins philosophes et trop vague aux praticiens, qui désiraient une règle moins banale, une règle se rapportant d'une manière plus directe à l'art de guérir. En conséquence, les uns et les autres cherchèrent un autre principe fondamental de la thérapeutique, et voici quel fut le premier fruit de leurs spéculations sur cet objet : on crut remarquer qu'il existe toujours une espèce d'antagonisme entre la cause des phénomènes morbides et les propriétés actives des remèdes qui la font cesser, ou bien entre la modification pathologique de l'organisme et l'impulsion curative imprimée à l'économie par

le traitement. On exprima cette loi par l'aphorisme suivant : Les contraires guérissent par les contraires. *Contraria contrariis curantur.*

La plupart des écrivains en médecine adoptèrent ce principe et s'efforcèrent de constituer l'art sur cette base. Or, deux choses étaient nécessaires pour cela : il fallait 1° découvrir la cause essentielle de chaque maladie ou la lésion primitive qui constitue chaque espèce morbide ; 2° déterminer le mode d'action et le degré d'énergie des agents thérapeutiques, afin que le praticien pût choisir parmi ces agents ceux qui étaient le plus directement contraires à l'affection qu'il voulait combattre. La suite de cette histoire nous fera connaître les résultats des efforts tentés à diverses époques pour atteindre ce double but ; et nous aurons plus d'une fois l'occasion de discuter la validité de l'hypénantiose ou du principe des contraires.

Pour le moment, il nous suffit de constater que, dès son apparition, ce principe n'a pas réuni tous les suffrages. Ainsi l'auteur du livre intitulé *De l'ancienne médecine*, l'un des livres les plus philosophiques de toute la collection, consacre plusieurs paragraphes à réfuter cet axiome. (*Voyez* du § 13e au 20e inclusivement.) Ainsi nous lisons dans le traité *des Lieux dans l'homme* que les maladies guérissent tantôt par leurs contraires, tantôt par leurs semblables, tantôt enfin par des remèdes qui n'ont avec elles aucun rapport de similitude ni d'opposition. (*Voy.* § 67, 68, 69, 70. Gardeil.)

Nous terminerons ce chapitre en rapportant un exemple de la manière dont les praticiens de ce temps appliquaient les principes généraux de la thérapeutique au traitement particulier des maladies. Voici un de ces traitements qui

me paraît des mieux ordonnés et des plus complets parmi ceux qui sont contenus dans toute la collection.

Traitement de la pleurésie et de la péripneumonie (1).

« Il faut examiner de la manière suivante les affections péripneumoniques et pleurétiques. Si la fièvre est aiguë, s'il y a douleur dans un côté de la poitrine ou dans tous les deux, si le malade souffre pendant l'expiration, s'il tousse, si les crachats sont rouillés ou livides, ou ténus, spumeux ou d'un rouge de sang, enfin s'ils présentent quelque différence avec les crachats de bonne nature, il faut se comporter ainsi : la douleur s'étendant en haut vers la clavicule ou vers la veine et le bras, on ouvrira la veine interne du bras du côté malade. La quantité de sang extraite sera proportionnelle à la constitution du corps, à la saison, à l'âge, à la couleur du malade ; et si la douleur est aiguë, on poussera hardiment la saignée jusqu'à la défaillance ; puis on prescrira un lavement.

» Si la douleur occupe la région inférieure à la poitrine, et si la tension est forte, vous prescrirez aux pleurétiques une purgation douce, mais vous ne leur donnerez rien pendant que la purgation opère ; après la purgation, ils prendront de l'oxymel. La purgation sera administrée le quatrième jour ; pendant les trois premiers, on fera prendre des lavements, et, s'ils ne soulagent pas, on purgera ainsi qu'il a été dit. On surveillera le malade jusqu'à ce qu'il soit sans fièvre et arrivé au septième jour ; dès lors,

(1) *Appendice au traité du régime dans les maladies aiguës*, § 11, trad. de M. Littré, t. II, pag. 395 et suiv.

s'il paraît hors de danger, il prendra un peu de suc de tisane, léger d'abord et mêlé à du miel. Si la convalescence fait des progrès, si la respiration est bonne, si les côtés sont indolents, on donnera deux fois par jour le suc de tisane, dont on augmentera peu à peu la consistance et la quantité ; mais si la convalescence ne marche pas facilement, on donnera moins de boisson, et, pour nourriture, du suc léger de tisane en petite quantité et une seule fois ; on choisira pour cela l'heure où le malade est mieux, ce que l'on connaîtra par les urines.

A ceux qui sont sur la fin de la maladie, il ne faut pas donner de tisane avant que vous voyiez la coction manifestée dans les urines ou dans l'expectoration : cependant si, purgé, le malade a des évacuations abondantes, il est nécessaire de donner de la tisane, mais en moindre quantité et plus légère ; autrement la vacuité des vaisseaux ne lui permettra ni de dormir, ni de digérer, ni d'attendre les crises. A part cette exception, il faut que les humeurs crues se soient fondues, et que ce qui faisait obstacle ait été rejeté ; alors rien ne s'oppose plus à l'alimentation. Les crachats sont cuits quand ils sont devenus semblables à du pus ; les urines le sont quand elles ont un sédiment rouge comme de l'ers (*ervum ervilia*, Lin.).

Quant aux douleurs de côté, rien n'empêche d'y appliquer des fomentations et des emplâtres de cire ; on frottera avec de l'huile chaude les jambes et les lombes, et on les oindra avec de la graisse. On recouvrira les hypochondres jusqu'aux mamelles avec de la graine de lin. Quand la péripneumonie est arrivée à son summum, il n'y a rien à faire sans purgation ; et il est fâcheux que le malade ait de la dyspnée, que l'urine soit ténue et âcre, qu'il survienne des

sueurs autour du cou et de la tête. De telles sueurs sont mauvaises; car elles se montrent à mesure que, par la suffocation, le râle et la violence, le mal prend le dessus, et il triomphe, à moins qu'il ne se fasse un flux d'urines abondantes et épaisses, et que des crachats cuits ne soient expectorés. Quel que soit celui de ces phénomènes qui survient spontanément, il résout la maladie.

Eclegme pour les péripneumonies : du galbanum et des grains de pomme de pin dans du miel attique. — Autre expectorant : de l'aurone (*artemisia abrotanum*, Lin.) et du poivre dans de l'oxymel. — Purgatif : faites bouillir de l'ellébore noir (*helleborus orientalis*, Lin.), et donnez à boire aux pleurétiques dans le début et pendant que la douleur se fait sentir. On prescrit utilement, dans les affections du foie et dans les douleurs venant du diaphragme, une boisson d'opoponax (*pastinacœ opoponax*, Lin.), qu'on fait bouillir dans l'oxymel et qu'on coule ; et en général, un remède qui doit agir sur les selles et sur les urines sera donné dans le vin et dans le miel ; s'il doit agir sur les selles seulement, il sera donné en plus grande quantité dans de l'oxymel étendu d'eau.

---

§ VII. Nosographie et Thérapeutique externes, ou Chirurgie.

Voici la liste des livres de la collection hippocratique qui traitent de la nosographie et de la thérapeutique externes, d'après la traduction de Gardeil :

1. *Le laboratoire du chirurgien*, où l'on expose la manière de faire les pansements, d'appliquer les bandages et les appareils.

2. *Des fractures*, traité dont la perfection paraît au-dessus des lumières anatomiques du temps.
3. *Des articles* ou *des luxations*, qui semble former la continuation du précédent.
4. *Le mochlique*, extrait ou petit abrégé du livre des fractures et de celui des luxations.
5. *Des plaies de tête*, monographie extrêmement remarquable par la perfection avec laquelle ce sujet est traité.
6. *De la vue* ou *des maux d'yeux*, } fragments superficiels et de
7. *Des plaies*, } peu de valeur.
8. *Des fistules*, } monographies passablement bonnes.
9. *Des hémorrhoïdes*, }

Il suffit de jeter les yeux sur cette énumération pour s'apercevoir qu'un grand nombre d'objets dont s'occupe la chirurgie n'y sont pas même énoncés; tels, entre autres, que les plaies pénétrantes de la poitrine et de l'abdomen, les hernies, les calculs vésicaux, etc. Les livres hippocratiques ne décrivent qu'un bien petit nombre d'opérations chirurgicales; et, si l'on excepte le traité des fractures, celui des luxations et la monographie sur les plaies de la tête, on peut dire de tous les autres livres indiqués ci-dessus qu'ils ne font qu'effleurer le sujet dont ils portent le titre. Ainsi donc tous ces morceaux réunis sont bien loin de composer un traité complet de chirurgie, un traité qu'on puisse mettre en parallèle avec ceux que la période historique suivante va nous offrir; mais il est probable et même sûr que nous ne possédons pas toutes les œuvres chirurgicales des auteurs hippocratiques; ce qui nous en reste suffit cependant pour prouver que les Asclépiades avaient porté cette branche de l'art de guérir à un degré de perfection non moins remarquable que celui de la médecine interne.

---

§ VIII. Obstétrique.

S'il est des occasions où les secours de la médecine soient d'une nécessité frappante et d'une efficacité palpable, ces occasions se présentent surtout dans la pratique des accouchements. Là, souvent la vie d'un ou de deux individus pleins de santé dépend d'une manœuvre plus ou moins habile, d'une indication plus ou moins bien saisie. D'ailleurs le rôle de l'accoucheur ou de la sage-femme ne se borne pas à surveiller et seconder l'acte de la parturition ; ses soins s'étendent à toute la durée de la grossesse et de l'allaitement. Il ne faut donc pas s'étonner que les médecins se soient occupés de bonne heure de cette branche de l'art, et que les législateurs l'aient assujettie à des règlements particuliers. On jugera que les Asclépiades ne l'avaient pas négligée, par la simple énumération des écrits qu'ils ont laissés sur cette matière.

T. II DE GARDEIL.

1. Une monographie sur la génération.
2. *Idem* sur la nature de l'enfant.
3. *Idem* sur la grossesse de sept mois.
4. *Idem* sur la grossesse de huit mois.
5. Un petit traité sur les accouchements, intitulé : *De la superfétation*, abrégé d'obstétrique excellent pour l'époque.
6. Un petit fragment sur la dentition.

T. IV.

7. Le 1er livre du *Traité des maladies des femmes.*
8. Un fragment sur l'extraction du fœtus mort.

Le traité *de la Superfétation* ne renferme en réalité

qu'un seul paragraphe qui réponde à son titre; tout le reste est relatif aux accouchements; on y trouve un résumé succinct et méthodique des connaissances des Asclépiades sur cet objet; et je ne puis rien faire de mieux que d'y renvoyer le lecteur désireux de s'instruire par lui-même de l'état de l'art obstétrical au siècle d'Hippocrate. Cet abrégé se distingue par des aperçus intéressants, et par l'absence de certaines pratiques barbares et grossières qui déparent d'autres écrits de la même collection.

Le procédé de la saccade, par exemple, n'y est point mentionné, ce qui prouve que l'auteur ne l'approuvait pas; car il ne pouvait ignorer l'existence de ce procédé bizarre qui se trouvait mentionné dans plusieurs livres hippocratiques, notamment dans le premier livre du traité des *Maladies des femmes*, où il est décrit minutieusement(1).

A propos de ce dernier traité, je ferai observer que son auteur, toutes les fois qu'il parle de quelque chose de relatif aux accouchements, s'adresse aux sages-femmes et non aux médecins, ce qui fait présumer que la pratique journalière des accouchements était entre les mains de celles-ci, et que les médecins n'étaient appelés que pour des cas graves ou extraordinaires.

---

§ IX. Clinique.

La clinique ne forme pas une branche particulière de la science médicale, mais elle les embrasse toutes et en fait

(1) Œuvres d'Hippocrate, § 81 de Gardeil.

l'application au lit des malades; elle constitue le plus haut degré de l'enseignement médical : là, le maître allie incessamment l'exemple au précepte, la pratique à la théorie. Rien n'est plus propre à mûrir l'expérience des jeunes gens que ces leçons données au lit des malades, quand celui qui en est chargé unit à une instruction profonde une grande probité; et sous ce dernier mot nous comprenons, avec un professeur moderne, la candeur, la franchise, la justice, l'humanité, le désintéressement. M. Bouillaud insiste avec raison sur la nécessité de joindre les qualités morales au savoir, dans l'exercice et dans l'enseignement de la médecine. Il n'a pas de peine à démontrer qu'à défaut de moralité, l'art le plus bienfaisant n'est plus qu'un instrument de déception, une arme dangereuse, remise en des mains peu sûres. Il définit le vrai médecin un honnête homme instruit dans l'art de guérir, *vir probus medendi peritus* (1), définition qu'on ne saurait trop populariser, car elle montre au public quelles sont les qualités qu'il doit rechercher dans les hommes auxquels il confie sa santé.

Ce fut autant par ses vertus que par son génie qu'Hippocrate mérita les suffrages universels. Ces vertus brillent d'un vif éclat dans les observations cliniques qu'il nous a transmises. Jamais l'auteur n'y paraît occupé de sa réputation; le seul désir qui semble l'animer, c'est d'être utile à ses semblables, en les éclairant sur les moyens de conserver leur santé ou de guérir leurs maladies. Il avoue, avec une ingénuité qui a trouvé peu d'imitateurs, ses revers et ses fautes, convaincu sans doute qu'on n'instruit

(1) *Essai de philos. médicale.* Paris, 1837, page 239.

pas moins les hommes en signalant l'erreur qu'en montrant la vérité.

Les plus anciens recueils de clinique portent le titre d'Épidémies. Ces sortes d'affections laissent dans l'esprit des peuples une telle impression d'étonnement et de terreur, que des écrivains même étrangers à la médecine n'ont pas dédaigné d'en tracer l'histoire, comme celle d'événements extraordinaires dignes d'intéresser la postérité. Il était donc tout naturel que les médecins en fissent des relations détaillées, non dans un simple but d'amusement ou de curiosité pour le lecteur, mais dans l'espoir de trouver quelque moyen de prévenir le retour de pareils fléaux ou d'en atténuer les effets.

Afin d'atteindre un but si désirable, le premier objet que les médecins se proposèrent, ce fut de déterminer les causes qui engendrent les maladies épidémiques. Or, nous allons voir par quel raisonnement ils furent conduits à penser que ces causes résident toujours dans l'atmosphère. « Les maladies, dirent-ils, viennent, les unes du régime, les autres du souffle que nous prenons dans l'air pour maintenir la vie. Quand, dans le même lieu, plusieurs personnes sont en même temps attaquées de la même maladie, il faut en rejeter la cause sur ce qui est le plus le commun à tous : or, c'est le souffle. Il est manifeste alors que ces affections ne proviennent pas du régime, puisque le mal attaque indifféremment tout le monde, tant les hommes que les femmes, les grands buveurs et ceux qui ne boivent que de l'eau, les travailleurs comme les oisifs, ceux qui mangent du gâteau, comme ceux qui se nourrissent de pain seulement... Ainsi donc, quand il règne une maladie épidémique, la cause n'en est pas certainement dans le régime, mais dans ce que

nous respirons : nous en tirons quelque chose de funeste (1). »

On ne peut rien objecter à ce raisonnement, sinon qu'il est trop absolu. En effet, on a vu des affections épidémiques se développer sous l'influence d'une mauvaise alimentation, dans des provinces en proie à la famine, dans des villes assiégées, sur des navires, etc.; on en a vu d'autres qui devaient leur naissance à des causes morales, telles que le découragement qui suit une déroute, l'exaltation religieuse enfantée par des prédications fanatiques ou par des persécutions (2). Néanmoins l'on ne peut nier que l'air ne soit le foyer le plus actif, le véhicule le plus puissant des épidémies, surtout de celles qui exercent leurs ravages dans une grande étendue et pendant un laps de temps considérable.

Une autre observation très importante, qui n'a pas échappé aux Asclépiades, est celle-ci : pendant le règne d'une maladie épidémique, les affections intercurrentes les plus diverses revêtent toutes une physionomie particulière, qui leur est commune, et qui leur donne un air de famille.

Partant de cette double base, les écrivains hippocratiques ont cru devoir noter avec soin l'état de l'atmosphère avant et pendant les épidémies; ils ont décrit avec non moins d'exactitude le caractère général des affections intercurrentes. C'est ainsi qu'en rapprochant les phénomènes météorologiques des phénomènes morbides observés pendant une saison, une année, ils traçaient ce qu'on a nommé la

(1) Œuvres hippocr. *Traité de la nature de l'homme*, § 10 et 11; Gardeil, t. I.

(2) La raphanie ou le mal des ardents, le scorbut, les convulsions de Saint-Médard, etc.

constitution épidémique de cette saison, de cette année. Ils espéraient qu'après avoir ainsi décrit un grand nombre de constitutions médicales, on pourrait arriver à connaître quelles conditions atmosphériques précèdent et accompagnent habituellement telle ou telle épidémie; si bien qu'il serait possible, dans certains cas, de prévoir l'apparition de ces fléaux et de se prémunir contre eux.

Telle était aussi l'espérance qui soutenait Sydenham et Stoll, ces dignes émules d'Hippocrate, lorsqu'ils dressaient avec une patience admirable leurs tableaux des constitutions médicales. Trop peu de médecins ont eu le courage de marcher sur leurs traces; et l'heureux mortel à qui est réservé l'honneur de déterminer le rapport ou la loi qui lie certaines maladies épidémiques avec certains états correspondants de l'atmosphère n'a pas encore paru.

Sept livres de la collection hippocratique portent le titre d'Épidémies. Cependant le premier et le troisième seuls sont consacrés effectivement à des relations de constitutions épidémiques, et paraissent faire suite l'un à l'autre; c'est pourquoi l'on a coutume de les considérer collectivement et de les séparer des autres, qu'on regarde comme n'appartenant pas à Hippocrate. Celui-ci peint d'abord les circonstances les plus remarquables de l'atmosphère; ensuite il décrit le caractère général imprimé aux maladies intercurrentes par la constitution; enfin il trace les histoires particulières de quelques malades. L'extrait suivant fera juger du talent d'observation et de la méthode de l'auteur.

Première constitution (1).

« Dans l'île de Thasos, durant l'automne, vers l'équinoxe, et pendant que les Pléiades furent sur l'horizon (c'est-à-dire, pour Thasos, environ 50 jours après l'équinoxe d'automne), pluies abondantes, doucement continues, avec les vents du midi; hiver austral, petits vents du nord, sécheresse; en somme, tout l'hiver eut une apparence de printemps. Le printemps, à son tour, eut des vents du midi, des fraîcheurs et de petites pluies. L'été fut en général nuageux et sans eaux; les vents étésiens ne soufflèrent que peu, avec peu de force et de régularité.

» Toutes les circonstances atmosphériques ayant été australes et avec sécheresse, un intervalle où la constitution fut contraire et boréale, au début du printemps, fit naître quelques causus; ces fièvres furent généralement modérées; il y eut peu d'hémorrhagies nasales, et aucun malade ne mourut. Il se forma des oreillons chez plusieurs, d'un seul côté; chez le plus grand nombre, mais sans que le malade eût de la fièvre et fût obligé de s'aliter; quelques uns cependant eurent un peu de chaleur. Ces tumeurs se dissipèrent chez tous sans accidents; aucune ne suppura, ainsi que cela arrive aux tumeurs nées d'une autre cause. Voici quels en étaient les caractères : elles étaient molles, grandes, diffuses, sans inflammation, sans douleur; elles disparurent chez tous sans aucun signe. Elles se manifestèrent chez des adolescents, chez des hommes dans la fleur de l'âge, surtout chez ceux qui se livraient aux exercices gymnastiques de la palestre; peu de femmes en furent atteintes. La plu-

(1) *OEuvres d'Hippocrate*, trad. de Littré, t. II, pag. 599. *Épidémies*, livre 1[er], section 1[re], § 1.

part de ces malades avaient des toux sèches; ils toussaient et n'expectoraient rien, et la voix devenait rauque. Chez quelques uns bientôt, chez d'autres plus tard, il se formait une inflammation douloureuse du testicule, tantôt d'un seul côté, tantôt des deux; les uns avaient de la fièvre, les autres n'en avaient point; la plupart en souffraient beaucoup. Du reste, les Thasiens ne vinrent pas chercher de secours dans l'officine du médecin. »

Voilà quelle fut la constitution médicale de la fin de l'hiver et du printemps. L'auteur décrit ensuite celle de l'été et celle de l'automne; après quoi, il rapporte quelques histoires particulières.

Premier malade (1).

« Philiscus demeurait auprès de la muraille; il prit le lit. *Premier jour :* fièvre aiguë, sueur, nuit pénible. *Deuxième jour :* exacerbation générale; le soir, un petit lavement procura des évacuations favorables; la nuit fut tranquille. *Troisième jour :* le matin et jusqu'au milieu de la journée, la fièvre parut avoir cessé; mais vers le soir, fièvre aiguë, avec sueur, soif; la langue commença à se sécher; le malade rendit une urine noire; il passa une nuit pénible, il ne dormit pas, et eut des hallucinations sur toute chose. *Quatrième jour :* aggravation générale, urines noires; la nuit fut plus supportable, et les urines d'une couleur plus favorable. *Cinquième jour :* vers le milieu de la journée, il eut une petite épistaxis d'un sang très noir; les urines furent variées; on y voyait nager des nuages arrondis, sem-

(1) *Ibidem*, pag. 683, section 3e, § 13.

blables à du sperme, dispersés; elles ne déposèrent pas. Après un suppositoire, Philiscus rendit peu de matières avec des vents. La nuit fut laborieuse; courts sommeils; il parla beaucoup, et divagua; les extrémités étaient partout froides, et on ne pouvait les réchauffer; il rendit des urines noires; il dormit un peu à l'approche du jour; perte de la parole, sueur froide, extrémités livides; mort vers le milieu du *sixième jour*.

« Chez ce malade, la respiration fut jusqu'à la fin grande, rare, comme si le malade se souvenait de respirer; la rate se gonfla et forma une tumeur arrondie; les sueurs froides durèrent jusqu'au bout; les accès furent aux jours pairs. »

Voilà du moins un tableau qui donne une idée de l'ensemble des phénomènes morbides, quoiqu'il laisse quelque chose à désirer, comme nous le dirons tout-à-l'heure. Il n'y a aucune comparaison à établir entre une narration faite ainsi de main de maître et les misérables énoncés des tablettes votives qu'on suspendait aux colonnes des temples. Le premier et le troisième livre des Épidémies renferment ensemble quarante-deux histoires particulières semblables à celle qu'on vient de lire. Vingt-cinq de ces histoires se terminent d'une manière fatale, et dix-sept seulement par la guérison.

Certains critiques ont pris occasion de cette mortalité effrayante pour accuser la méthode curative d'Hippocrate; mais ils n'ont pas vu qu'ils encouraient eux-mêmes le reproche de légèreté, pour n'avoir pas observé qu'Hippocrate ne rapporte l'histoire détaillée que des cas les plus graves et les plus remarquables. D'où il suit que la proportion des insuccès serait beaucoup moins considérable, si on envisageait la totalité des malades. Cette conclusion n'est pas une con-

jecture; elle résulte positivement de maints passages de notre auteur, entre autres de cette phrase qu'on a lue ci-dessus, dans la description de la première constitution médicale. « Toutes les circonstances atmosphériques ayant été australes et avec sécheresse, un intervalle où la constitution fut contraire et boréale, au début du printemps, fit naître quelques causus; ces fièvres furent généralement modérées; il y eut peu d'hémorrhagies nasales, et aucun malade ne mourut. »

Un reproche bien plus fondé qu'on peut faire aux relations cliniques du vieillard de Cos, c'est celui de n'avoir rien dit ou presque rien du régime et du traitement auxquels ont été soumis les malades. Cette omission est vivement regrettable, en ce qu'elle met le lecteur dans l'impossibilité d'apprécier la méthode curative du médecin. Elle forme une lacune importante dans l'histoire de la maladie; car il est évident que les moyens thérapeutiques ou hygiéniques employés durant le cours d'une affection morbide influent sur la marche et la durée de celle-ci, quelque peu efficaces qu'on les suppose. Il n'est pas indifférent, par exemple, qu'on place un malade dans une chambre convenablement exposée, chauffée et aérée, ou dans un bouge obscur, froid et infect; qu'on lui permette de boire du vin pur à discrétion, ou qu'on ne lui accorde que de l'eau claire, etc., etc.

Les cinq autres livres des Épidémies contiennent des observations cliniques, rassemblées sans ordre et relatives à des maladies de toute sorte. Un grand nombre de ces histoires ne sont que de simples notes ou des réflexions détachées; mais quelques unes sont rédigées avec goût et complètes; on y fait mention du traitement, ce qui annonce un

progrès sur les précédentes. Voici une des meilleures, ce me semble, quoiqu'elle ne soit pas des plus longues :

Gonflement œdémateux pendant la grossesse ; forte dyspnée, expectoration d'une grande quantité de matières pituiteuses ; soulagement.

« La sœur d'Harpalidès étant vers le quatrième ou le cinquième mois de sa grossesse, un gonflement aqueux se forma aux pieds ; le pourtour des yeux enfla, et toute la peau était soulevée, comme chez les personnes phlegmatiques ; toux sèche ; parfois orthopnée, dyspnée et suffocation telles que la malade restait assise dans son lit sans pouvoir se coucher ; et s'il y avait même quelque apparence de sommeil, c'est quand elle était assise. Du reste, il n'y avait guère de fièvre ; le fœtus depuis longtemps ne remuait plus, comme s'il était mort, et il tombait (suivant les mouvements de la femme). La dyspnée persista environ deux mois ; mais la malade faisant usage de fèves d'Égypte (*nymphœa nelumbo*, Lin.) préparées avec du miel, et du miel en éclegme (looch), et buvant du cumin d'Éthiopie dans du vin, son état s'amenda ; puis elle rendit avec toux une expectoration abondante, cuite, pituiteuse, blanche, et la dyspnée cessa. Elle mit au monde un enfant femelle (1). »

---

§ X. Aphorismes.

Je terminerai cette revue succincte de la collection hippocratique par l'examen d'un ouvrage destiné à résumer les matières développées dans tous les autres. On comprend déjà que je veux parler du recueil des Aphorismes, distribué

(1) *Œuvres d'Hippocr.*, Épidémies, livre VII, § 6.

en sept livres. Aucune œuvre médicale de l'antiquité n'a joui d'une réputation plus colossale que celle-ci; médecins et philosophes ont professé pour elle la même vénération que les pythagoriciens pour les vers dorés. On a regardé longtemps les aphorismes d'Hippocrate comme le couronnement de l'édifice scientifique de la médecine, comme le plus sublime effort du génie médical. Il y a peu d'années encore, la Faculté de Paris exigeait des aspirants au doctorat qu'ils insérassent dans leurs thèses un certain nombre d'aphorismes hippocratiques; et peut-être n'a-t-il fallu rien moins qu'une révolution politique en France, pour faire tomber ce vieux reste d'un culte suranné.

Pour quelques unes de ces propositions qui expriment des vérités générales d'une utilité reconnue ou des aperçus fins et profonds, combien n'y en a-t-il pas qui ne renferment que des vérités exceptionnelles, des réflexions vulgaires, ou même des erreurs et des contradictions! Au point de vue pratique, les aphorismes me paraissent d'une nullité à peu près absolue, parce que n'étant aucunement liés entre eux, ils ne font qu'une impression passagère sur l'esprit du lecteur et s'effacent promptement de sa mémoire. D'ailleurs, en admettant même qu'un praticien pût les savoir tous sur le bout du doigt, cela ne le rendrait pas beaucoup plus habile à traiter les maladies. Une telle lecture ne peut donc offrir aucune instruction solide à l'étudiant; elle ne convient qu'au pratricien dont l'expérience a mûri le jugement; car lui seul est capable de discerner ce qu'il y a de vrai et de faux, de bon ou de mauvais dans ces maximes générales; c'est pour lui seul qu'elles résument une foule de notions et d'observations éparses.

Voilà comment j'avais jugé les aphorismes, longtemps

avant que M. Littré eût fait paraître sa traduction de ce traité hippocratique. Depuis, et après avoir lu les savantes explications de ce commentateur, je n'ai pas changé d'avis; car il m'a semblé que nous envisagions l'un et l'autre ces sentences fameuses d'un point de vue différent; lui, en philosophe et en érudit; moi, en simple praticien. « Les aphorismes forment, dit M. Littré, une suite de propositions juxtaposées, mais non liées. C'est et ce sera toujours une condition désavantageuse pour un livre que de se présenter sous cette forme; mais ce désavantage s'accroît encore, si l'on considère les aphorismes avec les idées modernes, avec les notions que nous avons aujourd'hui de la physiologie et de la pathologie : alors s'efface toute signification générale, et l'aphorisme, déjà si isolé par lui-même, le devient encore plus quand il est introduit dans la science contemporaine, où il n'a plus guère ni tenants ni aboutissants. Il n'en est plus de même quand on a présentes à l'esprit les idées sous l'influence desquelles les aphorismes ont été écrits; alors, là même où ils sont le plus disparates, on reconnaît qu'ils sont sous la dépendance d'une doctrine commune qui les embrasse; cette dépendance satisfait l'esprit, et par ce côté du moins, les aphorismes cessent de se présenter comme des sentences détachées (1). »

ART. III. THÉORIES ET SYSTÈMES.

Après avoir considéré l'état de la médecine, sous les Asclépiades de l'île de Cos, au point de vue exclusivement

(1) *Aphorismes*, Argument, § 11. Tome IV, page 405 des *OEuvres d'Hippocrate*.

pratique et en quelque sorte matériel, il nous reste à l'examiner au point de vue théorique, à rechercher le lien invisible qui unissait toutes les parties de leur doctrine et les rattachait à un principe commun, comme les branches d'un même arbre.

On s'est beaucoup déchaîné, dans tous les temps et dans le nôtre peut-être plus que jamais, contre les systèmes. On les a accusés et on les accuse encore de n'être qu'un tissu d'erreurs, une source d'éternelles discussions. L'épithète de systématique, appliquée à un auteur ou à un livre, est devenue une expression de dédain. Beaucoup de personnes voudraient bannir de la médecine toute théorie, tout système, et ne conserver que les faits, les résultats de l'expérience. Cette méthode paraît fort commode et fort sûre, au premier abord ; mais, à y regarder de près, elle est impraticable : ceux qui la recommandent le plus n'ont pu s'empêcher de la violer dans leurs ouvrages, comme ils la violent tous les jours dans leur pratique. C'est ce que M. Bouillaud démontre d'une manière péremptoire (1), et ce que M. Monfalcon, peu favorable d'ailleurs aux esprits systématiques, est forcé d'avouer. « On a beaucoup déclamé, dit ce dernier, contre les systèmes, et certes avec raison ; nous les condamnons, et nous ne pouvons nous en passer. Tout médecin instruit a une manière à lui d'expliquer la vie et les maladies ; il veut se rendre compte de ce qu'il voit comme de ce qu'il fait. Si les doctrines reçues ne le satisfont pas, il modifie pour son usage celle qui lui paraît la plus vraisemblable (2). »

(1) *Essai de philos. médicale*. Paris, 1837, deuxième partie, chap. III, art. 1, § 1.

(2) *Diction. des sciences médicales*, au mot *Système*. M. Mérat

J'ajouterai à cela que les médecins instruits ne sont pas les seuls qui essaient d'interpréter les phénomènes de la vie, et qu'à cet égard les plus ignorants ne sont pas les moins prodigues d'explications, ni les moins entichés de leur manière de voir, tant est naturel et irrésistible le penchant qui nous porte à vouloir expliquer les phénomènes qui frappent nos sens !

Que dis-je? sans théorie, sans un arrangement systématique quelconque des notions partielles qui tendent vers un même but, il n'existe point de science. Des observations cliniques recueillies avec soin, mais rassemblées sans art, sans méthode, en un mot sans système, ne constituent pas plus un édifice scientifique que des matériaux entassés pêle-mêle ne constituent un monument d'architecture.

Les théories et les systèmes concourent à l'avancement des sciences, en unissant par un lien artificiel les notions diverses dont elles se composent, de manière à soulager la mémoire et à éclairer le jugement. Il est vrai que les systèmes scientifiques propagent quelquefois des illusions et des préjugés ridicules; mais les illusions et les préjugés qui naissent de l'ignorance et de la barbarie, c'est-à-dire de l'absence de tout système raisonné, sont-ils donc moins nombreux, moins ridicules, moins absurdes?

Un système est vrai quand il est fondé sur des analogies réelles; il est faux quand il s'appuie sur des analogies imaginaires. On conçoit qu'un système peut être vrai dans certaines parties, et faux dans d'autres; mais il y a peu de systèmes entièrement erronés. Telle est encore l'opinion de l'écrivain que je citais tout-à-l'heure. « Si les systèmes,

émet une opinion toute pareille dans l'article *Théorie* du même dictionnaire.

dit M. Monfalcon, n'étaient composés que d'erreurs, que d'opinions conjecturales, ils feraient peu de partisans; mais il n'en est aucun qui ne repose sur quelque fait important, sur quelque loi physiologique bien reconnue. Ceux qui les proposent n'ont d'autre tort que d'exagérer ces lois et de leur subordonner toute la médecine; ceux qui les adopten tont celui de ne voir qu'un seul côté des objets et de déférer trop aveuglément à la raison d'un seul homme (1). »

Ainsi donc le défaut le plus commun des systèmes de médecine n'est pas de manquer de base, de n'être appuyés sur aucune vérité d'observation, mais plutôt d'exagérer certaines vérités et d'en négliger d'autres non moins importantes; de considérer les objets trop exclusivement sous une face. « C'est le propre, dit Bichat, de tous ceux qui ont une idée générale en médecine, de vouloir ployer tous les phénomènes à cette idée. Le défaut de trop généraliser a peut-être plus nui à la science que celui de ne voir chaque phénomène qu'isolément (2). »

Convaincu de la nécessité des théories pour harmoniser les diverses ramifications de la science, persuadé que sans leur secours l'entendement humain ne saurait embrasser un grand nombre de connaissances ni s'élever à de hautes considérations, nous accorderons à cette branche importante de la médecine toute l'attention qu'elle mérite, sans oublier qu'elle n'offre qu'une image idéale et imparfaite des phénomènes, et qu'elle ne peut en aucun cas remplacer l'étude du monde réel, ou tenir lieu de l'observation directe.

(1) *Diction. des scienc. médic.*, au mot *Système.*
(2) *Anat. gén.*, *Considérat. gén.*, p. 13.

§ I. Théorie de la coction et des crises.

La théorie qui règne le plus généralement dans les livres hippocratiques, c'est la théorie de la coction et des crises; on l'y rencontre à chaque pas, tantôt isolée, tantôt combinée avec d'autres, mais surtout unie au système des quatre éléments et des quatre humeurs. Elle faisait partie intégrante de l'ancien dogmatisme, dont elle est un des traits les plus caractéristiques, et s'est maintenue jusqu'à nos jours au milieu de l'abandon universel des autres doctrines contemporaines.

Les Asclépiades de l'île de Cos regardaient la maladie comme un enchaînement de phénomènes résultant des efforts tentés par le principe conservateur de la vie, dans le but d'opérer la coction de la matière morbigène. Ils pensaient que cette matière ne peut être expulsée avantageusement de l'économie qu'après avoir atteint un degré de maturité convenable, c'est-à-dire après que ses éléments, désunis et mêlés aux humeurs naturelles du corps, se sont rapprochés de manière à former une humeur excrémentitielle.

Le principe vital, chargé de ce travail préparatoire, ainsi que de toutes les autres fonctions physiologiques, a reçu divers noms, chez les auteurs anciens, suivant les attributions particulières que ceux-ci avaient surtout en vue de désigner : on l'appelait nature, φύσις, quand on voulait indiquer l'ensemble des forces et des phénomènes auxquels il préside ; moteur, ενορμῶν, *impetum faciens*, pour signifier la promptitude avec laquelle il donne le mouvement à toute la machine ; âme, esprit, ψυχή, pour marquer son

essence immatérielle, et la plus noble de ses facultés, l'intelligence. Le mot πνεῦμα, souffle, désignait plus particulièrement la manière dont le principe vital s'entretient, la substance d'où il tire son aliment; et le mot θερμον, chaleur, exprimait un de ses effets les plus immédiats, les plus indispensables à la vie, etc.

Lorsque la matière morbigène approche du terme de sa maturité, la nature semble redoubler d'efforts; la fièvre augmente, le malade est dans l'accablement ou le délire, tous les symptômes s'aggravent et annoncent l'approche d'une révolution; c'est le moment de la crise ou du jugement de la maladie. Le jour où elle s'accomplit, les signes qui la précèdent ou l'accompagnent se nomment critiques, et appellent l'attention du médecin d'une manière toute spéciale. Celui-ci doit savoir discerner quand ces signes sont bons ou mauvais, et prédire en les voyant quel sera l'issue de la maladie. Il doit respecter le travail critique de la nature, s'il marche convenablement; ne pas le troubler par des remèdes intempestifs, et ne venir au secours du principe vital que dans le cas de nécessité urgente.

Quand la coction est opérée, ce que l'on reconnaît à l'amendement des symptômes, il ne reste plus qu'à évacuer la matière hétérogène. La nature vient souvent à bout elle-même de ce dernier travail, et la maladie se termine par une sueur ou des urines, ou des selles critiques. Mais il arrive aussi fréquemment que le principe vital, fatigué, épuisé par les efforts de la crise, a besoin d'être secondé: c'est alors pour le médecin le moment d'agir. A cet effet, il poussera, disent les auteurs, la matière vers l'émonctoire où elle semble tendre naturellement, c'est-à-dire qu'il donnera des sudorifiques ou des purgatifs, ou des diuré-

tiques, etc., suivant les indications de la nature (1), dont il doit se montrer en toutes choses le fidèle ministre. Voilà comment les maladies se terminent dans les cas les plus heureux.

Mais il peut se faire que la coction ne s'effectue pas du tout ou s'effectue mal, incomplétement. Dans ce cas il arrive de deux choses l'une : ou bien le principe vital, accablé par l'élément morbide, succombe, et le malade meurt; ou bien la lutte entre le principe vital et l'élément morbide continue, un nouveau travail de coction commence et doit s'accomplir dans une période limitée de jours, comme le premier. Ce second travail peut à son tour avoir une terminaison heureuse ou malheureuse, complète ou incomplète, ainsi de suite.

La période de jours nécessaire à l'élaboration de la matière morbigène ou à la coction se nommait période critique. On regardait comme la plus parfaite la période quaternaire ou de quatre jours, ensuite la ternaire; enfin, en additionnant ces deux périodes, on formait la septénaire, qui a joui aussi d'une grande considération.

On lit dans le traité *du Pronostic*, § 20 : « Le même nombre de jours qui amène la guérison ou la mort des malades règle les crises des fièvres. Les plus bénignes, celles qui portent avec elles-mêmes les signes les plus rassurants, se terminent en quatre jours ou plus tôt; les plus malignes, celles qui sont accompagnées des signes les plus menaçants, tuent en quatre jours ou plus tôt; telle est la limite de leur première période. La deuxième période arrive au septième jour; la troisième, au onzième; la quatrième, au quatorzième; la cinquième, au dix-septième; la sixième, au

(1) *OEuvres d'Hippocrate*, par M. Littré, t. V. *Traité des humeurs*, § 3, et ailleurs.

vingtième. Ainsi ces périodes des maladies les plus aiguës vont, de quatre en quatre jours, jusqu'au vingtième. Rien de tout cela ne peut se calculer rigoureusement par des jours entiers ; car ni l'année ni les mois ne se comptent en jours entiers. Au-delà, par un même calcul, et par une même progression, on trouve une première période qui est de trente-quatre jours, une deuxième qui est de quarante, et une troisième qui est de soixante. Ce qu'il y a de plus difficile, c'est de diagnostiquer, au début, la terminaison heureuse ou malheureuse des cas où la crise tardera le plus; car les débuts des maladies longues sont extrêmement semblables ; il faut établir son observation dès le premier jour, puis examiner l'état des choses après chaque quaternaire écoulé ; de cette façon, on ne se trompera pas sur la tournure que doit prendre la maladie. La constitution de la fièvre quarte est soumise à un ordre pareil. La terminaison heureuse ou malheureuse des cas où les crises arrivent dans le plus bref délai est plus facile à connaître ; car les débuts en sont extrêmement dissemblables ; les malades qui doivent guérir ont la respiration facile, ne souffrent pas, dorment la nuit, et offrent les autres signes les plus rassurants ; ceux qui doivent périr ont de la dyspnée, du délire, de l'insomnie, et tous les signes les plus alarmants. Puisque ces affections se comportent ainsi, il faut établir les conjectures, suivant le temps et suivant chaque période additionnelle, à mesure que les maladies marchent vers la crise. Pour les femmes, les crises, après l'accouchement, suivent la même règle. » (1)

On voit que, dans cette échelle des jours critiques,

(1) *OEuvres complètes d'Hippocrate*, trad. par E. Littré. Paris, 1840, t. II, p. 169.

chaque période se forme en ajoutant le nombre quatre ou le nombre trois à la période qui précède immédiatement. Pour bien concevoir l'origine et le sens de cette progression, il faut remonter à ce que nous avons dit plus haut du système de Pythagore (1) ; il faut se rappeler que le nombre quatre représentait dans ce système toute substance douée de facultés propres, ayant une existence distincte des autres êtres, comme Dieu, l'homme, une plante, un minéral; d'où il suit que les Asclépiades, héritiers de la doctrine et de la langue symbolique des Égyptiens, ont dû naturellement désigner par le nombre quatre l'entité morbide, parvenue à son entier développement. Par la même raison, le nombre trois, qui représentait l'ensemble des propriétés essentielles de tout être, a pu leur paraître également propre à indiquer la plénitude des facultés de l'entité morbide.

S'il pouvait rester encore quelque doute sur la connexion qui existe entre le système de Pythagore et la théorie des jours critiques, le passage suivant lèverait toute incertitude à cet égard : « Un médecin, dit-on, qui ne néglige rien de ce qui peut contribuer au rétablissement des malades doit observer ce qui se passe tous les jours. Entre ceux de nombre pair, les plus importants sont le quatorzième, le vingt-huitième et le quarante-deuxième ; quelques uns font dériver cette propriété de la perfection de ces nombres, dans la manière dont ils sont composés d'autres nombres entiers. Il serait trop long pour le présent d'exposer leurs raisons. Il suffit de dire qu'ils ont égard au ternaire et au quaternaire (2). »

(1) Voyez page 120 et suiv.

(2) Voyez le *Traité de la grossesse à sept mois*, § 3; traduct. de Gardeil.

Comme la nature ne s'assujettit pas à nos limitations arbitraires, il arrivait souvent que la durée des maladies ne répondait pas à un nombre exact de périodes quaternaires et ternaires. On fut donc obligé de changer plus d'une fois la manière de compter les jours critiques. L'opinion varia beaucoup à cet égard, même dans les temps anciens. L'auteur du traité *des Maladies* développe dans son quatrième livre une théorie physiologique et pathologique, d'après laquelle tous les jours impairs sont censés des jours critiques (1). Cependant elle se trouvait encore maintes fois en défaut, et l'on était obligé de convenir que la règle des jours impairs comportait d'assez nombreuses exceptions; Hippocrate lui-même en signale quelques unes. On lit, entre autres choses, dans le troisième livre *des Épidémies*, section troisième, § 12 :

« Toutes les maladies offraient, il est vrai, et la difficulté des crises, et l'absence de crise, et la longue durée; mais cela se remarquait beaucoup plus dans celles-ci. Peu eurent une crise vers le quatre-vingtième jour; chez la plupart la maladie cessait à l'aventure. »

Malgré le vague désolant qui régnait dans la détermination des jours critiques, la doctrine des crises s'est maintenue jusqu'à nos jours. Pinel, un des esprits les plus philosophiques de notre époque, écrivait, sur la fin du dernier siècle : « Je suppose qu'on n'est pas assez peu éclairé pour croire qu'on peut suspendre à l'aide de quelques médicaments le cours d'une maladie aiguë, telle qu'une fièvre essentielle ou une phlegmasie, et qu'au contraire on commence par compter les jours écoulés depuis leur invasion pour reconnaître quelle est leur période ac-

(1) Voyez §§ 9, 12, 13 et 14; Gardeil.

tuelle. On sait que les fièvres inflammatoires, ainsi que les gastriques, durent en général jusqu'à la fin du premier, deuxième et quelquefois troisième septénaire, mais que les fièvres rémittentes gastriques s'étendent le plus souvent jusqu'au sixième ou septième, quelque méthode ou traitement qu'on emploie, et qu'elles peuvent durer plusieurs mois, si elles sont exaspérées par un traitement trop actif (1). »

Landré-Beauvais, auteur d'un traité *de Séméiotique*, s'exprime ainsi : « Hippocrate, observateur habile et historien véridique, avait établi la doctrine des crises : Asclépiade et les méthodistes, guidés par la prévention, nièrent les crises et les jours critiques. Ils accusèrent Hippocrate de s'être laissé entraîner par les dogmes de Pythagore sur les nombres; ils attaquèrent Galien, qui était resté fidèle aux principes contenus dans les écrits du père de la médecine... Asclépiade a eu bien des imitateurs dans les siècles suivants : Celse a été le plus illustre; mais peut-on adopter le sentiment de ceux qui refusent d'admettre les crises, lorsqu'il a été combattu successivement et d'une manière victorieuse par Galien, Duret, Baillou, Fernel, Sydenham, Forestus, Stahl, Baglivi, Van-Swiéten, Stoll, Pinel, et lorsque tous les jours l'observation clinique vient confirmer celle de ces grands maîtres (2) ? »

Une opinion médicale qui a traversé tant de siècles et qui arrive jusqu'à nous, entourée de noms si respectables, mérite un examen approfondi. Nous devons présumer, jus-

(1) *Nosogr. philos.*, Introduct., p. 35 de la 3e édition.

(2) *Diction. des scienc. médicales*, au mot CRISES, t. VII, p. 376.

qu'à preuve du contraire, qu'elle n'est pas un pur jeu de l'imagination, et qu'elle a quelque fondement dans l'observation de la marche naturelle des maladies.

Je ferai remarquer d'abord que la connexion qui existe entre la doctrine des crises et les dogmes de Pythagore, connexion qu'on essaierait en vain de nier, ne préjuge rien ni pour ni contre la vérité de cette doctrine. Toute la question est de savoir s'il y a des maladies qui proviennent ou semblent provenir de quelque substance délétère solide, liquide ou gazeuse, introduite dans l'économie, et provoquant de la part de celle-ci une réaction qui se manifeste par une succession à peu près constante de symptômes. Or, il n'est pas douteux qu'il y a des maladies de cette nature. Nous citerons en premier lieu les fièvres provenant d'émanations végétales, fièvres autrefois si fréquentes et si meurtrières, qui affectent ordinairement la forme périodique quotidienne, tierce ou quarte. Je citerai encore les fièvres éruptives, telles que la variole, la rougeole, la vaccine, la suette, la miliaire, etc., qui ont des phases bien marquées d'incubation, d'éruption, de desquamation. Il est vrai que certains auteurs prétendent que ces dernières maladies sont d'origine, j'ai presque dit d'invention moderne; mais c'est là une opinion controversée et très controversable, comme je le prouverai en son lieu. Admettons toutefois qu'elle soit démontrée, on ne pourra disconvenir que si des maladies nouvelles, à périodes fixes, ont surgi depuis Hippocrate, d'anciennes ont pu s'éteindre, et dans cette hypothèse il y aurait compensation.

Ainsi donc il a existé et il existe encore une classe très nombreuse de maladies, à périodes à peu près constantes; et c'est en grande partie sur l'observation de ce phénomène

remarquable qu'a été fondée la doctrine de la coction et des crises. Rappelez-vous en outre une remarque que j'ai déjà faite, savoir, que l'attention des Asclépiades s'était portée de préférence sur les maladies aiguës, et, parmi celles-ci, sur les épidémiques principalement. La plupart des relations cliniques qu'ils nous ont transmises sont relatives à des épidémies. Or, les affections fébriles, à périodes réglées, ont presque toutes coutume de régner épidémiquement.

Quel est donc le reproche qu'on peut légitimement adresser à Hippocrate et à ceux qui ont adopté sa théorie des crises? C'est d'étendre à toutes les maladies ce qui n'est vrai que d'un certain nombre; c'est, en un mot, d'avoir trop généralisé une idée, défaut le plus commun de tous les systèmes, comme cela a été démontré (1).

---

§ II. Théorie des quatre éléments et des quatre humeurs.

Après la théorie de la coction et des crises, celle qui domine le plus dans les livres hippocratiques, c'est la doctrine des quatre éléments ou des quatre qualités élémentaires, le chaud, le froid, le sec, l'humide, et des quatre humeurs cardinales, le sang, la bile, l'atrabile, la pituite. Elle passe communément pour une invention du père de la médecine grecque : tel est l'avis de tous les commentateurs et de tous les historiographes, entre autres de Galien, qui adopta cette doctrine, l'étendit, la perfectionna à sa manière, et la fit régner exclusivement après lui. La théorie des quatre éléments et des quatre humeurs se combine très

(1) Voyez pages 178, 179.

bien avec celle de la coction et des crises, dont elle paraît être le complément.

Empédocle d'Agrigente, dont il a été parlé plus haut (1), fut le premier qui introduisit dans la physique la considération des quatre éléments ou des quatre formes élémentaires, l'une appelée terrestre ou solide, l'autre aqueuse ou liquide, la troisième aérienne ou gazeuse, la quatrième ignée ou éthérée. Cette dernière, dont les anciens n'avaient qu'une idée fort vague, répond à ce que l'on nomme, dans la physique moderne, fluide impondérable.

Empédocle admettait, selon la doctrine de son maître Pythagore, deux principes de toutes choses : l'un actif, intelligent, impalpable, qui est Dieu; l'autre passif, dépourvu de propriétés, n'affectant aucune forme précise, mais susceptible de prendre celles que le Créateur voudrait lui donner, et désigné sous le nom de matière amorphe. Le philosophe d'Agrigente ajoutait à cela que la matière amorphe avait reçu du principe intelligent quatre modes fondamentaux ou élémentaires d'existence, et que ces quatre modalités principales de la matière, combinées diversement, constituaient tous les corps de la nature; en sorte qu'il n'y a, d'après ce système, aucune substance matérielle qui ne renferme les quatre éléments unis dans des proportions variables.

L'élément qui entre dans la composition d'un corps pour une quantité plus grande détermine la forme permanente de ce corps : ainsi l'élément terrestre domine dans les solides, l'aqueux dans les liquides, l'aérien dans les vapeurs ou les gaz, l'élément igné dans l'éther ou le fluide impon-

(1) Voyez page 129.

dérable. Voilà comment ce philosophe expliquait les variétés des corps, en conservant le dogme pythagoricien de l'homogénéité de la matière.

L'admission de quatre formes élémentaires ou primitives n'était pas, comme on pourrait le croire, le rêve d'une imagination exaltée ; l'observation attentive de quelques phénomènes très remarquables en avait suggéré l'idée, et lui prêtait une apparence de réalité : ainsi l'eau peut passer de l'état liquide à l'état solide ou à l'état aérien sans changer de nature : ainsi, dans les phénomènes de la combustion, le bois, surtout quand il est vert, laisse suinter de l'eau par sa surface, il exhale de la fumée, que les anciens regardaient comme un air grossier ; il dépose de la cendre, qui est l'élément terrestre ; enfin il dégage de la lumière et de la chaleur, c'est-à-dire du feu, le plus subtil des éléments, qui monte et se dissipe dans la région éthérée. Là s'arrêtait l'analyse chimique des anciens.

Je ne pousserai pas plus loin cette exposition du système des quatre éléments ou des quatre formes primitives, qui servait à expliquer la diversité infinie des corps sans détruire le dogme de l'homogénéité de la matière. Il me suffit d'avoir montré qu'il n'était ni ridicule ni absurde avant les découvertes de la chimie moderne ; j'ajouterai encore que les chimistes eux-mêmes, après avoir augmenté indéfiniment le nombre des éléments, tendent à le restreindre, et ne sont pas très éloignés de revenir au dogme de l'homogénéité de la matière par la théorie des équivalents.

Telle était à son origine la doctrine des quatre éléments que Platon et Aristote adoptèrent, et qu'ils appuyèrent par des considérations nouvelles, extrêmement subtiles, comme nous le verrons plus tard. Cette doctrine, lorsque Hippo-

crate parut, avait toute la force et tout l'attrait de la nouveauté; il n'est pas étonnant que ce médecin philosophe l'ait prise pour base et pour modèle de sa théorie médicale. Nous allons voir par quelle suite de raisonnements il y fut conduit.

Il commence par établir que, pour bien connaître l'homme, il faut l'étudier avec les lumières de la médecine, c'est-à-dire à l'état de santé et à l'état de maladie. Il réfute l'opinion des philosophes qui prétendaient que l'homme est formé d'un seul élément, en leur objectant surtout le peu d'accord qui règne entre eux quand il s'agit de se prononcer sur la nature de cet élément unique; les uns affirmant qu'il est du feu, d'autres de l'air, celui-ci de l'eau, celui-là de la terre. « Or, dit-il, qu'ils partent tous d'un même principe et qu'ils en déduisent des assertions très différentes, cela prouve qu'ils ne s'entendent pas bien eux-mêmes (1). »

« Quant aux médecins, ajoute-t-il, il y en a qui soutiennent d'abord que l'homme n'est que sang, d'autres qu'il n'est que bile, d'autres qu'il n'est que pituite; ils font chacun ensuite le même raisonnement : ils assurent que l'être est un, quelque nom qu'on veuille lui donner, et que cette substance unique change de forme et de puissance suivant qu'elle y est forcée par le chaud ou par le froid... Je dis, quant à moi, que si l'homme était une seule chose, il ne ressentirait jamais de douleur; car qu'est-ce qui pourrait exciter de la douleur en lui, s'il n'était qu'un? supposé même qu'il en éprouvât, le remède devrait n'être qu'un. Or, les remèdes sont très divers... Celui qui dit que l'homme n'est que sang devrait se montrer toujours le

(1) *Traité de la nature de l'homme*, § 1.

même et ne jamais changer, ou du moins devrait-il assigner, soit une partie de l'année, soit une époque de la vie où l'on peut ne voir dans l'homme que du sang ; car, pour être certain que son opinion est fondée, il faudrait qu'il y eût du moins un temps où l'on vît seulement en l'homme ce qui seul le constitue. Ceci s'applique pareillement à ceux qui prétendent qu'il n'est que bile ou pituite (1).

» D'abord la génération de l'homme ne peut pas venir d'une seule chose ; car comment ce qui est un engendrerait-il sans se mêler à autre chose ? S'il ne se fait pas un mélange entre des êtres divers de même nature, il n'y a point de génération d'un être semblable au nôtre. De plus, si le chaud et le froid, le sec et l'humide ne se tempèrent l'un l'autre convenablement, et si l'un prédomine trop, la génération ne s'opère point... Pareillement, lorsque l'homme meurt, chacune des choses dont il est composé se porte en un lieu différent, suivant sa nature : l'humide retourne vers l'humide, le sec vers le sec, le chaud vers le chaud, le froid vers le froid...

» Le corps de l'homme renferme du sang, de la pituite et deux sortes de bile, la jaune et la noire : telle est sa nature ; c'est par ces choses qu'il se porte bien ou mal. Il se porte bien lorsque chacune d'elles se trouve en lui dans la juste proportion de quantité et de force, mais surtout lorsqu'elles sont bien mêlées ; il est malade lorsque l'une d'elles excède ou est en défaut, ou se sépare ne faisant point son mélange ; car, lorsqu'elle se sépare, non seulement l'endroit où elle manque doit être affecté, mais, de plus, celui où elle se

(1) *Ibidem*, § 2 ; traduction de Gardeil.

jette, se trouvant surchargé, éprouvera des douleurs et du travail...

» J'ai annoncé que je ferais voir que les choses dont l'homme est composé y restent toujours les mêmes, de l'aveu général, et comme le prouve l'examen de leur nature. Or, le sang, la pituite, la bile jaune et la noire sont toujours les mêmes, de l'aveu général, car aucun de ces mots n'est équivoque et ne peut causer d'amphibologie. En second lieu, ces choses sont bien distinctes par leur nature : la pituite ne ressemble nullement au sang, ni le sang à la bile, ni la bile à la pituite. Comment pourrait-on les confondre, puisqu'à la vue seule on les reconnaît, et qu'elles diffèrent par la couleur ? Également, si on les touche, elles ne paraissent pas une même chose au tact ; leur chaleur ou leur fraîcheur, leur consistance ou leur fluidité, les différencient encore. Si on prend un remède qui agit sur la pituite, c'est la pituite qui est vomie ; si le remède agit sur la bile, on rend de la bile ; et si le corps est blessé, le sang coulera. Cela arrive ainsi en toute saison, à tout âge, en tout temps... Donc l'homme est bien réellement constitué par ces quatre humeurs, qui se montrent toujours en lui sans qu'il soit besoin de raisonnement pour les y faire apercevoir (1). »

L'auteur, après avoir établi sa doctrine par des raisonnements et des observations qu'il croit sans réplique, et avoir réfuté les objections de ceux qui professaient une doctrine contraire, continue ainsi l'exposition de la sienne : « La pituite augmente dans l'homme pendant l'hiver ; c'est aussi l'humeur la plus analogue, par sa nature, à cette sai-

(1) *De la nature de l'homme*, § 3, 4, 5 ; Gardeil.

son, car elle est la plus froide, comme il est aisé de s'en assurer. Si l'on touche successivement de la pituite, de la bile et du sang, on trouvera que la première est la plus froide... Dans le printemps, le sang augmente, car il a, par sa nature, de l'affinité avec la constitution de cette partie de l'année; il est chaud et humide. La bile s'accroît en été par la même raison; et en automne, c'est l'atrabile qui devient plus abondante et plus forte (1). »

Hippocrate explique ensuite sommairement comment les maladies s'engendrent, tantôt par l'influence des saisons, tantôt par celle du régime, ou du tempérament, ou de l'air qu'on respire. Enfin, il établit la règle générale de toutes les guérisons, laquelle consiste, selon lui, à faire l'opposé de ce qui a produit la maladie (2).

Quelque opinion que l'on se forme de ce système, au point de vue de nos connaissances actuelles, on est forcé de convenir qu'uni à la théorie de la coction et des crises, avec laquelle il s'allie parfaitement, il offrait une interprétation assez vraisemblable des phénomènes physiologiques qui avaient frappé le plus l'attention des observateurs à cette époque. En effet, ces phénomènes, quels qu'ils soient, ne peuvent provenir que de l'action composée des forces vitales et des forces physico-chimiques, qui agissent simultanément sur l'économie animale. Or, la théorie de la coction exposait les lois d'après lesquelles le principe vital est censé exercer son activité; celle des éléments et des humeurs montrait l'influence des forces inorganiques et les lois suivant lesquelles cette influence s'applique aux corps organisés.

(1) *Ibidem*, § 7.
(2) *Ibidem*, § 8, 9, 10.

Ces deux théories réunies constituaient l'ancien dogmatisme, doctrine originaire de l'école de Cos, et dont Hippocrate est regardé comme le principal auteur. Dans cette doctrine, les humeurs jouent le rôle d'éléments physiologiques ou secondaires : ce sont des agents, doués de propriétés diverses ou mêmes contraires, mis à la disposition du principe vital, qui seul leur imprime une direction bonne ou mauvaise. Mais ces agents peuvent contracter quelquefois des propriétés délétères, par suite de l'action des forces extérieures non soumises au principe vital.

Les forces extérieures admises par les anciens étaient, comme nous l'avons vu, de quatre espèces, le chaud, le froid, le sec et l'humide, que l'on peut très bien réduire à deux, l'augmentation ou la diminution du calorique, l'augmentation ou la diminution de l'humidité. Ici se révèle la pauvreté de la physique et de la chimie des anciens ; ils n'avaient aucune idée ni de la pression atmosphérique, ni de la composition de l'air et de ses divers mélanges, ni de l'électricité, ni du phénomène chimique de la respiration, ni d'une foule d'autres phénomènes et d'autres influences. Ils ne possédaient même sur l'action du calorique et de l'humidité que des aperçus vagues et superficiels, et ne considéraient cette action que relativement aux humeurs du corps humain, sans tenir compte des modifications non moins importantes que les solides en éprouvent. En outre, ils prêtaient à nos humeurs des qualités imaginaires, dérivées des éléments qui étaient censés dominer dans leur composition ; ils faisaient entre ces humeurs et les saisons de l'année des rapprochements plus poétiques que réels.

Les Asclépiades, imbus des mêmes dogmes que Pythagore, croyaient à l'existence d'une harmonie parfaite entre

l'univers, ou le *macrocosme*, et l'homme, ou le *microcosme*. C'est pour cela qu'ils avaient admis quatre humeurs dans leur physiologie, quoique l'observation ne leur en montrât distinctement que trois, le sang, la bile et la pituite : aussi la quatrième humeur a-t-elle été l'objet de beaucoup d'incertitudes et d'obscurités chez les auteurs hippocratiques. Les uns, l'assimilant à l'élément terrestre, l'appelaient atrabile, lui attribuaient des propriétés extrêmement actives, la regardaient comme la cause des affections les plus graves; les autres, l'assimilant à l'élément liquide, lui donnaient le nom d'eau, et la regardaient à peu près comme nulle dans la production des maladies. On disait : Le cœur est le réservoir du sang, la tête celui de la pituite, le foie celui de la bile, et la rate celui de l'eau (1).

Si, moins asservis à leurs préjugés philosophiques, ces médecins eussent consulté davantage l'observation, ils auraient pu découvrir des rapports plus vraisemblables entre les humeurs du corps et les saisons de l'année; ils auraient pu trouver, par exemple, que l'action prolongée du froid humide, vers la fin de l'automne et le commencement de l'hiver, dans les climats tempérés de la Grèce, développait l'humeur et le tempérament lymphatiques ou pituitaires, ainsi que les affections catarrhales; que la constitution humide et chaude de la fin de l'hiver et du printemps disposait aux maladies franchement inflammatoires et aux hémorrhagies; enfin que la chaleur sèche de l'été et du commencement de l'automne activait la sécrétion de la bile,

(1) *Traité de la génération*, § 4. — *Traité des maladies*, livre IV, 1, 2 et suiv.; Gardeil.

favorisait le règne des fièvres bilioso-inflammatoires et bilioso-putrides; mais il eût fallu alors renoncer à l'harmonie pythagoricienne des quatre humeurs avec les quatre éléments et les quatre saisons.

Malgré ses erreurs et ses imperfections, la doctrine du dogmatisme est la plus ingénieuse, la plus complète de toutes les doctrines médicales de l'antiquité; elle répondait mieux qu'aucune autre aux besoins et aux tendances de la science antique : aussi fut-elle reçue avec admiration et adoptée, non seulement par la généralité des médecins, mais encore par les plus grands philosophes. Nous aurons lieu d'en parler encore plus d'une fois, à propos des modifications qu'elle a subies pendant son long règne.

Que penser maintenant de ceux qui attribuent à Hippocrate la gloire d'avoir séparé la médecine de la philosophie, et de ceux qui lui attribuent la gloire toute contraire d'avoir uni la philosophie à la médecine? Que ces personnes ne s'entendent pas bien elles-mêmes, comme disait Hippocrate de ceux qui ne voyaient dans l'homme qu'un seul élément.

Il est certain, en effet, qu'on avait philosophé sur la médecine avant Hippocrate; il est certain également qu'Hippocrate a philosophé comme les autres, et qu'il partageait les préjugés de son siècle sous beaucoup de rapports; mais, sous quelques rapports aussi, sa philosophie se distingue de celle de ses contemporains par une sagesse et une profondeur plus grandes. Il rappelle sans cesse aux philosophes et aux médecins cette maxime, trop souvent négligée par eux et quelquefois par lui-même, que *l'on ne peut bien connaître la nature de l'homme sans le secours de l'observation médicale*, *et que l'on ne doit rien affirmer*

concernant cette nature qu'après en avoir acquis la certitude par le témoignage des sens ; maxime diamétralement opposée aux dogmes de Pythagore; maxime qui renfermait le germe de toute une philosophie nouvelle, que Platon méconnut, et qu'Aristote ne fit qu'entrevoir, ainsi que je le démontre un peu plus loin.

Les autres théories que l'on trouve dans la collection hippocratique n'ont pas, à beaucoup près, l'importance des deux précédentes; elles ne se rencontrent que dans un petit nombre de livres, quelquefois même dans un seul; elles n'ont jamais été adoptées par une grande partie des médecins, et l'on doit les considérer comme des opinions individuelles ou particulières à quelques écrivains. Il y en a cependant parmi elles qui ont fourni la pensée première de grands systèmes inventés plus tard, et, à ce titre, elles méritent une attention spéciale, car elles nous montrent l'origine et l'enchaînement des idées dans ces siècles reculés.

---

§ III. Théorie des fluxions.

Cette théorie, une des plus simples que l'on puisse imaginer, est regardée comme antérieure à Hippocrate. Elle règne dans deux traités, celui des *Lieux dans l'homme*, et celui *des Glandes*. Quelques extraits de ces deux livres nous en donneront une idée suffisante.

On lit dans le premier : « Les fluxions sont causées par le froid, en ce que les chairs et les veines de la tête se condensent, si le froid les frappe quand elles sont chaudes. Alors elles se rétrécissent, de manière que l'humeur qui y est con-

tenue en est exprimée. Les chairs mêmes sont obligées de la verser, en diminuant de volume. La contraction de la peau, en serrant les racines des cheveux, les fait se dresser. Les liquides comprimés ainsi se répandent partout où ils peuvent.

» Les fluxions sont causées par le chaud, en ce que les chairs se raréfient quand elles s'échauffent; leurs pores sont élargis, et l'humeur qu'elles contiennent est atténuée, en sorte qu'elle cède facilement à toute compression. Plus la raréfaction est grande, plus il se fait d'épanchement, surtout lorsque les chairs se trouvent pleines d'humeurs; ce qu'elles ne peuvent plus en contenir s'échappe alors de toutes parts. Lorsqu'une fois elles se sont fait une voie, elles s'écoulent par cet endroit, jusqu'à ce que, le corps se desséchant, la voie se rétrécit. Comme toutes les parties sont en communication, l'humidité qui s'y trouve est attirée par les parties sèches. Le corps de l'homme étant perméable, il est facile à celles qui ne sont point imbibées ni augmentées de volume d'attirer l'humeur, surtout si ce sont les inférieures qui se trouvent sèches et les supérieures chargées d'humidité, ainsi que cela a lieu en effet : car il y a dans le haut plus de veines que dans le bas; et les chairs de la tête, qui sont plus minces, ont moins besoin d'humidité. Le chemin se trouve ainsi plus facile, des parties humectées vers les sèches, outre que toute partie sèche attire l'humidité. On ne peut d'ailleurs nier que les humeurs ne tendent naturellement vers le bas, quelque légères qu'elles puissent être, et quelle que soit la force qui les meut (1). »

Il est difficile de faire preuve en si peu de mots de tant

(1) *Traité des lieux dans l'homme*, §§ 16 et 17. Gardeil.

d'ignorance sur la conformation de nos parties, sur les lois de la physiologie et sur celles de la physique. On n'attend pas sans doute de moi une réfutation sérieuse des erreurs grossières qui sont comme entassées à plaisir dans ces quelques lignes. Je me contenterai de faire observer que le corps de l'homme y est assimilé, tantôt à une éponge qui absorbe l'eau ou qui la laisse échapper, suivant le degré de compression qu'elle éprouve ; tantôt à un crible dont les pores, dilatés par la chaleur, laissent un libre passage au liquide, ou, resserrés par le froid, le retiennent fortement. Quant aux forces organiques ou vitales dont les effets sont si patents, si admirables, non seulement dans la machine humaine, mais encore dans les végétaux, il n'en est pas plus question que si elles n'existaient point !

L'auteur de ce livre admet sept espèces de fluxions : la première se porte aux yeux, la seconde au nez, la troisième aux oreilles, la quatrième à la poitrine, la cinquième à la moelle de l'épine, la sixième aux vertèbres et aux chairs, la septième enfin, qui coule plus lentement qu'aucune autre, engendre la sciatique et les rhumatismes. C'est ainsi qu'il explique la formation de toutes les maladies (1).

Quant aux traitements, ils sont dignes d'une telle étiologie. Je n'en citerai qu'un seul, par lequel on pourra juger des autres. « Pour guérir la convulsion (est-il dit § 61), il faut mettre un brasier de feu de chaque côté du lit; faire prendre en boisson de la racine de mandragore, à une dose qui ne jette point dans la fureur, et appliquer des sachets chauds aux tendons de la nuque. » Les traducteurs et les commentateurs sont fort embarrassés pour trouver un

(1) *Ibidem*, §§ 18, 19, 20, 21, 22.

sens raisonnable à ce passage, parce que la méthode curative qui y est tracée choque au dernier point leurs idées ; mais ils ne font point attention que cette méthode découle naturellement de l'étiologie ci-dessus indiquée. En effet, si les convulsions proviennent de la trop grande humidité de la tête, il est tout naturel qu'on s'efforce de diminuer cet excès d'humeur à grand renfort de brasiers allumés et de sachets chauds.

Je compléterai l'exposition de cette théorie par quelques extraits de la petite monographie sur les glandes. L'auteur débute ainsi : « La structure des glandes est telle que je vais l'exposer. Elles sont de nature spongieuse, point denses, de couleur de graisse. Leur chair ne ressemble point à celle du reste du corps. Elles se distinguent facilement de toutes les autres parties, en ce qu'elles sont grenues. Elles ont beaucoup de veines. Quand on les coupe, elles rendent du sang qui est blanchâtre et séreux. Si on les manie, il semble qu'on touche de la laine grasse ; si on les presse fortement dans les doigts, il en suinte un suc qui ressemble un peu à de l'huile, et leur organisation se détruit.

» Les glandes se trouvent en grand nombre dans l'intérieur du corps, plus fortes dans les cavités qu'autour des articulations ; il y en a dans tous les endroits humides et sanguins. Les unes reçoivent et attirent à elles l'humeur qui vient d'en-haut dans les cavités ; les autres attirent celle qui s'exprime en grande quantité dans le lieu même, ou par le travail des membres qui se passe aux articulations : elles empêchent ainsi qu'il ne se fasse une surabondance d'humeurs dans les chairs. .... Observez aussi que là où il y a des poils, il y a des glandes. Telle est la liaison des poils et des glandes : celles-ci attirent l'humeur, comme je l'ai dit ; les

poils en profitent ; ils naissent à la faveur de la nourriture que les glandes leur procureut, et ils croissent en poussant au dehors ce qu'il y a de trop en humeurs. Là où le corps est sec, on ne voit ni poils ni glandes (1). »

Quelques lignes plus bas, l'auteur fait observer que certaines parties, comme les intestins et l'omentum, ont des glandes et pas de poils ; mais il n'est pas embarrassé pour expliquer cette anomalie. « Nous voyons, dit-il, que dans les marais et dans les endroits de la terre trop humides, les semences ne germent point, elles y pourrissent étouffées par le trop d'humidité ; de même dans les intestins, l'abondance d'humeurs l'emporte, et ne laisse point croître de poils (2). »

C'est ainsi que la manie de tout expliquer jette souvent les meilleurs esprits dans des divagations étranges. Nous en verrons bien des exemples, et même des plus célèbres. Les philosophes et les médecins de l'antiquité se seraient crus perdus de réputation s'ils avaient énoncé un seul phénomène sans en donner une interprétation quelconque ; plutôt que de rester court à cet égard, ils faisaient usage des raisons les plus saugrenues. Le petit traité qui me suggère ces réflexions n'est pas certainement un des moins bien faits du recueil hippocratique ; il embrasse, au contraire, son sujet avec tous les détails et tout l'ensemble que comportaient les lumières anatomiques de l'époque : cependant que de divagations ne renferme-t-il pas !

En voici un dernier exemple : « La tête a des glandes, le cerveau lui-même ressemble à une glande ; il est blanc, il est séparé en masses comme les glandes. Il procure aussi

(1) *Traité des glandes*, §§ 1 et 3. Gardeil.
(2) *Ibidem*, § 3.

les mêmes avantages, dégageant la tête de l'humidité qui y abonde, comme je l'ai dit. Le cerveau débarrasse la tête des humeurs qu'il envoie au dehors, jusqu'aux extrémités, au moyen des fluxions qu'il fait épancher sur les diverses parties. Observez que le cerveau est plus grand que les autres glandes (1). Les cheveux ou les poils qui viennent à la tête sont aussi plus grands que ceux qui naissent ailleurs..... C'est de l'abord continuel des humeurs vers la tête, qui ne peut les contenir, et de leur écoulement non interrompu vers les parties qui ont à les recevoir, en se maintenant toujours dans le même état, que proviennent et l'altération des humeurs et les maladies. L'un et l'autre de ces effets peuvent, si on n'y remédie, épuiser entièrement la nature, quoiqu'il y ait de grandes différences dans les divers degrés des maux (2). »

---

§ IV. Théories fondées sur la considération de deux éléments.

Les quatre formes élémentaires de la matière, décrites dans l'avant-dernier chapitre, sont si bien déterminées et si universellement répandues, qu'il était impossible de les méconnaître : aussi aucun auteur ancien n'essaie de les nier; mais quelques uns n'accordent le titre de primitives qu'à deux, ou même à une seule de ces formes, et regardent les autres comme secondaires.

I. Dans le petit traité intitulé : *des Chairs, ou du Commencement de l'homme*, le feu et la terre jouent seuls le

(1) Il ne comprenait pas le foie parmi les glandes.

(2) *Traité des glandes*, § 7.

rôle d'éléments. Le feu est le principe actif : l'auteur le suppose doué d'intelligence, de sagesse, de volonté ; il le confond avec l'âme du monde ou Dieu. La terre est le principe passif ; elle reçoit par l'action du feu, ou son mélange avec lui, toutes les formes apparentes des corps. Au reste, la physiologie développée dans ce livre est fort bizarre, comme on peut s'en convaincre par les extraits suivants :

« Je pense que ce que nous appelons le chaud est immortel, qu'il connaît tout, qu'il voit tout, qu'il entend tout, qu'il sait le passé et l'avenir. Quand toutes choses furent faites, il se porta en grande quantité dans les régions supérieures. Les anciens me paraissent lui avoir donné le nom d'éther. La seconde partie, qui demeura dans le bas, s'appelle la terre ; elle est froide, sèche, dans un grand mouvement, et il y a beaucoup de chaud. La troisième partie, qui se plaça dans le milieu de l'air, a quelque chose de chaud. La quatrième, toute voisine de la terre, est humide et crasse. Après que le tout fut mû d'un mouvement circulaire, il se troubla ; et il resta beaucoup de chaud dans certains endroits de la terre, dans d'autres moins. La quantité en fut considérable, mais le volume petit.

» La terre étant desséchée après un long temps, il s'y engendra de la moisissure, comme nous voyons qu'il en vient aux habits ; et après un autre laps de temps encore très long, ce qu'il y avait de gras et d'humide dans cette moisissure, provenant de la terre, s'étant enfin brûlé, il se forma des os.

» Ce qui était gluant, et qui avait du froid, ne put pas brûler, quoique échauffé, ni devenir humide. Il prit donc une forme différente du reste, et il en résulta des nerfs solides, car le froid n'y était pas.

» Les veines prirent beaucoup de froid. La partie extérieure de ce froid, brûlée par le chaud, forma une enveloppe dense, et devint membrane. Le froid intérieur des veines, fondu par la chaleur, devint liquide par la même cause.

» C'est ainsi que dans l'homme et dans les autres animaux, le gosier, l'estomac, le ventre et les intestins furent également creux.

» Le froid s'échauffant toujours, l'extérieur était brûlé et devenait enveloppe ou membrane : le froid intérieur qui y était contenu, n'étant ni gras ni visqueux, devint humide et se changea en liquide (1). »

L'auteur explique, d'après les mêmes errements, la formation de toutes les parties du corps humain, leur nature, leur nutrition, leurs fonctions diverses.

« Le cerveau, dit-il, est la métropole du froid ; la graisse, la métropole du chaud (2).

» Les veines qui viennent du ventre et des intestins attirent continuellement ce qu'il y a de plus ténu et de plus liquide dans les aliments et dans les boissons. Après que leur mélange s'est échauffé, ce qu'il y a de plus grossier reste, et devient de la fiente, qui va aux gros intestins. La nourriture, arrivée aux diverses parties, se distribue pour fournir à chacune de quoi persister dans sa nature. Celles-ci, arrosées par le suc nourricier, croissent toutes par le chaud, par le froid, par le visqueux, par le gras, par le doux, par l'amer (3). »

(1) *Traité des chairs, ou du commencement de l'homme*, §§ 2, 3, 4, 5, 6, 7. Gardeil.

(2) *Ibidem*, §§ 11, 12.

(3) *Ibidem*, § 27.

II. Le traité du régime, dont nous avons parlé à l'article Hygiène, renferme une doctrine qui a beaucoup d'analogie avec la précédente, mais qui en diffère en ce que l'eau tient ici la place de la terre, et joue le rôle d'élément passif. L'auteur commence par examiner quelles sont les connaissances nécessaires pour bien écrire sur le régime de l'homme, et il met au premier rang la connaissance de la nature humaine, de son origine, des parties ou des éléments qui concourent à la former. « Si, en effet, on ignore, dit-il, de quoi l'homme est composé dès son commencement, et ce qui domine en lui, comment prescrire ce qui peut lui être utile (1)? » Après avoir donc justifié l'opportunité des considérations physiologiques sur lesquelles il va s'étendre, il entre ainsi en matière :

« L'homme et tous les animaux réunissent en eux deux principes très différents par leur puissance, mais qui concourent pour les divers usages, savoir, le feu et l'eau. Ces deux principes suffisent seuls pour faire agir tout le reste et pour le maintenir. L'un sans l'autre ne suffirait point à l'économie animale ni à quelque autre chose que ce fût. Or, voici quelle est la puissance de chacun d'eux : le feu est la source de tout mouvement; l'eau est la source de toute nutrition... Ils ont chacun des qualités nécessaires : le feu est chaud et sec; l'eau est froide et humide. Ils empruntent encore des qualités l'un de l'autre : le feu emprunte l'humidité de l'eau, car il y a dans le feu une humidité qui vient de l'eau; l'eau emprunte du feu la sécheresse; il y a, en effet, dans l'eau une sécheresse qui provient du feu.

» Nulle chose ne périt entièrement, et il ne se crée rien

(1) *Traité du régime*, livre I, § 2. Gardeil.

de nouveau ; il ne se fait que des mélanges distincts et variés. Les hommes pensent que ce qui vient au jour et qui y croît sort de l'état de mort ; que ce qui disparaît, périt ; qu'il faut s'en rapporter aux yeux plus qu'à la raison, en quoi ils ont tort. Écoutons la raison (1). » L'auteur délaie ensuite cette belle pensée, et ne fait que la gâter par un fatras détestable de physique générale et de métaphysique.

Enfin il arrive à la génération de l'homme, qu'il explique ainsi : « Le mélange des semences se vivifie par l'agitation, et il attire sa nourriture tant des divers aliments que du souffle qui entrent et pénètrent dans le corps de la femme. Au premier temps, le mélange est tout homogène, tandis qu'il est gonflé et raréfié. Ensuite le mouvement et le feu le dessèchent, le rendent ferme... Le feu consume l'humidité intérieure : ce qui se trouve d'une nature plus ferme dans ce mélange devient compacte et sec ; ne pouvant plus fournir d'alimentation au feu, il se durcit d'autant qu'il contient moins d'humidité, et forme ce qu'on appelle les os, les ligaments. Le feu dispose ainsi tout le corps, conformément à sa nature, au moyen de l'humide auquel il imprime le mouvement nécessaire (2). »

A cette anthropogénie passablement fantastique, l'auteur ajoute des rapprochements non moins curieux entre la chaleur vitale et le feu astral. La chaleur du ventre, qu'il appelle la cavité de l'humide, a, selon lui, l'influence de la lune ; la chaleur qui va à la surface du corps ou aux chairs est pareille à celle des astres ; enfin la chaleur du milieu,

(1) *Ibidem*, §§ 4, 5.
(2) *Ibidem*, § 7.

qui s'étend par les vaisseaux au dedans et au dehors, est la plus forte de toutes; elle exerce une influence analogue à celle du soleil. « C'est, continue notre physiologiste, ce feu central qui arrange tout d'après les lois de la nature, procédant sans bruit, n'étant ni tangible ni visible. En lui est l'âme, l'intelligence, la prudence, l'augmentation, le mouvement, la diminution, l'alternation, le sommeil, la veille. Il gouverne tout, en tous lieux et en tous temps, n'étant jamais en repos (1). »

Après avoir fait une application si peu heureuse de ses connaissances astronomiques, le même auteur passe en revue les arts les plus usuels de la vie, celui du devin, celui du fondeur de métaux, celui du foulon, du cordonnier, du scieur de bois, de l'architecte, du musicien, et autres semblables. Il trouve que chacun d'eux offre une imitation du régime de l'homme, une similitude avec certains actes de l'économie animale. Par exemple, en parlant de l'orfévrerie, il dit : « Les orfévres lavent l'or, ils le battent, ils le fondent au feu, à un feu doux. Le grand feu n'est pas ce qui convient. Après l'avoir ainsi préparé, ils l'emploient à toute sorte d'usages. De même, l'homme dépique le froment, il le lave, il le mout, il le cuit; il s'en sert pour se nourrir, sans employer un grand feu. Il lui fait subir aussi, dans la digestion, un changement notable par la douce chaleur du corps (2). »

Lorsque Empédocle réduisait à quatre les formes primitives de la matière; lorsque Hippocrate mettait au jour sa belle théorie de la coction et des crises, tous les deux par-

(1) *Ibidem*, § 7.
(2) *Ibidem*, § 17.

taient d'une observation vraie; tous les deux se fondaient sur des rapports réels qu'une savante analyse leur avait fait découvrir, tandis que les inventeurs des deux théories que nous venons de lire n'ont établi leur synthèse que sur des analogies fausses ou triviales, et à l'aide de rapprochements forcés. Ils ont voulu donner du nouveau, et ils n'ont donné que de l'hypothétique, du bizarre. Mieux eût valu cent fois suivre le sentier battu que de se jeter ainsi dans les écarts d'une imagination déréglée.

III. Aux systèmes physico-physiologiques dans lesquels on n'admet que deux principes générateurs de tous les corps, répond la théorie pathologique d'après laquelle toutes les maladies sont censées provenir de deux humeurs seulement. Cette dernière domine dans les deux principaux traités de pathologie de la collection hippocratique; mais elle n'y est point pure et exempte de mélange; on y rencontre en même temps des traces de la doctrine des quatre humeurs. Voici, en effet, ce qu'on lit dans un de ces traités: « Toutes les maladies, si elles sont internes, proviennent de la bile ou de la pituite; si elles sont externes, de divers accidents: outre le chaud et le froid excessifs, le sec et l'humide surabondants... La mélancolie produite par la bile noire jette dans la paralysie (1). » Un peu plus loin, on lit encore: « Ceux que l'atrabile tourmente tombent dans les maladies, toutes les fois que le sang est surmonté par la bile et par la pituite (2). »

Le second traité de pathologie, où règne la théorie des deux humeurs, est intitulé: *Des affections*. On y trouve le

(1) *Traité des Maladies*, livre Ier, § 2. Gardeil.

(2) *Ibidem*, § 29.

même alliage que ci-dessus, comme on peut s'en assurer en lisant seulement les paragraphes 1er et 36e.

---

§ V. Théorie d'un seul élément.

Les physiologistes qui ne considèrent dans l'économie animale qu'un seul élément ne prétendent pas dire par là que l'homme soit formé d'une substance unique, diversement modifiée ; mais ils veulent faire entendre que parmi les éléments qui entrent dans la constitution de l'homme, il en est un qui domine tous les autres par son énergie ou son activité, et concourt d'une manière prépondérante, sinon exclusive, à la production des phénomènes physiologiques et pathologiques. Ramener à l'unité les forces actives de la nature, tel a été le rêve de bien des physiologistes et de bien des physiciens ; mais jusqu'à présent toutes les hypothèses imaginées dans ce but n'ont abouti qu'à des utopies.

La collection hippocratique renferme deux livres où règne la doctrine d'un seul élément : l'un est un traité d'embryologie, intitulé : *De la nature de l'enfant*, assez bien fait, assez complet pour l'époque, et qui semble être la suite du livre *de la Génération*. L'autre est un traité fort court de pathologie générale, qui a pour titre : *Des vents*. L'air, le souffle, ou, comme l'appelaient les Grecs, le pneuma, joue dans ces deux traités le rôle de principal agent ; mais son influence est considérée dans le premier d'une manière beaucoup moins nette et moins exclusive que dans le second.

On lit dans celui-ci : « Une chose importante à découvrir, c'est la cause des maladies ; c'est l'origine, la source

des maux qui s'engendrent dans le corps. Quiconque connaîtrait bien la cause d'une maladie serait capable d'y apporter remède, en y appliquant le contraire du mal, dès son origine (1). »

Après avoir posé la nécessité de remonter à la cause des maladies pour les guérir, l'auteur continue ainsi : « La nature de toutes les affections est la même ; celles-ci ne diffèrent qu'à raison de leur siége. Je pense qu'elles ne se montrent sous tant de formes diverses qu'à cause de la grande diversité des parties où le mal est placé. Leur essence est une ; la cause qui les produit est pareillement une. Mais quelle est cette cause ? c'est ce que je vais tâcher d'expliquer.

» Le corps de l'homme se nourrit de trois choses, des aliments, des boissons et du souffle ; il mange, il boit, il respire. On nomme vents ou esprits le souffle qui est dans le corps ; au dehors, on le nomme de l'air. C'est le souffle qui produit les plus grands phénomènes ; son pouvoir mérite toute notre attention... Rien ne peut se faire sans l'air ; il est présent partout, il remplit l'intervalle immense qui sépare la terre du ciel... il est l'aliment du feu : comment le feu subsisterait-il sans lui ? il ne pourrait durer longtemps... Il n'est pas difficile de reconnaître que l'intérieur de la mer participe également au souffle. Les animaux qui y nagent ne jouiraient pas de la vie, sans la respiration.... Il n'y a rien enfin qui n'éprouve ses effets (2). »

L'auteur examine ensuite plus particulièrement l'influence du souffle pour l'entretien de la vie de l'homme. Il

(1) *Traité des vents*, § 1. Gardeil.
(2) *Ibidem*, § 2.

observe que cette influence est de tous les instants, et que l'homme se passe plus aisément de boire et de manger que de respirer ; d'où il conclut que l'air, étant la chose la plus indispensable à l'économie animale, est aussi celle qui y cause les désordres les plus graves et les plus fréquents. « Il me fallait faire voir, dit-il, que la principale cause des maladies ne provient d'autre chose, sinon de ce que le souffle est ou trop fort, ou trop faible, de ce qu'il se précipite dans le corps, ou de ce qu'il y entre chargé de miasmes. Il suffira d'avoir établi ce principe général ; descendant ensuite dans les détails, j'expliquerai comment chaque maladie en particulier provient du souffle ou de l'air (1). »

De ce que l'air est une des choses les plus nécessaires à la vie, et, si l'on veut même, la plus nécessaire, s'ensuit-il inévitablement qu'il soit la source unique ou du moins la source la plus commune des maladies ? Cela ne me paraît pas démontré. Mais je n'insiste pas sur cette objection générale : c'est surtout devant les faits ou les observations de détails que la plupart des systèmes s'écroulent ; voyons comment le système pneumatique soutient cette épreuve ; cela nous dispensera de plus longs arguments.

Pour expliquer d'après ce système la fièvre qui survient à la suite des fautes de régime, voici ce qu'on dit : « Beaucoup d'aliments introduisent nécessairement beaucoup d'air ; car le souffle entre plus ou moins dans le corps, en proportion de ce qu'on avale, soit liquide, soit solide. C'est pourquoi l'on rend des vents par le haut, après avoir trop mangé ou trop bu. L'air alors, se trouvant froissé et pressé, rompt les cellules dans lesquelles il était contenu ; il en sort en re-

(1) *Ibidem*, § 3.

montant. Le corps se trouve gonflé par l'excès du souffle. Les aliments séjournant dans l'estomac, leur grande quantité devient un obstacle à leur passage dans les entrailles. Le souffle roule dans tout le corps, et il refroidit les parties même les plus sanguines; le froid se porte ainsi jusqu'à la source et à l'origine du sang, d'où il se répand partout : de là naissent les frissons qui précèdent la fièvre. Plus les vents et le refroidissement sont forts, plus aussi les frissons sont violents (1)... »

Je borne là ma citation : le lecteur est, je pense, suffisamment édifié sur la valeur de ce système pathologique, par la manière dont on y rend raison des premiers symptômes fébriles. Qu'il se garde cependant de prendre en pitié les écrits des anciens, à cause des erreurs théoriques que nous y découvrons ; qu'il songe qu'en fait de théorie les modernes, même le plus haut placés dans l'estime publique, ne sont pas exempts d'illusions, qui apprêteront aussi à rire un jour à ceux qui les considéreront d'un autre point de vue que nous et avec des lumières supérieures aux nôtres. Les déceptions de la science antique doivent seulement nous rendre circonspects et nous faire accepter avec réserve les assertions de la science contemporaine.

---

§ VI. Théorie d'un excédant quelconque.

Nous avons vu dans le chapitre précédent la synthèse poussée jusqu'à sa dernière limite ; tous les phénomènes de l'économie animale assimilés les uns aux autres, et rattachés par le lien d'une cause commune, malgré leur variété

(1) *Ibidem*, § 6.

infinie et leurs énormes différences. Mais pour en venir là, pour n'apercevoir dans la formation de l'homme, dans le développement de ses parties et l'exercice de ses facultés, que les modifications diverses d'un seul agent, tel que le feu ou l'air, il fallait prêter à cet agent matériel des qualités imaginaires, lui supposer un instinct, une intelligence, une volonté, qu'aucune observation ne démontre; il fallait, en un mot, torturer les faits et créer un monde fictif comme ces malades pour qui tous les objets ont la même couleur.

Ces utopies que l'esprit enfante, à force d'abstractions, dans le silence du cabinet, s'évanouissent d'ordinaire en présence du monde réel ou de la vérité phénoménale. Pour les dissiper, il suffit de les comparer avec l'observation journalière, de les mettre à l'épreuve des nécessités de la pratique: c'est ce que fit très habilement l'auteur de la théorie que nous allons examiner. Le livre qui la contient est intitulé: *De l'ancienne médecine*, et passe à juste titre pour un des plus recommandables de la collection. Remontant jusqu'à l'enfance de l'art, il en découvre les principes, en retrace la marche avec beaucoup de sagacité, et indique la meilleure méthode à suivre pour assurer ses progrès dans l'avenir; il pose enfin les véritables bases de la philosophie médicale.

Les critiques et les historiens sont à peu près unanimes pour classer cet opuscule parmi les œuvres postérieures à Hippocrate. M. Littré, seul chez les modernes, charmé de l'excellente doctrine professée dans ce livre, n'a pas voulu en laisser l'honneur à d'autres qu'au plus illustre des Asclépiades (1). Le principal document sur lequel il s'appuie pour

(1) Voici comment il s'exprime à ce sujet: « Le livre de l'*Ancienne médecine*, si remarquable par la rectitude du jugement et par la pro-

ouvrir un avis contraire à l'opinion commune est un passage de Platon, par lequel ce philosophe, sans désigner précisément le livre de l'*Ancienne médecine*, semble y faire allusion. J'avoue qu'après avoir lu ce passage et le savant commentaire dont M. Littré le fait suivre, je suis resté de l'avis du plus grand nombre. J'ai conservé aussi dans les passages que je cite de ce livre la traduction deGardeil, parce que c'est sur cette traduction que j'avais fait mon premier travail et que par conséquent elle s'adapte mieux à mon argumentation; d'ailleurs elle ne diffère pas essentiellement au fond de celle de M. Littré, et il suffit de les comparer, pour se convaincre promptement que ces deux interprètes expriment les mêmes idées sous des nuances diverses (1).

L'auteur débute par un morceau de polémique dans lequel il démontre que la médecine n'a pas été fondée sur des opinions hypothétiques, incertaines ou obscures, mais sur l'ob-

fondeur des pensées, ne l'est pas moins par la beauté et l'excellence du style; là, la forme est en tout digne du fond. Les périodes, généralement longues, sont construites avec une régularité parfaite; les membres de phrase s'y balancent et s'y complètent de manière à satisfaire aussi bien l'oreille que l'esprit; l'expression, pleine de justesse et de clarté, est toujours grave et ferme, et cependant elle se colore d'intervalle en intervalle, de façon qu'on reconnaît l'écrivain qui, maître de son sujet et de lui-même, s'arrête dans les limites tracées par un goût naturel. C'est certainement un beau morceau de la littérature grecque, et ce traité est un modèle achevé de la discussion scientifique sur les points généraux et élevés de la médecine. » (OEuvres d'Hippocrate, t. 1, *De l'ancienne médecine*, argument, p. 565.)

(1) Je ne puis qu'indiquer sommairement les raisons qui me font pencher du côté de l'opinion commune : 1° le livre *de l'Ancienne médecine* réfute le système des quatre éléments, qui était celui de Platon; il proclame la supériorité de la méthode expérimentale, et Platon, comme nous le verrons plus loin, est le coryphée d'une méthode tout opposée. Comment ce philosophe aurait-il pu proposer pour modèle une

servation manifeste du bien et du mal que l'on éprouve en suivant tel ou tel régime, en faisant telle ou telle chose. Il assure que le meilleur moyen d'ajouter quelques perfectionnements aux découvertes des temps passés, ce n'est pas de se jeter follement dans des voies excentriques et inconnues, mais de suivre avec persévérance la route battue de l'expépérience, qui seule conduit à des progrès réels.

Comme de toutes les hypothèses émises à cette époque pour expliquer les phénomènes de l'économie animale, celle des quatre qualités élémentaires avait pour elle les autorités les plus respectables, Hippocrate, Platon, Aristote et la majorité des médecins, notre philosophe s'attaque hardiment à cette hypothèse-là ; il la réfute d'une manière toute spéciale.

« Tous ceux, dit-il en commençant, qui ont entrepris de parler ou d'écrire de la médecine, et qui ont établi leur doctrine sur l'hypothèse du froid et du chaud, du sec et de l'humide, réduisant ainsi à un ou deux principes la cause de la mort et des maladies de tous les hommes, se sont manifestement trompés dans la plupart des choses qu'ils ont avancées... Je pense donc qu'il ne convient pas dans cet art d'avoir recours à de vaines conjectures, comme on est obligé de le faire en traitant des choses entièrement au-dessus de notre appréciation, qui ne fournis-

doctrine en tout point si contraire à la sienne? 2° Le passage de Platon, considéré en lui-même, semble se rapporter aussi bien au livre *de la Nature de l'homme*, ainsi que le pense Galien, qu'à celui *de l'Ancienne médecine*, comme le présume M. Littré, ce qui ébranle toute l'argumentation de ce dernier. (Voir l'introduction aux *OEuvres d'Hippocrate*, par M. Littré, t. I, p. 294 et suiv., d'un côté; et de l'autre, les premiers paragraphes du livre *de la Nature de l'homme.*)

sent rien de mieux à ceux qui entreprennent d'en parler ou d'en écrire (1). »

Après avoir signalé rapidement ce qu'il convient d'éviter quand on cultive la médecine, l'auteur indique tout aussitôt ce qu'il convient de faire, et l'on peut résumer sa méthode par l'aphorisme suivant : Observer attentivement ce qui est utile ou nuisible à la santé, examiner en quoi chaque chose est bonne ou mauvaise, mais ne mettre aucune subtilité dans cette recherche; s'en tenir purement et simplement au témoignage des sens.

Cette méthode n'était pas entièrement neuve : Hippocrate en avait touché quelque chose dans son livre sur *la Nature de l'homme;* mais il ne s'était pas exprimé en termes aussi formels, aussi explicites, qu'on le fait dans le livre *de l'Ancienne médecine.* L'auteur de ce dernier s'efforce constamment de joindre l'exemple au précepte; il s'approprie en quelque sorte la méthode, par le développement qu'il y donne et les preuves dont il l'appuie.

« Il me semble premièrement, dit-il, qu'en traitant de l'art de guérir, il ne faut avancer que des choses dont tout le monde puisse juger la vérité, attendu que les discours et les recherches du médecin ne doivent avoir d'autre objet que les maladies auxquelles tout le monde est sujet.... C'est nécessairement l'observation d'un bien ou d'un mal manifeste qui a fait chercher et découvrir cet art. On l'a découvert en voyant que les malades se trouvaient fort mal d'user des mêmes aliments que les hommes sains, comme cela se voit encore tous les jours (2). »

(1) *De l'ancienne médecine*, §§ 1, 2. Gardeil.
(2) *Ibidem*, § 3.

« Quelle différence peut-on mettre entre l'invention de l'homme qui a tracé le régime convenable aux malades, qui pratique ce que tout le monde appelle la médecine, qu'on reconnaît généralement pour médecin, et entre l'invention de celui qui, dans les premiers temps, changea l'ancienne nourriture sauvage et agreste en la manière de vivre que tous les hommes suivent aujourd'hui ? Pour moi, je pense que c'est la suite d'une même méthode et une découverte semblable. Le premier a supprimé une nourriture trop forte, trop grossière que la nature humaine ne pouvait assimiler, même dans l'état de santé ; le second a interdit des aliments trop indigestes dans certains cas, eu égard à des circonstances particulières. Il n'y a d'autre différence, à mon gré, sinon que le champ de ce dernier, étant plus varié et plus étendu, demandait par conséquent plus de méditations, plus d'expériences ; mais la première invention n'est pas moins la mère de la seconde (1). »

C'est ainsi qu'il rattache la création de la médecine aux premiers essais tentés par l'homme pour améliorer les conditions de son existence. Il démontre que le même instinct qui l'a porté de bonne heure à faire un choix parmi les aliments qui sont à son usage, à soumettre les uns à la cuisson, les autres à des préparations de diverse nature, afin de les rendre d'une digestion facile ou d'un goût plus agréable ; que le même instinct, dis-je, lui avait suggéré aussi l'idée de chercher des adoucissements contre la douleur, et que l'expérience lui avait appris peu à peu à ne pas suivre dans la maladie le même régime que dans l'état sain, et à user, pour se guérir, d'une foule d'autres moyens.

(1) *Traité de l'ancienne médecine*, § 5.

Les premières règles de l'hygiène et de la thérapeutique n'ayant été le fruit d'aucune hypothèse, mais de l'expérimentation, il conclut de là qu'on ne doit espérer le perfectionnement de ces sciences que de la méthode expérimentale. « Tout homme, s'écrie-t-il, qui rejette les règles approuvées, et qui, prenant un chemin nouveau, se vante d'avoir ajouté quelque chose à l'art, se trompe lui-même et trompe les autres. » Il proscrit toutes les spéculations transcendantes qu'on avait coutume de faire de son temps sur la nature de l'homme et sur l'essence des maladies; il les regarde comme un pur amusement, un jeu de l'esprit.

« Il y a, dit-il ailleurs, certains sophistes, du nombre desquels sont même des médecins, qui prétendent que, pour bien connaître la médecine, il faut savoir préalablement ce que l'homme est dans sa nature, comment il a été d'abord créé et de quoi il est formé. Pour moi, je pense que tout ce que ces sophistes écrivent sur la nature humaine est moins utile aux médecins qu'aux faiseurs de livres, et que l'on ne saurait apprendre quoi que ce soit de certain touchant la constitution de l'homme, si on ne le puise dans l'observation médicale... Ce qui est principalement nécessaire à connaître, concernant la nature, pour tout médecin qui veut réussir à bien exercer son art, se réduit à savoir ce que l'homme est par rapport à ce qu'il mange et à ce qu'il boit, et les changements que chaque chose peut opérer en lui (1). »

On voit avec quelle sagacité notre philosophe rattache les questions de physiologie à la méthode expérimentale. Il en fait de même pour les problèmes de pathologie et de thérapeutique. S'agit-il, par exemple, d'expliquer la géné-

(1) *De l'ancienne médecine*, § 22.

ration des maladies : il n'aura pas recours à des causes occultes, telles que le feu élémentaire, l'humide radical; mais à des causes apparentes et appréciables pour tout le monde, telles que l'excès dans le manger ou le boire, la privation de nourriture, le défaut de préparation ou la mauvaise qualité des aliments. Il ne nie pas que l'excès du chaud ou du froid, du sec ou de l'humide, ne puisse devenir, dans certains cas, une occasion de maladies; mais il assure que ces qualités primitives ne jouent pas le rôle d'agents morbigènes dans toutes les affections ni même dans le plus grand nombre, et il le prouve par des exemples tirés de l'observation journalière.

« Qu'on prenne, dit-il, un homme d'un tempérament faible; qu'on le nourrisse avec du blé, tel qu'il sort de l'aire, avec de la chair crue, et qu'on lui donne à boire de l'eau pure : cet homme éprouvera beaucoup de douleurs; son estomac se dérangera, son corps s'affaiblira, et la vie ne sera pas en lui de longue durée. Quel secours faudra-t-il donc lui donner? Du chaud, du froid, du sec ou de l'humide? Si c'est une de ces qualités qui a fait tout le mal, il faut opérer la guérison par son opposée, comme ils le prétendent. Toutefois le remède le plus sûr et le plus prompt sera de changer la nourriture, de donner du pain au lieu de blé, de la viande cuite au lieu de chair crue, et d'ajouter du vin à la boisson (1). »

Les substances dont l'homme se nourrit sont douées de qualités secondaires, telles que l'amer, le salé, le doux, l'acide, et cent autres, dont les effets sont plus sensibles et plus persistants que les effets des qualités primitives; d'où

(1) *De l'ancienne médecine*, § 11.

notre auteur conclut que les premières doivent donner plus souvent naissance à des maladies que les dernières. Voici comment il représente l'action des principes secondaires sur l'économie animale : « Il y a dans l'homme l'amer, le salé, le doux, l'acide, et cent autres humeurs pareilles, qui ont des puissances différentes, suivant leur quantité et leur degré d'énergie. Toutes ces choses, bien mêlées, et tempérées les unes par les autres, ne sont point sensibles et ne font aucun mal; mais lorsqu'il y en a quelqu'une qui se sépare et qui se trouve seule, elle devient sensible et fait un grand ravage dans le corps. Il en est de même des aliments : ceux qui ne nous sont pas propres sont ou amers, ou salés, ou acides, ou intempérés, ou trop forts : c'est pourquoi ils nous causent les mêmes incommodités que les humeurs dont j'ai parlé; mais ceux qui nous sont convenables n'ont aucune de ces qualités intempérées ou trop fortes. (1). »

Dans les autres théories, on ne tenait pas compte des qualités secondaires, parce qu'on les regardait comme de simples mélanges; mais rien ne prouvait qu'il en fût ainsi. Aucune observation, aucune analyse, n'avaient fait voir comment l'amer, le salé, le doux, l'acide, etc., résultaient de la combinaison du chaud, du froid, du sec et de l'humide. Il était donc rationnel d'étudier les effets des qualités secondaires, tout aussi bien que ceux des qualités prétendues primitives. Il était rationnel d'observer comment chacun de ces principes se comporte, soit lorsqu'il se manifeste spontanément dans les humeurs naturelles du corps, soit lorsqu'il est introduit dans l'économie par les substances alimentaires.

(1) *Ibidem*, § 12.

Voici donc quelle est en général la marche des humeurs intempérées, d'après ce système : « Nous avons tous là-dessus, dit le même écrivain, une expérience entre plusieurs autres, qui me paraît des plus claires et des plus concluantes. Lorsqu'on est enchifrené par le froid, et qu'il survient un flux d'humeur par le nez, n'est-il pas vrai que cette humeur devient plus caustique et plus piquante à proportion de l'abondance de l'écoulemeut ; qu'elle fait enfler le nez, qui s'enflamme et s'échauffe, au point qu'on peut sentir la chaleur en y portant la main ? Si la même fluxion dure longtemps, l'humeur fait des excoriations à cette partie, toute dure et décharnée qu'elle est. Cette ardeur enfin se dissipe, mais comment ? Non pas tandis que l'humeur coule et qu'il y a inflammation, mais lorsque l'humeur devient plus épaisse, moins âcre, mieux cuite, et parfaitement tempérée.

» Il en est de même pour tous les autres dérangements que je prétends provenir de l'âcreté et de l'intempérie des humeurs ; ils ne finissent que lorsque les humeurs sont bien cuites et tempérées. Combien ne voit-on pas de fluxions sur les yeux causées par toute sorte d'âcretés qui ulcèrent les paupières, rongent le haut des joues et les parties qui sont au-dessous, déchirant et détruisant jusqu'à la membrane épaisse qui couvre la prunelle ! Quand et comment se terminent les douleurs, l'ardeur et l'inflammation ? Ce n'est qu'après que les humeurs sont cuites, qu'elles sont devenues épaisses, et ont été transformées en une matière purulente. Or, cette coction se fait par le mélange et le juste tempérament des humeurs (1). »

(1) *De l'ancienne médecine*, § 19.

L'auteur cite encore d'autres exemples, et conclut en ces termes : « Ne doit-on pas prendre pour les causes d'une maladie ce qui, étant d'une certaine façon, est invariablement suivi de cette maladie, et qui, en changeant, amène aussitôt un changement dans l'état du malade, qui enfin, en disparaissant, laisse celui-ci sans maladie (1)? »

La règle qu'on établit ici pour discerner les causes des maladies n'est pas aussi fondée ni aussi infaillible que le pense son auteur ; en la suivant sans discernement, on s'exposerait plus d'une fois à prendre pour la cause d'une maladie ce qui n'en est qu'un symptôme essentiel ou un effet constant. Ainsi, dans les exemples rapportés ci-dessus, les humeurs âcres qui s'écoulent du nez atteint de coryza et des yeux frappés d'ophthalmie ne sont autre chose que des symptômes ou des effets qui accompagnent ces affections presque aussi constamment que l'ombre suit le corps. L'auteur s'est donc mépris en considérant ces humeurs comme la cause des maladies concomitantes, et la règle de pathogénie qu'il a posée admet bien des exceptions. Malgré cela, sa théorie s'éloigne moins de la vérité qu'aucune des précédentes, parce qu'elle ne quitte jamais ou que fort rarement l'observation ; tandis que les autres, partant de quelques notions expérimentales, s'en écartent presque aussitôt pour s'égarer dans le champ nébuleux des fictions. S'il n'est pas vrai de dire que les humeurs qui coulent des yeux ou du nez, quand ces organes sont malades, soient la cause primitive de la maladie, il est certain néanmoins que les humeurs donnent lieu à quelques accidents secondaires, tels que l'ulcération des paupières et des ailes du nez, etc. Elles sont donc en

(1) *Ibidem*, § 19.

même temps effets et cause, comme tout phénomène organique.

Quant aux parties solides du corps, l'auteur du traité de l'*Ancienne médecine* ne les a pas totalement oubliées; il en dit quelque chose dans les derniers paragraphes, et il insiste sur la nécessité d'étudier leur structure, leur configuration. Si l'on trouve que les réflexions de notre physiologiste à ce sujet manquent de développement et de profondeur, je ne le nierai pas; mais je dirai qu'il faut aussi lui tenir compte de l'état peu avancé des lumières de son siècle sur cette branche de la physiologie. Il faut considérer qu'à cette époque l'anatomie descriptive était dans l'enfance, et que l'anatomie pathologique n'existait pas encore, par l'impossibilité où l'on était de se livrer à des dissections régulières. Cet écrivain a donc fait tout ce qu'il était alors possible de faire à cet égard, en insistant sur la nécessité d'acquérir des notions positives touchant la forme et la structure des organes; il a tracé la route qu'on devait suivre, et qu'on a suivie effectivement après lui.

Il ne méconnaît pas non plus l'influence de la force vitale ou de la réaction organique sur le développement, la marche, la terminaison des maladies; il en parle plus ou moins explicitement dans divers endroits, notamment lorsqu'il recommande de faire attention aux crises et aux jours critiques (1).

Ainsi donc, comme je l'annonçais au commencement de ce chapitre, on trouve dans le livre de l'*Ancienne médecine* des recherches précieuses sur l'origine de cet art et sur ses premiers errements; un développement raisonné de la mé-

(1) Voyez § 20.

thode expérimentale déjà conseillée par Hippocrate ; le système pathogénique le plus large qu'on eût encore vu, système qui peut se résumer ainsi : On doit considérer comme cause de maladies tout agent qui affecte notre constitution au-delà de certaines limites, soit qu'il vienne du dehors, soit qu'il réside au-dedans de nous.

---

§ VII. **Résumé des théories hippocratiques.**

La première de ces théories, celle de la coction et des crises, est fondée sur l'observation capitale qu'il existe dans les corps organisés une force intrinsèque répandue dans toutes leurs parties, les faisant sympathiser ensemble, et harmonisant leurs fonctions diverses par une sorte d'instinct vers un but commun. Un des caractères distinctifs de cette force, c'est d'être sujette, pour quelques uns de ses actes seulement, à des intermittences qu'on ne remarque jamais dans les forces brutes. Ces intermittences, qu'on retrouve dans certaines maladies, y produisent des périodes plus ou moins régulières, qu'on nomme périodes critiques ou crises. Mais il y a aussi beaucoup de maladies dans lesquelles ces périodes n'existent pas ou ne sont point appréciables, et les hippocratistes anciens commirent une faute en voulant étendre la théorie des crises à toute la pathologie.

La force ou les forces vitales paraissent inhérentes aux organes et dépendent en totalité ou en partie de la constitution de ceux-ci; il était donc essentiel d'étudier cette

constitution : mais les Asclépiades furent empêchés de se livrer à cette étude par les préjugés contemporains.

D'un autre côté, les forces vitales ou organiques s'exercent sur des substances liquides, solides ou gazeuses, faisant partie de l'économie animale ou venues du dehors. Ces substances, douées de propriétés plus ou moins énergiques, modifient l'action des organes, d'où résulte la nécessité pour le médecin de s'instruire de ces propriétés. Or, la physique et la chimie, qui doivent procurer cette instruction, n'ayant fourni aux anciens physiologistes que des données vagues ou fausses, la théorie médicale a beaucoup varié sur ce point.

La majeure partie des physiciens de l'antiquité reconnaissait quatre formes primitives de la matière et prétendait en faire dériver toutes les propriétés physiques des corps. De même aussi la plupart des médecins admirent quatre humeurs cardinales, d'où ils faisaient dépendre tous les phénomènes physiologiques et pathologiques.

Cependant un petit nombre de physiciens n'ayant voulu reconnaître que deux éléments ou même un seul, à leur exemple, des médecins n'admirent que deux éléments physiologiques, et d'autres un seul.

Au milieu de ce conflit, quelques hommes, plus attentifs et moins prévenus, firent observer que rien ne prouve que toutes les substances matérielles proviennent d'une seule, ou de deux, ou de quatre éléments, et qu'on ne voit jamais le mélange d'une certaine dose de chaud, de froid, de sec et d'humide engendrer, soit l'amer, soit l'acide, soit le doux, soit toute autre qualité prétendue secondaire. Ils concluaient de là que cette division des propriétés physiques des corps en primitives et secondaires était fausse ou du

moins hypothétique, et ils voulaient qu'on n'admît dans la science que des dogmes démontrés expérimentalement. C'était provoquer une réforme théorique pour laquelle les esprits n'étaient pas encore mûrs. Nous verrons ce qu'il en advint dans la période suivante.

CHAPITRE V.

ÉCOLE MÉDICALE DE COS, APRÈS HIPPOCRATE.

L'éclat qu'Hippocrate avait jeté sur l'enseignement des Asclépiades de Cos ne s'éteignit pas avec lui; plusieurs membres de sa famille marchèrent sur ses traces et soutinrent l'honneur de son école : tels furent, entre autres, Thessale et Dracon ses fils, Polybe son gendre, auxquels on attribue quelques uns des écrits faisant partie de la collection hippocratique.

Peu de temps après eux florissaient dans la même école Dioclès de Caryste, surnommé par les Athéniens le second Hippocrate; Praxagore de Cos, le dernier des Asclépiades dont il soit fait mention dans l'histoire de la médecine. Tous les deux avaient composé plusieurs ouvrages qui sont entièrement perdus. Praxagore, que l'on croit appartenir à la famille d'Hippocrate, s'était distingué principalement par ses connaissances anatomiques. Il pensait, comme Aristote, que les veines tirent leur origine du cœur; il ne confondait point ces vaisseaux avec les artères, ainsi que le faisaient beaucoup de ses prédécsseurs et Hippocrate lui-même; mais il croyait que celles-ci ne contiennent que de l'air ou de

l'esprit vital. On présume qu'il avait disséqué des cadavres humains.

Praxagore remarqua le premier l'étroite liaison qui existe entre les changements du pouls et l'état dynamique de l'économie. Le premier il essaya de donner une explication de ce singulier phénomène, et il jeta ainsi les fondements de la sphygmologie, car avant lui les médecins y faisaient peu d'attention. Les livres hippocratiques signalent rarement les pulsations artérielles parmi les symptômes des maladies, et lorsqu'ils en parlent, ils n'y attachent qu'une importance secondaire. Mais dans la suite, l'observation de Praxagore devint une source féconde d'indications; on s'exagéra même la valeur de cet ordre de signes, comme il arrive pour toutes les grandes découvertes, et l'on s'efforça de bâtir sur ce fondement unique tout un système de séméiologie.

La théorie dominante dans l'école de Cos était, comme nous l'avons dit ailleurs, celle qui fait dépendre la santé de l'exacte proportion des éléments du corps et du parfait mélange des humeurs cardinales, le sang, la bile, la pituite, l'atrabile. Cette théorie fut généralement attribuée à Hippocrate : d'après elle, toute maladie provient d'un des quatre éléments, le chaud, le froid, le sec ou l'humide, dont l'excès engendre quelque humeur mal élaborée ou trop abondante, qui s'extravase de ses réservoirs naturels et passe dans des parties non habituées à son contact. L'équilibre se rétablit par la coction et l'évacuation de l'humeur peccante. Cette doctrine, qui fut enseignée à peu près exclusivement jusqu'à la fondation de l'école d'Alexandrie, constitue l'antique dogmatisme, ainsi nommé, sans doute, parce qu'il

renferme les dogmes les plus anciennement professés dans la médecine.

Parmi les sectateurs les plus fameux du dogmatisme hippocratique, nous nommerons deux philosophes, Platon et Aristote, dont les opinions ont exercé une grande influence sur la marche générale de l'esprit humain et en particulier sur celle de la médecine.

ART. I. PLATON.

Le premier de ces philosophes, doué d'une imagination vive et brillante, revêtit des charmes d'un langage séduisant la morale la plus pure du paganisme. En prêtant aux graves enseignements de Socrate les grâces et l'enjouement de son esprit, Platon leur assura une vogue immense et une durée éternelle, qu'ils n'eussent peut-être pas obtenues sans ces ornements étrangers. Mais nous n'avons à considérer ici ni le moraliste profond ni l'élégant écrivain qui mérita d'être surnommé le cygne de l'Académie; nous n'avons à nous occuper de Platon que comme physicien et surtout comme physiologiste.

Voyons d'abord d'après quel mode d'acquisition il s'est appliqué à l'étude des sciences physiques. Nous allons le laisser parler lui-même: « Eh bien, dit-il dans le *Phédon*, y a-t-il rien de plus rationnel que de penser par la pensée toute seule, dégagée de tout élément étranger et sensible; d'appliquer immédiatement la pure essence de la pensée en elle-même à la recherche de la pure essence de chaque chose en soi, sans le ministère des yeux et des oreilles, sans

aucune intervention du corps, qui ne fait que troubler l'âme et l'empêche de trouver la sagesse et la vérité, pour peu qu'elle ait avec lui le moindre commerce? Si l'on peut jamais parvenir à connaître l'essence des choses, n'est-ce pas ce moyen (1).?.... »

Il est clair, d'après ce qu'on vient de lire, que Platon se livra à l'étude des sciences physiques, non par la voie de l'observation et de l'expérience, mais par la voie de la méditation pure, par l'intuition mentale. Le passage suivant du même livre prouve qu'il appliquait cette méthode non seulement à la métaphysique et à la morale, mais encore à la physique et la physiologie elles-mêmes. « Pendant ma jeunesse, continue-t-il, il est incroyable quel désir j'avais de connaître cette science qu'on appelle physique. Je trouvais quelque chose de sublime à savoir les causes de chaque chose, ce qui la fait naître, ce qui la fait mourir, ce qui la fait exister; et je me suis souvent tourmenté de mille manières, cherchant en moi-même si c'est du froid et du chaud, dans l'état de corruption, comme quelques uns le prétendent, que se forment les êtres animés; si c'est le sang qui nous fait penser, ou l'air, ou le feu, ou si ce n'est aucune de ces choses, mais seulement le cerveau qui produit en nous toutes nos sensations, celles de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, lesquelles engendrent à leur tour la mémoire et l'imagination, qui, reposées, engendrent enfin la science. Je réfléchissais aussi à la corruption de toutes ces choses, aux changements qui surviennent dans les cieux et sur la terre; et à la fin, je me trouvai plus inhabile à toutes ces recherches qu'on le puisse être (2). »

(1) *OEuvres complètes de Platon*, traduction de M. Cousin, p. 203.
(2) *Ibidem*, pag. 273.

Les méditations de notre philosophe n'ayant abouti à aucun résultat positif touchant les questions qu'il voulait approfondir, il n'en déduisit pas cette conséquence toute naturelle, qu'il était possible qu'il eût suivi une fausse route, et que la méthode qui conduit le plus sûrement à la découverte des vérités abstraites, telles que les axiomes de métaphysique et de morale, pouvait bien n'être pas aussi sûre pour arriver à la connaissance des choses matérielles, des vérités d'observation (1). Jamais Platon ne suspecta l'excellence de sa méthode ; jamais il ne fut tenté de faire l'essai d'une autre : aussi désespérait-il de remonter à l'origine des choses, d'expliquer en quoi consiste leur essence, lorsqu'ayant entendu lire dans un livre d'Anaxagore cette proposition, que l'*intelligence est la règle et le principe de toutes choses*, cette idée le frappa, dit-il, comme un trait de lumière.

Il n'en fallut pas davantage pour enflammer l'imagination du philosophe de l'Académie et faire éclore de son cerveau tout un système de physique. Voici comment il raisonna. Puisque l'intelligence est le principe de tout, elle doit avoir tout ordonné pour le meilleur but possible. Donc si quelqu'un veut trouver la cause de chaque chose, comment elle naît, périt ou existe, il n'a qu'à chercher à quelle fin chaque chose est destinée : « Alors, ajoute Platon, je ne comprends plus et je ne saurais concevoir toutes les autres causes si savantes qu'on nous donne ; mais si quel-

(1) Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si le même mode d'acquisition est applicable à toutes les branches des connaissances humaines, comme l'ont pensé beaucoup de philosophes anciens et modernes ; cette question capitale reviendra plus à propos dans un autre chapitre, et nous la traiterons avec l'importance qu'elle mérite.

qu'un vient me dire ce qui fait qu'une chose est belle, ou la vivacité des couleurs, ou ses formes, ou d'autres choses semblables, je laisse là toutes ces raisons, qui ne font que me troubler, et je m'assure moi-même sans façon et sans art, et peut-être trop simplement, que rien ne la rend belle que la présence ou la communication de la beauté première, de quelque manière que cette communication se fasse; car là-dessus je n'affirme rien, *sinon que toutes les belles choses sont belles par la présence de la beauté* (1). »

La raison que Platon donne ici de la beauté des choses rappelle naturellement cette fameuse réponse des écoles du moyen-âge à la question: Pourquoi l'opium fait-il dormir? — *Parce qu'il possède la vertu dormitive.* Mais le passage que nous venons de rapporter mérite l'attention du lecteur à des titres plus sérieux; car il nous montre comment et par qui fut introduite dans les sciences naturelles la considération des causes finales, considération qui joue un rôle si important dans plus d'un système de physique et de physiologie, considération dont une des conséquences les plus fâcheuses a été de détourner l'esprit humain de la route de l'observation et de l'expérience, et de l'endormir dans une espèce de quiétisme extrêmement contraire au progrès des lumières.

Mais, sans anticiper sur les fruits que la méthode platonique était destinée à produire, fruits que nous verrons se développer plus tard, contentons-nous en ce moment d'examiner le parti que Platon lui-même sut tirer de cette méthode pour l'explication des phénomènes de la nature. Comme tout se lie dans le système de cet auteur, de même

(1) *OEuvres complètes de Platon*, pag. 283.

que dans celui de Pythagore, je serai forcé de dire quelques mots de sa cosmogonie, avant d'exposer ses idées physio-pathologiques; et s'il ne m'est pas toujours possible de répandre sur ces matières abstraites la clarté que j'aurais désiré, je prie le lecteur de se souvenir qu'Aristote lui-même, le subtil Aristote, l'auditeur assidu de Platon, trouvait parfois les conceptions de son maître difficiles à suivre. C'est dans le dialogue intitulé *Timée* que le fondateur de la secte académique a déposé le produit de ses méditations touchant la nature des êtres créés en général et de l'homme en particulier; c'est de là que nous avons extrait l'aperçu suivant.

Platon, à l'exemple de Pythagore, établit en principe que Dieu et la matière existaient de toute éternité; mais la matière n'avait par elle-même aucune forme, aucune propriété, aucune force. Dieu lui donna dès l'origine une forme triangulaire; ensuite, prenant un certain nombre de triangles primitifs, il en composa les quatre éléments, que nous nommons ici-bas le feu, l'air, la terre et l'eau. Le feu, qui est le plus subtil, se compose du plus petit nombre de triangles; il a la figure d'une pyramide. L'air représente un solide à douze faces, appelé dodécaèdre. L'eau a la forme d'un icosaèdre, ou d'un solide à vingt faces. Enfin la terre, le plus lourd de tous les éléments, constitue un hexaèdre, c'est-à-dire un cube parfait, composé de triangles rectangles.

Ainsi Platon, après avoir emprunté au philosophe de Samos le dogme de l'homogénéité de la matière, s'engage plus avant que celui-ci dans le champ des hypothèses, car il va jusqu'à déterminer la figure primitive que le Créateur a dû imprimer à la matière amorphe. Il prétend que cette figure est un triangle, parce que, de toutes les surfaces, la

triangulaire est la plus simple, et qu'il n'est aucune figure géométrique qu'on ne puisse décomposer en triangles.

Tant que la matière reste à l'état d'élément, elle n'affecte nos sens en aucune façon. Pour que la matière devienne perceptible, il faut que plusieurs éléments soient réunis, constituent un agrégat. Ainsi toutes les substances matérielles que nous connaissons, et auxquelles nous assignons des noms particuliers, résultent de l'assemblage d'éléments divers. L'eau, par exemple, que nous voyons, que nous palpons, qui nous sert à tant d'usages, n'est pas la même chose que l'eau élémentaire. Ce corps liquide que nous appelons eau est, au dire de Platon, un composé dans lequel l'élément aqueux entre pour une proportion plus forte que les autres éléments.

Ce philosophe admet aussi avec Pythagore des esprits créés de différents ordres. Il dit que la suprême intelligence chargea les dieux secondaires de former des animaux mortels. Ces dieux, ayant reçu des mains de leur père céleste le principe immatériel de l'âme humaine, lui façonnèrent un corps avec les triangles primitifs les plus réguliers, les plus polis. Ce corps lumineux et incorruptible, qui enveloppe l'âme immatérielle, fut placé dans le cerveau de l'homme. Les dieux dotèrent en outre le corps visible et grossier de l'animal d'une autre âme mortelle, siége des passions violentes et funestes. Celle-ci fut étendue le long de la moelle épinière, laissant entre elle et l'âme divine tout l'intervalle du cou, de peur que ces deux substances d'une nature si différente étant trop rapprochées, la moins pure ne vînt à souiller et troubler l'autre par son contact.

« Ce fut donc, ajoute le même auteur, dans la poitrine et dans ce qu'on appelle le tronc que les dieux logèrent

l'âme mortelle; et, comme il y a encore dans cette âme une portion meilleure et une pire, ils partagèrent en deux l'intérieur du tronc, le divisèrent, comme on fait pour séparer l'habitation des hommes de celle des femmes, mettant le diaphragme au milieu pour cloison. Plus près de la tête, entre le diaphragme et le cou, ils placèrent la partie virile et courageuse de l'âme, sa partie belliqueuse, pour que, soumise à la raison et de concert avec elle, elle puisse dompter les révoltes des passions et des désirs, lorsque ceux-ci ne veulent pas obéir d'eux-mêmes aux ordres que la raison leur envoie du haut de sa citadelle (1).

» Quant à la partie de l'âme qui demande des aliments, des breuvages et tout ce que la nature de notre corps nous rend nécessaire, elle a été mise dans l'intervalle qui sépare le diaphragme du nombril. Les dieux l'ont étendue dans cette région comme un râtelier où le corps pût trouver sa nourriture. Ils l'y ont attachée comme une bête féroce, qu'il est pourtant nécessaire de nourrir, pour que la race mortelle subsiste (2).

» Les auteurs de l'espèce humaine avaient prévu que nous nous porterions avec intempérance vers le boire et le manger, et que, par gourmandise, nous dépasserions de beaucoup ce qui est convenable et nécessaire. En conséquence, afin que nous ne fussions pas détruits immédiatement par les maladies, et dans la crainte que la mort ne mît fin avec le temps à l'espèce humaine, ils disposèrent ce qu'on appelle le bas-ventre, pour servir de réceptacle au superflu des boissons et des aliments, et ils l'entourèrent

(1) *OEuvres de Platon*, *Timée*, trad. de M. Cousin, pag. 197.
(2) *Ibidem*, pag. 199.

des replis de nos intestins, de peur que la nourriture, traversant rapidement le corps, ne fît naître trop tôt le besoin de la renouveler; ce qui, en nous rendant gourmands et insatiables, nous détournerait de la philosophie et des muses, et de l'obéisssance que nous devons à ce qu'il y a en nous de divin (1). »

Platon énumère de la sorte les principales parties du corps, et s'imagine qu'il a suffisamment expliqué le mode de génération de chacune d'elles, quand il a énoncé l'usage auquel il les croit destinées, ou, pour me servir de ses expressions, quand il a énoncé leurs causes finales. Mais j'en ai assez dit pour montrer le vide, le néant de ce genre d'explications dans les sciences physiques.

Quant à la pathologie du même auteur, elle est extrêmement succincte et se borne à quelques généralités. Elle n'émet aucune idée nouvelle, aucun principe qui ne soit plus explicitement développé dans les livres hippocratiques, à l'exception néanmoins de l'idée des triangles élémentaires, que Platon trouve moyen d'intercaler partout. « La nature des maladies a quelque chose, dit-il, de commun avec celle des animaux. Elles naissent avec une durée limitée, de même que chaque espèce, chaque animal naît pour vivre pendant un temps déterminé, sauf les accidents qui peuvent survenir; car les triangles qui constituent chaque animal sont disposés pour durer un certain temps, passé lequel l'animal ne peut vivre. Il en est de même des maladies; mais si on les dérange avant le temps fixé, par l'emploi de médecines, les petites deviennent grandes, et une seule en appelle plusieurs. Il faut les diriger par le régime autant qu'on

(1) *OEuvres de Platon*, pag. 203.

en a le loisir, et ne pas les irriter par des médecines En voilà assez sur l'animal et sur sa partie corporelle (1). »

En mettant à nu quelques unes des naïvetés physico-psychiques de Platon, je suis loin d'avoir voulu jeter du ridicule sur les conceptions parfois téméraires, mais toujours brillantes, d'un des plus beaux génies de l'antiquité. Je n'ignore pas qu'envisagées au point de vue de son siècle, les fictions de ce philosophe ne sont pas aussi excentriques qu'elles nous le paraissent au premier abord, puisqu'elles ont été reproduites dans beaucoup d'écrits, en totalité ou en partie, jusque dans des temps très rapprochés de nous; mais j'ai voulu prouver par un grand exemple, d'abord, que l'introduction des causes finales, en physique et en médecine, n'avait été qu'une source de déceptions; ensuite, que la méthode purement spéculative, si exacte et si féconde dans les mathématiques, n'avait conduit qu'à des rêves futiles, à des jeux d'imagination, les esprits les plus sublimes, qui avaient tenté par cette voie la recherche des propriétés de la matière et l'explication de phénomènes de la nature.

Ces vérités ressortiront de plus en plus à mesure que nous avancerons dans cette histoire, et de nouveaux exemples, non moins illustres que le précédent, viendront les confirmer. J'en tirerai dès à présent deux conséquences pratiques : la première, qu'il importe avant tout de faire choix d'une bonne méthode pour acquérir et cultiver les sciences; la seconde, que tout système de physique ou de médecine qui ne repose pas sur des faits accessibles à l'appréciation immédiate des sens est au moins très hasardée; car là où les sens ne peuvent pénétrer, l'imagination règne en souveraine.

(1) *Ibidem*, pag. 237.

Les philosophes distinguent deux modes principaux d'acquisition : l'un, qu'ils nomment méthode logique ou rationnelle, consiste à établir en commençant quelques propositions générales ou principes abstraits, d'où l'on déduit par le raisonnement la solution de tous les cas particuliers. C'est ainsi qu'en mathématiques, de cet axiome : Deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles, on fait découler la solution d'une multitude de problèmes ; c'est ainsi que de ce principe de morale : Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, les casuistes déduisent une foule de préceptes particuliers. Platon, qui ne connaissait pas d'autre méthode, est donc bien excusable d'avoir prétendu faire dériver tout un système de cosmologie et de physiologie de cet antique dogme : *L'intelligence suprême a tout ordonné pour le mieux possible.*

L'autre mode d'acquisition, appelé méthode empirique ou expérimentale, consiste à observer d'abord un grand nombre de cas particuliers ou de phénomènes, à les comparer entre eux, en notant leurs similitudes et leurs différences ; enfin à exprimer ce qu'ils ont de commun par des propositions générales ou abstraites, qui constituent des axiomes. C'est ainsi qu'Hippocrate, ayant vu maintes et maintes fois des malades qui avaient plusieurs parties affectées ne se plaindre que d'une seule, a déduit de cette remarque l'aphorisme suivant : « De deux douleurs simultanées, la plus vive obscurcit l'autre. » C'est ainsi que des physiciens, ayant observé que l'eau monte dans un corps de pompe à mesure qu'on retire le piston, se hâtèrent un peu trop de conclure de ce phénomène que la nature a horreur du vide.

La première méthode procède, comme on voit, du géné-

ral au particulier, de l'abstrait au concret, de l'axiome au phénomène; la seconde s'avance, au contraire, du particulier au général, du concret à l'abstrait, du phénomène à l'axiome. Elles ont chacune leurs avantages, leurs inconvénients et leurs usages propres. Loin d'être opposées l'une à l'autre, comme on l'a prétendu, ces deux méthodes se fortifient, s'éclairent mutuellement, et la vérité ne s'empare jamais de notre esprit d'une manière plus irrésistible que lorsqu'elle y arrive par ces deux routes à la fois. C'est a tort que certains idéologues ont donné au premier procédé le nom de synthèse, et au second celui d'analyse : les mots synthèse et analyse, employés dans cette acception, forment des non-sens, ainsi que l'ont remarqué des métaphysiciens modernes, et que je le démontrerai plus tard (1).

ART. II. ARISTOTE.

Aristote était né à Stagyre, ville de Macédoine. Ayant perdu son père dans un âge peu avancé, il fut, tout jeune encore, abandonné à lui-même, et dissipa son patrimoine par de folles dépenses. Il avait suivi d'abord la carrière des armes; mais, bientôt dégoûté de cette profession, il la quitta pour reprendre les études favorites de sa première jeunesse, la philosophie et la médecine.

L'enseignement de Platon brillait alors du plus vif éclat : on venait à Athènes de toutes les parties de la Grèce pour l'entendre. Aristote s'y rendit, et se montra l'un de ses auditeurs les plus assidus, les plus constants. Son ardeur à

(1) Voyez, au tome II, la doctrine de Barthez sur le principe vital.

l'étude était incroyable ; il y consacrait les journées entières et une grande partie des nuits. On dit qu'il fut obligé, pour subsister, de tenir une officine ou boutique d'herboristerie, et sans doute il donnait aussi des consultations médicales, suivant l'usage des pharmacopoles de ce temps-là. Ainsi donc le philosophe de Stagyre, le chef futur de la secte péripatéticienne, appartient à l'histoire de la médecine sous plusieurs rapports, savoir : par sa naissance et sa première éducation, car il était fils de médecin et avait reçu de son père les premiers éléments de la science ; en second lieu, par la profession qu'il a exercée durant plusieurs années de sa vie ; troisièmement, par ses recherches sur l'anatomie et la physiologie comparée ; enfin par sa doctrine philosophique, qui a exercé un si long empire sur toutes les branches des connaissances humaines.

Lorsque Philippe, ce roi de Macédoine dont la finesse et le discernement politiques sont passés en proverbe, voulut donner un précepteur à son fils Alexandre, alors âgé de quatorze ans, il fixa son choix sur Aristote, et lui écrivit à cette occasion une lettre très connue qui ne fait pas moins d'honneur au monarque qu'au philosophe. On sait comment le jeune prince répondit aux espérances du père et aux leçons du maître. Je ne dirai rien ici du héros invincible qui fit en courant la conquête de l'Asie ; mais je ne saurais garder entièrement le silence sur l'amateur passionné des sciences et des lettres, qui, au milieu des embarras du plus vaste gouvernement du monde et des guerres sans cesse renaissantes, entretenait avec son précepteur une correspondance scientifique, et non seulement lui fournissait les fonds nécessaires pour former le premier muséum connu d'histoire naturelle, mais encore s'occupait lui-même de

faire recueillir des plantes, des animaux et toute sorte d'objets rares, qu'il lui transmettait du fond de l'Orient.

Grâce à la munificence de son royal élève, Aristote fut en état de composer une immense collection des produits de la nature; mine féconde où son génie puisa une masse incroyable d'observations, que l'antiquité n'a jamais dépassée en divers points, et qui a fait l'étonnement de tous les siècles. Certains critiques, ne pouvant expliquer comment un seul homme avait pu traiter un si grand nombre de sujets et répandre sur la plupart tant de lumières, ont soupçonné Aristote d'avoir détruit méchamment les écrits de ses prédécesseurs, afin de s'approprier leurs découvertes; de même qu'ils avaient accusé Hippocrate d'avoir mis le feu au temple de Cos, dans le dessein d'anéantir les archives d'où il avait tiré les matériaux de ses ouvrages : pures calomnies qui tombent devant le plus léger examen et dont l'histoire s'est faite l'éternel écho. Il faut lire dans l'introduction aux œuvres hippocratiques de M. Littré l'explication toute naturelle que donne ce savant philologue de la perte d'une multitude de livres anciens, sans recourir à des conjectures hasardées contre les réputations les mieux établies. Pour en revenir au fondateur de la secte péripatéticienne, loin de taire les noms des auteurs qui avaient écrit avant lui sur les mêmes sujets, il le cite presque à chaque page, il rapporte souvent leurs opinions, et plusieurs d'entre eux ne doivent qu'à ses citations l'avantage d'avoir échappé à un entier oubli.

Les premiers philosophes qui méditèrent sur l'origine de nos connaissances, sur la manière dont nous les acquérons et le degré de certitude qu'elles offrent, furent vivement choqués des erreurs grossières et fréquentes où nous entraîne le témoignage des sens, tandis qu'ils furent agréablement

surpris et émerveillés du caractère d'infaillibilité que présentent certaines vérités abstraites, et particulièrement celles qui sont du ressort des mathématiques. Pour ne citer qu'un exemple de ce contraste, mais un exemple qui est de tous les instants et de tous les lieux, les observations astronomiques les plus reculées ne démontrent-elles pas que le soleil et la lune ont en réalité des dimensions énormément plus considérables que ne le fait croire leur apparence objective? De cet exemple et d'une infinité d'autres semblables, les philosophes tirèrent cette induction générale, que les sens ne transmettent que des impressions fausses, douteuses, illusoires, et que l'âme, pour s'élever à la possession de la vérité et de la certitude, doit s'isoler autant que possible de l'intervention du corps et réfléchir en soi-même. De là cette philosophie contemplative que Pythagore recommandait en secret à ses disciples, et que Platon enseignait publiquement avec tous les prestiges de l'imagination et de l'éloquence.

Cependant les hommes qui se livraient à l'étude des phénomènes physiques, les médecins surtout, ne pouvaient méconnaître la nécessité de l'intervention des sens pour obtenir une image fidèle de ces phénomènes. L'expérience journalière leur démontrait combien sont vaines les conceptions anticipées de l'esprit touchant les opérations de la nature. Chaque jour des déceptions nouvelles venaient leur apprendre à se défier des principes établis *à priori;* car ces principes les conduisaient à des conséquences que les faits démentaient fréquemment. Aussi avons-nous trouvé dans la collection hippocratique des auteurs qui proclament l'urgence de bannir de la médecine toute hypothèse, pour s'en tenir à l'observation immédiate; des auteurs qui disent en propres termes qu'il n'y a aucun principe fixe de traitement;

que la guérison des maladies s'obtient tantôt par les contraires, tantôt par les semblables, tantôt d'autre manière, sans qu'on puisse dire en vertu de quelle propriété (1). Ce sont là évidemment des maximes empiriques, mais des maximes isolées, de simples aperçus qui ne constituent ni un système ni une méthode.

Il était réservé au plus grand naturaliste de l'antiquité de poser la première base philosophique de l'empirisme : Aristote, en émettant son fameux axiome : toutes les idées viennent des sens (*nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu*), introduisit dans la science un principe nouveau, en contradiction manifeste avec les dogmes révérés de Pythagore et de Platon. Il est donc très important de voir comment le chef des péripatéticiens justifiait dès l'origine ce principe hardi, qui devint, deux mille ans après, le germe d'une révolution scientifique (2).

On lit dans le traité *de l'Analyse :* « Il paraît que tous les animaux ont reçu de la nature la faculté de sentir et de juger ; mais après que la sensation a été produite, les uns en conservent le souvenir, les autres non. Ceux qui ne gardent aucune réminiscence des impressions qu'ils ont éprouvées, n'ont aucune idée des choses, au-delà de l'impression même qu'ils en ressentent. Ceux, au contraire, dont l'âme

(1) *Traité des lieux dans l'homme. — Traité de l'ancienne médecine.*

(2) Ce principe n'était pas entièrement nouveau, puisque Platon y fait allusion, dans le passage que nous avons cité (p. 230), lorsqu'il se demande à lui-même si ce n'est pas le cerveau qui produit toutes nos sensations, « lesquelles engendrent à leur tour l'imagination et la mémoire, qui, reposées, engendrent enfin la science. » Mais Platon daigne à peine s'arrêter à cette opinion, tandis qu'Aristote l'adopte ; la développe.

retient quelque trace des sensations passées peuvent, à la suite d'un grand nombre de sensations, raisonner d'après le souvenir qui leur en reste. Voilà comment la mémoire dérive de la faculté de sentir. Le souvenir d'une même chose souvent répété engendre l'expérience; et l'expérience, c'est-à-dire toute notion générale qui se fixe dans l'âme relativement à ce qu'il y a de commun entre plusieurs choses, abstraction faite de leurs différences, cette notion, dis-je, est le principe de la science et de l'art (1). »

Dans un autre ouvrage, le philosophe de Stagyre rappelle la distinction qu'il vient d'établir entre les animaux qui ont de la mémoire et ceux qui n'en ont pas; il ajoute que les premiers sont susceptibles d'éducation, tandis que les seconds ne possèdent que l'instinct; enfin il dit que l'homme seul est capable d'instruction et de raisonnement. Après quoi il continue en ces termes : « Lorsque d'un grand nombre de notions expérimentales on déduit une idée universelle sur tout un ordre de choses semblables, cela constitue l'art. Avoir la connaissance qu'un remède a été utile dans une certaine maladie à Callias, à Socrate et à plusieurs autres, c'est de l'expérience; mais savoir que tel remède est bon pour tous les individus d'une même espèce, atteints d'une affection déterminée, par exemple pour tous les hommes qui sont tourmentés du phlegme, ou de la bile, ou de la fièvre chaude, voilà en quoi consiste l'art (2). »

Ne croirait-on pas, en lisant ces fragments, qu'ils sont extraits de quelque chapitre de l'école sensualiste moderne?

(1) *Aristotelis opera omnia quæ extant græcè et latinè.* Authore Guillemo Duval. Lutetiæ Parisiorum, anno M.DC.XIX. — Analyticorum posteriorum, lib. II, cap. XIX.

(2) *Ibidem*, Métaphys., lib. I, cap. I.

Comment se fait-il donc que Condillac, un des coryphées de cette école, ait écrit les lignes suivantes : « Il y a longtemps qu'on dit que toutes nos connaissances sont originaires des sens. Cependant les péripatéticiens étaient si éloignés de connaître cette vérité, que, malgré l'esprit que plusieurs d'entre eux avaient en partage, ils n'ont jamais su la développer, et qu'après plusieurs siècles, c'était encore une découverte à faire.... J'ignore quel a été le motif d'Aristote lorsqu'il a avancé son principe sur l'origine de nos connaissances ; mais ce que je sais, c'est qu'il ne nous a laissé aucun ouvrage où ce principe soit développé, et que d'ailleurs il cherchait à être en tout contraire aux opinions de Platon (1). »

Ce qu'on peut dire de mieux pour excuser l'insinuation épigrammatique de la dernière phrase de Condillac, c'est qu'il n'avait pas lu ou qu'il avait complétement oublié les passages d'Aristote que nous avons rapportés ci-dessus. Il est encore plus d'une découverte que les modernes se sont attribuée et dont le germe a été déposé dans les écrits du prince des anciens philosophes. Le doute philosophique, par exemple, qui forme une des bases de la méthode de Descartes, est clairement indiqué par Aristote, lorsqu'il dit : « Les hommes qui désirent s'instruire doivent préalablement savoir douter ; car la science n'est que la résolution des doutes antérieurs ; mais celui qui ne connaît pas le nœud est incapable de le dénouer... (2). » Le doute que recommande ici Aristote est bien différent, comme on voit, de celui que professait la secte pyrrhonienne ou zététique.

(1) Œuvres complètes de Condillac, extrait raisonné du *Traité des sensations*, édition Houel. Paris, 1798, t. II, p. 5.

(2) *Métaphys.*, liv. III, chap. I.

Cette dernière, en effet, regardait le doute comme le plus haut degré de la science; le péripatéticien, au contraire, n'y voyait qu'un premier pas vers la lumière, une simple disposition de l'âme pour s'élever jusqu'à l'intelligence, à la démonstration de la vérité.

Après avoir établi nettement les droits d'Aristote comme fondateur de la doctrine sensualiste ou expérimentale, il me reste à faire voir en quoi il s'écarte ensuite de cette doctrine, et il en vient à formuler une méthode diamétralement opposée à la méthode des sensualistes modernes. Je rappellerai à cet effet le second axiome émis par ce philosophe sur la génération des idées : « Les premières idées, dit-il, que les sensations font naître dans notre esprit sont des idées générales. » Ici, comme on voit, l'ancienne école sensualiste se sépare entièrement de la moderne; ici commence leur antagonisme. Il est donc essentiel d'examiner sur quelles considérations Aristote se fonde pour avancer une telle maxime. Il invoque à l'appui de cette proposition, l'exemple d'un homme qui, apercevant de fort loin une masse opaque, à formes vagues, indéterminées, conçoit d'abord l'idée générale d'un corps quelconque. Puis, si l'homme s'approche de cette masse et qu'il la voie marcher, se mouvoir d'un mouvement automatique, il concevra l'idée d'un animal. Puis enfin, quand il sera tout-à-fait près d'elle, il reconnaîtra non seulement quelle est cette espèce d'animal, mais encore, s'il fait attention à certaines marques, certaines qualités particulières, il pourra le distinguer de tous les individus de la même espèce; il aura donc alors une idée individuelle. C'est ainsi, d'après ce philosophe, que l'esprit humain s'avance des notions les plus générales aux notions particulières et individuelles. Ailleurs il cite l'exemple d'un

petit enfant qui appelle, dit-il, tous les hommes *papa*, toutes les femmes *maman*. Mais à mesure qu'il grandit, ses idées se spécialisent, et il apprend à discerner son père et sa mère de toutes les autres personnes (1).

L'argumentation d'Aristote est captieuse et pourrait faire illusion à plus d'un lecteur. Il ne sera donc pas hors de propos, je pense, de rappeler ici la manière dont Locke, un des chefs de l'école sensualiste moderne, explique la marche de nos idées, la progression de nos connaissances. « Les idées, dit cet auteur, que les enfants se forment des personnes avec qui ils conversent sont semblables aux personnes mêmes et ne sont que particulières. Les idées qu'ils ont de leur nourrice et de leur mère sont fort bien tracées dans leur esprit, et, comme autant de fidèles tableaux, y représentent uniquement ces individus. Les noms qu'ils leur donnent d'abord se terminent aussi à ces individus : ainsi les noms de nourrice et de maman, dont se servent les enfants, se rapportent uniquement à ces personnes. Quand, après cela, le temps et une plus grande connaissance du monde leur ont fait observer qu'il y a plusieurs autres êtres qui, par certains rapports de figure et de plusieurs autres qualités, ressemblent à leur père, à leur mère et aux autres personnes qu'ils sont accoutumés à voir, ils forment une idée à laquelle ils trouvent que tous ces êtres particuliers participent également, et ils lui donnent comme les autres le nom d'homme. Voilà comment ils viennent à avoir un nom général et une idée générale. En quoi ils ne forment rien de nouveau; mais écartant seulement de l'idée complexe qu'ils avaient de Pierre, de

(1) Aristote, *De l'analyse*, 2e partie, chap. II et XIX. — Le même, *Des principes naturels*, liv. Ier, chap. I; et divers autres livres.

Jacques, de Marie, d'Elisabeth, ce qui est particulier à chacun d'eux, ils ne retiennent que ce qui leur est commun à tous (1). »

Les deux dernières citations qu'on vient de lire, l'une tirée des écrits d'Aristote, l'autre de ceux de Locke, nous offrent le curieux spectacle de deux métaphysiciens qui, partant d'un même principe, *toutes les idées viennent des sens*, se séparent immédiatement après pour suivre des routes divergentes : l'un prétendant que les premières idées qui se forment dans notre esprit par l'entremise des sens sont des idées générales ; l'autre affirmant que nos premières idées sont toujours des idées individuelles. Mais il est aisé de voir qu'Aristote, dans les exemples qu'il allègue, confond les idées obscures, vagues, indéterminées, avec les idées générales, ce qui est une méprise grave et à peine concevable de la part d'un logicien comme lui. Ainsi, quand je dis, *le tout est plus grand que sa partie*, j'exprime une idée générale parfaitement nette ; au lieu que, si j'aperçois un objet de fort loin, sans en distinguer les formes, je n'ai qu'une idée individuelle, mais une idée vague, confuse. Cette divergence, si légère en apparence et presque imperceptible au premier abord, ne détourna pas moins d'une manière très fâcheuse le philosophe de Stagyre de la ligne directe, et l'engagea dans un dédale inextricable de stériles subtilités. Suivons-le quelques instants dans cette route détournée, et voyons où elle aboutira, relativement aux sciences physiques et médicales.

Du moment que notre philosophe croit avoir prouvé in-

(1) Locke, *Essai philos. sur l'entendement humain*, trad. de Coste, liv. III, chap. III, § 7. — Voyez aussi Condillac, *Essai sur l'origine de nos connaissances*, section 5e.

contestablement que les idées générales sont les premières qui se forment dans l'entendement humain, il en déduit cette conclusion : que l'on doit commencer l'étude de toutes les sciences par les généralités ou les axiomes, qu'il nomme aussi, à cause de cela, les principes, les éléments, et passer ensuite aux notions particulières ou individuelles, aux phénomènes. En sorte qu'après avoir assigné à nos idées une origine toute différente de celle que leur assignait Platon, il en vient à conseiller la même méthode didactique, le même mode d'acquisition que lui. Appliquant cette méthode vicieuse à l'étude de la physique, Aristote commence par se demander combien il y a de principes dans la nature. Il expose toutes les opinions émises avant lui sur cette question épineuse, et après les avoir discutées une à une, il termine par la conclusion suivante, que je traduis textuellement : « Tout le monde convient que les *principes* résident dans les *oppositions*..., et c'est avec raison : car les principes ne doivent ni s'engendrer l'un l'autre, ni être engendrés par aucune chose ; tout doit, au contraire, provenir d'eux. Voilà justement ce qui forme l'essence des oppositions premières : d'une part, elles ne procèdent d'aucune chose, étant primitives ; de l'autre, elles ne s'engendrent pas mutuellement, étant opposées (1). » Immédiatement après, notre physicien prouve, par une argumentation de la même force, que les principes naturels sont au nombre de deux ou trois, savoir, l'opposition du chaud et du froid, l'opposition du sec et de l'humide, enfin la base ou le sujet sur lequel ces deux oppositions primitives doivent exercer leur énergie, base qu'il désigne autre part sous le nom d'éther (2).

(1) Œuvres d'Aristote, *Des principes naturels*, liv. I, chap. VI.
(2) *Ibidem*, chap. VII.

Aristote admet en outre quatre éléments, le feu, l'air, la terre et l'eau, éléments qu'il croit susceptibles de se transmuter l'un en l'autre. Il va même jusqu'à décrire les lois de cette transmutation. Au-dessus d'eux, dans la zone la plus élevée du ciel, plane un cinquième élément, ainsi nommé parce qu'il se meut d'un mouvement circulaire, rapide et éternel. Celui-ci est le premier, le plus divin de tous les éléments, le seul qui n'ait ni légèreté ni pesanteur, qui soit inaltérable, le seul qui n'ait été engendré par aucun autre, et qui leur serve de base à tous (1).

Nous avons vu que Platon s'efforçait d'expliquer tous les phénomènes de la nature par la seule considération des causes finales; mais Aristote, qui se piquait de plus d'exactitude, assigne à chaque phénomène quatre causes, savoir, la cause matérielle, la formelle, l'efficiente et la finale. Ainsi l'argile dont un potier se sert pour fabriquer un vase, voilà, suivant le philosophe péripatéticien, la cause matérielle de ce vase; le modèle ou le moule d'après lequel le vase est formé, voilà sa cause formelle; le potier en est la cause efficiente, et l'usage auquel on destine le vase en est censé la cause finale (2).

Si quelques uns de mes lecteurs trouvent ces détails sur la philosophie péripatéticienne un peu trop techniques; s'ils ne comprennent pas quelle utilité peut avoir aujourd'hui pour des médecins le souvenir de ces distinctions subtiles et surannées, je les prie de considérer que la plupart des écrits de l'ancien et du moyen âge en sont plus ou moins impré-

(1) Le même, *Traité du ciel*, liv. I, chap. II, III; liv. IV, chap. V. — *Traité de la génération et de la corruption*, liv. II, chap. IV. — *Traité des météores*, liv. I, chap. III.

(2) Le même, *des Principes naturels*, liv. II, chap. III et suiv.

gnés; qu'il est impossible de lire ces écrits, et particulièrement l'histoire de la médecine, sans avoir une notion au moins superficielle de la doctrine d'Aristote; car la théorie médicale de Galien, qui a dominé dans les écoles jusqu'à ces derniers temps, en est une déduction patente. Après cette courte digression, je passe à des matières qui ont un rapport plus direct avec la médecine.

Fidèle à sa méthode de commencer par les principes, Aristote aborde la physiologie par le côté le plus obscur. Il examine en premier lieu quelle est la nature de l'âme, quelles sont ses facultés et ses fonctions. Selon lui, l'âme constitue l'essence de tous les corps vivants, c'est-à-dire des végétaux et des animaux. Elle est simple, indivisible et réside tout entière dans chaque partie de l'être organisé, comme on peut s'en assurer, dit-il, en divisant une plante et même certains animaux appelés insectes; car, après cette section, les parties séparées continuent à vivre de la même vie que le tout; ce qui prouve, selon lui, que chacune d'elles conserve l'âme intégralement (1).

L'âme est douée de quatre facultés primitives, savoir, la faculté nutritive ou végétative, la sensitive, la motrice et l'intellectuelle. Les trois premières résident également dans toutes les parties du corps, et elles sont inséparables. La dernière, c'est-à-dire l'intellectuelle ou contemplative, étant d'une espèce différente des autres, doit avoir, dit notre physiologiste, un siége particulier et distinct (2). Aristote ne dit pas positivement quel est le siége; mais on peut induire de divers passages de ses autres écrits qu'il regardait

(1) Le même, *Traité de l'âme*, liv. I[er], chap. IX, et ailleurs.
(2) *Ibidem*, liv. II, chap. II.

le cœur comme la résidence spéciale de l'âme intelligente (1).

La faculté végétative préside à la nutrition et à la reproduction ; elle est indispensable à tout ce qui naît, vit et meurt; elle est commune aux plantes et aux animaux. La faculté sensitive, au contraire, n'existe que dans ces derniers, dont elle constitue l'essence. Les végétaux en sont privés, parce qu'ils ne sont formés que de parties homogènes, c'est-à-dire provenant d'un seul élément; tandis que l'animal est formé de parties organiques, c'est-à-dire composées d'éléments divers. Parmi les animaux il y en a qui jouissent de la faculté locomotive; d'autres en sont privés. Enfin, d'après Aristote, un très petit nombre d'espèces animales paraissent doués d'intelligence et de raison (2).

Ce physiologiste n'avait pas une notion distincte de l'appareil locomoteur : outre qu'il confondait les tendons et les ligaments avec les nerfs, comme nous le dirons tout-à-l'heure, il désigne les muscles par le mot *chair* (3). Il place le principe de la faculté motrice au centre du corps, par la raison, dit-il, que dans tout objet qui se meut, il est nécessaire qu'il y ait un point fixe et immobile, qui serve d'appui à toutes les parties et leur donne l'impulsion (4). Voilà comment le désir de rendre raison de tout peut conduire les esprits les plus clairvoyants à offrir des mots vides de sens pour des explications sérieuses et véridiques ! Nous en avons

(1) Sprengel, *Histoire de la médecine*, trad. par A. J. L. Jourdan, sect. 4ᵉ, chap. II, t. I. p. 336 et 408.

(2) Aristote, *De l'âme*, liv. II, chap. III et IV; liv. III, chap. XII.

(3) Le même. *De la locomotion*, chap. VIII, et ailleurs. — *Histoire des animaux*, liv. I, chap. I.

(4) Le même, *Du mouvement des animaux*, chap. I et IX.

déjà vu des exemples; nous en verrons encore bien d'autres dans le cours de cette histoire : au lieu de bien observer les phénomènes naturels et de les décrire avec le plus d'exactitude possible, l'homme veut toujours porter ses jugements au-delà des sensations, et c'est pour lui la source des plus grandes erreurs dans le domaine du monde physique.

Aristote regarde la chaleur et l'humidité comme les deux conditions indispensables de la vie, dont la durée, selon lui, est généralement proportionnée à la masse des humeurs. C'est pourquoi, ajoute-t-il, les grands animaux vivent plus longtemps que les petits. Cette règle pourtant souffre beaucoup d'exceptions, dont cet auteur cite lui-même quelques unes; mais il n'est pas embarrassé pour les expliquer (1). Il n'a eu aucune idée des véritables fonctions du cerveau, quoiqu'il décrive ce viscère avec beaucoup plus de détails qu'on ne l'avait fait avant lui; voici ce qu'il en dit : « Ce que l'on trouve d'abord en ouvrant la tête, c'est le cerveau; il est placé dans la partie antérieure. Les animaux qui ont un cerveau, c'est-à-dire tous ceux qui ont du sang, et encore ceux du genre des mollusques, l'ont généralement placé de la même manière; mais le cerveau de l'homme est beaucoup plus considérable que celui des autres animaux, proportionnément à la grandeur de son corps, et aussi plus humide. Le cerveau est enveloppé de deux membranes : celle qui est du côté du crâne est la plus forte; l'autre qui le touche immédiatement est moins forte. Le cerveau est toujours composé de deux lobes, indépendamment du cervelet, qui est placé au-dessous, et dont la forme paraît, soit à la vue, soit

(1) Le même, *De la longueur et de la brièveté de la vie*, chap. v. — *De la jeunesse et de la vieillesse, de la vie et de la mort*, chap. IV et V.

au toucher, différente de celle du cerveau... Le cerveau a d'ordinaire un petit vide dans le milieu de sa masse; sa substance est naturellement froide au toucher, et jamais on ne trouve ni sang ni veines dans son intérieur; mais la membrane qui l'enveloppe est semée de veines (1). » Il n'y a rien là qui ait trait aux fonctions élevées de l'organe encéphalique. Aristote ne les soupçonnait même pas, puisqu'il place, comme nous le disions tout-à-l'heure, le siége de l'âme et des sensations au cœur.

Il n'a pas mieux connu les fonctions du système nerveux, quoi qu'en dise l'historien Sprengel, qui lui attribue fort gratuitement, à mon avis, la découverte de cet appareil (2). On en jugera par l'extrait suivant : «Parlons actuellement des nerfs, dit le naturaliste grec. Ils partent également du cœur, ce viscère ayant des nerfs dans sa propre substance, à la plus grande de ses cavités, et ce qu'on appelle l'aorte étant une veine nerveuse dont les extrémités ne sont autre chose que des nerfs. Aux endroits où se terminent ces extrémités, vers les jointures des os, elles ne sont point creuses, et elles sont susceptibles de la même tension que les nerfs. Mais une différence entre les nerfs et les veines, c'est que les nerfs ne se continuent point sans interruption d'un principe unique à toutes les parties du corps, comme les veines... Les nerfs, au contraire, sont dispersés de côté et d'autre aux articulations et aux jointures des os : s'ils partaient d'un même tronc, leur continuité serait apparente dans les animaux maigres.

(1) *Histoire des animaux*, traduction de Camus, Paris, 1783, liv. I, chap. XVI.

(2) Sprengel, *Histoire de la médecine*, traduction de M. Jourdan, Paris, 1815, t. I, p. 384.

» Les principaux nerfs sont celui du jarret, d'où dépend l'action du saut ; ensuite un autre nerf double qu'on appelle le tendon, puis l'extenseur et le nerf de l'épaule qui contribuent à la force du corps. On ne donne point de nom particulier aux autres nerfs qui sont aux articulations, car il n'est point d'os articulés les uns avec les autres qui ne soient liés par des nerfs. En général, les nerfs se trouvent en grande quantité autour de tous les os, excepté les os de la tête qui n'en ont point ; ils sont unis par les sutures (1). »

Il est évident que, dans toute cette description, Aristote ne peint, sous le nom de nerfs, que des tendons et des ligaments. Mais Sprengel fonde son opinion sur le passage suivant : « Dans l'intervalle des deux yeux se trouvent trois canaux qui se rendent au cerveau : le plus gros, celui du milieu se porte au cervelet ; et le plus petit, celui qui est le plus voisin du nez, se rend au cerveau même (2). » Il induit de cette phrase que très probablement Aristote avait observé les nerfs olfactifs et optiques chez les poissons, où ils suivent, en effet, cette direction. Mais que ce naturaliste ait observé ou non quelques nerfs, il n'est pas moins certain pour cela qu'il n'en soupçonnait aucunement l'usage.

Aristote est assez riche de son propre fonds pour n'avoir pas besoin qu'on le pare des plumes d'autrui. Nul homme, dans l'antiquité, n'a étudié et approfondi autant de choses que lui ; nul n'a introduit dans la science autant de faits nouveaux. Pour nous en tenir à ce qui est de notre sujet, nous dirons que, quoiqu'il n'ait jamais ouvert de cadavres humains, il relève cependant plusieurs erreurs des livres

(1) Aristote, *Histoire des animaux*, liv. III, chap. V.

(2) Sprengel, *Histoire de la médecine*, traduction de M. Jourdan, t. I, p. 386. — Aristote, *Histoire des animaux*, liv. I, chap. XVI.

hippocratiques sur l'anatomie et la physiologie de l'homme : ainsi il réfute l'opinion de Polybe, qui prétendait que les veines commencent à l'occiput, et que de là elles descendent, par paires, le long des faces antérieure, postérieure et latérale du corps; il assure que l'origine de ces vaisseaux est au cœur. Il combat également le préjugé d'après lequel on croyait qu'une partie des boissons va directement au poumon pour le rafraîchir (1).

Comme il avait disséqué un nombre considérable d'animaux de toute espèce, il compare avec une sagacité étonnante, pour son siècle, les appareils organiques au moyen desquels chacun d'eux vit, se multiplie et remplit les diverses fonctions auxquelles il est destiné. En parlant du cœur, par exemple, il signale les variétés de forme et de structure que ce viscère présente chez les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles, les poissons, etc. Il en fait de même pour le tube digestif, le poumon, et les autres organes successivement. Il ne groupe pas ensemble, selon la méthode des naturalistes, tous les caractères qui appartiennent à une même espèce d'animaux, de manière à distinguer chacune d'elles de toutes les autres; mais la méthode qu'il adopte n'est pas moins philosophique, ni moins féconde en aperçus intéressants : c'est l'histoire de chaque appareil, de chaque fonction organique qu'il présente successivement, et dont il suit les variétés, les nuances, à travers tous les degrés de l'échelle animale. En un mot, il crée l'anatomie et la physiologie comparées, et le plan qu'il trace est si bien approprié à son sujet, que, vingt siècles après, George Cuvier n'en adopta pas d'autre (2).

(1) *Histoire des animaux.*
(2) *Ibidem.*

Si l'on peut reprocher au fondateur de la secte péripatéticienne d'avoir propagé le goût des subtilités scolastiques, on doit convenir aussi qu'il a donné l'exemple de l'observation attentive et patiente de la nature. Son *Histoire des animaux* est un trésor de détails curieux sur les mœurs, les habitudes de cette classe d'êtres, leurs modes de fécondation et d'incubation, leurs maladies, etc. Ses disciples, excités par son exemple et ses conseils, cultivèrent avec un zèle louable l'anatomie, la physiologie, l'histoire naturelle. Théophraste, son successeur, a été le plus habile botaniste de l'antiquité. Leur réputation dans ce genre d'études était si bien établie, qu'un ancien satirique fait dire à Mercure, en montrant un péripatéticien qu'il veut vendre : « Voilà un homme qui vous dira sur-le-champ quelle est la durée de la vie d'une mouche, à quelle profondeur les rayons du soleil pénètrent dans la mer, quelle est la nature de l'âme d'une huître... Il vous racontera quantité d'autres choses plus difficiles encore sur la semence, la génération, la manière dont le fœtus se forme dans le sein de la mère (1). »

Platon et Aristote furent, parmi les anciens, les propagateurs les plus éminents de deux opinions antagonistes qui partagent les philosophes depuis l'origine de la science ; l'une de ces opinions faisant dériver toutes nos connaissances de l'intuition mentale, sans l'intermédiaire des sens ; l'autre prétendant, au contraire, que toutes nos idées viennent des sensations. Ces deux opinions ont été la source de deux méthodes scientifiques que nous verrons grandir

(1) Luciani *Opera*, vers la fin du dialogue intitulé: *Vitarum auctio*, pag. 198 de l'édition de Bourdelot. Paris, 1615.

et se perfectionner pour ainsi dire parallèlement, sans qu'aucune d'elles obtienne sur sa rivale une prééminence décisive. L'une et l'autre comptent chez les modernes des partisans de la plus haute intelligence. Il suffit de nommer Descartes, Leibnitz, Kant, pour l'école spiritualiste; Bacon, Locke, Hume, Condillac, pour l'école sensualiste. C'est dire assez que nous nous ferons un devoir d'étudier et de comparer sérieusement, dans le cours de cette histoire, les opinions et les méthodes professées par ces deux écoles, bien convaincu qu'il ne serait ni juste ni raisonnable de s'attacher exclusivement aux dogmes de l'une ou de l'autre avant d'avoir approfondi l'enseignement de chacune; et si mes confrères en médecine m'accusent de m'éloigner de mon sujet en accordant trop de place à l'examen des méthodes philosophico-médicales, je leur répondrai par cet aphorisme du plus savant interprète de la doctrine de Cuvier : « La première question dans toute science est toujours une question de méthode (1). »

Résumé de la période philosophique.

Durant la courte période que nous venons de parcourir, nous avons vu la science médicale se dépouiller de son voile mystique et prendre subitement un rapide essor. Les principales bases de son édifice ont été posées, et l'on voit apparaître comme une ébauche de chacune des parties qui doivent composer plus tard ce vaste monument, ébauche dont l'ensemble offre déjà un aspect imposant, quoique un peu

(1) M. Flourens, *Analyse raisonnée des travaux* de G. Cuvier; *Anatomie comparée*, § 1, p. 127.

confus. « La science antique, comme le dit si éloquemment M. Littré, a de grandes ressemblances avec la science moderne ; dès l'époque que nous sommes forcé de regarder comme l'aurore de la médecine, dès les premiers monuments que nous possédons, les questions fondamentales sont débattues, et les limites de l'esprit humain sont touchées. Mais en dedans de ces limites, la science trouve dans une immensité inépuisable de combinaisons les matériaux qui la font grandir (1). » Ceci est vrai en parlant de la philosophie aussi bien que de la médecine. Platon et Aristote nous indiquent les deux sources d'où découlent toutes nos connaissances naturelles ; mais ne nous induisent-ils pas en erreur tous les deux en proclamant d'une manière exclusive, comme mode d'acquisition, l'un l'intuition intime, l'autre l'observation extérieure ?

Hippocrate forme la transition entre la période précédente et celle-ci : il appartient également à la mythologie et à l'histoire ; car si quelques circonstances de sa vie, si quelques unes de ses œuvres sont authentiques, la plupart sont douteuses ou controuvées. Sa doctrine a été reçue par ses contemporains et par la postérité avec une vénération qui ressemble à un culte, moins peut-être à cause du mérite réel de cette doctrine qu'en raison du mystère qui entoure sa naissance. Depuis lui, aucun homme n'a obtenu, comme médecin, un hommage aussi élevé, aussi constant, aussi universel. Bientôt même l'anarchie s'introduisit au sein de l'école qu'il avait rendue célèbre ; une foule de méthodes et de théories s'y propagèrent subrepticement, à l'ombre de son nom et de son autorité ; si bien que, par la suite, il

(1) *OEuvres d'Hippocrate*. Paris, 1839, INTRODUCTION, t. I. p. 567.

devint impossible de discerner, au milieu de tant d'écrits et de faits mis sur son compte, ce qui lui revenait légitimement de ce qui lui était imputé.

La science médicale, en se déplaçant, va de nouveau changer de face. Après quelques années de confusion, nous verrons les médecins se diviser en trois grandes sectes, qui lutteront pendant plusieurs siècles avec des succès balancés, et finiront par se réunir ou s'absorber dans le sein de la plus puissante.

IV. PÉRIODE ANATOMIQUE,

COMPRENANT L'ESPACE DE TEMPS QUI S'EST ÉCOULÉ DEPUIS LA FONDATION DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ALEXANDRIE, ENVIRON L'AN 320 AVANT J.-C., JUSQU'A LA MORT DE GALIEN, L'AN 200 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Considérations générales.

Ce fut une idée vraiment royale et digne des successeurs d'Alexandre que celle de rassembler dans un même local toutes les richesses intellectuelles de l'univers, et de les mettre à la disposition des hommes studieux qui désiraient s'en nourrir, pour les perfectionner et les accroître. Afin de concevoir tout ce qu'il y eut de grandeur et de munificence dans une telle création, il est nécessaire de se rappeler dans quelles circonstances elle fut entreprise. Il faut savoir que les manuscrits étaient alors d'une rareté extrême, et par suite d'un prix exorbitant; que la plupart des ouvrages n'exis-

taient qu'en un très petit nombre d'exemplaires, et quelquefois en un seul; si bien que ceux qui en étaient possesseurs ne consentaient à s'en défaire ou à en laisser prendre des copies que très difficilement. Tout le trésor littéraire d'une famille consistait souvent dans un seul livre; encore peu de familles étaient-elles en possession d'un tel héritage. Avant la fondation des bibliothèques d'Alexandrie et de Pergame, on ne cite de collections de livres un peu considérables que celles de Périclès et d'Aristote. Dans cet état de choses, les classes inférieures de la société étaient privées de tout enseignement écrit, et un citoyen pauvre ne pouvait acquérir, à moins de circonstances extraordinaires, qu'un degré d'instruction très borné.

Au milieu de telles conjonctures, l'établissement d'une bibliothèque accessible au public était un acte de philanthropie et de libéralisme au-dessus de tout éloge. C'était en même temps une de ces créations heureuses qui immortalisent un règne, une époque, et concourent à consolider une dynastie; car le bien qu'elles produisent et la reconnaissance qu'elles inspirent s'étendent jusqu'à la postérité la plus reculée. Il ne m'appartient pas de faire ressortir les avantages politiques d'une semblable institution; d'autres d'ailleurs se sont acquittés de cette tâche de manière à ne rien laisser à désirer (1). Mais pour peindre d'un seul trait l'influence que la fondation des bibliothèques publiques dut exercer sur la marche de l'ancienne civilisation, il me suffira de rappeler qu'on a comparé très justement cette influence à celle de l'imprimerie sur la civilisation moderne.

(1) Notamment M. Matter, auteur d'une *histoire de l'école d'Alexandrie*, à laquelle nous avons emprunté la majeure partie des détails que nous donnons sur cette école.

Deux lieutenants d'Alexandre paraissent avoir conçu le même projet, à peu près vers le même temps, en sorte qu'il est très difficile aujourd'hui de décider auquel des deux appartient la priorité. L'un était Eumène, gouverneur de Pergame et de la Mysie, l'autre Ptolomée-Lagus, qui avait le commandement de l'Égypte. A la mort du conquérant de l'Asie, les généraux qu'il avait mis à la tête des provinces de son vaste empire s'affranchirent de toute dépendance et s'efforcèrent de consolider leur domination par toutes sortes de moyens. Cependant la plupart ne tournèrent leur attention que du côté des armes, soit pour se maintenir dans leurs gouvernements, soit pour envahir ceux de leurs collègues. Les souverains d'Alexandrie et de Pergame furent les seuls, parmi tant de capitaines, qui s'occupèrent des intérêts du commerce et des arts, et c'est vers cette époque qu'ils jetèrent les fondements des deux premières bibliothèques publiques. Ils y déployèrent tant d'activité, eux et leurs successeurs immédiats, qu'environ un siècle après, on portait à 200,000 le nombre des volumes compris dans la biliothèque de Pergame, et à 600 ou 700,000 ceux de la bibliothèque d'Alexandrie. Cette dernière était divisée en deux parties, qu'on nommait la grande et la petite bibliothèque. La première contenant environ 400,000 volumes, était placée dans le quartier appelé Brucheion, près du musée et des palais, dans le voisinage du port, où se trouvaient les greniers d'abondance ; la seconde était dans le temple de Sérapis ou Sérapeum, situé loin de là au centre de la ville.

Toutefois on ne saurait par cette évaluation se faire une idée exacte des richesses accumulées dans ces deux grands dépôts bibliques ; car les auteurs diffèrent beaucoup quand

il s'agit d'apprécier les volumes ou rouleaux des anciens comparativement aux livres modernes, les uns présumant que les 600,000 volumes alexandrins représentent 200,000 des nôtres, d'autres 120,000, d'autres 90,000. Quoi qu'il en soit, c'était un résultat bien beau, dans les circonstances données, que des collections littéraires de cette importance. Les rois d'Égypte et ceux de Pont sentirent parfaitement quel éclat une institution de ce genre projetait sur leurs capitales et sur leurs personnes : il s'établit d'abord entre eux une louable émulation, qui, par la suite, dégénéra en jalousie mesquine, sous quelques uns de leurs successeurs, et porta les souverains d'Alexandrie à interdire l'exportation du papyrus, afin d'ôter à leurs émules de Pergame la possibilité de tirer des copies des manuscrits. Cette prohibition antilibérale eut un effet contraire à celui qu'on s'en promettait; car elle donna lieu à l'invention du papier de Pergame, autrement dit parchemin, dont l'usage devint général et remplaça avantageusement l'écorce du papyrus.

Néanmoins l'institut d'Alexandrie conserva toujours une grande supériorité sur celui de Pergame; il eut surtout une influence marquée sur les études médicales, et mérite, à ce titre, une mention particulière de notre part.

CHAPITRE PREMIER.

ÉCOLE D'ALEXANDRIE.

Le chef de la dynastie des Lagides, Ptolémée Soter, ne se contenta pas de rassembler à grands frais une énorme

quantité de livres ; il sentit encore la nécessité de mettre de l'ordre et du choix dans sa collection. A cet effet, il appela auprès de lui les hommes les plus renommés par leur érudition ; il leur donna un logement non loin de la bibliothèque, et affecta un revenu pour leur nourriture et leur entretien. Quelques uns furent chargés de veiller au classement des manuscrits, de les collationner, de les annoter ; et les exemplaires qui avaient subi ce travail d'épuration étaient ensuite placés sur des tablettes. D'autres savants, également entretenus aux frais de l'État, restaient étrangers aux occupations de la bibliothèque ; ils se livraient à des études et à des travaux de leur goût, sans être astreints à aucune tâche particulière : seulement, ils se réunissaient à des jours marqués pour faire des lectures et discuter sur divers sujets. Le roi lui-même assistait quelquefois à ces réunions ; il y proposait des difficultés à résoudre, et prenait part aux discussions.

Ces réunions devinrent encore plus fréquentes et plus solennelles sous Ptolémée Philadelphe, fils et successeur de Soter. On les nommait *ludi musarum et Apollinis*, luttes ou jeux littéraires, et le palais où elles se tenaient s'appelait musée. Souvent on désignait d'avance quelque sujet à traiter. Celui ou ceux qui réussissaient le mieux recevaient des éloges publics et des récompenses proportionnées au mérite de leurs compositions. Tous les savants, les artistes et les professeurs qui habitaient Alexandrie ne logeaient pas dans le musée, tous n'étaient point pensionnaires du roi ; cet honneur et les priviléges qui s'y rattachaient ne furent accordés qu'à un petit nombre. Parmi ceux qui en jouirent sous le règne des deux premiers Lagides, on ne cite que deux médecins, Hérophile et Érasistrate. Ce dernier, dit-

on, était petit-fils d'Aristote et élève de Théophraste. Il ne résida pas dans la capitale de l'Égypte jusqu'à la fin de ses jours ; mais il paraît que sur ses vieux ans il se retira à Smyrne, où il fonda une école.

Ce fut sous Philadelphe que des savants hébreux furent chargés de traduire en grec les livres saints, et l'on sait que la traduction qu'ils en firent, connue sous le nom de version des Septante, a été longtemps la plus estimée. Un prêtre égyptien avait toujours la présidence du musée, en sorte que l'institut alexandrin renfermait les débris de l'antique science de l'Égypte, la doctrine des Juifs, et les compositions plus modernes des philosophes et des littérateurs de la Grèce. En outre, les souverains de l'Égypte envoyèrent plus d'une fois des expéditions dans l'intérieur de l'Afrique, sur les côtes de la mer Rouge, et jusque dans les Indes orientales, pour faire des découvertes, et établir des relations dans l'intérêt du commerce et des sciences. Ainsi le flambeau de la civilisation, qui avait éclairé jadis les bords du Nil d'une lumière mystérieuse et isolée, revenait, après s'être accru et vivifié aux libres feux du génie de la Grèce, jeter un éclat plus resplendissant que jamais sur son premier berceau. Ainsi la ville des Ptolémées devint non seulement l'entrepôt du commerce grec et romain, mais encore le foyer scientifique dont les rayons s'épandirent pendant dix siècles sur l'antique univers.

Parmi les sciences qui reçurent le plus d'encouragement dans l'institut des Lagides, nous devons mettre au premier rang la médecine. Par un concours de circonstances que nous énumérerons tout-à-l'heure, l'école d'Alexandrie éclipsa dès sa naissance les antiques écoles de Cnide, de Cos, de Pergame, et tant qu'elle subsista, elle ne fut effa-

cée par aucune autre. Du temps de Galien, il suffisait d'avoir étudié dans cette ville, ou même seulement d'y avoir séjourné, pour obtenir la réputation de médecin. Presque tous les hommes qui se sont rendus célèbres dans quelques branches de l'art de guérir, durant un laps de temps considérable, avaient reçu leur instruction dans cette école ou étaient allés l'y perfectionner.

La prospérité des études médicales dans l'institut gréco-égyptien tenait, avons-nous dit, à plusieurs causes, à la tête desquelles il faut placer l'autorisation accordée par les fondateurs de cet établissement de disséquer des cadavres humains. Nul doute que cette autorisation, presque unique dans l'antiquité, n'ait imprimé aux connaissances anatomiques, physiologiques et chirurgicales une impulsion extraordinaire. Mais les princes de la famille des Lagides ne se contentèrent pas de livrer au scalpel des anatomistes les cadavres des criminels, ils travaillèrent eux-mêmes quelquefois aux dissections, tant ils étaient avides de pénétrer les secrets de la nature et de la vie! Peut-être aussi se proposaient-ils de détruire par le poids de leur exemple le blâme auquel s'exposaient les médecins qui se livraient à ce genre d'occupation (1).

Les Ptolémées ne favorisèrent pas moins les progrès de l'histoire naturelle et de la matière médicale par les collections d'animaux et de plantes rares qu'ils firent près de leurs palais. Ils n'épargnèrent, s'il faut en croire la tradition, ni dépenses ni soins pour rendre ces collections aussi complètes que possible; ils se faisaient une gloire de les montrer aux savants et aux voyageurs de distinction, que la renommée de

(1) Pline, *Histoire naturelle*, t. XIX, p. 5. — Lauth. *Histoire de l'anatomie.* Strasbourg, 1815, p. 119.

ces richesses intellectuelles attirait dans leur capitale; politique aussi habile que libérale, et qui, même après la destruction du royaume d'Égypte, maintint la ville d'Alexandrie au rang des premières cités de l'empire.

Cependant l'usage des dissections ne jouit pas d'une longue faveur, même dans la ville où il avait pris naissance; à peine si sa durée atteignit la fin du second siècle. Bientôt la science prit à Alexandrie une direction vicieuse; les recherches naturelles y furent remplacées par des discussions subtiles sur des sujets oiseux ou inaccessibles à l'entendement humain. Mais de tous les fléaux qui s'opposèrent au progrès des sciences médicales en Égypte, celui de la domination romaine fut le plus fatal: le peuple-roi, qui se délectait à voir couler le sang, non seulement sur les champs de bataille, mais encore dans ses jeux, dans ses spectacles journaliers, ce peuple eût regardé comme une profanation abominable le contact d'un cadavre, et l'on ne compte pas un seul anatomiste de réputation sorti de son sein. Si par hasard quelque médecin étranger, attaché à la personne de ses empereurs ou de ses généraux, désirait profiter des occasions que la guerre lui offrait pour s'éclairer sur la structure des parties internes du corps humain, il était obligé de se cacher, d'enlever nuitamment quelque cadavre abandonné aux oiseaux de proie.

Pour comble de malheur, les travaux des médecins qui illustrèrent la première époque de l'école d'Alexandrie sont tous perdus; nous ne les connaissons aujourd'hui que par tradition et par les fragments que des écrivains postérieurs nous ont conservés. L'incendie de la grande bibliothèque par Jules César commence la chaîne des désastres que la domination romaine fit peser sur l'institut alexandrin. Ce-

pendant la reine Cléopâtre, que son zèle éclairé pour les sciences eût rendue célèbre, si elle ne l'était davantage par sa beauté, ses faiblesses, ses crimes et sa mort, Cléopâtre, dis-je, répara autant que possible cette perte, en obtenant de son époux, Marc-Antoine, la translation de la bibliothèque de Pergame à Alexandrie. Mais un coup plus funeste et irréparable fut porté à cet établissement par l'atroce et imbécile Caracalla, qui, après avoir fait assassiner la plus grande partie des habitants d'Alexandrie, enleva aux pensionnaires du musée la faculté de vivre ensemble et les autres avantages dont ils jouissaient, supprima les spectacles et les tables communes (1).

On ne peut aujourd'hui retracer la marche de la science pendant cette période qu'en recueillant et comparant les débris qui nous ont été conservés par Galien, Arétée, Cœlius Aurélianus, Celse, Dioscoride, Pline et quelques autres. C'est à l'aide de ces documents épars que nous allons tâcher de reconstituer l'édifice scientifique de la médecine, tel qu'il a dû exister à la fin du second siècle de l'ère chrétienne, en suivant le même ordre que nous avons déjà adopté, c'est-à-dire en commençant par exposer les progrès matériels de chaque branche de l'art, et renvoyant pour la fin la discussion des théories et des systèmes.

CHAPITRE II.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Nous avons vu qu'en réunissant tous les morceaux que

(1) *Histoire de l'anatomie*, p. 117.

les écrivains hippocratiques nous ont transmis relativement à la structure du corps humain, il serait impossible d'en composer un traité d'anatomie un peu régulier et un peu complet; car, à l'exception du squelette, ils n'ont eu des notions un peu étendues et un peu précises sur aucun appareil organique. Ils confondaient sous une dénomination commune les tendons, les ligaments et les nerfs; ils ne distinguaient pas ou distinguaient mal les veines des artères; les muscles n'étaient à leurs yeux que des masses inertes destinées seulement à recouvrir les os et à servir d'enveloppe ou d'ornement. Ils ne possédaient enfin que des idées grossières ou fausses sur la structure et les fonctions du cerveau, du cœur, du poumon, du foie, des appareils digestifs et génitaux, etc., parce qu'ils n'avaient jamais pu se livrer à des dissections régulières, comme l'observe fort bien l'auteur de l'*Histoire de l'anatomie;* ce qui ne les empêchait pas d'émettre sur ces organes et sur leurs fonctions des opinions très décisives, que personne n'était à même de vérifier ni de démentir.

Voyons actuellement quelles additions et quels perfectionnements les médecins de la période suivante apportèrent à cet état de la science. Galien est le seul auteur de cette période dont les écrits sur l'anatomie et la physiologie n'aient pas entièrement péri. Nous en avons plusieurs de lui qui traitent spécialement de ces deux branches, savoir : 1° une monographie sur le squelette, dans laquelle il recommande de ne pas étudier les os dans les livres seulement, mais de les voir, de les toucher ; et, pour cela, il conseille aux étudiants d'aller à Alexandrie, où les professeurs, dit-il, mettent sous vos yeux des squelettes humains. Ce conseil de Galien prouve que de son temps on n'avait pas même à Rome un

squelette pour démontrer l'ostéologie ; 2° un traité complet d'anatomie, divisé en quinze livres, dont six manquent, ayant pour titre : *Des administrations anatomiques ;* 3° un traité anatomo-physiologique sur l'*usage des parties du corps de l'homme*, distribué en dix-sept livres, que nous possédons en entier ; 4° enfin une quantité de détails anatomiques et physiologiques disséminés dans des écrits qui traitent d'autres matières. C'est donc principalement dans les ouvrages de Galien que nous puiserons ce que nous avons à dire sur les progrès de l'anatomie et de la physiologie pendant l'espace de temps écoulé depuis la fondation de l'école d'Alexandrie jusqu'à la fin du second siècle de l'ère chrétienne.

Squelettologie. — Nous avons dit que le système osseux était de tous les systèmes organiques celui que les Asclépiades avaient le mieux connu : cependant leurs successeurs ajoutèrent beaucoup de détails aux descriptions qu'ils en avaient faites ; ils recherchèrent surtout avec plus de soin le mode de formation des os, leur structure intime, leurs moyens d'union. Galien dit que les os sont des corps durs, secs, froids et de nature terrestre, n'ayant en eux-mêmes aucune sensibilité, parce qu'ils sont privés de nerfs, mais pouvant ressentir la douleur par l'intermédiaire de la membrane qui les enveloppe, et qu'on nomme *périoste.* Ils servent de soutien à toute la masse du corps, et proviennent directement de la semence ; la plupart ont une moelle d'où ils tirent leur nourriture. Leurs divers modes d'union se réduisent à deux, savoir : la *symphyse* et l'*articulation.* Par la symphyse, deux os sont joints ou collés fortement ensemble, de manière qu'ils ne peuvent exécuter l'un sur l'autre aucun mouvement. Par l'articulation, au contraire,

ils ne sont que juxtaposés, en sorte qu'ils peuvent se mouvoir plus ou moins l'un sur l'autre. Des ligaments maintiennent et affermissent les articulations : ce sont des corps blancs, souples, élastiques, plus durs et plus épais que les membranes. Les cartilages qui terminent certains os, ou même qui les remplacent dans certaines régions, comme au nez, aux oreilles, à la trachée-artère, ont presque la dureté de ceux-ci, avec la souplesse et l'élasticité des ligaments (1). L'auteur de l'*Histoire de l'anatomie* dit que Galien fut profondément versé dans la connaissance des os; qu'il les décrivit presque tous individuellement, et qu'il y en a peu qui n'aient leur nom propre dans ses ouvrages.

Myologie. — Les chairs ne furent plus considérées comme des masses inertes, ne servant qu'à recouvrir et protéger les autres parties ; elles furent partagées en faisceaux distincts, qu'on appela muscles. On étudia séparément la figure, la composition, les usages de chaque faisceau musculaire, et l'on reconnut que tous sont formés de fibres ou filaments ténus, entre lesquels pénètrent des veines, des artères, des nerfs, qui y portent la nourriture, la vie et le sentiment. On s'assura par des expériences convaincantes que les muscles sont indispensables pour l'accomplissement des mouvements volontaires. Galien, voulant faire comprendre le mécanisme de la locomotion et prouver que les muscles y jouent un rôle actif, avait coutume de découvrir sur un animal les muscles extenseurs et fléchisseurs d'un membre ; il montrait ensuite comment la tension et le relâchement alternatifs des faisceaux musculaires mettent en jeu les os, à la façon de leviers.

(1) Galien, *De ossibus*, édition de Chartier, t. IV. — *De anatomicis administrationibus*, lib. I, t. IV.

Cet auteur dit que les muscles sont si nombreux, qu'on ne peut pas les compter facilement; qu'ils se réunissent de manière que plusieurs semblent n'en former qu'un seul; et que quand ils se divisent, il paraît y en avoir autant qu'il y a de tendons. On ne sera pas étonné, d'après cet aveu, qu'il en ait omis quelques uns : cependant il en distingue et en nomme un grand nombre. Il les classe suivant leurs usages; et cette méthode, qui a été suivie jusqu'à nos jours par beaucoup d'anatomistes, est la plus avantageuse pour parvenir à la connaissance des mouvements exécutés par les parties, quoiqu'elle ne soit pas la plus commode pour procéder à leur examen anatomique (1).

Angiologie. — Les auteurs hippocratiques confondaient les artères avec les veines. Proxagoras avait distingué le premier ces deux ordres de vaisseaux; mais il s'était imaginé que les artères contiennent de l'air, non du sang. En conséquence de cette opinion, il leur avait donné le nom qu'elles portent encore, et qui signifie, d'après l'étymologie, canal aérien. Aristote et Érasistrate avaient adopté ce sentiment, lequel avait prévalu apparemment jusqu'à Galien; car celui-ci consacre un livre entier à le réfuter, s'appuyant sur ce fait d'observation, que toutes les fois qu'une artère est blessée, on en voit jaillir du sang. Il ajoute à cette preuve expérimentale beaucoup de raisons théoriques, qu'il croyait sans doute propres à la fortifier, mais qui aujourd'hui nous paraissent fort obscures et inutiles (2).

(1) Galien, *De constitutione artis medicæ*, cap. III, Chartier t. II. — *De anatomicis administrationibus*, lib. I, II, III, IV, V. — *De usu partium corporis humani*, lib. III, cap. X, t. IV. — *De motu muscularum*, lib. I, cap. I, t. V.

(2) Galien, *An in arteriis naturâ sanguis contineatur*, Chartier, tome III.

Il place l'origine des veines dans le foie, qu'il regardait comme l'organe de la sanguification; en quoi il se montre moins avancé qu'Aristote, qui considérait le cœur comme la source commune des artères et des veines. Il compare les systèmes veineux et artériel à un arbre fixé par ses racines dans le sol, d'où son tronc s'élève et s'étend en ramifications. Les divisions de la veine porte forment les racines de l'arbre veineux; la veine cave en est le tronc, d'où partent des branches et des rameaux qui se distribuent dans toutes les parties. De même, les divisions de l'artère pulmonaire constituent les racines du système artériel, dont l'aorte est le tronc, qui envoie des ramifications par tout le corps. Parmi les branches de la veine cave supérieure, cet anatomiste comprend la veine azygos, la mammaire interne, etc. Parmi celles de la veine cave inférieure, il décrit les rénales, les spermatiques, les utérines, les veines du membre inférieur. Dans le tableau du système artériel, il distingue par erreur une aorte supérieure et une inférieure. L'histoire des ramifications de l'aorte supérieure est un peu confuse; mais la description de l'aorte descendante est plus exacte. Notre auteur fait mention de la veine et des artères ombilicales. Enfin il n'ignorait pas que les veines sont plus nombreuses que les artères, attendu que celles-ci ne marchent jamais sans être accompagnées de veines, tandis que les veines se rencontrent souvent seules (1).

Névrologie. — Galien fait dériver tous les nerfs du cerveau et de la moelle épinière, contrairement à l'opinion d'Aristote, qui en avait placé l'origine dans le cœur; mais

(1) Le même, *De venarum et arteriarum dissectione*, t. IV. — *De usu partium*. — Th. Lauth, *Histoire de l'anatomie*, liv. V, part. 1, sect. I, chap. III, § 4.

le médecin de Pergame prouve que ce dernier et ceux qui l'ont suivi confondaient les nerfs avec les ligaments et les tendons. Il distingue en outre deux sortes de nerfs, dont les uns, organes de la sensibilité, sont mous et proviennent du cerveau; les autres, organes de la motilité, sont plus durs et naissent de la moelle épinière. Il compte sept paires de nerfs cérébraux, qui comprennent tous les nerfs admis aujourd'hui, sauf le sympathique et l'oculo-moteur externe, trente paires spinales qui se divisent comme il suit : huit conjugaisons cervicales, douze dorsales, cinq lombaires et cinq sacrées. « Ainsi, fait observer M. Daremberg, Galien admettait des nerfs distincts pour le sentiment et le mouvement; mais il ne savait pas que chaque nerf, par sa double origine sur les parties antérieure et postérieure de la moelle, contient des filets destinés aux sentiments et d'autres aux mouvements (1). » Les ganglions sont une partie du système nerveux qui a été aussi connue de lui et dont il semble s'attribuer la découverte. « La nature, dit-il, a fait une chose admirable que les anatomistes ont ignorée jusqu'à présent. Quand elle conduit fort loin un nerf mince, ou destiné à des mouvements musculaires violents, elle place sur son trajet un corps épais qui lui ressemble quant au reste. Vu en dehors, ce corps paraît être appliqué au nerf et l'entourer; mais, quand on le dissèque, sa substance est en continuité avec le nerf entrant, et lui ressemble en tout. C'est au moyen de cette substance, qui ressemble à un ganglion, que les nerfs augmentent en épaisseur (2). » Enfin cet habile anatomiste a eu quelques notions du grand sympathique,

(1) *Thèse inaugurale*. Paris, 20 août 1841, p. 89.

(2) Galien, *De usu partium*. — Lauth, *Histoire de l'anatomie*, liv. V, part. 1, sect. I, chap. III, § 5.

quoiqu'il ne se soit pas formé une idée de l'ensemble de ce nerf.

Pour s'assurer que les facultés motrice et sensitive sont transmises de l'encéphale aux autres parties du corps par l'intermédiaire des nerfs, il conseille de couper le nerf principal d'un membre. Aussitôt, dit-il, les parties situées au-dessous de la section perdront la sensibilité et le mouvement, tandis que les parties situées au-dessus conserveront ces deux facultés (1).

Adénologie. — « Galien, dit l'auteur déjà nommé de l'*Histoire de l'anatomie*, ne donne point la description anatomique des glandes, quoiqu'il ait eu connaissance des liquides qui sont sécrétés par plusieurs de ces organes. Après s'être étendu sur la sécrétion de la glande prostate, il passe aux mucosités et à la salive contenue dans la bouche, à la bile sécrétée dans le foie, et à l'humeur fournie aux intestins par les glandes diverses. Appuyant ensuite l'opinion de Marinus sur l'usage des glandes, il dit que les glandes salivaires transmettent la salive dans la bouche par des veines particulières. Il appelle aussi les mamelles, des corps glanduleux. Il connaissait donc les fluides fournis par un grand nombre de glandes. N'est-il pas singulier, d'apres cela, que l'idée ne soit pas venue à ce grand homme d'attribuer aux glandes la fonction spéciale de préparer un fluide utile, au lieu de les envisager comme la litière des vaisseaux émonctoires d'une humeur excrémentitielle ? Le fait est qu'il n'a pas eu cette heureuse idée ; la préparation d'un fluide a toujours été à ses yeux un objet très secondaire dans la fonction des glandes : aussi les veines qui transmettent la

(1) Galien, *De constitutione artis*, cap. III.

salive dans la bouche ne sont que des suppositions qu'il fait, et ne répondent pas au conduit salivaire appelé depuis conduit de Sténon (1). »

Splanchnologie. — Galien divise l'intérieur du corps en trois cavités, savoir : le ventre, le thorax et le crâne, dont le canal vertébral est une continuation. Il distingue dans chacune de ces cavités les parties contenantes et les parties contenues : les premières sont la peau, qui se compose du derme et de l'épiderme, la graisse, les muscles avec leurs aponévroses, leurs vaisseaux et leurs nerfs, les os, et quelques membranes. Les secondes diffèrent dans chaque cavité et doivent être énumérées séparément.

I. *Cavité abdominale.* — Elle renferme les instruments de la faculté naturelle, qui se divisent en appareil de la nutrition et appareil de la reproduction. L'appareil de la nutrition comprend des organes de trois ordres. Ceux du premier ordre reçoivent les aliments, les disposent et les distribuent dans toutes les parties; ce sont la bouche, l'œsophage, l'estomac, les intestins, les veines et le foie. Les organes du second ordre, qui paraissent destinés à éliminer les particules excrémentitielles, sont le foie, qui attire la bile, la rate, les reins et ses annexes. Enfin ceux du troisième ordre servent à l'expulsion des matières fécales, et afin que cette fonction fût soumise à la volonté, elle est exécutée par des muscles. Galien décrit en détail la forme, la situation, la structure de chacun de ces organes. (Voyez particulièrement les *Administrations anatomiques* et le traité *de l'Usage des parties;* voyez aussi l'*Histoire de l'anatomie* déjà citée.)

(1) Lauth, *Ibidem*, § 6.

L'appareil reproducteur se compose, chez l'homme, des testicules, placés hors du corps et dans les bourses, de vaisseaux sanguins et de nerfs, de l'épididyme, petit corps situé à la tête du testicule, du canal spermatique ou canal déférent, de la vésicule séminale, de la prostate glanduleuse, et de la verge, qui est un corps nerveux et creux, provenant des os pubis et ne contenant point d'humeur. Chez la femme, dont la nature est plus froide que la nature de l'homme, les parties sexuelles sont placées dans l'intérieur du corps. Les testicules, plus petits, sont situés sur les côtés de la matrice, en dedans du ventre. Les conduits spermatiques (trompes utérines) unissent les testicules à l'utérus, qui est placé entre la vessie et le rectum. Galien admet deux cavités utérines, l'une droite, destinée aux fœtus mâles, l'autre gauche, où sont reçus les fœtus femelles. Avait-il examiné la matrice de la femme? Il est permis d'en douter. On est porté à croire qu'il n'avait étudié cet organe que sur des femelles d'animaux, quand il dit que le nombre des mamelles est égal à celui des cavités utérines. Le fond de la matrice est tourné en haut vers l'estomac; son col regarde en bas et se continue avec le vagin, canal membraneux qui se termine en dehors par la vulve. Dans le coït, la semence du mâle, qui est plus chaude, se mêle avec la semence de la femelle, qui, étant plus froide, sert d'excipient et de nourriture à l'autre; et de là résulte la fécondation. La semence se change d'abord en membranes; puis une portion de ces membranes se transforme en cartilages et en os; une autre portion se plie, se creuse, s'allonge en manière de tuyaux qui constituent les veines et les artères; une troisième partie s'étend en fils déliés, d'où proviennent les fibres et les nerfs; ainsi de suite (1).

(1) Galien, *De usu partium*. — *De semine et alibi.*

II. *Cavité thoracique.* — Elle est séparée du ventre par le diaphragme, espèce de muscle rond, large, plat, mince, et qui a son tendon dans le milieu. Elle renferme, entre autres choses, le cœur et le poumon, organes de la faculté vitale. Le cœur, situé au milieu de la poitrine, un peu à gauche, est étendu sur le poumon, comme sur un duvet. Il a l'apparence d'un muscle; mais il en diffère sous plusieurs rapports : d'abord sa chair est beaucoup plus dure, plus résistante que la chair musculaire; en second lieu, elle est formée de fibres droites, transverses, obliques, en un mot, de fibres se dirigeant dans tous les sens, au lieu que les muscles n'ont que des fibres d'une seule sorte. Enfin le cœur jouit d'un mouvement propre, qui ne dépend point des nerfs, comme on peut s'en assurer en ouvrant la poitrine d'un animal vivant; car alors, si on sépare le cœur des autres parties, il continue à se mouvoir pendant quelque temps avec beaucoup de force. Cet organe est la source de la chaleur naturelle et des esprits vitaux, le siége de la colère et des passions violentes. Quant à l'opinion de Galien sur le mouvement du sang, il en sera parlé ailleurs.

Le poumon, viscère spongieux qui remplit presque toute la poitrine, est divisé dans sa longueur en deux cavités inégales : la moitié de droite, qui est la plus forte, se partage en trois parties qu'on nomme lobes; celle de gauche se divise en deux. Ces lobes communiquent tous, au moyen de tubes cartilagino-membraneux, avec un tube commun de même nature, qu'on appelle trachée-artère. Celui-ci remonte le long de la ligne médiane, au-devant de l'œsophage, jusqu'à l'arrière-bouche, où il se termine par un orifice nommé larynx. Galien divise en deux temps l'acte de la respiration : dans le premier temps, qu'il nomme inspira-

tion, la cavité thoracique s'agrandit; l'air de dehors est attiré par la trachée-artère dans le poumon. Pendant le second temps, qui est celui de l'expiration, la partie la plus grossière de l'air contenu dans la poitrine est rejetée au dehors avec les fuliginosités du cœur; tandis que la partie la plus subtile passe dans l'artère veineuse, pour se rendre aux cavités gauches du cœur, où elle va concourir à l'entretien de la chaleur naturelle, à la formation des esprits vitaux et à la confection du sang artériel (1).

III. *Cavité céphalo-rachidienne.* — Celle-ci diffère des deux précédentes, 1° en ce qu'elle est fermée de tous les côtés par des os; 2° en ce qu'au lieu d'être tapissée intérieurement par une seule membrane, comme le ventre et la poitrine, elle en a deux : l'une épaisse, dure, fibreuse; l'autre mince et lisse, exactement semblable au péritoine et à la plèvre. Cette cavité renferme les organes de la plus noble des facultés, la faculté animale, dont le principe n'est autre que l'âme raisonnable et immortelle.

On y trouve en haut et en avant le cerveau, sorte de masse ovalaire, peu consistante, de couleur grise à sa surface, et blanche dans d'autres endroits, partagée en deux moitiés ou hémisphères par un sillon longitudinal très profond. Au-dessous de lui et en arrière est placé le cervelet, dont la substance paraît un peu plus ferme, et dont le volume égale à peine le quart du cerveau. Tous les deux ensemble ils remplissent la cavité crânienne; distincts et séparés par des membranes dans la plus grande partie de leur étendue, ils se réunissent en une portion commune, appelée mésocéphale et située à la base du crâne. C'est là

(1) Galien, *De usu partium. — De anatomicis administrationibus.*

que commence la moelle épinière, qui descend le long du canal vertébral, et dont la substance, analogue à celle du cerveau et du cervelet, forme comme un prolongement de ce dernier. Galien décrit séparément chacune de ces trois portions d'un même viscère. Il en dépeint la configuration extérieure, les rapports avec les parties environnantes. Ensuite, pénétrant dans leur intérieur par des sections méthodiques, il étudie leur structure intime, la disposition de leurs plus petites parties, l'origine et la distribution de leurs vaisseaux, etc. Il poursuit chaque nerf aussi loin qu'il peut le faire jusqu'à son immersion complète dans la masse encéphalique.

Quand on découvre le cerveau d'un animal vivant, en enlevant une portion de la voûte du crâne, on voit ce viscère qui s'élève et s'affaisse tour à tour. Ce phénomène n'avait point échappé à Galien, qui, le comparant à la respiration pulmonaire, l'attribue à la même cause. Il pense que le cerveau se dilate, comme le poumon, pour attirer l'air de dehors, et qu'ensuite il se resserre pour l'expulser. Selon lui, le fluide atmosphérique pénètre dans la cavité du crâne à travers la lame criblée de l'ethmoïde, et en sort par la même voie, entraînant avec lui les humeurs excrémentitielles du cerveau, qui coulent dans les fosses nasales. Cependant, dit ce physiologiste, l'air introduit par l'inspiration dans la cavité céphalique n'est pas rejeté entièrement par l'expiration. Une portion de ce fluide s'insinue dans les ventricules antérieurs du cerveau, et s'unit avec les esprits vitaux qui y sont apportés par les artérioles du plexus choroïde. De cette combinaison naissent les esprits animaux, agents immédiats de l'âme raisonnable, et les plus subtils de tous les esprits. Ceux-ci acquièrent leur dernière atté-

nuation dans le quatrième ventricule, où ils sont instillés, pour ainsi dire, goutte à goutte par un tube arrondi, étroit, vermiforme (l'aqueduc de Sylvius). De là les esprits animaux se répandent dans la substance même du cerveau, du cervelet et de la moelle de l'épine, où ils sont tenus en réserve pour être distribués, par l'entremise des nerfs, à toutes les parties du corps, et aller communiquer à chacune, selon les ordres et le besoin de la faculté animale, le sentiment, le mouvement et l'énergie (1).

Cette esquisse de l'anatomie et de la physiologie de Galien, toute sommaire qu'elle est, nous représente l'état de ces deux branches de la science médicale à la fin du IIe siècle de l'ère chrétienne, et nous donne une idée des progrès qui avaient été effectués pendant la période anatomique. Ces progrès sont immenses; et, si l'on considère que la majeure partie remonte aux deux premiers siècles de la fondation de l'école d'Alexandrie, et qu'elle est due principalement aux travaux d'Hérophile et d'Érasistrate, on est tout étonné du développement rapide, ainsi que de l'heureuse direction que ces deux grands médecins avaient imprimée aux études anatomo-physiologiques. Non seulement ils se livrèrent à de nombreuses dissections de cadavres humains, mais encore ils durent bien souvent avoir recours aux vivisections sur les animaux. La chronique rapporte même que l'un d'eux, Hérophile, ne craignait pas de porter le scalpel sur des criminels vivants, qu'on lui livrait dans l'intérêt de la science. Mais, il faut le dire, ce fait n'est rapporté par aucun auteur contemporain; il n'a été recueilli que trois ou quatre siècles plus tard, comme une tradition

(1) Galien, *De anatomicis administrationibus*. — *De usu partium*.

populaire (1) ; en sorte qu'il est révoqué en doute par beaucoup d'historiens, qui font observer avec raison que le même bruit a été accrédité faussement, à diverses époques, contre d'autres anatomistes célèbres. Quoi qu'il en soit, les mœurs trop souvent impitoyables des anciens peuples, le mépris qu'on professait généralement pour les souffrances des criminels et des esclaves, permettent de croire qu'il a pu se rencontrer quelquefois des maîtres assez dédaigneux des sentiments d'humanité pour livrer au couteau de l'anatomiste de malheureux condamnés, dans l'espoir de découvrir au fond de leurs entrailles palpitantes le secret de la vie et les moyens de la prolonger ; il n'est pas impossible non plus qu'un fanatique de science ait prêté son ministère à cette recherche odieuse ; tant il est vrai que tous les fanatismes sont impitoyables !

Cependant le zèle pour les dissections se refroidit promptement, comme nous l'avons déjà dit ; à peine Galien nomme-t-il cinq ou six individus qui s'en soient occupés, depuis les premiers anatomistes d'Alexandrie jusqu'à lui, c'est-à-dire pendant l'espace d'environ quatre cents ans. Il cite un Rufus, d'Éphèse, qui vivait probablement sous Trajan ; un Marinus, qui écrivait au commencement du IIe siècle de l'ère chrétienne ; un Quintus, qui ne composa aucun ouvrage sur l'anatomie, mais qui fit plusieurs élèves, entre lesquels on compte Pelops et Satyrus, qui furent les maîtres de Galien. Aucun de ces anatomistes n'a laissé une réputation approchant de la réputation d'Hérophile et d'Érasistrate ; Galien seul peut soutenir le parallèle avec ces derniers par le grand nombre de ses expériences et de ses dé-

(1) Celse, *Traité de la médecine,* préface. — Tertullien, *De l'âme*, chap. X.

couvertes anatomo-physiologiques. Mais en vain il s'efforça de ramener, par son exemple et ses exhortations, ses contemporains à l'étude de l'anatomie, qui, renfermée dans de justes bornes, est le guide le plus sûr de la pratique médicale ; il ne put vaincre leur indifférence. Après lui, l'usage des dissections parut se perdre, soit par un redoublement du préjugé superstitieux qui s'y opposait, soit plutôt par un effet de l'apathique ignorance des médecins.

CHAPITRE III.

HYGIÈNE.

L'hygiène ne suivit pas, durant cette période, la marche rapide de l'anatomie et de la physiologie : cependant elle ne demeura pas tout-à-fait stationnaire. Celse a résumé dans son premier livre les préceptes hygiéniques les plus accrédités de son temps. Il commence par adresser quelques conseils aux gens robustes et jouissant d'une excellente santé. Ensuite il expose plus longuement le régime qui convient aux personnes délicates, parmi lesquelles il range la majeure partie des habitants des villes et en particulier les hommes de cabinet. Enfin il trace les règles relatives aux différents âges, aux saisons, aux voyages sur mer, à certaines idiosyncrasies, et à d'autres circonstances. Ses prescriptions roulent principalement sur le choix des aliments et des boissons, l'usage des bains, les alternatives de repos et de travail, les repas, les exercices gymnastiques, les déjections provoquées artificiellement, dans un but de santé, par le haut ou par le bas. S'il ajoute bien peu de chose aux matériaux trans-

mis par les écrivains de la collection hippocratique, il a du moins le mérite de les présenter avec plus d'ordre et de concision.

Les écrits de Galien sur l'hygiène sont nombreux, car ils forment tout le tome VI de l'édition de Chartier, in-folio. Les plus considérables sont un traité *sur la Conservation de la santé*, divisé en six livres, et un traité *sur les Qualités des aliments*, divisé en trois. Cet auteur partage la vie en quatre périodes, l'enfance, la jeunesse, l'âge viril et la vieillesse. Il insiste sur les préceptes relatifs à la première et à la dernière de ces périodes, beaucoup plus que ne l'avaient fait ses prédécesseurs; il entre surtout dans des détails nouveaux et intéressants concernant l'enfance. Il a aussi mieux apprécié que personne avant lui l'influence des habitudes, et il a senti le premier que l'art de régler ses passions devait faire partie de l'hygiène. Là se bornent les progrès effectués dans cette branche de l'art, depuis la fondation de l'école d'Alexandrie jusqu'à son époque.

L'observation pure du bien ou du mal que nous ressentons, après l'usage de certaines choses, fut la source première des recherches hygiéniques et la seule méthode qu'on adopta d'abord dans ces recherches, ainsi que le témoigne le passage suivant d'un auteur que j'ai souvent cité: « En remontant, dit-il, dans les siècles passés, je pense que le régime de vie et de nourriture dont, en santé, on use de nos jours, n'aurait pas été découvert si l'homme, pour son boire et son manger, avait pu se contenter de ce qui suffit au bœuf, au cheval et à tous les êtres en dehors de l'humanité, à savoir, des simples productions de la terre, des fruits, des herbes et du foin. Les animaux s'en nourrissent, s'en accroissent, et vivent sans en être incommodés et sans avoir

besoin d'aucune autre alimentation. Sans doute, dans les premiers temps, l'homme n'eut pas d'autre nourriture, et celle dont on se sert de nos jours me semble une invention qui s'est élaborée dans le long cours des ans. Mais d'une alimentation forte et agreste naissaient une foule de souffrances violentes, telles qu'on les éprouverait encore aujourd'hui par la même cause; chez ceux qui se sustentaient avec des matières crues, indigestes et pleines d'activité, survenaient des douleurs intenses, les maladies et une prompte mort. Les hommes d'alors en souffraient moins sans doute, à cause de l'habitude: cependant le mal était grand, même pour eux, et la plupart, surtout ceux qui étaient d'une constitution plus faible, périssaient; les natures plus vigoureuses résistaient davantage... Telle fut, ce me semble, la cause qui engagea les hommes à chercher une nourriture en harmonie avec notre nature, et ils trouvèrent celle qui est en usage maintenant. En effet, apprenant à macérer, à monder, à cribler, à moudre, à pétrir les grains, ils ont fabriqué avec le blé du pain, avec l'orge de la pâte, qu'ils ont travaillée de mille manières. Ils ont fait bouillir, fait rôtir, composé des mélanges, et tempéré par des substances plus faibles ce qui était intempéré, se réglant en toute chose sur la nature et les forces de l'homme (1). »

Cette méthode, aussi simple que sûre, mais lente et timide, ne fut pas du goût de certains philosophes : ceux-ci en imaginèrent une beaucoup plus compliquée, et qui leur parut plus transcendante, plus directe. Voici en quels termes cette dernière est décrite par un de ces médecins philosophes : « Je maintiens, dit-il, que pour bien écrire

(1) Œuvres d'Hippocrate, *De l'ancienne médecine*, § 3, traduction de M. Littré.

sur le régime de l'homme, il faut préalablement être bien instruit de sa nature, connaître ce que l'homme est dans son origine, et quelles sont les parties dont il est composé. Si, en effet, l'on ignore sa composition dès son commencement, et ce qui y domine, comment prescrire ce qui peut lui être utile (1)? »

Une telle marche a quelque chose de séduisant au premier abord. Elle entraîne par une apparence d'exactitude et de profondeur; mais si nous la jugeons par les résultats, nous nous convaincrons bientôt qu'elle n'est propre qu'à obscurcir, embrouiller, par les spéculations d'une philosophie tout idéale, les données les plus claires de l'expérience. L'auteur auquel j'ai emprunté la dernière citation en fournit lui-même une preuve. Il consacre fort vainement, comme nous l'avons remarqué ailleurs (2), toute la première partie de son ouvrage à démontrer que l'homme et les animaux sont un composé de deux principes, l'eau et le feu, et il s'efforce ensuite d'établir sur cette base hypothétique ses maximes d'hygiène.

Galien a suivi la même route, c'est-à-dire qu'il a voulu faire découler de sa théorie physiologique les lois relatives à la conservation de la santé; mais cette route ne l'a conduit qu'à des digressions aussi fastidieuses pour le lecteur que stériles pour la science. C'est ainsi qu'il a écrit un livre pour dire quelle est la meilleure constitution du corps humain, à quels signes on peut la reconnaître, et comment elle résiste aux causes perturbatrices; un autre pour expliquer ce qu'on doit entendre par complexion, et en quoi

(1) *Ibidem*, *Du régime*, liv. I, § 2. Gardeil.
(2) Voyez période philosophique, pag. 142.

la bonne complexion diffère de la complexion athlétique; un troisième, où il agite fort longuement cette question, qu'on pouvait résoudre en quelques lignes : L'hygiène est-elle du ressort de la médecine ou de la gymnastique ? Si bien qu'on pourrait réduire des quatre cinquièmes au moins ses écrits concernant l'hygiène, sans aucune perte réelle pour l'art.

Galien donne de la santé une définition conforme à ses idées théoriques, mais si peu intelligible, qu'il est obligé de l'accompagner d'un commentaire explicatif de plusieurs pages. Voici cette définition : « La santé consiste dans la juste proportion du chaud, du froid, du sec et de l'humide, pour les parties similaires; et dans la bonne conformation, le nombre exact et la grandeur convenable pour les parties organiques (1). » Enfin il prétend faire dériver tous les préceptes de l'hygiène d'un principe unique : « *On doit*, dit-il, *donner les semblables dans l'état de santé*, de même qu'on donne les contraires dans les maladies (2). » Il tâche de justifier cet axiome hygiénique par l'autorité d'Hippocrate, par le raisonnement et par des exemples; mais son argumentation ne repose que sur des subtilités, et son axiome ne vaut pas cette simple règle dictée par l'instinct et confirmée par l'expérience : *Ne mangez qu'à votre faim; ne buvez qu'à votre soif.*

Ce serait ici le lieu de parler des exercices, des bains, des onctions et des frictions, dont les Grecs et les Romains faisaient un si fréquent usage, et qui constituent une partie si importante et si curieuse de leur hygiène; mais ce sujet est trop vaste : je craindrais de me laisser entraîner dans de trop longs détails, si je voulais seulement l'effleurer.

(1) *De sanitate tuendâ*, lib. I, § 1.

(2) *Ibidem*, lib. I, § 7.

J'aime mieux renvoyer le lecteur désireux d'en acquérir une notion satisfaisante au savant ouvrage de Mercurialis, *De arte gymnastica*, et à l'*Histoire de la chirurgie*, par Peyrilhe (t. II, liv. v, pag. 316 et suiv.).

CHAPITRE IV.

PATHOLOGIE GÉNÉRALE.

Nous avons vu que dans les livres hippocratiques les diverses branches de la science médicale ne sont pas bien distinctes les unes des autres; que souvent le même traité embrasse des matières très disparates : il n'en est pas de même dans la plupart des ouvrages qui nous restent de la période actuelle; ceux-ci brillent en général par un ordre didactique beaucoup plus sévère. Après Aristote, et par l'influence de sa philosophie, les écrivains mirent plus de méthode dans leurs compositions. Les maladies furent partagées, comme auparavant, en internes et externes, en aiguës et chroniques, et suivant leur siége présumé; mais les auteurs se conformèrent mieux à ces classifications qu'ils ne l'avaient fait. Le traitement fut divisé en hygiénique, pharmaceutique et chirurgical. Enfin on peut dire qu'on porta l'amour de la méthode à un degré excessif; et il y eut des auteurs, comme Galien, qui, à force de vouloir être méthodiques, tombèrent dans des distinctions plus subtiles que réelles, et perdirent un des plus grands avantages de la méthode, la clarté.

Plusieurs historiens, entre autres Leclerc et Sprengel, ont cru qu'à cette époque la profession médicale avait été

partagée en trois départements qui répondent aux trois divisions de la science énoncées ci-dessus ; ils disent que dès lors il y eut des médecins *diététistes*, qui se bornaient à régler le régime des malades ; des *pharmaceutes*, qui ordonnaient les médicaments intérieurs ; des *chirurgiens*, qui faisaient les pansements et toutes les opérations manuelles. Goulin s'éleva le premier contre cette erreur, qu'il combattit victorieusement (1). Ensuite Schulze démontra que la division de la médecine en hygiène, pharmacie et chirurgie, introduite par Celse, devait s'entendre seulement dans un sens scientifique et non professionnel (2). Enfin B. Peyrilhe, après avoir cité l'opinion de ses deux prédécesseurs, la corrobore par de nouvelles considérations. « A ces autorités, d'autant plus respectables, dit-il, qu'elles partent de deux médecins profondément versés dans l'histoire de leur art, joignons une réflexion qu'on aurait pu faire et qu'on n'a point faite : c'est que si la division de la médecine s'était opérée dans la profession comme elle s'opéra dans l'art, si elle avait été civile, comme il est certain qu'elle fut scolastique, on devrait discerner bien distinctement chez les Romains trois classes de médecins. Or, où les trouver ? Tous les efforts de quelques modernes n'ont pas même prouvé l'existence d'une seule de ces classes, celle des chirurgiens proprement tels, des chirurgiens restreints aux seules opérations de la chirurgie (3). »

(1) *Mémoires littéraires pour servir à l'histoire de la médecine*, année 1775, p. 28 et suiv.

(2) *Historia medicinæ, a rerum principio*, p. 418.

(3) *Histoire de la chirurgie*, de Dujardin et Peyrilhe, Paris, 1780, liv. V, t. II, pag. 60 et suiv.

CHAPITRE V.

PATHOLOGIE INTERNE.

§ I. Séméiotique.

Les Asclépiades, ainsi que nous l'avons fait observer déjà, considéraient les phénomènes morbides, non comme l'expression de la souffrance particulière de tel ou tel organe, mais comme l'expression de la souffrance de l'économie entière, comme le résultat de la réaction du principe vital contre le principe morbigène. Partant de cette idée philosophique, ils avaient étudié chaque symptôme indépendamment de l'état présumé des parties intérieures du corps. C'est pourquoi ils avaient porté la séméiotique ou la connaissance des signes à un très haut degré de perfection. Ces prêtres-médecins brillaient par la certitude et la hardiesse de leur pronostic, comme nous en avons la preuve dans plusieurs traités de la collection hippocratique (1). Enfin l'on doit à l'un d'eux une découverte capitale, qui semblait destinée à donner une nouvelle impulsion à cette branche de la science.

Praxagore observa le premier, sur la fin de la période précédente, l'étroite liaison qui existe entre les variations du pouls et le degré d'énergie de la réaction vitale : dès lors on crut avoir trouvé le régulateur ou la mesure exacte de toutes les vicissitudes que le principe vital éprouve dans

(1) Voyez entre autres le *Traité du pronostic* et le deuxième livre *des Prorrhétiques*.

le cours de la vie. On nota avec une attention scrupuleuse les nuances les plus fugitives des pulsations artérielles, et l'on s'efforça d'attacher à chacune de ces nuances une signification déterminée. En conséquence, l'on admit un pouls pleurétique, c'est-à-dire indiquant la pleurésie, un pouls suppuratif, un pouls phthisique, ainsi de suite pour chaque maladie. On distingua aussi un pouls hépatique, c'est-à-dire annonçant les affections du foie, un pouls splénique pour les affections de la rate, un pouls néphrétique pour celles du rein ; en un mot, on prétendit discerner, à des caractères appréciables du pouls, toutes les modifications normales ou anormales, graves ou légères des fonctions organiques. Galien a écrit sur ce sujet un cours complet, divisé en quatre sections, comprenant chacune quatre livres, outre plusieurs monographies (1). Dans le premier livre de la première section, il signale déjà plus de soixante espèces de pouls (2). Ailleurs il expose et discute les trois opinions qui régnaient de son temps sur la cause efficiente des pulsations artérielles. Les uns les attribuaient au sang que chaque contraction du cœur fait affluer dans les artères; d'autres prétendaient qu'elles étaient l'effet du passage des esprits; d'autres enfin croyaient avec Galien que la faculté pulsative est transmise du cœur aux tuniques artérielles par continuité de tissu (3).

La sphygmologie grecque fut importée dans l'Inde par les disciples d'Hérophile et d'Érasistrate, sous les successeurs d'Alexandre-le-Grand; de là elle s'introduisit en

(1) Voyez tom. VIII des *OEuvres complètes*, édition de Chartier.

(2) *Ibidem*, *Des différences des pouls*, liv. I.

(3) Voyez le livre où il examine si les artères contiennent naturellement du sang, chap. VIII, édition de Chartier, t. III.

Chine, où on la trouve encore aujourd'hui, mais défigurée et méconnaissable. En Europe, la théorie sphygmique de Galien n'a subi aucune variation notable jusqu'à la découverte de la circulation du sang.

Après les signes tirés de l'examen du pouls, ceux que fournit l'inspection des urines occcupaient une place considérable dans la séméiotique des anciens. Mais les principaux écrits relatifs à l'ouroscopie étant postérieurs à l'époque de Galien, nous n'en parlerons pas ici.

En résumé, si l'on compare les travaux de l'école de Cos sur la séméiotique à ceux de l'école d'Alexandrie, on remarquera entre eux une différence tranchée : en effet, les Asclépiades groupaient ensemble les symptômes les plus apparents des maladies et les événements qui s'ensuivaient; ils fondaient là-dessus les règles de leur diagnostic et de leur pronostic. Les Érasistratéens et les Hérophiliens, au contraire, prenaient à part un symptôme ou un seul ordre de symptômes; ils l'étudiaient sous toutes les faces, en examinaient les nuances les plus délicates, en recherchaient minutieusement les causes et les significations diverses. La méthode synthétique des premiers avait de la grandeur et de l'éclat; mais elle était superficielle et souvent fautive. La méthode analytique des seconds affectait l'exactitude et la profondeur; mais elle était souvent mesquine, subtile, et se perdait dans les infiniment petits.

---

§ II. Nosographie.

Les Asclépiades, disions-nous, page 151 et suivantes, n'ont laissé qu'un très petit nombre de descriptions nosologiques dignes d'être consultées. Dans leurs traités de

pathologie, ils ne suivaient aucune classification rigoureuse, ne distinguaient pas bien les espèces morbides les unes des autres, et ne s'efforçaient pas de présenter dans un ordre lucide et naturel les symptômes, la marche, les terminaisons propres à chacune d'elles; en un mot, ils avaient négligé d'établir les bases du diagnostic spécifique et différentiel des maladies. Ce délaissement d'une branche si importante de la pathologie s'explique par les causes suivantes : d'abord le défaut de notions précises en anatomie et en physiologie les mettait souvent dans l'incapacité de rapporter les troubles fonctionnels qu'ils observaient à une lésion déterminée de tel ou tel viscère, c'est-à-dire qu'il leur était le plus souvent impossible de localiser les maladies : or, cette localisation est une des bases les plus solides de toute classification nosologique. En second lieu, l'idée générale que les anciens hippocratistes se faisaient de la maladie les empêchait d'attacher une importance majeure à la distinction des espèces morbides. En effet, ils regardaient les symptômes pathologiques comme l'expression d'un désordre universel plutôt que comme l'indice de la lésion particulière d'un organe ; ils n'avaient pas fait de recherches fort assidues pour découvrir quel est le viscère spécialement affecté lorsque tel ou tel groupe de symptômes se présente.

Ainsi l'on peut dire que la nosographie était encore dans l'enfance au commencement de la période anatomique; mais elle fut portée à un degré de perfection remarquable durant cette période, comme on peut s'en convaincre par ce qui nous reste des écrits d'Arétée et de Cœlius Aurélianus. Ces deux auteurs vivaient, selon l'opinion la plus vraisemblable, dans le IIe siècle de notre ère. On ne connaît aucune circonstance de la vie de l'un ni de l'autre; tout ce

qu'on en sait de positif, c'est que le premier était originaire de Cappadoce dans l'Asie-Mineure, et le second était natif de Sicca en Numidie.

Quoi qu'il en soit, nous possédons de chacun d'eux un traité à peu près complet de toutes les maladies observées de leur temps; et ces traités constituent, sans contredit, un des monuments les plus précieux, les plus utiles de l'antique médecine. Ces deux écrivains ont partagé leur sujet à peu près de la même manière. Ils le divisent en huit livres, dont les quatre premiers sont consacrés à la description et au traitement des affections aiguës, et les quatre suivants renferment la description et la cure des affections chroniques. Mais C. Aurélianus entremêle ses discours de dissertations théoriques et historiques parfois un peu prolixes, quoique intéressantes; tandis qu'Arétée va toujours droit au but, sans ralentir sa marche par aucune digression.

L'ouvrage de celui-ci, écrit en grec, d'un style élégant, concis et pittoresque, a valu à son auteur le titre du plus grand peintre de l'antiquité en fait de maladies. L'ouvrage de Cœlius, au contraire, est écrit dans un mauvais latin, mêlé de beaucoup de mots barbares, et d'une lecture difficile; c'est pour cela sans doute qu'il n'a pas encore eu d'interprète dans notre langue. Il mériterait cependant d'en trouver un; car, de l'avis de tous les critiques, il y a peu de livres, parmi ceux des médecins d'autrefois, qui l'égale pour l'utilité pratique.

Galien a aussi écrit, et même longuement, sur toutes les maladies; mais ce qu'il rapporte de chacune d'elles se trouve disséminé dans divers traités et noyé parmi des digressions théoriques aussi diffuses que subtiles; en sorte que pour se former, d'après cet auteur, une opinion sur

la marche, les signes et le traitement d'une seule affection morbide, on est contraint de fouiller dans quantité de livres, de confronter une multitude de passages difficiles quelquefois à entendre; opération toujours longue et incommode pour le praticien, souvent même inexécutable. En définitive, cet écrivain n'est ni un guide aisé à suivre, ni un excellent modèle à proposer, en ce qui concerne la nosographie.

Les auteurs de cette période décrivent avec beaucoup de détails la lèpre, les dartres, la migraine, et une foule d'autres affections chroniques dont les écrivains hippocratiques avaient fait à peine mention, soit qu'ils les regardassent comme des infirmités incurables, soit qu'ils ne vissent en elles, avec Platon, que de simples incommodités peu dignes des méditations de l'homme de l'art. Ainsi, pour toute cette classe considérable de maladies, les médecins de l'école d'Alexandrie avaient notablement élargi le cadre nosologique, et il n'y a aucune comparaison à établir sous ce rapport entre leurs ouvrages et ceux de l'école de Cos.

Quant aux affections aiguës, dont les hippocratistes s'étaient occupés plus particulièrement, les travaux de la période anatomique ont encore beaucoup ajouté au perfectionnement de leur diagnostic, comme on en peut juger en comparant une maladie quelconque décrite par Arétée avec la description correspondante des livres hippocratiques. Afin de faciliter ce parallèle, je rapporte ci-dessous la description de la pneumonie, que le lecteur pourra mettre en regard de celle que j'ai citée page 154, et qui est une des meilleures de la collection hippocratique.

De la péripneumonie (1).

« Deux choses principales font vivre les animaux, les aliments et la respiration : mais celle-ci y contribue plus immédiatement, car lorsqu'elle vient à être supprimée, on ne peut subsister longtemps sans elle, et la mort arrive presque aussitôt. Plusieurs parties servent à cette fonction : les narines, où elle commence, la trachée-artère, qui en est le conduit, le poumon, qui en est le lieu propre, le thorax, qui est comme l'enceinte et le réceptacle du poumon. Mais pendant que les autres parties ne servent à l'animal que comme instruments, le poumon contient la cause de l'attraction, comme ayant en lui le principe de la vie et de l'attraction, je veux dire le cœur, situé au milieu de ce viscère, qui lui communique le désir d'attirer un air frais, par la chaleur dont il l'embrase, et qui est lui-même la cause de l'attraction. C'est pourquoi, lorsque le cœur se trouve attaqué, la mort suit de près. Si c'est le poumon, et que l'attaque soit légère, le malade à la vérité respire difficilement, vit avec peine ; mais la mort n'arrive néanmoins que beaucoup plus tard, si on y apporte remède. Si, au contraire, l'attaque est grave, comme, par exemple, dans l'inflammation, alors la suffocation, l'aphonie, le défaut de respiration, mettent la vie dans un danger éminent. C'est de cette derrière maladie, à laquelle on donne le nom de péripneumonie, qu'il est question ici.

» Le mal se manifeste par une fièvre aiguë, avec un sen-

(1) Arétée, liv. II, chap. I. — *Nota.* Cet auteur fait précéder ordinairement l'histoire de chaque maladie de quelques considérations anatomiques et physiologiques sur la partie qui en est le siége, et ces considérations ont en général beaucoup d'intérêt.

timent de pesanteur dans la poitrine, sans douleur, si le poumon est enflammé seul ; car ce viscère, d'un tissu spongieux et semblable à la laine, est naturellement insensible, ainsi que les artères cartilagineuses qui y sont insérées. Il n'a point de muscles. Ses nerfs petits et déliés ne servent qu'au mouvement ; ce qui fait que la douleur n'existe que lorsque quelques unes des membranes qui l'environnent et l'attachent au thorax sont enflammées.

» L'haleine devient brûlante, la respiration difficile ; le malade cherche à être assis ou dans une situation érecte, afin de respirer plus aisément. Le visage devient rouge, surtout les joues, le blanc des yeux perlé, le nez camard, les veines des tempes et du cou saillantes. L'aversion pour la nourriture est considérable. Le pouls, plein au premier abord, devient mou et comme vide, puis accéléré, comme si on hâtait sa marche. A l'intérieur, la peau semble modérément chaude et moite ; mais le malade ressent intérieurement une chaleur âcre et brûlante : de là le feu de l'haleine, l'aridité de la langue, la soif, le désir insatiable de respirer un air frais, l'anxiété continuelle. La toux est ordinairement sèche ; et, lorsqu'elle est accompagnée de crachats, c'est une pituite mêlée d'écume, ou une bile presque pure, ou quelque chose de sanguinolent, d'une couleur rutilante ; ces derniers crachats sont plus mauvais que les autres.

Quand la maladie prend une tournure funeste, l'insomnie augmente ; le malade dort peu, quoiqu'il paraisse assoupi. Son esprit, poursuivi par une foule de pensées incohérentes, s'égare, mais revient assez facilement à lui ; il est rare que l'aliénation soit complète. Il ne connaît point son état, et si on l'interroge à ce sujet, il répond qu'il se porte bien,

Les extrémités deviennent froides, les ongles livides et crochus, le pouls petit, fréquent, et à peine sensible, à l'approche de la mort, qui arrive communément le septième jour.

» Lorsqu'il se fait un changement en mieux, on observe pour l'ordinaire un saignement du nez abondant, ou une évacuation copieuse par les selles de matières bilieuses, mêlées d'écume, qui paraissent provenir de la poitrine, ou bien un écoulement de matières semblables par les urines. S'il arrive que toutes ces évacuations se fassent en même temps, les malades sont bientôt guéris.

» Quelquefois il se forme un amas de pus dans le poumon : dans ce cas, ce qui peut arriver de plus heureux, c'est que la matière purulente puisse prendre son cours par les intestins ou la vessie, ou qu'il se fasse une métastase par la plèvre, et que le pus s'ouvre une issue au dehors, de ce côté ; on est délivré alors de la pneumonie. Il se forme un ulcère, il est vrai, qui peut durer quelque temps, mais qui se cicatrise à la longue. S'il arrive que l'abcès crève et se répande tout-à-coup dans le poumon même, cet épanchement soudain d'une grande quantité de pus suffoque le malade, trop faible pour le rejeter aussitôt ; ou, s'il arrive qu'il y résiste, il se forme un ulcère qui le fait longtemps souffrir, et finit par le jeter dans la phthisie. Il est rare que les vieillards survivent à une telle ulcération, comme il est rare que les jeunes gens et les personnes dans la vigueur de l'âge résistent à la violence de l'inflammation. »

Voilà un portrait de maladie achevé, où rien d'essentiel ne manque et où il n'y a rien de trop. On aurait pu y mettre plus de détails, mais aucun des traits principaux de la péripneumonie, telle qu'on la connaissait alors, n'a été omis ;

tous y sont retracés dans un ordre naturel et facile à se retenir; si bien qu'après avoir lu et médité ce tableau nosographique, si on se trouve ensuite en présence d'un malade qui en offre les traits caractéristiques, la tableau tout entier vous revient à l'esprit, et vous jugez parfaitement l'état présent de ce malade et ce qui peut s'ensuivre, et les secours qu'il convient de lui administrer. La collection hippocratique ne renferme pas une seule description de maladie digne d'être mise en parallèle avec celle-là : or, l'ouvrage d'Arétée renferme une série de descriptions nosologiques toutes pareilles. On peut juger par cette comparaison des progrès que cette branche de la science avait faits depuis les derniers Asclépiades.

CHAPITRE VI.

THÉRAPEUTIQUE INTERNE.

Aucun axiome nouveau de thérapeutique ne fut proclamé durant cette période. On continua d'édifier le monument de l'art de guérir sur la base posée par les hippocratistes, laquelle consiste, comme on sait, à employer des moyens curatifs dont l'action sur l'économie animale soit contraire à la cause génératrice de la maladie, ou à la lésion primitive et essentielle d'où découlent tous les symptômes. En conséquence, l'on s'efforçait de préciser, pour chaque espèce nosologique, la cause qui la détermine, ou le phéno-

mène qui la constitue essentiellement; ensuite l'on cherchait, parmi les remèdes connus, ceux dont l'action physiologique était le plus directement opposée à l'essence de la maladie. Telle était en général la manière de raisonner des médecins de cette époque.

Cependant une secte fameuse, dite des empiriques, s'éleva fortement contre cette méthode. Elle prétendit que la cause immédiate ou la lésion essentielle des maladies étant impénétrable, de même que l'action primitive des agents curatifs, vouloir établir les règles de l'art de guérir sur un tel fondement, c'était bâtir sur le sable, ou plutôt sur des chimères. Nous reviendrons, à propos des théories, sur les arguments qu'on alléguait de part et d'autre; car il s'éleva une polémique très vive et très intéressante à ce sujet entre les diverses sectes médicales de l'école alexandrine, et de grandes lumières jaillirent du sein de ces discussions. Mais je ne veux en ce moment considérer que le côté pratique de la science : or, sous ce dernier rapport, la thérapeutique fit de grandes acquisitions durant cette période.

D'abord l'histoire naturelle médicale n'existait pas au temps des Asclépiades; car on ne trouve dans leurs livres aucune description méthodique des substances employées en médecine, ni aucun essai de classification des remèdes. Aristote offrit le premier modèle d'une collection des produits de la nature, entreprise dans un but scientifique. Son attention se dirigea particulièrement vers la zoologie, et il fit dans cette branche de l'histoire naturelle des découvertes qui auraient suffi pour immortaliser son nom.

Après lui, Théophraste, héritier de ses manuscrits et de son muséum, continua de diriger l'école péripatéticienne vers les études naturelles. Il fit pour la botanique ce que

son maître avait fait pour la zoologie. Il observa la conformation extérieure et intérieure des végétaux, leurs modes de nutrition, de floraison, de fructification; en un mot, il créa la physiologie végétale. Il décrivit les qualités physiques et les vertus médicinales de plus de cinq cents plantes.

Les souverains de l'Égypte firent des collections plus considérables encore, qu'ils mirent à la disposition des savants d'Alexandrie. En conséquence, ceux-ci étudièrent les propriétés d'une foule de substances nouvelles, dont ils enrichirent la matière médicale. Vers la fin de cette période, le luxe des préparations composées et des remèdes exotiques devint commun à Rome et dans tout l'empire; la polypharmacie y fut poussée à un excès ridicule. Alors furent inventés ces antidotes fameux, connus sous les noms de *mithridate*, de *thériaque*, dans lesquels il n'entrait pas moins de quarante à soixante ingrédients divers. On s'imaginait que chaque substance conservant ses vertus propres au milieu de l'amalgame commun, celui-ci jouissait des propriétés de toutes les drogues qui le composaient, et formait ainsi une sorte de panacée bonne pour tous les maux.

La distinction d'un grand nombre d'espèces morbides avait fait sentir la nécessité d'une classification pathologique; de même aussi la multiplicité des substances médicinales fit naître le besoin d'une classification pharmaceutique. Trois auteurs, sur la fin de cette période, Dioscoride, Pline et Galien, entreprirent de remplir cette lacune. Leurs ouvrages sur la matière médicale ont été conservés; mais celui de Dioscoride est le plus estimé pour l'ordre, la clarté, l'exactitude. En conséquence, je ne dirai quelques mots que de ce dernier.

L'auteur déclare dans sa préface qu'il est le premier qui

ait fait mention des substances aromatiques, ainsi que des remèdes tirés du règne minéral. Il partage tout son sujet en six livres : le premier livre traite des choses odorantes, telles que huiles, onguents, arbres, sucs, fruits, gommes, résines; le second, des animaux, du miel, du lait, des graisses, des herbes et des graines des jardins; le troisième, des racines, des herbes, des sucs et des grains qui servent aux usages domestiques; le quatrième, des racines et des herbes qui restent; le cinquième, de la vigne, des vins de toute espèce et des minéraux; le sixième enfin, des poisons et des venins. On voit combien une telle distribution des substances médicamenteuses est confuse et arbitraire.

Les caractères naturels de ces mêmes substances ne sont pas mieux déterminés : tantôt, en effet, on les indique avec si peu d'exactitude et en nombre si insuffisant, qu'il est impossible de reconnaître la plante ou le minéral dont il s'agit; tantôt on ne les indique pas du tout, et après s'être contenté de nommer une substance, on décrit immédiatement ses vertus médicinales. Voici une des descriptions les mieux faites de tout le recueil : « L'ortie est de deux espèces, l'une desquelles produit les feuilles plus sauvages, plus âpres, plus larges, plus noires; et la graine, comme celle de lin, mais moindre. L'autre n'est si âpre, et fait la graine menue. Les feuilles de l'une et de l'autre, emplâtrées avec sel, aident aux morsures des chiens, guérissent les gangrènes, les chancres, les ulcères ords, rebelles et malaisés à consolider, ainsi que les membres dénoués, les pans, les petites tumeurs, les apostumes rompus, et ceux qui se nomment parotides. Appliqués avec de la cire, elles aident aux défauts de la rate. Broyées avec le suc, et mises dans le nez, elles y restreignent le flux du sang. Pilées avec

myrrhe, et appliquées en pessaire, elles provoquent le flux menstruel. En touchant avec icelles fraîches la matrice relâchée, elles la remettent en sa place. La graine, bue avec vin cuit, esmeut à paillardise. Elle ouvre la bouche de la matrice. Quand on la lèche avec du miel, elle aide aux maux de poitrine, aux douleurs de côté, aux inflammations du poumon. Elle purge la poitrine. On la mêle avec les médicaments corrosifs. Les feuilles cuites avec conches mollifient, provoquent l'urine, résolvent les ventosités. Cuites avec tisane, elles valent aux défauts du poumon. Bues avec de la myrrhe, elles provoquent le flux menstruel. Le suc, gargarisé, résout les inflammations de la luette (1). »

La matière médicale s'était donc considérablement enrichie par les travaux de l'école anatomique; d'une autre part, le diagnostic des maladies avait été aussi notablement perfectionné; les indications curatives étaient devenues plus précises, d'où l'on peut conclure *à priori* que la thérapeutique des médecins de cette période devait être plus rationnelle et plus efficace que celle des Asclépiades. Nous avons d'ailleurs des preuves matérielles de ce fait dans les écrits de C. Aurélianus et d'Arétée. Nous y lisons le traitement fort détaillé d'une multitude d'affections chroniques qui étaient délaissées par les Asclépiades. Ensuite le traitement des affections aiguës elles-mêmes y est exposé avec plus de méthode et d'exactitude que dans les auteurs hippocratiques, comme on peut s'en convaincre en comparant le traitement de la péripneumonie tracé par ces derniers (voyez ci-des-

(1) Dioscoride d'Anazarbe. *De la matière médicale*, livre IV, chapitre LXXIX, trad. franç. de Mathée. Lyon, 1580.

sus, pag. 160) avec le traitement de la même affection, ordonné par Arétée.

—

Cure de la péripneumonie (1).

« Lorsque le poumon s'enflamme et se gonfle, le mal est aigu et promptement funeste, car la suffocation suit de près. On doit donc y opposer un secours prompt, qui corresponde à la grandeur de la maladie; on fera sur-le-champ une saignée du bras; on saignera plutôt aux deux à la fois qu'à un seul (à moins que dans ce dernier cas la saignée ne soit très forte), afin d'effectuer de chaque côté une révulsion des humeurs du poumon. On ne continuera pas la saignée jusqu'à la syncope, de peur que cet état n'augmente la suffocation. Lorsque le malade commencera à respirer plus librement, on cessera, pour recommencer une autre fois, s'il est nécessaire. Il n'y a, en effet, que la saignée qui puisse enlever la cause du mal, si la maladie vient du sang; et même, dans le cas où le phlegme, l'écume ou une autre humeur de cette espèce gonflerait le poumon, elle serait encore utile, en dégorgeant les vaisseaux et en procurant un espace libre à la respiration.

» Après la saignée, on essaiera de détourner les humeurs et les flatuosités par les voies inférieures; on oindra conséquemment l'anus avec un liniment où il entrera du nitre, du miel, de la rue, de la térébenthine liquide, mêlés ensemble. Dans le cas où la saignée ne serait point praticable, à cause de quelque empêchement majeur, on injectera dans

(1) Arétée, *De causis et signis acutorum et diuturnorum morborum,* nova editio, cur. Kuhn, Lipsiæ, 1828, liv. II, chap. 1.

dans le fondement, en forme de clystères, quelques substances âcres, par exemple du sel avec du nitre, de la térébenthine avec du miel, ou bien de la rue bouillie dans l'huile, ou une décoction d'hysope. La pulpe de la coloquinte bouillie dans l'eau est encore très convenable. Il sera en outre utile d'appliquer des ventouses sèches le long du dos, sur les hypochondres, partout où on pourra le faire. On choisira sur la poitrine les endroits les plus charnus, de peur que les bords du vase ne compriment et ne molestent la peau. Si on peut, par ce moyen, attirer les humeurs dans quelque autre partie et dissiper les flatuosités qui gonflent le poumon, le malade obtiendra un soulagement marqué; mais il faut en quelque sorte assiéger de toutes parts la pneumonie.

» On ne négligera pas, sur ces entrefaites, ceux des remèdes qu'on peut faire prendre avec avantage par la bouche, d'autant plus que le poumon, soit sain, soit malade, attire vers lui l'humidité. On pourra, en conséquence, prescrire ici les médicaments qui ont la vertu d'atténuer les humeurs, de les rendre moins tenaces, plus mobiles et plus faciles à être expectorées. C'est ainsi que, pour soulager promptement le malade, on lui fait prendre une décoction d'hysope nitrée, ou de la saumure avec du vinaigre et du miel, ou une infusion de sinapi dans l'eau mulsée. Si on ajoute hardiment à chacune de ces préparations de la racine d'iris et du poivre pulvérisés, on ne s'en trouvera pas mal; on pourra aussi faire prendre ces poudres, passées au tamis et mêlées avec du miel. Si le malade passe les jours et les nuits sans dormir, il est à craindre que, fatigué par une insomnie continuelle, il ne tombe en un délire furieux. A moins que la maladie ne se relâche, on lui fera prendre des somnifères,

afin de le calmer et de l'assoupir à temps, et de prévenir cet état fâcheux. Il y a une grande variété de tels remèdes dont on peut se servir; mais il faut bien se garder de donner ces médicaments quand les malades sont sur le point d'être suffoqués par la fluxion et près de périr, de peur de passer dans l'esprit du peuple pour les avoir tués.

» Les aliments doivent tendre au même but que les remèdes : ils doivent être un peu âcres, incisifs, atténuants, déterstifs. Parmi les légumes, on choisira le porreau, le coronapas, l'ortie, le chou cuit dans le vinaigre; parmi les farineux, la purée de tisane, dans laquelle on fera bouillir un peu d'origan ou d'hysope, en y ajoutant un peu de poivre ou de nitre, en place de sel. L'alique bouillie dans l'eau mulsée est très convenable. On fera bouillir toutes ces substances, afin d'en dégager les vents; car ils incommodent beaucoup les péripneumoniques.

» Lorsque les malades sont sans fièvre, on peut leur prescrire un peu de vin, pourvu qu'il ne soit pas trop astringent; car il est ici besoin de relâcher plutôt que de resserrer, afin de faciliter l'exportation. En général, on donnera peu à boire aux malades; car le poumon attire vers lui l'humidité de l'œsophage et de l'estomac, et un excès d'humidité lui est contraire.

» On couvrira la poitrine avec des laines imbibées d'huile, dans laquelle on aura fait dissoudre du sel et du nitre, on fera aussi convenablement des fomentations avec l'huile de limnestis. On aura un liminent utile dans un mélange de sinapi sec et de cérat. En un mot, tout ce qu'on doit se proposer dans le traitement de cette maladie, c'est d'attirer au dehors l'humeur, la chaleur, les vents; et, sous ce rapport, les applications d'odeurs âcres aux narines, les diffé-

rentes onctions, les ligatures sur les extrémités, sont autant de moyens à employer. Si après avoir essayé de tous ces remèdes, le mal ne cède pas, on peut le regarder comme désespéré. »

Voilà un traitement qui, sauf quelques petites particularités, ne déparerait un ouvrage de médecine moderne. Si maintenant on le met en parallèle avec les prescriptions décousues des auteurs hippocratiques, on reconnaîtra sans peine qu'il n'y a aucune comparaison à établir. Ainsi dans l'espace d'environ quatre siècles qui sépare les derniers Asclépiades de l'époque où vivait Arétée, de grands progrès avaient été accomplis en thérapeutique, des progrès qui surpassent, sous certains rapports et pour quelques maladies seulement, ceux qui ont été effectués depuis, dans un laps de plus de seize cents ans.

CHAPITRE VII.

PATHOLOGIE ET THÉRAPEUTIQUE EXTERNES.

Le défaut de connaissances anatomiques avait opposé un obstacle insurmontable aux progrès de la chirurgie, sous les Asclépiades. Ceux-ci ne manquaient pas de hardiesse pour tenter les opérations difficiles et dangereuses, mais ils manquaient de procédés méthodiques et sûrs; car il n'en existe pas de cette sorte, à moins que la main de l'opérateur ne soit conduite par le flambeau de l'anatomie. Mais lorsque les travaux anatomiques de l'école d'Alexandrie eurent jeté un si grand jour sur la conformation de nos organes, la

médecine opératoire dut prendre une face nouvelle ; et nous voyons qu'il en fut ainsi par les ouvrages de Celse et de Galien, dont la partie chirurgicale est incontestablement supérieure à celle des livres hippocratiques. Une courte analyse de la chirurgie de Celse suffira pour mettre ce fait en évidence.

Cet auteur vivait, selon toute apparence, vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire un peu avant Galien. Il avait écrit sur un grand nombre de sujets, tels que l'architecture, la rhétorique, la philosophie, l'art militaire, etc. ; mais de tous ses ouvrages celui qui traite de la médecine est le seul qui nous soit parvenu. Il forme un abrégé méthodique, complet et extrêmement concis, de toute l'ancienne médecine. L'auteur y jette, en commençant, un coup d'œil rapide sur l'origine et les premiers errements de l'art de guérir, sur l'histoire de ses progrès et des sectes qui divisaient les médecins de son temps. Il porte sur chacun de ces objets un jugement fort bien motivé ; ensuite il trace le régime des hommes en bonne santé et celui des gens valétudinaires. Telles sont les matières qui remplissent les deux premiers livres de ce compendium. Les quatre suivants sont consacrés à l'exposition et à la cure des maladies susceptibles d'être guéries à l'aide du régime et des moyens pharmaceutiques.

Enfin les deux derniers livres, c'est-à-dire le septième et le huitième, renferment l'énoncé des cas pour lesquels les secours de la chirurgie sont jugés indispensables, et la description des procédés opératoires alors en usage. Celse a resserré dans un petit espace toutes les connaissances chirurgicales des anciens. Il traite non seulement de toutes les matières contenues dans les livres hippocratiques, mais en-

core d'une foule d'autres dont ces livres ne font aucune mention. Parmi les chapitres entièrement neufs, nous citerons ceux qui sont relatifs à la cure des hernies, aux calculs vésicaux, à la cataracte, aux plaies du ventre et des intestins, etc.; ce qui forme, comme on voit, une partie considérable de la chirurgie. L'ordre qu'il suit est assez exact et assez naturel : il commence par traiter des maux qui attaquent indifféremment toutes les parties du corps, ensuite il passe à ceux qui sont particuliers à chaque partie. Son ouvrage est le seul d'une époque si reculée où l'on trouve des procédés opératoires décrits avec clarté, méthode et précision, les écrits de tous les chirurgiens qui s'étaient illustrés depuis la fondation de l'école d'Alexandrie jusqu'à lui étant perdus entièrement. Il nomme lui-même quelques uns de ces chirurgiens, tels que Triphon, Évelpiste et Megès, le plus savant de tous.

Je n'examinerai pas la question tant de fois rebattue et encore indécise, si Celse a pratiqué lui-même l'art de guérir : cela nous importe peu; mais ce qui nous importe, c'est d'avoir une idée sommaire des progrès que la chirurgie a faits durant le cours de la période anatomique. Or, il suffira, je pense, pour cela, de mettre en regard quelques fragments de l'auteur latin avec ceux de la collection hippocratique qui traitent des mêmes sujets.

De l'hémorrhagie. — « Dans Hippocrate, le mot αἱμοῤῥαγια signifie toujours une hémorrhagie où le sang sort en abondance et avec force. Lorsqu'il sortait moins de sang et plus lentement, il nommait cet écoulement ἐῤῥύσιν, et σταλαγμὸν, lorsqu'il ne sortait que goutte à goutte. Il pronostique que, quand il se fait, contre nature, un épanchement de sang dans quelques cavités du corps que ce soit, il

se corrompt infailliblement. Il paraît qu'il remédiait à l'hémorrhagie des plaies, en les remplissant de manière à produire une compression, quelquefois aussi par l'application du feu. Dans le pansement des plaies, il se servait plus d'éponge que de charpie; ce qui avait un grand inconvénient, en ce que l'éponge, en s'imbibant de pus et d'humidité, se gonflait, écartait les lèvres de la plaie, et empêchait la réunion (1). »

Voilà tout ce que l'auteur de l'histoire de la chirurgie a pu recueillir dans les œuvres hippocratiques concernant l'hémorrhagie. Voyons maintenant ce que le même auteur a extrait de l'ouvrage de Celse : « Dès qu'on est assuré, dit-il, par les signes ci-devant rapportés que la plaie est guérissable, Celse veut que l'on donne ses soins à empêcher que l'hémorrhagie ou l'inflammation ne fasse périr le malade. Or, on conçoit que l'hémorrhagie est à craindre par le siége, l'étendue de la blessure, et l'impétuosité avec laquelle le sang coule. Alors il conseille de remplir la plaie de charpie sèche, d'appliquer par dessus une éponge trempée dans l'eau froide, et de la tenir comprimée avec la main. Si, malgré cela, l'hémorrhagie continue, il propose de renouveler souvent la charpie et de l'humecter avec du vinaigre. Certains chirurgiens de son temps en versaient même dans la plaie; mais ce qu'il craignait de l'effet de ce topique, c'était que de la rétention subite de la matière il ne s'ensuivît une violente inflammation, crainte qui n'était fondée que dans les plaies des parties aponévrotiques; d'où il infère qu'on doit proscrire ici les rongeants et les escarrotiques, quoique propres à arrêter l'hémorrhagie. Si par ha-

(1) Dujardin, *Histoire de la chirurgie*, t. I, liv. III, p. 210.

sard on les emploie, il veut qu'on choisisse les plus doux.

» Si l'hémorrhagie résiste à ces remèdes, il conseille de faire deux ligatures au vaisseau, à l'endroit de la blessure, et de couper ce qui reste entre elles, afin que les vaisseaux se cicatrisent en dedans et que leurs orifices demeurent fermés. Il n'y avait là qu'un pas à faire pour arriver à l'usage de la ligature dans l'amputation des membres, et il a fallu plusieurs siècles pour le faire. Si la ligature est impraticable, il propose le cautère actuel, pourvu que la plaie ait rendu assez de sang, et qu'il n'y ait ni nerfs ni muscles, comme au front, ou au sommet de la tête, parties qu'il en croyait destituées, ce qui n'offrait qu'un secours infidèle. On était encore dans l'usage d'appliquer des ventouses à la partie opposée, pour déterminer de ce côté le cours du sang; mais il est clair que, dans ce cas, elles n'étaient d'aucune utilité (1). »

Je n'ai pas besoin de faire ressortir combien les conseils donnés par Celse en cette occasion sont plus détaillés, plus méthodiques, plus rationnels que ceux des écrivains hippocratiques. Je me contenterai d'ajouter un second exemple.

De l'extraction du fœtus mort. — « Si l'on compare, dit le même historien, la manière cruelle dont Hippocrate tirait le fœtus avec ce qui se pratique de nos jours, on verra qu'à cet égard la chirurgie a fait encore beaucoup de progrès. Pour tirer un enfant mort, il introduisait dans la matrice sa main enduite de cérat, le pouce armé d'un instrument tranchant qu'il appelle ongle. Il coupait d'abord le bras, qu'il tirait dehors; il introduisait de nouveau la main dans la matrice, déchirait le ventre du fœtus, dont il em-

(1) *Ibidem*, t. I, liv. IV, p. 372.

portait peu à peu les entrailles ; ensuite il brisait les côtes pour rendre le reste du corps moins volumineux et son extraction plus facile. Ailleurs il décrit un procédé pour le moins aussi effrayant. Lorsque le fœtus mort, situé obliquement dans la matrice, présentait la main, il couvrait d'un drap la tête et la poitrine de la femme, pour soustraire à ses regards ce qu'il allait faire : alors il saisissait le bras, le tirait au dehors, incisait la chair autour des épaules, et coupait le bras dans l'article ; ensuite il faisait vers la clavicule une ouverture à la poitrine, et d'autres petites au ventre pour laisser échapper l'air ; puis il tâchait d'engager la tête, pour la tirer tout entière. Si cette tentative était sans succès, il pétrissait la tête et tirait le corps par parties (1). »

» Il s'agit maintenant d'exposer, avec Celse, comment on terminait l'accouchement où l'enfant se présentait mort. Après avoir fait coucher la femme à la renverse en travers sur un lit, les cuisses relevées, on portait dans la matrice le doigt indicateur graissé d'huile, et lorsque la matrice venait à se contracter, on n'allait pas plus avant, jusqu'à ce que l'intervalle d'une douleur permît d'y introduire successivement les autres doigts, et enfin toute la main. Il y avait même des cas où l'on introduisait les deux mains, ce qui ne se conçoit pas aisément. Celse observe très bien qu'en portant la main dans la matrice, on reconnaît aussitôt si l'enfant présente la tête ou les pieds, ou s'il est en travers. Comme on savait que dans cette dernière situation la main ou le pied n'était pas fort éloigné de l'orifice de la matrice,

(1) Dujardin, *Histoire de la chirurgie*, t. I, liv. III, p. 291. — Œuvres d'Hippocrate, *De la superfétation. De l'extraction du fœtus mort. Maladies des femmes*, liv. I, vers la fin.

on cherchait à retourner l'enfant de manière qu'il se présentât par la tête ou par les pieds. Ainsi l'on avait reconnu qu'après la tête, les pieds offraient la situation la plus naturelle et la plus avantageuse pour l'accouchement : c'est toujours un très grand pas qu'avait fait l'art depuis Hippocrate.

» Lorsque l'enfant présentait un bras, on tâchait de l'amener par la tête ; si c'était un pied, on cherchait l'autre. Dans ce dernier cas, on ne jugeait pas l'accouchement difficile, même par le seul secours de la main. Quand on était parvenu à avoir la tête, on enfonçait dans l'orbite, ou dans la bouche, ou dans l'oreille, quelquefois aussi dans le front, un crochet bien lisse dont le bec fût court. Celse avertit que si l'on tire pendant que l'orifice de la matrice se resserre, le crochet peut séparer du reste du corps la partie qu'il embrasse, tomber sur l'orifice de la matrice, occasionner des convulsions, et mettre la vie de la mère dans le plus imminent danger. En conséquence, il ordonne de tirer l'enfant peu à peu, en n'agissant que dans les moments de relâche, et sans violence. Tandis que l'opérateur tirait l'instrument de la main droite, la gauche était employée à diriger le crochet et l'enfant.

» Si l'on ne pouvait redresser l'enfant situé en travers, on lui enfonçait un crochet sous l'aisselle, et on le tirait peu à peu. Comme alors la tête se portait en arrière, on la séparait du tronc pour extraire ces deux parties l'une après l'autre. On se servait pour cela d'un crochet semblable au premier, sinon que sa courbure interne était tranchante. On tirait d'abord la tête, parce qu'en commençant par le tronc, qui est la partie la plus volumineuse, on croyait ne pouvoir extraire la tête qu'avec un extrême danger : cepen-

dant, si l'on était réduit à finir par la tête, après avoir étendu sur le ventre de la femme un linge plié en double, un homme vigoureux et intelligent, placé au côté gauche de la femme, appliquait sur son ventre les deux mains posées l'une sur l'autre, et poussait ainsi vers l'orifice de la matrice la tête, que le chirurgien tirait avec le crochet en la manière prescrite. Quoique ce procédé fût contraire à la nature, on ne saurait disconvenir qu'en général le manuel des accouchements laborieux, tel que le décrit Celse, ne soit plus rationnel et plus méthodique que celui d'Hippocrate, malgré la rareté des cas où les hommes étaient employés à cette importante fonction de la maternité (1). »

J'aurais voulu abréger ces citations et beaucoup d'autres encore, tant passées que futures ; mais après y avoir mûrement réfléchi, j'ai préféré laisser à la pensée des auteurs sa couleur et son développement naturels plutôt que de la tronquer par des citations incomplètes, ou de l'altérer par l'analyse ; je ne me suis servi de ce dernier procédé que lorsque je n'ai pu faire autrement. Il m'a paru qu'un des principaux objets de cette histoire étant d'offrir au lecteur un tableau succinct, mais aussi exact que possible, des vicissitudes de la science médicale, il valait mieux souvent lui fournir les moyens de juger par lui-même, en mettant sous ses yeux en quelque sorte les pièces du procès, que de lui présenter un jugement tout formulé. Les avantages de cette méthode me semblent si clairs, que je ne crois pas nécessaire de la justifier plus longuement.

(1) *Histoire de la chirurgie,* t. I, liv. IV, p. 496. — Celse, liv. VII, chap. XXIX.

CHAPITRE VIII.

CLINIQUE.

La clinique, avons-nous dit (page 165), n'est point une branche particulière de la science médicale, c'est la science elle-même tout entière mise en œuvre ; c'est le champ de bataille du médecin, le théâtre où il déploie non seulement toutes les ressources de son art, mais encore celles de son génie, ainsi que les qualités de son âme. Une haute capacité intellectuelle est sans doute la première condition qui constitue le grand praticien; mais elle ne suffit pas : il faut encore une attention soutenue et une présence d'esprit qui lui fassent saisir les indications au passage ; une fermeté de caractère qui l'empêche de se troubler au milieu des circonstances les plus pénibles, et lui donne le courage de prendre un parti, sans s'inquiéter des propos injustes ou calomnieux, sans craindre de risquer sa réputation, pour le salut de ses malades. Un grand praticien doit se montrer, dans tous ses récits, ami constant de la vérité; ne point pallier ni ses revers ni ses fautes, ne point exagérer ses succès ; car il n'ignore pas que les uns et les autres servent également de leçon, et que, dans sa position élevée, cacher le vrai ou dire le faux, c'est préparer des homicides jusque dans les générations futures.

Telles sont les qualités qui brillent dans les histoires cliniques attribuées unanimement à Hippocrate, sous le titre de Ier et IIIe livres *des Épidémies*. Nulle part elles ne ressortent avec autant d'éclat que dans ces livres. La période anatomique, pendant laquelle l'art fit de si grands progrès,

ne nous a transmis aucun recueil d'observations cliniques digne d'être mis en parallèle avec celui-là ; soit que les travaux des praticiens illustres de cette période aient tous péri lors de la destruction des grandes bibliothèques, soit qu'il ne se soit rencontré, durant ce long espace de temps, aucun homme qui ait réuni à un degré aussi éminent que le vieillard de Cos toutes les qualités qui constituent le grand praticien. Galien, qui, seul entre les médecins de cette période, peut soutenir avantageusement la comparaison avec Hippocrate par la généralité de ses connaissances et la multitude de ses écrits, Galien ne nous a laissé aucun recueil de relations cliniques. Il ne rapporte parfois de loin en loin l'histoire de quelques maladies que dans le but évident de montrer la supériorité de son diagnostic ou l'excellence de sa théorie. On ne voit pas dans ses récits, comme dans ceux du peintre des constitutions épidémiques, un historien naïf et impartial, qui rapporte les faits sans commentaire ; mais on y trouve partout le dialecticien prolixe et subtil, qui ne laisse passer aucun phénomène sans l'interpréter et le discuter longuement.

Aphorismes. — Beaucoup d'écrivains de cette période, et Galien entre autres, commentèrent les aphorismes hippocratiques ; mais aucun n'essaya d'en former de nouveaux. La plupart étaient sans doute retenus par le respect qu'on portait à ces anciens oracles, dont la réputation était colossale ; peut-être aussi quelques uns entrevirent-ils l'abus de ce genre de littérature, plus prétentieux que solide en médecine. Quoi qu'il en soit, nous ne ferons pas un reproche aux écrivains de cette période de l'avoir abandonné.

CHAPITRE IX.

THÉORIES ET SYSTÈMES (1).

—

Considérations générales.

A mesure que la science de l'homme physique s'éclairait d'un jour nouveau, par les recherches de l'anatomie et

(1) SCOLIE. — Les mots *théorie, système, doctrine,* ont déjà passé bien des fois sous les yeux de mes lecteurs, et ils sont destinés à y revenir encore souvent : cependant rien n'est plus vague que les acceptions diverses que les auteurs attachent à chacun d'eux, et surtout aux deux premiers. Si, pour lever cette incertitude, on a recours aux lexiques les plus modernes et les plus estimés, on n'y trouve rien de satisfaisant. Aucun ne vous donne une explication rationnelle de la synonymie de ces termes et des nuances qui les différencient (*a*). Quelques uns des plus récents essaient d'introduire la distinction suivante : « La théorie, disent-ils, est une production du génie, qui voit la nature telle qu'elle est; le système est le produit de l'imagination, qui la fait agir à son gré. » Mais il est évident qu'une semblable distinction repose sur une base incertaine et arbitraire; car chaque auteur et ses partisans, étant portés à considérer leurs opinions comme les seules véritables, réserveront pour celles de leurs adversaires les qualifications qui en font présumer la fausseté, comme l'observe très bien M. Raige-Delorme dans le *Dictionnaire de médecine* en 21 volumes, au mot DOCTRINE.

M. Bouillaud s'est plaint très vivement de ce défaut de justesse et de précision du langage philosophique, et notamment de l'ambiguïté des mots *théorie, système, doctrine*, etc.; mais il n'y a point remédié (*b*).

(*a*) Consultez, là-dessus, *Dictionnaire de l'Académie*. — *Dictionnaire* de Laveaux. — *Dictionnaire* de M. Napoléon Landais. — *Dictionnaire des sciences médicales*, en 60 volumes. — *Dictionnaire des synonymes*, par Boinvilliers, etc.

(*b*) *Essai de philosophie médicale*, Paris, 1836, pag. 176, note.

de la physiologie expérimentale ; que le diagnostic des maladies se perfectionnait ; que les conquêtes de l'histoire naturelle multipliaient les ressources de la thérapeutique, il devenait de plus en plus nécessaire de classer les acquisitions matérielles de la science dans un ordre méthodique qui les rappelât facilement à la mémoire; d'enchaîner les uns aux autres, par une théorie plus ou moins vraisemblable, cette multitude de faits anciens et nouveaux qui composaient le trésor de la médecine.

Un grand nombre d'écrivains philosophes tentèrent cette entreprise difficile, mus par des vues différentes : les uns, en effet, s'efforçaient de lier les traditions du passé aux con-

M. Coutanceau est le seul, à ma connaissance, qui ait donné une définition claire et logique des mots *théorie, système.* « La théorie, dit-il, indique les rapports des faits entre eux; elle signale leur ordre de succession et de dépendance. Le système (en médecine) est une théorie générale des lois et du mécanisme de la vie, au moyen de laquelle on s'efforce de ramener à un petit nombre de principes, quelquefois même à un seul, tous les phénomènes de la santé et des maladies (*a*). »

Quoique M. Coutanceau ait restreint à la médecine sa définition du système, tandis que sa définition de la théorie est applicable à toutes les sciences, il n'en a pas moins saisi et exprimé plus heureusement que personne la nuance qui sépare ces deux expressions et la similitude qui les rapproche, en disant que le système est une théorie générale. Tel est le sens que nous avons attaché nous-même à ces mots quand nous avons voulu les différencier : ainsi nous disons la théorie de la fièvre, de l'inflammation; le système d'Hippocrate, de Thémison, de Stahl. Enfin le terme *doctrine* se prend dans une acception plus étendue encore; car il signifie tout ce qu'on croit, tout ce que l'on enseigne sur une matière quelconque ; il embrasse dans sa généralité les notions théoriques et pratiques, les systèmes, les faits et les hypothèses. C'est ce qu'on doit entendre par les locutions suivantes, qui reviennent si souvent dans le langage médical : *doctrine de Cos, doctrine de Montpellier, doctrine de Leyde*, etc.

(*a*) *Dictionnaire de médecine* en 21 volumes, aux mots Théorie, Système.

quêtes du présent sans rien changer aux principes fondamentaux de la doctrine reçue, et à l'aide seulement de quelques modifications de détail. D'autres, au contraire, jugeant ces principes erronés ou insuffisants, n'aspiraient à rien moins qu'à renverser l'ancien édifice de la science, pour le réédifier sur des bases nouvelles.

Si l'historien voulait tenir compte des opinions particulières émises sur chacun des phénomènes de l'économie animale, il trouverait presque autant de théories diverses qu'il existe d'auteurs en médecine, parce qu'il n'est pas un seul médecin qui ne modifie en quelque point, par son expérience propre, la doctrine qu'il a reçue de ses maîtres. Mais si l'on n'a égard qu'aux différences capitales, aux divergences de principes, on peut ranger les théories qui ont partagé les médecins de cette période sous quatre chefs, savoir : le dogmatisme, l'empirisme, le méthodisme et l'éclectisme ou syncrétisme.

ART. I. DU DOGMATISME.

Nous connaissons déjà les principes du dogmatisme, son origine, ses auteurs, ses partisans les plus illustres. Nous savons que cette doctrine, enseignée dans l'école de Cos et soutenue par l'assentiment de Platon et d'Aristote, dominait dans le monde médical, depuis plusieurs siècles, quand fut fondée l'école d'Alexandrie. Les premiers et les plus célèbres professeurs de cette école, élevés dans le dogmatisme, y firent peu de changements. Hérophile admettait les sentiments d'Hippocrate et de Praxagore son

maître sur l'effet du mélange des humeurs, par rapport à la santé et aux maladies; il suivait à peu près les mêmes règles qu'eux dans la pratique. Outre ses grandes découvertes en anatomie, il avait fait beaucoup d'expériences sur les médicaments, qu'il appelait les *mains des dieux*, quand on les employait à propos, et des *instruments inutiles ou même nuisibles*, si l'on ne savait pas en faire un usage opportun (1).

Erasistrate, tout en adoptant la plupart des dogmes hippocratiques, pensait que la fièvre et les inflammations proviennent du passage du sang des veines dans les artères. Suivant lui, ces derniers vaisseaux ne contiennent naturellement que de l'air ou des esprits; mais, disait-il, lorsqu'il y a plénitude dans les veines, leur excédant s'extravase dans les artères et donne lieu à tous les symptômes inflammatoires et fébriles. La pléthore sanguine lui paraissait une des causes les plus fréquentes des maladies: cependant, pour la combattre, il employait très rarement la saignée. Il préférait l'abstinence ou le jeûne, la diète, les lavements doux, les vomitifs, l'exercice, les bains. Il était aussi peu partisan des purgatifs, et ne croyait pas, comme Hippocrate, que certains de ces remèdes eussent la propriété d'évacuer telle ou telle humeur exclusivement. Il disait que les humeurs les plus déliées et les plus subtiles sortent les premières, ensuite celles qui sont plus tenaces; en sorte que selon lui les purgatifs les plus faibles font rendre seulement quelques eaux; ceux qui sont un peu plus forts vident la bile, et les plus énergiques évacuent l'atrabile.

Mais de tous les sectateurs du dogmatisme, le plus fé-

(1) Galien, *De compos. medicam. local.*, lib. VI, cap. III. (Luler, p. 322.)

cond, le plus habile, le plus puissant, fut Claude Galien. Il était natif de Pergame, ville de l'Asie-Mineure, célèbre par un temple dédié à Esculape, par son école de médecine et par sa bibliothèque, qui ne le cédait en richesses qu'à celle d'Alexandrie. Son père avait été son premier maître, et lui avait donné en outre des professeurs très distingués dans toutes les sciences. Le jeune Galien profita de leurs leçons avec un succès extraordinaire. Il était déjà en état de disputer avec les plus érudits sur la grammaire, l'histoire, les mathématiques, la philosophie, lorsque, sur un avis exprès des dieux, il se décida à étudier la médecine. Il raconte avec complaisance comment, cet avis lui ayant été donné deux fois en songe par Apollon, il n'avait pu résister à la volonté divine, si clairement manifestée. Mais ses nombreux et savants écrits justifient bien mieux sa vocation médicale que toutes ces réminiscences mystiques.

Il entreprit plusieurs voyages pour son instruction, et visita entre autres villes la capitale d'Égypte, où il séjourna quelque temps. De retour dans sa patrie, il fut chargé par le pontife de panser les blessés du Cirque, ce qui lui fournit l'occasion de faire paraître ses connaissances anatomiques et son habileté chirurgicale. Bientôt après il quitta de nouveau sa ville natale pour aller se montrer sur un plus grand théâtre. Il se rendit à Rome, où l'appelait sa grande renommée, et où son élocution facile et brillante, son érudition profonde et variée, son habileté pratique, lui concilièrent l'estime des plus hauts personnages; mais ses succès rapides, sa jactance, son dédain pour ses confrères, qu'il ne prenait aucun soin de déguiser, son naturel ombrageux, lui suscitèrent une foule d'ennemis qui lui ren-

dirent le séjour de Rome odieux. Il faut voir le portrait qu'il trace des médecins de cette capitale, dans son livre *de Prœnotione* (1). Il les accuse de basse jalousie, de stupide ignorance, leur prodigue les épithètes de larrons, d'empoisonneurs, et finit par déclarer qu'après les avoir démasqués, il se mettra à l'abri de leurs embûches et de leurs maléfices, en abandonnant cette grande et populeuse cité, où l'on n'est considéré qu'en proportion du luxe qu'on étale, où le charlatanisme éhonté usurpe la confiance d'un public stupide et frivole, pour aller habiter une petite ville dont tous les citoyens se connaissent, et peuvent savoir quelle est la naissance, l'éducation, la fortune, les mœurs de chacun.

Il sortit en effet de Rome; mais il y revint bientôt, sur l'invitation des empereurs Marc-Aurèle et Lucius Vérus. Il jouit aussi de la confiance de leurs successeurs Commode et Septime Sévère. Enfin l'on croit qu'il mourut dans la septante-unième année de son âge, vers l'an 201 de l'ère chrétienne, soit à Rome, soit à Pergame, soit dans la traversée pour aller d'une de ces villes dans l'autre. Un moine s'est imaginé qu'il avait fini ses jours durant un pèlerinage pieux en terre sainte.

Galien assure qu'il n'est attaché à aucune des sectes qui divisaient les médecins de son temps; il traite d'esclaves ceux qui prenaient le titre d'Hippocratiques ou de Praxagoréens, ou d'Hérophiliens, etc. Mais il ne faut pas le croire sur parole, quand il affecte de tenir la balance égale entre les doctrines diverses. Ce n'est là probablement qu'une distraction bien pardonnable à un homme qui a tant écrit,

(1) *De prœnotione ad posthumum*, édition de Chartier, tom. VIII, pag. 836.

ou un artifice oratoire pour se donner un air d'indépendance, d'impartialité. Au fait, sa prédilection en faveur de la doctrine d'Hippocrate est visible; il l'explique, la commente longuement, l'amplifie; il réfute les objections de ses adversaires et s'efforce de la faire triompher de toutes les autres. « Personne, dit-il, n'a donné, avant moi, la vraie méthode de traiter les maladies. Hippocrate, je l'avoue, avait déjà montré le chemin; mais, comme il a été le premier à s'y engager, il n'a pu aller aussi loin qu'il aurait été à souhaiter. L'ordre qu'il adopte est vicieux; il omet certaines indications importantes, et il ne fait pas toutes les distinctions nécessaires. Souvent il est obscur à la manière des anciens, pour vouloir être concis. Il ne dit que fort peu de chose touchant les maladies compliquées; en un mot, il a ébauché ce qu'un autre doit achever; il a ouvert la route, c'est à un autre de l'élargir et de la rendre aisé (1). » On voit par cette courte citation quel est le rôle que Galien s'attribue, et le peu de cas qu'il fait des travaux des médecins qui ont vécu entre Hippocrate et lui. Examinons actuellement comment il s'est acquitté de la mission qu'il s'arroge.

Il y a, selon lui, dans l'homme, trois sortes de principes: les esprits, les humeurs et les solides, qu'il nomme aussi les parties.

Parmi les solides, les uns sont simples ou similaires, c'est-à-dire que si on les divise, on obtient toujours des fractions homogènes avec le tout. Tels sont les os, les chairs, les nerfs, les membranes, etc. On a beau diviser une de ces parties en autant de fractions qu'on veut, on a

(1) *Methodi medendi*, lib. IX, cap. VIII (Chartier, t. X, p. 204).

toujours des parcelles d'os, ou de chair, ou de membrane, semblables à l'os entier, ou à la chair, ou à la membrane qui a été rompue. D'autres parties sont appelées organiques ou composées, comme le bras, la jambe, la tête, un œil, parce qu'elles exécutent les actes les plus apparents, les plus parfaits, et parce qu'elles sont formées de plusieurs parties similaires.

Il y a des parties simples qui tirent leur origine de la semence, telles que les nerfs, les membranes, les os, les veines. Celles-là sont peu susceptibles de se corrompre et ne se régénèrent point, lorsqu'elles ont été détruites. Il y a d'autres parties simples qui se corrompent aisément et se reproduisent avec la même facilité. Ce sont celles qui proviennent du sang, comme les chairs (1).

Galien réfute, avec Hippocrate, et par les mêmes raisons que lui, l'opinion des philosophes qui ne reconnaissent qu'un seul élément; il ne partage pas non plus l'avis de ceux qui, tout en admettant plusieurs éléments, regardaient ces corpuscules comme incommutables dans leur essence. Quand on divise, dit-il, les chairs, on provoque de la douleur et de la chaleur : or, aucun de ces effets n'aurait lieu, si les chairs étaient formées d'un seul élément, ou si les éléments qui entrent dans leur constitution étaient inaltérables. Il arriverait alors ce qui arrive quand on écarte un doigt d'un autre; on n'occasionne ni la moindre douleur ni la moindre chaleur. En conséquence de ce raisonnement, Galien se range à l'avis d'Hippocrate et d'Aristote, qui admettaient, comme on sait, quatre éléments ou quatre qualités primor-

(1) *De constitutione artis medicæ*, liber, cap. II et sequent. — *De semine*, lib. I, cap. V et X.

diales, le chaud, le froid, le sec, l'humide. Il pense que tous les changements qui surviennent dans les corps sont l'effet de l'une de ces qualités; mais il regarde la chaleur comme la plus active de toutes, et il met le froid au second rang. Les corps naturels, dit-il, dans lesquels les qualités primitives se montrent au plus haut degré, sont le feu, l'air, la terre et l'eau. On les appelle élémentaires, parce qu'ils servent à former les autres (1).

On doit s'apercevoir que Galien reproduit, en l'amplifiant, le dogmatisme hippocratique. Ce qui suit est la continuation du même sujet; mais le lecteur, qui est au fait de la doctrine de Cos, saura discerner, sans que je les lui indique expressément, les additions et les prétendus perfectionnements que le médecin de Pergame apporte à cette doctrine. Je vais donc poursuivre, sans autre interruption, l'exposé du système galénique.

Il existe entre les parties simples ou similaires du corps humain quatre différences simples, c'est-à-dire qu'une de ces parties peut être plus chaude qu'une autre, ou plus froide, ou plus sèche, ou plus humide. Il existe aussi, ou il peut exister entre ces mêmes parties quatre différences composées, c'est-à-dire qu'une partie peut avoir plus de chaleur et de sécheresse qu'une autre, ou plus de chaleur et d'humidité, ainsi de suite. L'exacte proportion et le juste mélange de ces qualités produisent la meilleure des constitutions ou la santé parfaite. Mais cette perfection est plutôt un type idéal qu'une réalité; l'homme le mieux portant s'en écarte toujours quelque peu.

(1) *De constitutione artis medicæ* liber, cap. VII et seq. — *Introductio seu medicus*, cap. IX et seq. — *De elementis ex Hippocrate*, lib. I, cap. I et seq.

Entre la santé parfaite et la maladie, il y a, selon Galien, huit sortes de tempéraments ou de mélanges imparfaits, compatibles avec le libre exercice des fonctions de la vie. Quatre de ces tempéraments sont simples et quatre composés. Si un homme a dans tout son corps ou dans quelqu'une de ses parties un excédant de chaleur, on dira que le tempérament de cet homme est chaud simplement; s'il a un excédant d'humidité, on dira que son tempérament est humide; ainsi de suite. Mais s'il existe un excédant de chaleur et d'humidité tout à la fois dans le corps d'un individu ou dans quelqu'une de ses parties, alors cet individu aura un tempérament chaud et humide, c'est-à-dire composé. On peut former ainsi quatre combinaisons binaires des qualités primitives, ce qui donne quatre tempéraments composés. Quant à la maladie, elle n'est point, dit Galien, un tempérament, mais une intempérie (1).

Après cette classification un peu subtile et arbitraire des tempéraments, Galien expose les signes propres à chacun d'eux. Voici, par exemple, quels sont, suivant lui, les indices d'un cerveau froid : « Les émonctoires naturels de ce viscère, c'est-à-dire le palais, les oreilles, le nez, les yeux, fournissent des excrétions trop abondantes. Les cheveux sont droits, rouges, peu souples, minces et mal nourris; ils poussent tardivement. Les personnes ainsi disposées sont très sensibles aux causes réfrigérantes, et fort sujettes aux catarrhes, aux pesanteurs de tête. La peau des environs du crâne n'est ni chaude au toucher ni rouge à la vue.

(1) *De constitutione artis medicæ*, cap. IX, *ars medica*, cap. IV. — *De temperamentis*, lib. I, cap. VIII, vide etiam lib. II et III. — *De optima nostri corporis constitutione.* — *De sanitate tuendâ*, lib. I, cap. I et seq.

Les veines des yeux paraissent à peine. Enfin ces individus ont une propension marquée au sommeil (1). » Notre physiologiste passe en revue de la sorte tous les principaux organes du corps humain, et il décrit les signes de leurs divers tempéraments.

Ensuite il expose les tempéraments des humeurs naturelles du corps et ceux de certaines choses étrangères à l'économie animale. L'on retrouve ici, comme dans ce qui précède, la trace évidente du dogmatisme hippocratique. Ainsi, au dire du médecin de Pergame, le sang, l'air et le printemps sont chauds et humides; la bile jaune, l'été et le feu sont chauds et secs; la terre et l'automne sont sèches et froides; la pituite, l'eau et l'hiver sont froids et humides. Il est indispensable que les humeurs du corps puissent se transmuter réciproquement l'une en l'autre, de même que cela arrive pour les éléments primitifs; car, quoiqu'elles existent dans toutes les parties, mêlées ensemble, et se tempérant mutuellement, il y a cependant un organe, un âge, une saison, où chacune d'elles abonde plus particulièrement. Le sang, par exemple, domine dans le cœur, chez l'adolescent, et au printemps; la bile jaune domine dans le foie, chez l'homme mûr et en été, etc. (2).

Outre les parties et les humeurs, il y a, disons-nous, dans l'économie animale, un troisième principe qu'on nomme esprits. Ces esprits sont de trois sortes, savoir : les esprits naturels, que Galien compare à une vapeur subtile qui s'élève du sang veineux. Ceux-ci tirent leur origine du foie, où se trouve la source du sang. De là ils se portent

(1) *Ars medica*, cap. VII. — *De temperamentis*, lib. I, II, III.

(2) *De humoribus introductis seu medicus*, cap. XII. — *De placitis Hippocratis et Platonis*, lib. VIII, cap. V.

dans le cœur, où ils se mêlent avec l'air que ce viscère attire des poumons, et concourent avec ce fluide à la formation des esprits vitaux. Ces derniers sont lancés par les artères dans toutes les parties du corps, et principalement dans le cerveau, où ils se convertissent en esprits animaux.

Les esprits ne sont autre chose que les instruments ou les serviteurs de l'âme; c'est celle-ci qui a en définitive le gouvernement de l'économie animale.

Galien pense, avec Platon et Aristote, que l'âme humaine est composée de trois facultés ou plutôt de trois parties : la végétative, qui réside dans le foie; l'irascible, qui a son siége dans le cœur; et la raisonnable, qui fait sa résidence dans le cerveau (1).

Chaque espèce d'âme avait à son service, suivant Galien, indépendamment des esprits, un certain nombre de facultés secondaires. Ainsi l'âme végétative tenait dans son département la faculté génératrice, l'augmentative et la nutritive. Les facultés secondaires, à leur tour, remplissaient leurs fonctions avec l'aide de facultés du troisième ordre. La nutritive, par exemple, qui a son principal établissement dans l'estomac, était assistée par les facultés attractive, retentrice, assimilatrice et expulsive (2).

Au moyen de cette hiérarchie d'âmes, d'esprits et de facultés, Galien et ses sectateurs n'avaient pas de peine à rendre compte de toutes les fonctions de l'économie animale. Demandait-on à l'un d'eux comment s'exécute la nutrition : quand il avait répondu que la nutrition est une fonction naturelle à laquelle concourent quatre facultés, savoir :

(1) *De placitis Hippoc. et Platon.*, lib. VI, cap. I, II, III.
(2) *De facultatibus naturalibus*, lib. I, II, III.

l'attractive, qui attire les aliments; la retentrice, qui les retient pendant le temps nécessaire à leur coction; l'assimilatrice, qui les transforme en particules analogues à la substance de notre corps; et l'expulsive, qui élimine leurs résidus excrémentitiels; quand, dis-je, le candidat avait fait cette réponse, professeurs et assistants devaient se montrer également satisfaits; car il avait expliqué suivant le langage du temps ce qui était censé constituer l'essence de la fonction nutritive.

La pathologie nous offre le même assemblage d'entités imaginaires ou abstraites, auxquelles on prête des attributs et des actes comme à des êtres réels. Nous y trouvons des maladies qui siègent dans les solides, d'autres dans les humeurs, d'autres dans les esprits.

Les maladies des solides se divisent en trois genres : le premier genre comprend les affections des parties similaires, autrement dites, les intempéries. Il y a deux espèces d'intempéries, savoir : les intempéries simples, qui proviennent de l'excès d'une seule qualité élémentaire, soit du chaud, soit du froid, soit du sec, soit de l'humide; les intempéries doubles ou complexes, qui sont produites par l'exagération de deux qualités à la fois, comme un excès de chaleur et de sécheresse, ou un excès de chaleur et d'humidité, etc. Le second genre comprend les affections des parties organiques, lesquelles consistent dans des irrégularités de conformation, des erreurs de nombre, ou de grandeur, ou de situation, etc. Enfin le troisième genre est commun aux parties similaires et aux parties organiques. Il embrasse tous les accidents qui proviennent des solutions de continuité. Galien distingue encore parmi les maladies des solides

diverses complications qui constituent autant d'espèces nouvelles (1).

L'essence de la fièvre consiste en une chaleur contre nature, qui s'allume tantôt dans le tissu même du cœur, tantôt dans les humeurs de ce viscère, tantôt dans les esprits. Ce qu'il y a de plus prompt à s'enflammer, ce sont les esprits, ensuite les humeurs, et en troisième lieu les solides. Les fièvres de la plus courte durée résident dans les premiers; celles d'une durée moyenne résident dans les secondes, et celles qui sont très longues ont leur siége dans le parenchyme même (2).

Les fièvres ardentes dégénèrent en hectiques ou consomptives de deux manières : 1° lorsqu'elles se prolongent jusqu'au point de consumer toute l'humidité du cœur, après quoi elles se jettent sur le tissu même de l'organe; 2° lorsqu'elles envahissent la substance du cœur, avant que toute l'humidité ait été épuisée. On reconnaît les fièvres hectiques à la température du corps des artères, qui est plus élevée dans ce cas que la température des parties environnantes. On perçoit cette différence, surtout au moment de la diastole artérielle (3).

Parmi les fièvres qui proviennent des humeurs, Galien distingue trois genres, savoir : le genre continent, le continu et l'intermittent. Chacun de ces genres se divise en plusieurs espèces. Les fièvres intermittentes les plus communes sont la quotidienne, la tierce et la quarte. La première est produite par la pituite, la seconde par la bile jaune, la troi-

(1) *De morborum differentiis* liber. — *De morborum causis* liber.
(2) *De differentiis febrium*, lib. I, cap. I, II, III
(3) *De differentiis febrium*, lib. I, cap. X, XIII.

sième par l'atrabile. Galien admet encore beaucoup d'autres espèces de fièvres, soit simples, soit composées (1).

Quant à la marche des affections fébriles, notre pathologiste y reconnaît, avec Hippocrate, quatre périodes, qu'il nomme l'invasion, l'augment, la stase et le déclin. Il compare ces périodes aux quatre âges de l'homme, répartis ainsi qu'il suit : le premier âge, qui est celui de la génération; le second âge, qui est celui de l'accroissement; le troisième, ou l'âge de la force, de la vigueur; et le quatrième, ou l'âge du déclin. Quand le malade succombe, c'est toujours dans une des trois premières phases, jamais dans la dernière (2). Du reste, notre auteur professe sur la coction, les crises et les jours critiques, la doctrine de Cos toute pure (3).

Il divise l'action des médicaments en primitive et consécutive. L'action primitive dépend d'une ou de deux qualités qui dominent dans la substance médicamenteuse. Ainsi il y a telle substance qui échauffe, parce que l'élément du feu domine en elle; telle autre qui rafraîchit, parce que l'élément du froid y est en excès. Il y a aussi des choses qui échauffent et dessèchent en même temps, d'autres qui échauffent et humectent tout à la fois. Parmi les agents thérapeutiques doués de la même faculté, par exemple de la faculté d'échauffer, les uns la possèdent à un degré éminent, les autres à un degré inférieur. Ainsi les substances amères sont extrêmement chaudes; les douces sont chaudes modéré-

(1) *De differentiis febrium*, lib. II.

(2) *De morborum temporibus*, cap. I, V. — *De totius morbi temporibus*, cap. I, V. — *De crisibus*, lib. I, cap. II.

(3) *De crisibus*, lib. I, II, III. — *De diebus decretoriis*, lib. I, II, III.

ment, leur chaleur dépasse de fort peu la nôtre. La saveur salée provient de l'excès du principe igné et du principe terreux (1).

Il y a des substances qui produisent leur effet immédiatement; par exemple, le feu échauffe incontinent, et la glace refroidit de même. Il y a d'autres substances dont l'effet n'est pas si prompt : ainsi la pyrèthre et le castor provoquent une sensation de chaleur après quelque temps; la jusquiame, la mandragore et leurs analogues refroidissent à la longue. On dit qu'une chose possède une faculté naturellement ou accidentellement, selon qu'elle tient cette faculté de son essence propre ou de quelque circonstance accessoire. L'eau, par exemple, qui est froide par sa nature, peut devenir chaude par accident; mais sa chaleur factice passera vite, tandis que sa fraîcheur naturelle persiste habituellement. Après d'autres distinctions encore plus subtiles sur les diverses manières dont on peut envisager les effets primitifs des médicaments, Galien trace les règles à suivre pour reconnaître ces effets; il indique les précautions à prendre, afin de n'être pas trompé par de fausses apparences. Passant ensuite du précepte à l'exemple, il démontre, par une série d'expériences et de raisonnements, que l'eau est d'un tempérament froid et humide, et le vinaigre d'un tempérament froid, avec un certain mélange de chaleur provenant de son âcreté (2).

L'action consécutive des médicaments est ainsi appelée, parce qu'elle se manifeste après l'effet primitif et qu'elle

(1) *De simplicium medicamentorum, temperamentis facultatibus*, lib. I, II, III, IV.

(2) *De simplicium medicamentorum temperamentis et facultatibus*, lib. I, II, III, IV.

est une conséquence de celui-ci. Cette action est très variée : ainsi il y a des remèdes qui ouvrent les pores, d'autres qui les resserrent, d'autres qui durcissent les tissus, d'autres qui les ramollissent; quelques uns détergent les humeurs, d'autres les altèrent, d'autres hâtent leur maturation et la formation du pus, d'autres calment les douleurs, etc. Il y a aussi des remèdes dont l'action consécutive se porte spécialement sur certains organes, sur certaines fonctions : tels sont les diurétiques, les vomitifs, les drastiques, les emménagogues, etc. Galien cherche à établir le rapport qui existe entre l'action primitive et secondaire des médicaments : ainsi il pense que les remèdes qui durcissent les tissus sont d'un tempérament humide et froid; ceux qui provoquent les urines sont chauds et secs; ceux qui activent la sécrétion du lait et de la semence sont modérément chauds et humides, etc. (1).

Quant aux principes qui doivent diriger le praticien dans le choix des moyens thérapeutiques applicables à chaque maladie, le médecin de Pergame adopte pleinement l'axiome proclamé par l'école de Cos, qui dit que les maladies se guérissent par leurs contraires. En conséquence, toutes ses recherches, toutes ses dissertations pathologiques tendent à pénétrer l'essence des maladies, à la mettre en évidence, à la dégager des accidents accessoires, afin de lui appliquer un traitement dont l'action soit diamétralement opposée. Or, il fait consister cette essence tantôt dans l'excès d'une ou deux qualités élémentaires des parties malades, tantôt dans la réaction du principe vital, cause efficiente et primitive de tous les symptômes. En cela sa doctrine

(1) *De simplicium medicamentorum temperamentis et facultatibus*, lib. V.

se confond avec celle des dogmatiques ; elle n'est autre chose que le dogmatisme lui-même amplifié, expliqué, et poussé jusqu'à ses dernières conséquences. Quelquefois cependant il a aussi égard à la constriction et au relâchement des pores, ce qui semble le rapprocher des méthodistes. Enfin, il professe dans maints passages une grande considération pour le concours des symptômes et l'expérience pure que les empiriques mettaient au-dessus de tout. Nonobstant ces rares et légers écarts, Galien a été et doit être regardé comme une des colonnes du dogmatisme hippocratique.

Quoiqu'il ait écrit un grand nombre de traités sur la pathologie et sur la thérapeutique, il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de diriger le traitement d'une seule maladie avec un tel guide, tant l'ordre qu'il adopte est vicieux, tant la manière dont il envisage chaque sujet est défectueuse. J'excepte toutefois de cette proscription les quatre derniers livres du traité sur les parties malades (*de Locis affectis*), où il donne d'excellents conseils pour découvrir le siége anatomique des maladies, particulièrement des maladies mentales et nerveuses. Ce traité, joint à ses écrits sur l'anatomie et sur la physiologie, dont il a été rendu compte en son lieu (voyez page 269 et suiv.), constituent pour le médecin de Pergame des titres de gloire impérissables, et justifient ou excusent l'engouement dont il a été l'objet pendant plus de douze siècles.

Sous le rapport de l'histoire, cet écrivain encyclopédique a rendu encore d'immenses services; car il nous a conservé les opinions d'un grand nombre de médecins dont les ouvrages ont péri, et surtout celles des chefs de secte. Grâce à lui, nous pouvons soulever un coin du voile

qui couvre les grandes luttes des dogmatiques, des empiriques, des méthodistes. Si les nombreux ouvrages qu'il a mis au jour ne sont pas un trésor facile à exploiter pour le praticien, ils sont un arsenal où l'érudit et le dialecticien peuvent puiser des arguments sur toute sorte de questions médicales. Or, nous approchons d'une époque où les médecins se montreront plus jaloux de briller par les subtilités de la dialectique et l'étalage d'une vaine érudition que par la sagesse de leur pratique; si bien que les défauts mêmes de cet auteur contribueront encore à afferrnir dans ses mains le sceptre de la médecine; car, pour l'érudition, la subtilité du raisonnement, l'universalité des connaissances, il ne le cède qu'au seul Aristote, sur lequel il l'emporte d'ailleurs par l'élégance, la pureté et la force du style (1).

ART. II. DE L'EMPIRISME.

L'époque où fut fondée l'école d'Alexandrie a été, comme nous l'avons vu, une des plus brillantes dans l'histoire de l'esprit humain. L'amour des lettres, des arts et de la philosophie, généralement répandu dans la Grèce, l'avait dotée de chefs-d'œuvre en tout genre. Les compagnons d'Alexandre avaient porté les lumières de sa civilisation jeune et vigoureuse jusqu'au centre de l'Asie, premier berceau d'une civilisation décrépite. Enfin la science radieuse et communicative

(1) On dit qu'il avait composé plus de 500 volumes sur la médecine et environ la moitié autant sur d'autres matières. Mais il faut observer que parmi ces volumes on compte un bon nombre de petits manuscrits dont certains n'ont que quelques pages.

des Grecs éclipsait, sur les bords du Nil, les rayons pâles et douteux de l'antique savoir égyptien. Tandis que les successeurs de Platon et d'Aristote continuaient l'enseignement de ces grands maîtres, d'autres philosophes élevaient des écoles rivales, et s'efforçaient de propager des doctrines diverses. Épicure renouvelait, en l'embellissant, le système de Leucippe et de Démocrite sur les atomes, le vide, le mouvement perpétuel. Pyrrhon développait les maximes de Parménide et de Zénon sur l'incertitude de nos connaissances et de nos jugements. Il fondait la secte des sceptiques ou des zététiques, que l'on peut appeler les indifférents en matière de science, comme les épicuriens étaient des indifférents en matière de morale. D'autre part, Euclide inventa l'art futile d'embrouiller toutes les questions, et de réduire au silence ses antagonistes par des arguments captieux et bizarres. Sa secte, qu'on nomme contentieuse, ne s'étudiait qu'à vaincre dans les disputes publiques, alors fort à la mode; elle mit en vogue une dialectique babillarde et pointilleuse qui infecta peu à peu les autres écoles.

La médecine, comme c'est l'ordinaire, subit le sort de la philosophie; elle se divisa en plusieurs camps opposés. Hérophile et Érasistrate, tout en combattant quelques points de la doctrine hippocratique, en avaient respecté le fond; mais leurs disciples, Philinus de Cos, Sérapion d'Alexandrie, et autres, ne gardèrent pas le même ménagement; ils s'attaquèrent aux principes mêmes de cette doctrine, et prétendirent que tout ce qu'elle affirme touchant les éléments et les qualités élémentaires, les humeurs cardinales, la coction, les crises et les jours critiques, les causes occultes ou prochaines, l'essence des maladies, tout cela était faux ou hypothétique. Ils rejetèrent même, comme douteux, hasardé et

inutile, le fameux axiome thérapeutique qui forme la base du dogmatisme (*les maladies guérissent par leurs contraires*), et ils osèrent reconstituer l'art sur de nouveaux fondements.

Cette réforme radicale ou plutôt cette révolution fit de rapides progrès; on cite un bon nombre de médecins du plus grand mérite qui s'y associèrent; mais le plus célèbre, après les deux coryphées que nous avons nommés, fut Héraclide de Tarente, qui vivait en même temps qu'eux ou peu d'années après. Le méthodiste Cœlius Aurélianus, qui, suivant l'expression de l'historien Daniel Leclerc, a coutume de maltraiter les médecins des autres sectes, ne parle d'Héraclide qu'en termes très honorables, lui donnant les épithètes de noble, de fameux, l'appelant le dernier et le plus estimable des empiriques (1). Galien émet sur son compte une opinion à peu près pareille. « Héraclide ne parlait jamais, dit-il, contre la vérité pour défendre les intérêts de sa secte; il ne rapportait que ce qu'il avait expérimenté lui-même; et il possédait la pratique de la médecine aussi bien qu'aucun autre médecin de son temps (2). »

Les empiriques avaient composé un grand nombre d'ouvrages qui sont tous perdus. Ce n'est que sur le rapport des écrivains des autres sectes que nous connaissons leur doctrine. Il est probable, par conséquent, qu'elle ne nous est point parvenue sous le jour le plus favorable. Les empiriques remontaient à l'enfance de l'art; ils racontaient comment

(1) *Acutorum*, lib. I, cap. XVII. — *Ibidem*, lib. II, cap. IX.
(2) *Galeni in lib. hippocr. des Articul. Comment.* 3. — Idem, *De composit. medicat., per genera*, lib. IV, cap. VII.

avaient été traités les premiers malades, et ils déduisaient de là les règles à suivre pour le perfectionnement de la science médicale.

Voici le raisonnement que Celse leur prête : « Parmi le nombre de malades qui dans le commencement étaient sans médecins, les uns, tourmentés par la faim, ont voulu manger dès les premiers jours; les autres, au contraire, dégoûtés, n'ont rien voulu prendre, et se sont trouvés beaucoup mieux que les premiers. De même, les uns ont voulu manger dans le temps même de la fièvre, les autres un peu avant, les autres à la fin de l'accès, ce qui a réussi à ces derniers. Pareillement, les uns ont mangé beaucoup au début de leur maladie, les autres fort peu; ceux qui s'étaient remplis d'aliments ont été plus dangereusement malades que les autres. Comme ces sortes de choses arrivaient tous les jours, des hommes attentifs ont observé ce qui réussissait le mieux, et l'ont prescrit aux malades. C'est de là qu'est née la médecine, qui, par les essais qui ont été faits, tantôt à l'avantage, tantôt au détriment des malades, a appris à discerner les choses pernicieuses de celles qui sont salutaires. Ce n'est donc qu'après avoir trouvé les remèdes que les hommes ont commencé à raisonner sur leur manière d'agir (1). » Si l'on rapproche ce passage de ceux du livre de l'ancienne médecine que j'ai rapportés précédemment, on s'apercevra qu'il existe entre eux une parfaite conformité; mais j'aurai plus tard l'occasion de signaler d'autres analogies entre la doctrine de ce livre hippocratique et le système des empiriques.

Ceux-ci rangeaient sous trois chefs les modes d'acquisi-

(1) Celse, trad. de Ninnin, liv. I, chap. I.

tion propres à la médecine. La première voie pour s'instruire dans cet art était, suivant eux, l'observation personnelle ou l'autopsie; la seconde était la lecture des observations recueillies par d'autres, ou l'histoire; la troisième enfin consistait dans les inductions que l'on tirait de l'autopsie et de l'histoire, lesquelles servaient à découvrir des choses actuellement latentes, mais qu'on avait observées précédemment. On donnait à ce dernier mode d'acquisition le nom d'épilogisme, c'est-à-dire raisonnement consécutif, pour indiquer qu'il était déduit des observations antérieures; d'autres fois on l'appelait analogisme, parce qu'il devait s'appuyer sur des rapports de similitude. Ces trois sources d'instruction médicale, l'autopsie, l'histoire et l'épilogisme, formaient ce qu'on nommait la base ou le trépied de l'empirisme.

De l'autopsie. — Les empiriques avaient senti toute la profondeur de cette maxime d'Hippocrate : *L'expérience est trompeuse;* car ils prenaient les précautions les plus minutieuses pour éviter les causes d'erreur auxquelles est sujet ce mode d'inquisition, le premier de tous, et le véritable fondement de l'art. Ils voulaient, par exemple, qu'une maladie eût été observée un grand nombre de fois, depuis son début jusqu'à sa fin, dans l'état de simplicité et de complication, chez des individus de tempéraments, de sexes et d'âges différents; qu'on sût quelles conditions favorisent ou empêchent son développement, etc., etc., avant qu'on pût prétendre en avoir l'autopsie. Ils voulaient également qu'on eût employé un grand nombre de fois le même traitement contre la même maladie, dans des circonstances bien déterminées, pour qu'on pût affirmer qu'il était efficace en pareil cas.

Ils ne confondaient pas le symptôme avec la maladie; ils

appelaient symptôme un phénomène isolé ou considéré isolément, tel que la douleur, l'enflure, la rougeur, la toux, la difficulté de respirer. Ils donnaient le nom de maladie à un assemblage de phénomènes anormaux, autrement dit, à un concours d'accidents pathologiques qui n'était point fortuit, mais qui avait coutume de se produire toujours à peu près de même.

Quoiqu'ils eussent banni de leur pathologie la recherche de ce que les dogmatiques nommaient phénomène essentiel ou constitutif, cause immédiate ou prochaine des maladies, ils ne croyaient pas pour cela que tous les symptômes eussent une égale importance. Ils mesuraient l'importance d'un phénomène pathologique, non sur sa prétendue essence, que rien, disaient-ils, ne révélait, mais sur des circonstances sensibles que tout le monde pouvait apprécier. Ainsi un symptôme qui persistait pendant toute une maladie leur paraissait mériter plus d'attention que celui dont la durée était beaucoup plus courte ; un symptôme qui portait sur des fonctions nécessaires à la vie ou qui annonçait l'altération profonde d'un organe essentiel, était à leurs yeux plus grave que celui qui affectait des fonctions secondaires ou qui dénotait une altération superficielle.

Mais quelle que fût la gravité d'un symptôme, ils ne voulaient pas qu'on lui accordât une considération exclusive ; ils voulaient qu'on eût surtout égard à l'ensemble, au concours des symptômes. Ainsi, tandis que quelques médecins attachaient une importance exagérée aux qualités du pouls, ou des urines, ou des autres déjections, ou à l'état de la peau, etc., pour le diagnostic de certaines affections, ils prétendaient qu'il fallait, autant que possible, ne négliger aucune circonstance, et explorer, dans chaque

maladie, non seulement l'organe ou la fonction spécialement affectée, mais encore toutes les fonctions, tous les organes, et au moins les principaux. Ils voulaient qu'on observât l'instant de l'apparition et de la disparition des divers symptômes, leur ordre, leur marche, en un mot, tous leurs rapports, sans oublier les circonstances d'âge, de sexe, d'habitude, de complexion, de climat, de saison, etc.

L'homme qui avait observé maintes fois la même maladie, depuis son début jusqu'à sa terminaison, et qui conservait un souvenir fidèle de ses symptômes, de sa marche, de ses complications les plus ordinaires, et des moyens usités pour la combattre, cet homme possédait un théorème. Celui qui avait ainsi logé dans sa mémoire un bon nombre de théorèmes, celui-là possédait l'expérience ou l'habileté pratique. Ainsi l'autopsie, ou l'observation clinique souvent répétée, conduisait au théorème, et la réunion d'une quantité de théorèmes constituait l'expérience.

Un théorème empirique n'était donc autre chose que le tableau exact de tous les phénomènes connus d'une maladie, présentés suivant leur importance et leur ordre accoutumé, avec l'indication de leurs variétés, et du traitement qui leur est applicable, soit séparément, soit conjointement. Chaque théorème ou chaque concours morbide de l'empirisme était désigné par un nom particulier, qui était le symbole ou l'expression abrégée de tous les phénomènes dont se composait le théorème. Ce nom était dérivé tantôt de celui de la partie principalement affectée : ainsi le mot pneumonie désignait un concours de symptômes dont le principal siége était le poumon ; gastrite désignait un concours de symptômes dans lequel l'estomac était principalement affecté, sans rien préjuger sur la nature des sym-

ptômes, ni sur la cause de la maladie; tantôt le nom d'un théorème ou d'un concours morbide était dérivé d'un symptôme dominant, comme les mots ictère, manie; tantôt il était dérivé de quelque ressemblance avec un objet étranger, comme les mots cancer, éléphantiasis, etc.

Les empiriques, comme on voit, ne devaient attacher qu'une importance très accessoire à la dénomination d'une maladie; car cette dénomination ne représentait pas pour eux l'essence de la maladie, mais un assemblage, un concours de symptômes; l'essentiel pour eux, c'était que chaque concours fût tracé avec beaucoup d'exactitude, d'abord suivant sa marche habituelle, ensuite avec ses irrégularités et ses complications.

De l'histoire. — S'il fallait qu'un homme eût vu de ses propres yeux la plupart des maladies avec toutes leurs variétés et leurs nuances presque infinies, qu'il eût observé lui-même les effets des remèdes employés dans chaque cas, et qu'il gardât fidèlement dans sa mémoire ou dans ses notes manuscrites la description de tous ces objets, il aurait atteint un âge des plus avancés avant de pouvoir commencer la pratique de la médecine. Il se rencontrerait même fort peu d'hommes doués d'une patience, d'une sagacité et d'une mémoire suffisantes pour venir à bout d'une entreprise si longue et si compliquée. En outre, l'expérience des générations antérieures et celle de nos contemporains seraient à peu près perdues pour chacun de nous. L'édifice scientifique de la médecine, au lieu de s'étendre et de se perfectionner d'âge en âge, demeurerait stationnaire ou ne ferait que des progrès insignifiants. Pour suppléer à l'insuffisance de l'autopsie, les empiriques avaient recours à l'histoire, c'est-à-dire aux relations cliniques et

aux théorèmes consignés dans les livres. Par le secours de l'histoire, nous participons à l'expérience de tous les autres hommes, nous rectifions nos propres observations, nous en remplissons les lacunes; nous pouvons, en un mot, acquérir en quelques années plus de savoir et d'habileté pratique que si nous avions passé toute notre vie à recueillir des notes au lit des malades.

Mais pour tirer un bon parti de cette source d'instruction, il faut savoir en faire un usage judicieux, il faut n'accorder sa confiance qu'aux histoires qui présentent des caractères suffisants de vérité. Or, voici quelques uns de ces caractères : 1° la réputation d'un auteur est une chose essentielle à considérer; on ajoute foi plus volontiers aux récits d'un homme qui passe pour un observateur attentif et un écrivain véridique, comme Hippocrate, à quelque secte qu'il appartienne d'ailleurs, qu'aux récits d'un individu qui a la réputation d'être un observateur peu exact ou un écrivain peu sincère, comme Andréas; 2° lorsque plusieurs historiens d'époques ou de pays divers racontent le même fait avec des circonstances analogues, c'est un puissant motif de confiance; 3° un garant encore plus sûr de la vérité d'une histoire, c'est qu'elle s'accorde avec nos propres observations. Il faut donc, avant de s'en rapporter au dire d'un auteur, soumettre sa narration à un examen critique, sévère, et n'y ajouter foi qu'en proportion du degré de certitude qu'elle présente. Ainsi éclairée, l'histoire devient pour le praticien un guide sûr et un répertoire extrêmement utile.

De l'épilogisme ou analogisme. — Il peut se faire qu'on ait à traiter une maladie nouvelle ou qui n'a pas encore été décrite : alors ni l'autopsie ni l'histoire ne nous offrent des

modèles à suivre. Il peut arriver aussi qu'ayant à traiter une affection bien connue, les remèdes indiqués pour la combattre ne soient pas à notre disposition : alors encore l'autopsie et l'histoire nous font défaut. Dans ces deux cas, on est obligé d'avoir recours au raisonnement et de se guider par l'analogie. S'agit-il, par exemple, d'une maladie non encore observée ni décrite par les auteurs : cherchez, disent les empiriques, parmi les relations historiques ou parmi vos propres observations, quelle est celle qui approche le plus de la maladie actuelle ; ensuite traitez cette dernière suivant la méthode qui a réussi pour l'autre. Ainsi le traitement qui a été employé avec succès contre l'érysipèle peut être essayé contre certaines dartres qui ont avec l'érysipèle beaucoup de rapports. Ainsi un remède qui aura guéri un rhumatisme de la jambe guérira très probablement un rhumatisme du bras. S'agit-il de remplacer un remède dont l'efficacité est connue, mais qu'on n'a pas à sa disposition, par un remède équivalent : cherchez, vous disent les empiriques, parmi les substances que vous avez sous la main, celle qui a le plus d'analogie avec le remède qui vous manque. Ainsi vous pourrez substituer le suc de la nèfle au suc de coing, à cause de la saveur âpre qui est commune à ces deux fruits, si vous avez à combattre un flux cœliaque. Ainsi la décoction de graine de lin, qui est douce et mucilagineuse, peut très bien remplacer, dans certains cas, la décoction de racine de guimauve.

Autres exemples d'épilogisme et d'analogisme : si un malade éprouvait dans la région hypogastrique des douleurs parfois très aiguës, parfois moins vives, revenant à des intervalles irréguliers, et disparaissant quelquefois entièrement ; si ces douleurs étaient exaspérées par la marche, et

surtout par l'équitation; si chez le même malade l'émission des urines s'interrompait parfois subitement pour recommencer après une pause plus ou moins longue; si une sonde métallique, introduite par l'urètre jusque dans la vessie, faisait percevoir une sensation de frottement contre un corps rugueux et solide, ce concours de circonstances autoriserait le médecin à penser qu'un calcul vésical est la cause probable de tous les accidents précités. De même, si on découvrait sur le crâne d'un homme devenu maniaque accidentellement, des cicatrices avec une dépression des os, il serait permis de conjecturer qu'une plaie de la tête a été la cause occasionnelle de la manie. Enfin, si un individu avait été mordu par un chien sur lequel on ne pourrait avoir aucun renseignement, quoique sa plaie ne présentât aucun caractère particulier, il serait prudent de la traiter comme une plaie envenimée, parce que l'observation apprend que la morsure d'un chien enragé ressemble tout-à-fait à celle d'un autre chien, et que, dans le doute, il vaut mieux prendre le parti le plus sûr.

Définitions des empiriques. — Comme ces médecins rejetaient absolument les causes latentes et les propriétés dites essentielles, élémentaires ou primitives, ils ne pouvaient admettre les définitions des dogmatiques, lesquelles sont basées pour la plupart sur la prétendue essence des choses ou sur leur cause prochaine et occulte. Ils les remplaçaient donc par de simples descriptions, nommées hypotyposes, qui consistent dans une énumération abrégée des qualités sensibles des objets. Ainsi, au lieu de définir la fièvre, avec Galien, un feu contre nature fixé sur le cœur, ou, avec Asclépiade, un mouvement accéléré du sang, occasionné par l'obstruction des pores, ou, avec Érasistrate, une

affection provenant du passage du sang des veines dans les artères, ils disaient : la fièvre est une affection qui se manifeste par l'accélération du pouls, l'augmentation de la chaleur, accompagnée souvent de soif. Tandis que Galien faisait consister la santé dans le juste tempérament du chaud, du froid, du sec et de l'humide, pour les parties similaires, dans l'exacte proportion, le nombre et la situation convenables des parties composées, et dans le parfait mélange des humeurs, les empiriques disaient tout simplement qu'un homme était censé se bien porter quand il jouissait de l'exercice complet de toutes ses fonctions.

Scolie. — Je ferai remarquer, à propos des définitions, que la doctrine des anciens empiriques se rapproche singulièrement de celle des sensualistes modernes. Les empiriques rejetaient les causes occultes, les propriétés dites essentielles ou primitives ; ils niaient que nous pussions connaître la nature intime des choses, c'est-à-dire ce que les choses sont en elles-mêmes. Ils prétendaient que nous ne pouvons saisir que les rapports des choses avec nous et les rapports des choses entre elles, parce que ces rapports sont des sensations, et que toutes nos connaissances viennent des sens. Ils voulaient que nos jugements et nos raisonnements en fait de médecine ne dépassassent jamais la limite que nos sens peuvent atteindre. Enfin ils remplaçaient les définitions par de simples descriptions, ainsi que le pratiquent les sensualistes modernes (1).

Anatomie, physiologie. — On reproche aux empiriques d'avoir négligé l'anatomie et la physiologie. Cependant plusieurs croient que ce reproche est exagéré ; que les em-

(1) Voyez *l'Art de penser* de Condillac, 1re part., chap. VIII et X.

piriques ne contestaient pas absolument l'utilité de ces deux branches de la science médicale, mais qu'ils les regardaient comme accessoires, et qu'ils mettaient avant tout l'observation clinique. Il est difficile de savoir au juste la vérité sur ce point, attendu que nous ne connaissons les opinions des empiriques que sur le rapport de leurs adversaires. Il paraît peu vraisemblable que les disciples des deux plus grands anatomistes de l'antiquité aient nié l'importance des découvertes de leurs maîtres. Quoi qu'il en soit, si les coryphées de l'empirisme ont commis cette hérésie médicale, ils sont d'autant plus coupables qu'elle est en contradiction flagrante avec le principe fondamental de leur doctrine. Comment des philosophes qui faisaient dériver toutes les idées des sensations pouvaient-ils déprécier l'anatomie, la seule des branches de la médecine qui ne doive presque rien au raisonnement, et qui tire, au contraire, toutes ses lumières de l'observation ? D'ailleurs, la nécessité des connaissances anatomiques pour l'exercice de la chirurgie n'est-elle pas évidente ? Quant à la physiologie, les anciens empiriques sont un peu plus excusables de l'avoir dédaignée, parce que de leur temps cette science ne se composait en général que de longues dissertations sur le principe de la vie, les éléments du corps, la cause première de la génération, et une foule d'autres mystères tout aussi impénétrables. Mais, à côté de cette physiologie transcendantale et creuse, il s'en élevait une autre moins ambitieuse, qui, suivant l'anatomie pas à pas, se bornait à décrire les fonctions des organes, dont celle-ci traçait la forme, la situation et la contexture. Cette dernière physiologie, que j'appelle organique pour la distinguer de l'autre, est éminemment utile, je dirai même indispensable, au pathologiste et au praticien.

Thérapeutique. — Dans les siècles les plus reculés, on ne connaissait, avons-nous dit, aucun axiome de thérapeutique. Quand un traitement avait eu des succès contre certaines maladies, et qu'il se présentait ensuite d'autres cas analogues ou qui paraissaient tels, on employait le même traitement, sans se rendre compte si on agissait en vertu d'un principe ou non. La conduite de ceux qui exerçaient la médecine dans ces temps primitifs était purement instinctive; mais si l'on réfléchit bien, on trouvera que cet instinct avait pour fondement un axiome infaillible, que nous avons déjà énoncé ailleurs, et qu'il est bon de reproduire ici : Toute médication qui a guéri un cas de maladie guérira de même les cas analogues au premier (1).

Cet axiome n'a pas besoin de démonstration; son évidence frappe comme celle d'un axiome de mathématiques. Cependant Hippocrate et ses disciples crurent devoir lui en substituer un autre, non pas plus sûr, mais qu'ils jugèrent d'une application plus facile en médecine; en conséquence, ils proclamèrent le principe suivant, qui fut adopté presque unanimement, et qui est encore invoqué aujourd'hui par la plupart des médecins : *Les maladies guérissent par leurs contraires.*

Nous avons, il est vrai, signalé précédemment deux livres de la collection hippocratique, dont les auteurs, sans contredire cet axiome, nient qu'il soit applicable à tous les cas de guérison. Ces auteurs affirment que certaines affections ont été guéries par leurs semblables, et que d'autres

(1) Voyez Période mystique, au titre *Thérapeutique*.

l'ont été par des remèdes qui ne paraissent ni semblables ni contraires à la nature de la maladie (1).

Les empiriques allèrent beaucoup plus loin : ils prétendirent que la nature intime des maladies, ainsi que leurs causes prochaines ou essentielles, étant impénétrable, on ne pouvait espérer de découvrir l'espèce de rapport qui existe entre cette nature ou ces causes, et l'action d'un remède quelconque. La saignée, disaient-ils, guérit certaines inflammations et en exaspère d'autres. L'expérience nous l'apprend, mais qui aurait pu prévoir ce résultat? Quel rapport y a-t-il entre la soustraction d'un liquide nécessaire à la vie et la résolution d'une phlogose? Une petite dose d'opium souvent fait dormir, et une dose plus forte cause de l'insomnie. Y a-t-il donc opposition entre deux quantités inégales d'une même substance, pour qu'elles produisent deux effets contraires? Le vin pris outre mesure plonge dans un sommeil léthargique certains individus, il provoque chez d'autres un délire furieux. Est-il semblable à la nature des premiers et contraire à la nature des seconds, ou *vice versâ?*

Ceux qui prétendent qu'il faut connaître l'essence d'une maladie avant de la traiter devraient au moins s'accorder sur cette essence. Cependant, si vous demandez à quelques uns de ces médecins en quoi consiste la nature d'un phlegmon, celui-ci vous répondra que c'est une tumeur causée par la chaleur excessive du sang; celui-là, par l'âcreté de la

(1) *OEuvres d'Hippocrate*, trad. par Littré, t. I; *Traité de l'ancienne médecine*, du § 10 au § 20 inclusivement. — *Traité des lieux dans l'homme*, §§ 67, 68, 69, 70.

Nota. Tous les médecins connaissent cet aphorisme: Un vomitif guérit quelquefois le vomissement.

bile; un troisième, par le resserrement des pores; un quatrième, par l'extravasation du sang, etc. Mais en attendant que la dispute soit terminée, si elle l'est jamais, quel guide faudra-t-il prendre pour traiter une tumeur de cette espèce? Il est évident qu'il n'y en a pas d'autre que l'expérience, l'expérience qui nous enseigne seule la conduite que nous devons tenir en pareil cas.

Tout ce qu'on peut affirmer d'un traitement qui s'est montré efficace contre une maladie, c'est qu'il procurera le même succès à l'avenir, si on l'emploie contre le même concours de phénomènes pathologiques. Ainsi donc l'important, l'essentiel, pour préciser les indications curatives autant que possible, c'est de bien observer et de bien décrire les phénomènes pathologiques.

Comme, nonobstant la divergence de leurs théories, les praticiens d'une même époque employaient tous à peu près les mêmes moyens de guérison, les empiriques concluaient de là qu'en définitive tous se conduisaient d'après l'expérience, qui varie peu, tandis que les explications théoriques se contredisent incessamment.

Corollaire. — Au reste, la question que nous agitons en ce moment est une des plus intéressantes et des plus épineuses de la médecine. Elle constitue le fondement de la thérapeutique ou de l'art proprement dit. Elle a été à diverses époques le sujet de longs débats; elle ne peut donc manquer de se représenter plus d'une fois dans le cours de cette histoire, et notamment à propos des théories modernes. Il n'est donc pas temps encore de la discuter à fond. Je dirai seulement par anticipation qu'une maladie n'est jamais le résultat d'une influence unique.

Prenons pour exemple plusieurs individus blessés de la

même manière par un instrument tranchant, à la même région du corps. Voilà une affection très simple : néanmoins il est probable qu'elle n'aura pas chez tous le même cours, à cause des dispositions individuelles qui sont différentes. Ainsi, dans les cas les plus simples, une maladie est toujours soumise à plusieurs influences simultanées ou successives ; en sorte qu'on peut la regarder comme une résultante de plusieurs forces. Or, pour neutraliser les mauvais effets de cette résultante, il n'est pas toujours nécessaire de l'anéantir, en lui opposant une puissance directement contraire et d'une énergie égale ou supérieure ; on conçoit qu'il suffit ordinairement pour changer la direction de cette résultante ou modérer son intensité , de modifier une seule ou quelques unes des forces composantes.

Origine de l'empirisme philosophique ou raisonné. — Quelques auteurs pensent que l'empirisme est une déduction de la doctrine sceptique ou pyrrhonienne. Galien semble partager cet avis, lorsqu'il conseille au médecin empirique d'imiter la conduite modeste du philosophe pyrrhonien ; de se montrer, comme lui, simple, sincère, exempt d'ambition, cherchant à prouver l'excellence de sa doctrine par une pratique habile et heureuse, plutôt que par de longs discours (1). Curt Sprengel adopte là-dessus le sentiment de Galien, et assure que l'empirisme médical est une conséquence, un embranchement du scepticisme philosophique (2). Cependant Sextus Empiricus, médecin philosophe, qui vivait au commencement du IIIe siècle de l'ère chrétienne, et qui a laissé une explication apologétique de

(1) *De subfiguratione empiricâ*, cap. XIII.

(2) *Histoire de la médecine*, trad. par A.-J.-L. Jourdan, sect. 4e, chap. IV. Paris, 1815, t. I, p. 469 et suiv.

la doctrine pyrrhonienne, nie qu'il y ait entre cette doctrine et l'empirisme l'analogie que beaucoup de personnes croient y apercevoir (1).

Cette divergence d'opinions m'oblige à jeter un coup d'œil comparatif sur les deux systèmes. 1° Le philosophe pyrrhonien reste dans le doute sur toutes choses, parce qu'il existe, selon lui, des raisons égales pour l'affirmative et pour la négative dans toutes les questions. L'empirique rejette les jugements qui ne dérivent pas immédiatement des sensations; mais il admet la certitude de fait, la vérité d'observation. 2° Le philosophe pyrrhonien reconnaît aussi qu'il y a des sensations qui nous plaisent et d'autres qui nous répugnent; il convient, par exemple, que le miel est doux au goût, que la douleur nous importune. Mais si on lui demande en quoi consiste l'essence de la saveur douce et de la douleur, il avoue ingénument son ignorance et répond qu'il n'en sait rien. L'empirique est d'accord en ceci avec le pyrrhonien : il confesse qu'il ignore complétement l'essence des choses; mais il affirme de plus que cette essence est impénétrable, parce qu'elle échappe à l'appréciation des sens. Le dogmatique, au contraire, n'hésite pas à donner l'explication de cette essence; il vous dira que la douleur provient de la disjonction des éléments (2); que la saveur douce dérive du mélange tempéré du chaud et du froid, du sec et de l'humide (3). 3° Le pyrrhonien est naturellement porté à l'inaction, ne voyant jamais de motif déterminant pour prendre un parti; en médecine, il suivra de

(1) Text. Empir. Pyrrhon. Hypotyp. Lib. I, cap. XXXIV.
(2) Hippocrate et Galien.
(3) Galien.

prédilection la médecine expectante. L'empirique fait au contraire une médecine généralement active : convaincu de la vérité des règles de son art qu'il croit déduites d'observations exactes et répétées, il n'hésite pas à les mettre en pratique.

Ce parallèle sommaire des deux doctrines prouve que, s'il existe entre elles quelque similitude, il existe aussi des différences capitales qui empêchent de les regarder comme provenant d'une source commune. D'autre part, en suivant avec attention les phases de cette histoire, il est facile de remarquer que l'empirisme a une origine purement médicale : nous avons vu d'abord les médecins des temps primitifs suivre par instinct la méthode empirique; plus tard, Acron d'Agrigenté, contemporain de Pythagore, affirme que l'expérience est le seul vrai fondement de l'art de guérir. Hippocrate lui-même, tout en s'efforçant de rattacher sa doctrine médicale aux dogmes pythagoriciens, n'en proclame pas moins dans mainte circonstance la suprématie de l'observation sur la théorie, et il se montre dans ses relations cliniques plus soigneux de rapporter fidèlement les faits que de justifier ses vues théoriques.

Les progrès surprenants de l'anatomie et de la physiologie, durant les premiers siècles de l'institut alexandrin, ayant ébranlé plusieurs points de la doctrine hippocratique, la confiance qu'elle inspirait s'affaiblit. Alors on hasarda, pour expliquer les fonctions de l'économie animale, une foule de spéculations nouvelles qui s'entre-détruisaient les unes les autres. Au milieu de cette anarchie, les praticiens sages, à qui l'expérience démontrait chaque jour l'utilité de certains remèdes, durent chercher naturellement dans l'expérience même une arme contre les variations inces-

santes des dogmatiques et contre l'incertitude stérile des sceptiques.

Si maintenant on demande à quelle doctrine philosophique se rattache l'empirisme médical, il n'est aucun de nos lecteurs qui ne soit en état de répondre qu'il se lie intimement à la philosophie des sensations, philosophie dont Aristote a posé le fondement, mais qu'il a délaissée presque aussitôt, pour tracer les règles de la métaphysique et de la logique du rationalisme. En effet, ce philosophe, trompé par une observation superficielle, assure que les idées générales sont les premières qui se forment dans notre esprit par l'entremise des sens, et qu'elles constituent le principe, le commencement des sciences. Or, les métaphysiciens modernes ont démontré que les sensations ne nous donnent que des idées individuelles, et que les idées générales, étant le résultat d'une opération de l'entendement qu'on nomme abstraction, se forment les dernières; d'où il suit que, loin d'être la pierre fondamentale de l'édifice scientifique, celles-ci en sont la clef de voûte, le couronnement.

Les empiriques adoptèrent la base posée par le chef des péripatéticiens (1); mais, au lieu de s'égarer, comme lui, en cherchant d'abord les généralités de la science, mal à propos nommées principes, ils se bornèrent à recueillir soigneusement des faits et à les décrire avec exactitude, afin d'en déduire des règles pratiques. On voit qu'ils posèrent les véritables fondements de l'art; mais en ne s'efforçant pas de s'élever jusqu'aux généralités les plus abstraites,

(1) Dans un passage précédemment cité, Aristote dit formellement que les sensations engendrent les idées et la mémoire, d'où naît ensuite l'expérience, mère commune des sciences et des arts.

jusqu'aux axiomes les plus universels, ils laissèrent leur œuvre imparfaite, sans indiquer même à leurs successeurs le but final vers lequel ceux-ci devaient diriger leurs travaux.

Progrès de l'empirisme. — La doctrine empirique prit d'abord une extension rapide : nous avons déjà cité les noms de trois auteurs célèbres qui la professaient vers l'époque de sa fondation. Galien en cite un plus grand nombre, dont plusieurs avaient beaucoup écrit, mais dont les ouvrages sont perdus pour nous. Il paraît qu'au temps même de cet écrivain, la qualification d'empirique n'était pas encore une injure, et que des hommes bien placés dans l'estime publique ne faisaient pas difficulté de s'en décorer. Galien, qui n'a pas coutume de flatter ses adversaires, et qui accable de mépris les méthodistes, parle des empiriques avec beaucoup d'égards ; il avoue plus d'une fois, en combattant leur système, que leurs raisons l'ébranlent (1). Nous avons vu que le méthodiste Aurélianus traitait quelques uns d'entre eux en termes très honorables. Enfin l'éclectique Celse les juge encore plus avantageusement.

Quant aux modernes qui se sont donné la peine d'approfondir les anciennes doctrines, ils ont presque tous admiré l'économie sage et ingénieuse du système des empiriques. Je citerai entre autres les historiens Daniel Leclerc et Curt Sprengel. Ce dernier s'exprime en ces termes dans un passage qui n'est pas le seul où il fasse l'éloge de l'empirisme : « Je vois dans tous ces principes les preuves les plus évidentes de la grande sagacité et du jugement sain des anciens empiriques. Certainement ils étaient plus animés du vrai

(1) Galen., *De subfiguratione empiricâ*, cap. XIII et passim.

génie de la médecine que la plupart de leurs prédécesseurs (les dogmatiques), livrés à de vagues théories (1). »

Les circonstances au milieu desquelles le système de l'empirisme fut proclamé étaient des plus favorables à sa propagation. Les théories médicales étaient tombées, comme nous l'avons vu, dans la confusion. Tous les principes, toutes les opinions, toutes les méthodes, étaient remis en question. Les découvertes récentes de l'anatomie, l'introduction d'une quantité considérable de médicaments nouveaux, dont les propriétés étaient encore indéterminées, la fureur des disputes philosophiques qui allait croissant, tout cela avait ébranlé les antiques dogmes, sans substituer à leur place rien de meilleur, rien qui eût l'assentiment général. Au milieu de semblables conjonctures, une doctrine qui promettait de mettre un terme aux variations perpétuelles du dogmatisme et de fixer l'incertitude stérile du scepticisme en s'appuyant uniquement sur l'évidence de fait, une telle doctrine dut être accueillie avec enthousiasme, surtout par les praticiens à qui l'expérience journalière démontrait l'inutilité de la dialectique pour l'avancement de la médecine.

Décadence du système des empiriques. — On ne tarda pas à s'apercevoir que l'empirisme, quoique fondé sur l'observation pure, ne faisait point cesser les dissidences d'opinions ni les incertitudes ; car, si le rationalisme, qui procède du général au particulier, est sujet à des déceptions, la méthode expérimentale ou le sensitisme, qui va du particulier au général, a aussi ses tâtonnements. D'ailleurs les

(1) *Histoire de la médecine*, traduction de M. Jourdan, sect. 4ᵉ, chap IV, t. I p. 476.

anciens empiriques, en s'arrêtant aux généralités secondaires, sans s'efforcer de remonter jusqu'aux premiers principes, ou, pour mieux dire, jusqu'aux axiomes définitifs, ressemblaient à des ouvriers qui s'interrompraient au milieu de la construction d'un édifice. Enfin, le plus grand tort de l'empirisme, aux yeux de l'antiquité, c'était de ne se rattacher à aucune théorie philosophique alors connue. Une telle doctrine avait pu séduire les praticiens par sa simplicité apparente ; mais elle ne pouvait satisfaire les esprits spéculatifs. Elle n'avait donc pas les conditions de vie requises par le monde savant de cette époque. Aussi sa chute fut-elle complète : l'empirisme a été honni pendant des siècles, et son nom est devenu synonyme du mot ignorance. Cependant nous le verrons se relever de cette longue humiliation, et aspirer même témérairement, sous le nom de méthode expérimentale, à la domination universelle des sciences, quand les travaux de Bacon, Loke et Condillac auront débrouillé un peu sa métaphysique.

ART. III. DU MÉTHODISME.

Il y avait environ un siècle et demi que les principes de l'empirisme avaient été proclamés, et, dans cet intervalle, un grand nombre de médecins célèbres s'étaient efforcés de constituer l'art de guérir conformément à ces principes. Ils avaient recueilli des observations cliniques avec tout le soin dont ils étaient capables, et ils avaient tracé d'après elles des descriptions modèles de chaque espèce de maladie, avec l'indication des remèdes qui avaient produit les effets les

plus avantageux. Mais on avait eu beau multiplier ces descriptions modèles ou paradigmes, il se présentait incessamment dans la pratique des cas différents de ceux qu'on avait observés, lesquels donnaient lieu à la formation de nouveaux théorèmes; car, dans cette doctrine, chaque concours de symptômes non encore décrit par les auteurs est censé représenter une maladie nouvelle. De cette manière les espèces morbides tendaient à se multiplier indéfiniment; l'on retombait dans le défaut qu'Hippocrate avait reproché aux Cnidiens, défaut qui amène inévitablement la confusion, tant qu'on ne réunit pas les espèces semblables en un groupe commun appelé genre, et les genres analogues en d'autres groupes d'un ordre supérieur, c'est-à-dire tant qu'on ne remonte pas des généralités secondaires aux généralités plus élevées. Ainsi l'empirisme pur, tel que l'avaient conçu ses fondateurs, était à bout des services qu'il pouvait rendre à la science; ainsi, après avoir posé les vrais fondements de l'édifice, il se montrait inhabile à le continuer, à le conduire à sa perfection.

Sur ces entrefaites, un homme doué d'une intelligence rare et d'une facilité d'élocution remarquable, mais plus versé dans la lecture des philosophes et des grammairiens que dans la pratique de la médecine, Asclépiade de Bithynie vint à Rome, dans l'intention d'enseigner la rhétorique. Les grâces de son esprit, ses talents, son adresse, lui donnèrent bientôt accès auprès des personnages les plus illustres de la république. Il professa quelque temps l'éloquence avec éclat, et il était déjà en grand crédit comme rhéteur, vers l'an cent-cinquantième avant Jésus-Christ, car Cicéron l'honorait de son intimité. Cependant il abandonna la carrière des lettres pour embrasser la pratique médicale; mais,

ne voulant pas marcher sur les traces de ses prédécesseurs, il s'ingéra de créer un nouveau système. Imbu de la philosophie d'Épicure, alors fort goûtée de la haute société romaine, il en déduisit une théorie qui joignait au mérite de la nouveauté celui d'être conforme aux idées philosophiques les plus en vogue.

Asclépiade enseignait, conséquemment aux dogmes de Démocrite et d'Épicure, que les principes des corps existent de toute éternité, qu'il sont incommutables dans leur essence, indivisibles, impalpables et perceptibles à la raison seulement. Ces principes, qu'il nommait atomes, n'avaient, disait-il, aucune qualité par eux-mêmes, seulement ils étaient doués de figures diverses et animés d'un mouvement perpétuel; si bien que de leurs rencontres fréquentes, de leurs combinaisons fortuites étaient censés résulter toutes les choses sensibles, tous les phénomènes de l'univers. Quand on demandait à ce novateur comment il se fait que les corps soient doués de propriétés et que leurs particules constituantes n'en aient aucune, il répondait que les composés ou les agrégats diffèrent beaucoup de leurs éléments; que l'ordre, le nombre dans lesquels les atomes s'unissaient, la figure, la grandeur des corps, qui résultaient de leurs agrégations, étaient les seules causes des propriétés qu'on remarque dans ces corps. L'argent en masse, disait-il, est blanc, et réduit en poudre il paraît noir; la corne de chèvre, au contraire, est noire, tandis que sa râpure est blanche.

Passant de la physique générale à la physiologie, Asclépiade affirmait que le corps humain est formé de tissus perméables dans tous les sens, c'est-à-dire percés de trous invisibles qu'il nommait pores, à travers lesquels passent

et repassent continuellement des atomes de figures et de volumes divers. Il prétendait expliquer toutes les fonctions physiologiques et pathologiques, les sécrétions, la sensibilité, la douleur, etc., par le mouvement spontané des atomes et leur passage continuel à travers les pores du corps. La santé dépendait, à l'entendre, de l'exacte symétrie des pores avec les molécules atomistiques. Du reste, il repoussait avec dérision l'hypothèse d'un principe moteur de l'économie animale, doué d'instinct, veillant à la conservation des parties et de l'ensemble. Il se moquait de la théorie d'Hippocrate sur la coction, les crises et les jours critiques, n'attendait aucun bénéfice des efforts de la nature, et ne mettait sa confiance, pour la guérison des malades, que dans l'habileté du médecin. Il appelait la thérapeutique circonspecte du vieillard de Cos, une méditation sur la mort.

Si les explications physiologiques d'Asclépiade étaient peu capables de faire illusion aux esprits sérieux, et surtout aux médecins habitués à observer la marche des maladies, ses maximes de thérapeutique étaient éminemment propres à lui concilier la confiance des malades. Il ne se proposait pas d'autre but dans ses traitements que d'agrandir les pores, quand ils étaient trop resserrés par suite de la constriction d s tissus, ou de les rapetisser quand ils étaient trop ouverts. Pour atteindre ce but, il disait qu'on ne doit employer que des moyens sûrs, prompts et agréables. En conséquence, il rejetait tous les remèdes violents, tels que les vomitifs, les drastiques, les incisions, le cautère. Il usait rarement de la saignée et ne tolérait qu'un petit nombre d'opérations chirurgicales. Ses remèdes favoris étaient tirés généralement de l'hygiène : c'étaient la promenade et au-

tres exercices du corps; la gestation à cheval, en litière, en bateau; les frictions, qu'on exécutait par divers procédés; le vin, qu'il donnait souvent, soit pur, soit mêlé à d'autres préparations, etc.

Sans contredit, ces moyens sont utiles dans beaucoup de cas; employés à propos et concurremment avec d'autres, ils rendent de grands services, surtout dans les affections chroniques et dans les convalescences. Mais borner les secours de la médecine à leur seul usage; mais se priver volontairement d'une foule d'autres ressources plus puissantes, c'est se montrer plus empressé de plaire à ses malades, de capter leurs bonnes grâces, que désireux de leur rendre la santé. Aussi Asclépiade, visant plutôt à un succès de circonstance qu'à une gloire solide, n'obtint, malgré tous ses talents, qu'une célébrité éphémère.

Thémison, de Laodicée, disciple d'Asclépiade, fut conduit par les idées de son maître à jeter les vrais fondements du méthodisme. Après avoir divisé, comme lui, toutes les maladies en deux grandes classes, sous le titre d'affections aiguës et d'affections chroniques, il partagea chaque classe en trois genres, savoir, le genre constrictif ou resserré, le fluxionnaire ou relâché, et le mixte. Il basa ensuite la distinction de ses genres, non sur les qualités occultes des dogmatiques, ni sur la considération non moins hypothétique de l'état des pores, mais sur des caractères sensibles tirés de l'observation médicale. Il appelait ces caractères, tantôt communautés, parce qu'ils étaient communs aux maladies d'un même genre; tantôt convenances, parce qu'ils indiquaient certains rapports de similitude ou de convenance entre les maladies.

Les communautés du genre constrictif sont : l'enflure, la

tension, la dureté des parties, la suppression partielle ou complète de quelque évacuation naturelle, tous les signes, en un mot, qui annoncent le resserrement des tissus. Les communautés du genre relâché sont : la mollesse des tissus, l'amoindrissement du volume du corps entier ou de quelqu'une de ses parties, l'accroissement des évacuations ordinaires ou l'apparition de quelque évacuation anormale. Enfin les communautés du genre mixte consistent dans un mélange, une coïncidence des signes qui indiquent la constriction et de ceux qui annoncent le relâchement.

Thémison avait atteint un âge avancé lorsqu'il mit au jour son plan de réforme, et l'on ignore jusqu'à quel degré de perfection il le conduisit. On sait seulement que Thessale de Tralles et Soranus d'Ephèse y firent des changements et des additions; mais il est impossible de dire au juste quelle est la part de chacun de ces auteurs dans la création du système des méthodistes, attendu que tous leurs ouvrages ont été perdus. Il n'existe des écrits de cette secte que le traité de Cœlius Aurélianus dont il a été parlé précédemment, et c'est de ce livre que nous avons extrait presque en entier tout ce qui concerne la doctrine du méthodisme.

On rangeait : 1° dans le genre constrictif, entre autres affections aiguës, l'apoplexie, l'esquinancie, la léthargie, les convulsions, l'iléus, la rage, etc., et entre autres affections chroniques, la céphalalgie, les vertiges, l'épilepsie, la manie, la jaunisse, l'aménorrhée, la polysarcie, etc. ; 2° dans le genre relâché, la passion cardiaque, le choléra, l'hématémèse, etc., le flux hémorrhoïdal, etc. ; 3° enfin, dans le genre mixte la péripneumonie, la pleurésie, la colique, la dysenterie, etc. ; l'asthme, la paralysie, les catarrhes, la phthisie, etc.

Il y avait beaucoup d'arbitraire, comme on peut le voir, dans ce classement des maladies. Aussi les méthodistes n'étaient-ils pas d'accord entre eux sur la place qu'il fallait assigner à plusieurs d'entre elles; les uns voulant, par exemple, que l'hydropisie fût du genre constrictif, les autres du genre relâché; les uns faisant l'asthme du genre mixte, les autres du genre fluxionnaire : ainsi de suite. Mais le plus grand reproche qu'on puisse adresser à la classification des méthodistes, c'est de joindre sous une même communauté des maladies très différentes et d'en séparer d'autres qui ont entre elles beaucoup d'analogie. Quoi qu'il en soit, cet essai d'une classification pathologique fondée sur les caractères évidents des maladies, non sur des causes occultes ou des qualités imaginaires, était un grand progrès.

Il résulte de cette répartition des maladies, qu'il n'y avait pour les méthodistes que deux sortes d'indications thérapeutiques à remplir : relâcher quand il y avait constriction, resserrer quand il y avait flux ou relâchement. Aussi n'admettaient-ils que deux modes de traitement, qu'ils nommaient convenances ou communautés curatives. Tous les agents thérapeutiques étaient compris dans l'une ou l'autre de ces deux convenances. La saignée, par exemple, les ventouses, les cataplasmes émollients, les boissons tièdes et laxatives, les sudorifiques, un air tempéré, le sommeil, l'exercice porté jusqu'à la fatigue, etc., faisaient partie de la communauté des relâchants. L'obscurité, l'air frais, les boissons froides et acidulées, la décoction de coings, le vin rouge pur ou étendu d'eau, le vinaigre, la dissolution d'alun, etc., étaient rangés dans la communauté des astringents.

Quelques méthodistes admettaient une troisième conve-

nance curative, qu'ils nommaient prophylactique. Elle comprenait tous les moyens spéciaux usités pour prévenir ou arrêter les effets toxiques des poisons et des venins. Mais les méthodistes purs, comme Aurélianus, rejetaient cette convenance, et ne voulaient pas admettre de remèdes spécifiques, non plus que de maladies spéciales. Ils rayaient de leur matière médicale les purgatifs, les diurétiques, les emménagogues, les anodins, les somnifères, etc., n'exceptant de cette proscription générale que les vomitifs, qu'ils donnaient, non dans le but d'évacuer la bile ou la pituite, comme les dogmatiques et les empiriques, mais afin d'imprimer à l'économie une secousse qui en ouvrît les pores et en changeât la disposition générale.

Dans la marche des maladies, les méthodistes distinguaient trois périodes ou convenances temporaires, la période de l'augment, celle de la stase, et celle du déclin. Chacune de ces convenances temporaires réclamait des soins particuliers et devenait la source d'indications curatives.

Enfin on ajoutait une quatrième et dernière convenance, qu'on appelait chirurgicale et qui embrassait toutes les opérations de la chirurgie. Elle consistait à ôter du corps les choses qui y sont étrangères ou contre nature. Cette convenance se subdivise en plusieurs autres, suivant que les choses étrangères ou non naturelles viennent de l'extérieur, comme une épine, une flèche, etc.; ou qu'elles proviennent du dedans, comme une tumeur, un abcès, une excroissance, un ulcère, un bec-de-lièvre, etc.

Moyennant ces considérations sommaires touchant les symptômes communs des maladies et leurs convenances curatives, les méthodistes croyaient pouvoir se dispenser

de toute recherche ultérieure. Ils ne s'enquéraient pas des causes, soit occasionnelles, soit prochaines; parce que du moment que ces causes avaient produit leur effet, c'est-à-dire du moment que la maladie était formée, c'est celle-ci, disaient-ils, qu'il faut guérir. C'est d'elle-même, de sa nature, de ses caractères, de sa marche, qu'il faut tirer les indications, et non des circonstances antérieures, qui n'ont plus aucune influence. Or, la nature des maladies consistait uniquement, d'après eux, dans les convenances ou les communautés dont nous avons parlé. Ils n'attachaient pas non plus beaucoup de prix à la connaissance du siége précis de la maladie ou de la partie affectée, ni à la considération de l'âge du malade, de ses habitudes, de l'état général des forces, de la saison, du climat. Ils prétendaient que ces détails étaient superflus et n'apportaient aucune modification notable au traitement. Car, selon leur système, une affection du genre constrictif, telle qu'une tumeur inflammatoire, par exemple, réclamait constamment le même genre de secours, sur quelque partie qu'elle fût située, quels que fussent l'âge et les forces du malade, la saison, le climat. Si parfois ils faisaient attention à la partie spécialement affectée, c'était afin d'appliquer les topiques indiqués plus exactement sur le siége de la maladie.

Les empiriques, voulant se garantir des erreurs dans lesquelles la recherche des causes prochaines, des premiers principes et des éléments avait entraîné leurs prédécesseurs les dogmatiques, n'avaient rien imaginé de mieux que de bannir de la science toutes ces généralités transcendantes; et afin de se tenir le plus près possible de la vérité phénoménale ou de l'observation, ils avaient formé autant d'espèces morbides qu'ils avaient rencontré de concours différents de

symptômes. Il en était résulté à la longue une telle multitude d'espèces qu'il devenait extrêmement difficile de s'y reconnaître, d'autant plus que beaucoup d'entre elles n'étaient séparées les unes des autres que par des nuances légères. Pour obvier à cet embarras, il fallait, comme nous l'avons déjà dit, réunir ensemble toutes les espèces analogues et en composer des genres, qui, étant peu nombreux, et distingués par des caractères très tranchés, auraient été facilement reconnus. De la connaissance du genre, l'esprit aurait pu descendre aisément à la détermination de l'espèce. C'est ainsi que la méthode philosophique sert de levier à la faiblesse de notre entendement.

Mais les méthodistes méconnurent le véritable usage des groupes du second ordre, c'est-à-dire des genres qu'ils avaient établis. Au lieu de s'en servir pour arriver plus commodément à la détermination des espèces, ils rejetèrent celles-ci comme inutiles, et voulurent s'en tenir à leurs convenances générales : en sorte qu'ils traitaient par les mêmes moyens la manie, la jaunisse, l'aménorrhée, etc., affections chroniques du genre constrictif; tandis que, d'un autre côté, la péripneumonie, la colique, la dysenterie, etc., affections aiguës du genre mixte, réclamaient le même traitement. Ils n'avaient égard ni à la tendance naturelle des forces vitales, ni à la coction, ni aux crises, ni à une foule d'autres circonstances essentielles que nous avons énumérées tout-à-l'heure. Enfin ils faisaient encore moins de cas de l'anatomie et de la physiologie que les empiriques.

Leur désir de simplifier la pratique de la médecine était si grand, qu'ils soumettaient tous leurs malades à un régime uniforme. Ils les faisaient tous jeûner pendant les

deux ou trois premiers jours. Ensuite ils leur accordaient quelque petite chose pendant le second ternaire ; enfin ils augmentaient progressivement la quantité de la nourriture à chaque période de trois jours. Leur manie d'*uniformisation* ne se révèle nulle part d'une manière si évidente que dans le mode de traitement appelé cercle métasyncritique, ou tout simplement métasyncrise, dont ils faisaient usage contre les affections très opiniâtres, après avoir épuisé les moyens ordinaires. Voici la description de ce fameux cercle métasyncritique telle que la donne Cœlius Aurélianus dans son traité des maladies chroniques (livre Ier chap. I) :

« Le premier jour, on fera jeûner le malade ; le jour suivant, après qu'il aura été promené en chaise, pendant un petit espace de temps, qu'il se sera oint et même baigné si la douleur le permet, on lui donnera le tiers de la quantité de pain qu'il avait coutume de prendre en état de santé. Il mangera aussi des viandes salées et rôties, apprêtées avec de la moutarde, des olives vertes confites au sel, et autres choses de cette nature ; mais il s'abstiendra du porreau, de l'ail, de l'oignon, et des autres herbages qui remplissent la tête. Pour la boisson on lui donnera du vin, et on continuera de le nourrir de cette manière, deux ou trois jours, s'il peut aisément le supporter ; sinon on joindra à ces viandes salées de la cervelle ou des poissons dont on a parlé. Après cela on ajoutera le second tiers du pain qu'on avait retranché, et on donnera au malade des herbages, de la cervelle et du poisson, continuant à le conduire de cette manière pendant trois ou quatre jours. Enfin on achèvera de donner le reste du pain supprimé, et l'on passera de la nourriture moyenne à celle que fournit la volaille. On

continuera celle-ci autant que la précédente, finissant par la chair de porc.

» Si l'on veut changer plus souvent, on peut partager le pain en quatre parties, afin qu'on puisse en ajouter une à chaque fois que l'on changera de viande, c'est-à-dire qu'on donnerait une partie lors de la nourriture moyenne, une autre avec la volaille, une troisième avec le gibier, et la quatrième quand on viendrait à la chair de porc. Mais afin que le malade ne s'ennuie pas de manger pendant plusieurs jours d'une même sorte de viande, il faudra varier autant que possible chaque genre de nourriture. Le premier jour, par exemple, où il usera de salé, il fera un repas avec de la sardine et un autre avec du petit thon. Lorsqu'il en sera à la nourriture moyenne, qui se compose de volaille, il prendra tantôt des grives, tantôt des bec-figues, tantôt des ortolans ou des pigeonneaux; ainsi du reste. On donnera aussi quelquefois des pommes en petite quantité, afin qu'elles n'enflent pas. Dans le temps qu'on mangera de la chair de porc, on y joindra des herbes, ayant soin d'ailleurs de n'excéder en rien, soit pour la quantité, soit pour la qualité. On fera attention le premier jour qu'on passera d'une nourriture à une autre, de ne boire que de l'eau et de s'oindre; mais les jours suivants, on pourra boire du vin et se baigner. Il ne faut pourtant pas se baigner chaque jour, parce que le bain trop fréquent peut renouveler le mal de tête. L'on doit aussi augmenter et diminuer tour à tour le mouvement du corps.

» Cette première partie du cercle métasyncritique étant achevée, on viendra à la seconde, dans laquelle on ne s'attachera qu'à faire vomir le malade; et pendant cet intervalle, la nourriture tirée des choses âcres et salées sera

supprimée. Le premier jour, le malade, après s'être un peu promené, tâchera de se faire vomir avec des racines de raifort, ou avec d'autres médicaments si les raiforts manquent. Voici de quelle manière cela se pratique. On prend l'écorce des racines de raifort, au poids d'une livre, et l'ayant coupée fort menu, on la fait tremper dans de l'eau miellée, qu'on appelle hydromel, à laquelle on ajoute un peu de vinaigre simple ou de vinaigne scillitique. Cette écorce étant ainsi préparée, on la mange toute, un peu avant l'heure du repas, et l'on boit à petits coups toute la liqueur où elle a infusé. Après quoi, l'on se promène doucement; puis on se repose, lorsque des rapports âcres et chauds commencent à se faire sentir, ce qui arrive environ au bout d'une heure. Alors on prend deux verres d'eau tiède, pas davantage, de peur d'énerver le médicament, et, mettant les doigts dans la bouche, on s'excite à vomir. On continue ainsi jusqu'à ce que l'on ait rendu tout ce qu'on avait pris. Ensuite l'on boit une plus grande quantité d'eau pour laver l'estomac et pour éteindre les restes du feu que le raifort y avait allumé. Sur cela, l'on s'excite derechef à vomir; puis on recommence à boire de l'eau, réitérant la même chose trois ou quatre fois consécutives, jusqu'à ce que l'eau sorte de l'estomac aussi claire qu'elle y est entrée.

» Le vomissement étant fini, on se fait fomenter la tête, et l'on se rince la bouche avec de l'eau chaude. Quelque temps après on se promène doucement pour remettre la tête de l'agitation et du trouble que lui avaient causés les secousses du vomissement; à moins qu'on n'aime mieux se faire oindre et frotter avec les mains, en commençant par le haut et finissant par le bas, ce qui produit le même effet

que la promenade, et procure à tout le corps une transpiration aisée et égale. Après cela on boit deux verres d'eau chaude et l'on se met au lit, où l'on se tient dans un grand repos de corps et d'esprit, sans manger ni boire de quelque temps, et même sans dormir, jusqu'à ce que l'agitation causée par le remède soit calmée. Si l'on se laissait aller au sommeil pendant l'agitation qui remplit et resserre la tête, le propre du sommeil étant de provoquer la constriction, on ferait tout le contraire de ce qu'on se proposait. Il faut aussi s'abstenir de manger, de peur que la viande ne se corrompe, par la chaleur et l'irritation qui restent dans l'estomac à la suite du vomissement, outre de petits débris de raifort qui s'y arrêtent quelquefois et qui, étant mêlés à la nourriture, la corrompraient, ce qui donne naissance à des vapeurs qui s'élèvent vers la tête et accroissent le mal au lieu de le diminuer.

» Le jour suivant, on se baignera, on se nourrira de viandes du moyen ordre, et au bout de deux ou trois jours on achèvera les autres parties du cercle commencé... Si l'on voit que le malade se trouve sensiblement mieux, et qu'il ait des intervalles d'un calme parfait, après lui avoir fait repasser le cercle résomptif, on reviendra au vomissement, en y joignant la drimyphagie ou l'usage des aliments salés. Enfin l'on achèvera hardiment le reste du cercle métasyncritique. »

Je termine là cette citation déjà fort longue, quoique je n'aie pas encore atteint la moitié du cercle métasyncritique; ceux qui désireront le parcourir en entier peuvent consulter l'original ou bien l'*Histoire de la médecine*, de Daniel Leclerc (2e partie, liv. IV, sect. I, chap. XI). Ce que j'en ai rapporté suffit pour convaincre le lecteur que

cette série d'épreuves un peu rudes, par lesquelles on faisait passer le patient, n'était au fond qu'une méthode perturbatrice régularisée.

Les fondateurs du méthodisme méconnurent, avons-nous dit, le véritable usage des généralités qu'ils avaient établies. Au lieu de les regarder comme un progrès, un perfectionnement de l'empirisme, un moyen de retenir, en les classant dans la mémoire, les détails nombreux et précis fournis par celui-ci, ils rejetèrent ces détails; ils ne considérèrent pas chaque genre comme une collection d'espèces qu'i importe de distinguer, mais ils crurent que la connaissance du genre dispensait de la distinction des espèces. Ils ignoraient que plus une idée est générale, plus elle s'éloigne de la vérité objective, de la réalité phénoménale. Et comment ne l'auraient-ils pas ignoré, quand le plus grand métaphysicien de l'antiquité, Aristote, avait dit que les premières idées qui se forment dans notre entendement, par l'intermédiaire des sensentions, sont des idées très générales; tandis qu'il a été démontré deux mille ans plus tard que nos premières idées sont des idées particulières, se rapportant toujours à des objets individuels?

La doctrine méthodique abrégeait singulièrement l'étude de la médecine; à tel point qu'un des coryphées de cette doctrine, Thessale de Tralles, a pu dire, sans trop d'exagération, qu'il se faisait fort d'enseigner toute la science médicale en six mois. Il est vrai qu'en inculquant seulement dans l'esprit de ses adeptes quelques notions superficielles sur les caractères généraux des maladies et sur les vertus des médicaments, il les mettait à même d'exercer l'art de guérir, sans scrupule, mais non sans de fréquentes bévues. Malheur aux imprudents qui commettaient leur santé aux

mains de ces artistes improvisés ! Car ceux-ci ne sachant pas discerner les nuances délicates qui séparent beaucoup d'espèces morbides, laissaient échapper une foule d'indications précieuses, et prolongeaient les souffrances de leurs malades ou les envoyaient dans l'autre monde, sans se douter aucunement qu'il y eût de leur faute.

Le méthodisme fit des progrès rapides dès son apparition dans le public médical. Il avait d'abord pour lui la tourbe nombreuse des néophytes pressés de finir leur apprentissage, afin de tirer promptement parti de leur savoir. En second lieu, il satisfaisait un penchant naturel de l'esprit humain, l'amour des généralisations, et un besoin particulier de l'époque, que l'empirisme n'avait pas su remplir. Enfin il se posait entre le dogmatisme et l'empirisme comme un médiateur qui réunissait les avantages des deux doctrines sans avoir aucun de leurs inconvénients. Le méthodiste disait aux dogmatiques : J'adopte comme vous les vérités rationnelles, seulement je les déduis des phénomènes sensibles, non de circonstances qui ne sont poin susceptibles de tomber sous les sens.

Il disait aux empiriques : Je prends comme vous l'observation pour guide ; mais je n'embarrasse point l'art d'une multitude confuse de préceptes difficiles à retenir, plus difficiles encore à mettre en pratique. Je déduis de l'expérience un petit nombre de règles, basées sur des signes évidents.

Voilà, sans contredit, un beau programme, comme le sont tous les programmes des faiseurs de systèmes ; mais nous savons à quoi nous en tenir sur la manière dont il a été rempli. Galien ne fut pas dupe de cette argumentation. Il démêla les sophismes des méthodistes ; démontra l'insuf-

fisance de leur doctrine et les dangers de leur pratique; il les accabla eux-mêmes des traits de sa verve satirique, les appelant les ânes de Thessale, par allusion au défaut d'instruction littéraire et médicale d'un grand nombre d'entre eux.

ART. IV. DE L'ÉCLECTISME.

Si l'on jette un coup d'œil rétrospectif sur les systèmes que nous avons exposés, on reconnaîtra qu'il se rencontre dans tous des vérités utiles, que la raison et l'expérience de tous les siècles confirment, et que tous sont entachés de quelque exagération ou de quelque erreur.

Le premier de tous et le plus ancien, le dogmatisme, appelle spécialement notre attention sur les mouvements spontanés de l'économie animale, tant à l'état de santé qu'à l'état de maladie; il peint admirablement le consensus des forces vitales, les sympathies de l'organisme et ses efforts naturels, pour repousser les influences délétères du dehors et du dedans. C'est en effet un des traits les plus caractéristiques et les plus frappants des phénomènes de la vie, que leur tendance vers un but qu'on dirait prémédité, la conservation de l'individu pendant un espace borné de temps. Cette tendance presque providentielle se manifeste surtout dans certaines affections aiguës, et les premiers hommes qui étudièrent la marche de ces affections s'appliquèrent avec une louable persévérance à découvrir les lois qui régissent le principe vital ou les forces organiques dans chaque maladie. C'était là le beau côté du dogmatisme,

celui qui a résisté aux caprices de l'opinion et au progrès des lumières.

Mais en dehors des forces organiques, il existe d'autres forces qui modifient l'action des premières, la troublent quelquefois, ou même la masquent, l'anéantissent. Ces dernières, qu'on nomme forces inorganiques ou physico-chimiques, agissent tantôt d'une manière patente, comme lorsqu'un homme est tué ou blessé par un agent mécanique, ou par un poison violent; tantôt d'une manière latente, comme lorsqu'il se développe dans le corps humain une maladie chronique par l'influence du régime, de l'air ou de quelque autre chose pareille. Les dogmatiques divisèrent les forces étrangères à l'économie animale en quatre espèces : le chaud, le froid, le sec et l'humide, qui correspondent aux quatre formes générales de la matière admises par les physiciens de leur temps, le feu, l'air, la terre et l'eau. Ensuite, pour plus d'uniformité ou d'harmonie, ils supposèrent dans le corps vivant la présence continuelle de quatre humeurs : le sang, la bile, l'atrabile, la pituite, caractérisées chacune par la prédominance d'une des qualités élémentaires. Or, cette classification des qualités élémentaires ou des forces inorganiques, leur analogie présumée avec les humeurs du corps, leur mode d'action sur l'économie, tout cela était fondé sur des hypothèses ou sur des préjugés; tout cela était imaginaire. Cependant les causes des maladies étant toutes censées consister dans l'excès de quelqu'une de ces qualités ou de ces humeurs, l'on dirigeait le traitement contre ces prétendues causes. C'était là le côté faible du dogmatisme, ce fut par là que ses adversaires l'attaquèrent.

Les empiriques objectèrent avec raison que des causes

occultes et inaccessibles aux sens ne pouvaient devenir la base d'un traitement rationnel ; ils dirent que, pour nous, la nature des maladies réside dans l'ensemble de leurs phénomènes appréciables, ou, en d'autres termes, dans le concours de leurs symptômes. Ils affirmèrent qu'il n'y avait aucun rapport constant d'antagonisme ou de similitude entre une maladie et le remède qui la guérit. Les méthodistes ajoutèrent un perfectionnement remarquable à l'empirisme, en formant des groupes secondaires destinés à réunir d'après certaines convenances les groupes primitifs ou les espèces des empiriques. Je ne récapitulerai pas ici les défauts de ces derniers systèmes, parce qu'ils doivent être encore présents à la mémoire du lecteur. J'ai assez bien prouvé, je présume, ce que j'avançais au commencement de ce chapitre, qu'il n'est aucun des trois grands systèmes de médecine, ayant eu cours durant cette période historique, dans lequel on ne trouve d'excellentes choses mêlées à des défectuosités, à des erreurs.

Beaucoup de médecins de l'antiquité pensaient cela comme nous : ils comprenaient vaguement que la vérité ne se trouvait tout entière dans aucun de ces systèmes ; mais il leur était impossible de dire avec précision, comme nous l'avons fait, ce qu'il y avait de bon et de mauvais dans chacun ; car on ne connaissait pas encore les principes philosophiques qui nous ont guidé dans notre choix. Ces médecins n'ayant pu établir aucune règle générale qui servît de base à leurs jugements, ils décidaient chaque question particulière d'après leur goût, leur fantaisie ou leur raison. Ils se nommaient éclectiques ou épisynthétiques, pour donner à entendre qu'ils n'adoptaient aucun système exclusivement,

mais qu'ils prenaient dans chacun ce qu'il y avait de meilleur.

Les éclectiques ne formaient point une secte, puisqu'ils n'avaient aucun dogme précis de théorie ou de pratique qui leur fût commun à tous et qui n'appartînt qu'à eux. Ils prétendaient ne suivre en toute conjoncture que les lumières de la raison et de l'expérience; mais c'est là un lieu commun que toutes les sectes invoquent et qui n'en distingue aucune particulièrement. L'état habituel d'un éclectique était le doute, l'incertitude, et l'on aurait pu le confondre avec un pyrrhonien au premier abord; mais, en y réfléchissant, on trouve que le doute de ce dernier était absolu, universel, parce qu'il découlait d'un principe; tandis que le doute de l'éclectique n'avait aucune racine, n'était qu'un pur tâtonnement.

L'éclectisme en médecine, c'est l'absence de tout principe fixe, ou, comme je le disais dans mon introduction, c'est l'autocratisme individuel érigé en dogme. Ainsi que le Protée de la fable, il ne peut être saisi, parce qu'il n'a aucune forme propre; il échappe à la réfutation, faute d'avoir des principes à lui. Beaucoup de praticiens étaient ou se disaient éclectiques, pour éviter les discussions de principes auxquelles ils se sentaient généralement peu enclins ou peu aptes. D'ailleurs, avec cette doctrine, ils avaient la plus grande latitude possible, dans chaque occasion particulière, pour suivre le sentiment qui leur paraissait le meilleur. Enfin un éclectique est un homme dépourvu de conviction profonde, semblable au citoyen qui, au milieu des dissensions intestines, n'embrasse aucun parti, n'arbore aucune couleur, afin de ne se commettre avec personne; et qui,

peut-être, à cause de son indifférence même, n'est que plus propre à juger avec impartialité les actes et les raisonnements de chaque faction (1).

Résumé de la période anatomique.

Nous avons vu les études médicales, déjà florissantes dans l'île de Cos sous les successeurs d'Hippocrate, recevoir une impulsion nouvelle par la fondation de l'école d'Alexandrie, et atteindre tout-à-coup dans cette ville un degré de prospérité jusqu'alors inouï. Nous avons signalé quelques unes des circonstances qui concoururent à cette heureuse révolution, telles que la formation d'une grande bibliothèque et d'un musée d'histoire naturelle ouverts, sinon au public, du moins à tous les hommes studieux qui venaient se fixer dans la capitale de l'Égypte; les savants attirés dans cette capitale par des honneurs, des récompenses, et surtout par la perspective d'une existence douce et assurée; enfin les dissections des cadavres humains, qui partout ailleurs ne pouvaient être pratiquées que clandestinement et non sans péril, non seulement autorisées, mais encore encouragées par des souverains supérieurs aux préjugés de leur siècle. Par cette réunion de circonstances, l'école d'Alexandrie devint la plus fameuse du monde pour les sciences naturelles et médicales; et lorsque l'invasion

(1) Ce qu'il y a encore de vague et d'indécis dans l'expression de notre pensée concernant les anciens systèmes de médecine disparaîtra complétement lorsque nous exposerons les systèmes modernes qui en dérivent, parce qu'alors on connaîtra mieux la véritable génération des idées et le mode de formation des sciences physiques.

romaine lui eut fait perdre une partie des avantages dont elle jouissait, elle conserva encore le premier rang.

Pendant la période historique que nous venons de parcourir, l'anatomie et la physiologie ont fait les progrès les plus considérables; ensuite la nosographie interne et externe, la thérapeutique médicale et chirurgicale, ont acquis de grands perfectionnements. Deux ouvrages de nosographie interne, celui d'Arétée (1) et celui de Cœlius Aurélianus (2), ont laissé bien loin derrière eux tout ce que la période précédente nous avait transmis sur cette branche de la science. Cependant aucune renommée médicale ne s'éleva durant cette période à la hauteur de celle d'Hippocrate; aucun homme ne réunit peut-être au même degré que lui les qualités qui constituent le grand praticien, l'intelligence, la sincérité, le désintéressement, l'amour de son art et de l'humanité.

Sous le rapport de la théorie, la médecine fit aussi des progrès remarquables : au lieu de quelques aperçus généraux, de quelques essais incomplets de systématisation, que l'on rencontre dans les écrits hippocratiques, la période actuelle nous offre des systèmes complets, dont les parties sévèrement coordonnées s'adaptent plus ou moins bien aux formes diverses des maladies, aux détails de la pratique. Le dogmatisme, agrandi et perfectionné, représente aussi exactement que possible l'influence combinée du principe vital ou des forces organiques avec les propriétés des éléments physico-chimiques ou des forces générales. L'empi-

(1) Aretæi Cappadocis, *De causis et signis acutorum et Diuturnorum libri*, nova editio, græce et latine cum notis Kuhn, Lipsiæ, 1828, in-8.

(2) Cœlius Aurelianus, *De morbis acutis et chronicis*, nova editio, Amst., 1709, in-4.

risme pose les bases d'un nouvel édifice scientifique de la médecine, édifice qu'il laisse non seulement inachevé, mais dont il n'entrevoit pas même le but définitif. Le méthodisme, qui aurait dû se contenter d'indiquer ce but, en acceptant les données expérimentales fournies par l'empirisme, rejette celles-ci et se flatte de reconstruire l'édifice médical, en commençant par le sommet, c'est-à-dire par les propriétés générales de la matière. Il séduit par une apparence de simplicité et d'exactitude rigoureuse; mais dans le fait il ne construit qu'un monument idéal, imaginaire, qui s'écroule au contact de l'observation et de la pratique journalières. L'éclectique n'apercevant dans aucun de ces systèmes la vérité tout entière, voyant qu'aucun d'eux n'embrasse la plénitude de la science, mais seulement une partie, une face, refuse à tous son adhésion, se vante de choisir dans chacun ce qu'il y a de mieux. Cependant il ne précise pas en quoi consiste ce mieux; il ne trace pas une règle pour le reconnaître; il s'en rapporte à la raison et à l'expérience de chacun, c'est-à-dire qu'il proclame l'individualisme, le doute, l'isolement. Au milieu de ce conflit, le dogmatisme, s'appuyant sur les plus hautes illustrations philosophiques et médicales, développé et soutenu par Galien à l'aide d'une érudition immense et d'une dialectique subtile, offrait l'explication la plus étendue et la plus vraisemblable des phénomènes de l'économie vivante. Il devait donc triompher, comme il triompha en effet, ses erreurs mêmes contribuant à l'affermir; car elles étaient en harmonie avec les préjugés de la philosophie dominante.

LIVRE DEUXIÈME.

AGE DE TRANSITION,

COMMENÇANT A LA MORT DE GALIEN,
SOUS LE RÈGNE DE L'EMPEREUR SEPTIME-SÉVÈRE, L'AN 201
DE JÉSUS-CHRIST,
ET FINISSANT A LA RENAISSANCE DES LETTRES EN EUROPE,
ENVIRON L'AN 1400.

V. PÉRIODE GRECQUE,

COMPRENANT L'ESPACE DE TEMPS
ÉCOULÉ ENTRE LA MORT DE GALIEN ET LA DESTRUCTION DE LA
BIBLIOTHÈQUE D'ALEXANDRIE, ARRIVÉE L'AN 640.

Considérations générales.

A l'époque où commence cette période historique, toutes les parties connues de l'ancien monde étaient soumises à l'autorité d'un seul homme. L'empire de Septime-Sévère avait plus d'étendue que celui d'Alexandre-le-Grand, et faisait espérer une bien plus longue durée. La domination romaine, cimentée par sept cents ans d'une politique aussi adroite que courageuse et persévérante, paraissait assise sur des bases inébranlables. Les peuples voisins de ses

frontières troublaient bien encore quelquefois la paix de son vaste territoire ; mais aucun n'était assez fort pour pénétrer jusqu'au centre, et faire courir à cette puissance gigantesque un danger réel.

Les grandes guerres civiles avaient cessé ou avaient changé d'objet. Le peuple et le sénat, ces deux éternels compétiteurs, ne se disputaient plus le suprême pouvoir ; ils avaient abdiqué l'un et l'autre. La forme monarchique était acceptée désormais, non seulement comme un fait, mais encore comme une habitude et une nécessité. Les citoyens ne s'armaient plus pour changer la forme du gouvernement, mais pour le choix d'un maître.

Il se prépare dans le domaine de l'intelligence une révolution analogue à celle qui s'est accomplie dans le monde politique. Les discussions des philosophes, si intéressantes dans les écoles de la Grèce, lorsqu'on y agitait en pleine liberté les questions les plus ardues de la physique, de la morale et de la métaphysique, ont déjà perdu beaucoup de leur intérêt et vont bientôt cesser entièrement. La suprématie d'un seul tend à s'établir dans toutes les branches de l'empire intellectuel. On ne dispute guère plus sur les principes, mais sur le vrai sens des paroles du maître. En morale, on suit Platon, Épicure ou Zénon, jusqu'à ce qu'une morale plus sublime et plus pure, celle de Jésus, fils de Marie, ait remplacé toutes les autres. En physique et en métaphysique, Aristote régnera dans peu despotiquement, et l'autorité de Galien n'aura point de rivale dans la médecine.

L'histoire, qui doit être l'image fidèle de la société, se rapetisse aussi elle-même, durant cet âge, justement appelé âge de transition, puisqu'il sert de passage insensible

d'un état social à un autre. Au lieu d'offrir le tableau de grandes luttes, de grands mouvements, elle se résume en quelque sorte dans des portraits de personnes, dans des tableaux d'intérieur; et pour nous renfermer dans notre sujet spécial, nous dirons que l'histoire de la médecine n'aura plus à s'occuper désormais de discussions entre les diverses sectes, de choix à faire entre les différentes méthodes; car il n'y aura plus qu'une seule secte, une seule méthode pendant une longue série de siècles. La marche de la science médicale, lentement rétrograde, ne sera traversée d'aucune péripétie remarquable, sinon que le sceptre scientifique passera des mains d'un peuple dans celles d'un autre, et que la langue d'Hippocrate et de Galien sera remplacée par celle d'Avicenne et d'Albucasis.

La première période de l'âge de transition nous offre à considérer seulement la vie et les écrits de quatre médecins grecs, qui tous avaient étudié dans l'école d'Alexandrie, dont la réputation se soutint jusqu'à l'invasion des Arabes. Quoique ces écrivains n'aient fait en grande partie que compiler les ouvrages de Galien et d'autres auteurs, ils ont rendu néanmoins un service signalé, en présentant la science sous une forme abrégée et plus commode, en l'enrichissant de quelques particularités nouvelles, et surtout en empêchant son flambeau de s'éteindre parmi leurs insouciants contemporains.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENTATEURS CÉLÈBRES.

§ I.

Oribase est le premier auteur de quelque importance que l'histoire de la médecine ait à citer après Galien. Il était, comme ce dernier, originaire de Pergame, et vivait dans le IV[e] siècle. Il s'attacha de bonne heure à la fortune de Julien, surnommé l'Apostat, et il le suivit dans les Gaules quand ce prince en fut nommé gouverneur. Il rappelle lui-même cette circonstance dans la préface d'un de ses ouvrages. Le jeune césar sut apprécier les grandes qualités d'Oribase; il se lia d'amitié avec lui, et lorsqu'il fut élevé à l'empire, il le fit questeur à Constantinople. Après la mort prématurée de cet empereur philosophe, Oribase resta fidèle à sa mémoire; mais des envieux peignirent sa fidélité sous de fausses couleurs. Il fut disgracié, dépouillé de sa charge, de ses biens, et banni chez des peuples barbares. Le courage qu'il fit paraître en cette occasion, les cures extraordinaires qu'il opéra, l'éloquence de ses discours, lui attirèrent bientôt l'amour et le respect de ces hommes à demi sauvages, qui voulurent l'honorer comme un dieu. C'est alors que la renommée des hommages qu'il recevait parvint aux oreilles des empereurs Valens et Valentinien. Ceux-ci, revenus de leur erreur, rappelèrent Oribase, le dédommagèrent de la perte de ses biens et de ses dignités, et le laissèrent jouir paisiblement jusqu'à la fin de ses jours de sa haute réputation et de sa fortune. Eunapius, contemporain d'Oribase, et

médecin comme lui, en fait un portrait des plus flatteurs : C'était, dit-il, l'homme le plus savant de son temps, le plus habile en médecine, le plus aimable dans la conversation.

Oribase avait écrit plusieurs ouvrages, dont le plus considérable, intitulé : *Collections médicinales*, fut dédié à Julien quand il n'était encore que césar; il renfermait soixante-dix livres, dont dix-sept seulement sont venus jusqu'à nous. Voici quelques passages de la préface qui font connaître dans quel but et dans quel esprit cette œuvre fut entreprise ·

« J'ai terminé depuis longtemps, divin césar, l'abrégé des livres de Galien que vous m'aviez chargé de faire pendant notre séjour dans la Gaule citérieure. Vous daignâtes m'exprimer votre satisfaction à ce sujet, et vous m'enjoignîtes en même temps une autre tâche, qui consiste à réduire en un seul volume tout ce que les plus illustres médecins ont enseigné d'utile sur l'art de guérir. J'ai donc résolu de vous complaire suivant mes forces..... J'aurai soin toutefois de ne rien omettre des choses que Galien a dites, parce qu'il est de tous ceux qui ont écrit sur les mêmes matières, celui qui en traite avec le plus de clarté, de raison et de méthode. Il se montre d'ailleurs le fidèle interprète des principes et des sentiments d'Hippocrate. »

Oribase rédigea par la suite un abrégé de son grand ouvrage, en faveur de son fils. Cet abrégé, divisé en dix-neuf livres, nous est parvenu en entier, ainsi qu'un autre compendium sur la préparation des remèdes et la cure des maladies, entrepris à la prière d'Eunapius, son ami.

Cet écrivain, comme on voit, ne fait pas difficulté d'avouer qu'il emprunte aux auteurs qui l'ont précédé, et par-

ticulièrement à Galien, la majeure partie de ses matériaux. Cependant il y a dans ses livres certains fragments qui ne se trouvent pas ailleurs; mais on ignore s'ils sont de lui, ou si les originaux d'où il les tire ont péri; car il cite plusieurs auteurs dont les œuvres sont entièrement perdues, tels qu'Hérodote, chef de la secte pneumatique, Archigène, Posidonius et Antyllus. Quoi qu'il en soit, son principal mérite consiste à reproduire les idées d'autrui avec tant de clarté, d'ordre et de précision, que les résumés qu'il en donne sont souvent préférables aux originaux mêmes. Ce qu'il dit sur les femmes enceintes, les nourrices et la première éducation de l'enfant, a paru si parfait aux écrivains qui l'ont suivi, que la plupart n'ont fait que le copier littéralement jusqu'au xv[e] siècle. Nous en citerons un exemple en parlant de Paul d'Égine (1).

Oribase a écrit fort peu de chose concernant la chirurgie; mais il s'est beaucoup étendu sur l'anatomie, pour laquelle il suit exclusivement Galien. Sa prévention en faveur de ce dernier est si grande, et il en fait si peu mystère, il adopte si servilement ses idées théoriques, et jusqu'à ses expressions, qu'on l'a surnommé le *singe de Galien.*

---

§ II.

Aëtius florissait vers la fin du v[e] siècle et le commencement du vi[e]. Il naquit dans la ville d'Amide, en Mésopotamie, et fit ses études de médecine à Alexandrie, comme il nous l'apprend lui-même. Il vint ensuite à Constantinople,

(1) Voyez ci-après, page 392.

où il fut attaché à la cour, avec le grade de comte du logis ou de chambellan. Aëtius paraît avoir été le premier médecin de quelque importance qui ait professé le christianisme. Les passages suivants ne laissent aucun doute sur sa religion ; mais ils prouvent en même temps que sa foi était plus vive qu'éclairée. En rapportant la composition d'un certain onguent, il recommande de répéter à voix basse ces paroles : « Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob daigne attribuer à ce médicament telle et telle vertu. » Ailleurs, il conseille, pour extraire un os du gosier, de prononcer ces mots : « Os, sors de ce gosier comme Jésus-Christ fit sortir Lazare du sépulcre, et comme Jonas sortit du ventre de la baleine ; » ou bien encore : « Os, je te conjure par Blaise, martyr et serviteur de Jésus-Christ, de sortir ou de descendre. » Il montre la même crédulité en n'élevant aucun doute sur les vertus miraculeuses attribuées par les charlatans de son siècle à une foule de remèdes.

Néanmoins cet auteur se recommande à notre attention par les mêmes titres qu'Oribase. Ainsi que lui, il a colligé tout ce qu'il a trouvé de remarquable dans les écrits de ses prédécesseurs, et il l'a fondu en un corps de doctrine, de manière à ne rien omettre d'essentiel. Nous lui devons la conservation de plusieurs morceaux de l'antiquité qui, sans lui, auraient été perdus entièrement. Son ouvrage, divisé en quatre sections de quatre livres chacune, formerait un manuel complet de médecine et de chirurgie, s'il n'y manquait les descriptions anatomiques, et ce qui concerne les luxations et les fractures. Du reste, sa chirurgie consiste en applications extérieures ; il indique la composition d'une multitude d'emplâtres et d'onguents, et recommande fréquemment l'usage du cautère, soit actuel, soit potentiel.

Dans sa matière médicale, les remèdes sont rangés suivant le règne auquel ils appartiennent, et par ordre alphabétique; mais il ne décrit pas, comme Dioscoride, les caractères naturels des substances; il se contente d'en énumérer les propriétés médicinales, qu'il juge conformément à la doctrine de Galien.

---

§ III.

Alexandre était de Tralles, ville de Lydie, où l'on parlait la langue grecque très correctement. Son père Étienne, médecin lui-même, avait cinq fils, auxquels il donna une éducation des plus soignées, et qui se distinguèrent tous par leurs connaissances; mais Alexandre fut le plus célèbre de la famille. Après avoir voyagé dans beaucoup de contrées de l'Asie, de l'Égypte, de l'Espagne, des Gaules, de l'Italie, il fixa sa résidence à Rome, où il ne tarda pas à acquérir une réputation des plus brillantes. Parvenu à un âge avancé, et ne pouvant plus soutenir les fatigues de la pratique, il voulut se rendre utile encore, en livrant au public les fruits de sa longue expérience. A cet effet, il composa un traité en douze livres, exclusivement consacré aux affections qui ne réclament pas les secours de la chirurgie. Les dix premiers livres traitent des affections qui ont un siége spécial, en commençant par celles de la tête et finissant par celles du bas-ventre. Le onzième roule entièrement sur la goutte, et le douzième sur les fièvres. Il semble néanmoins que celui-ci devrait être placé le premier, et que telle était l'intention de l'auteur, exprimée dans sa préface.

« Puisque vous désirez, dit-il, mon cher Cosme, que je

vous expose les médications dont j'ai fréquemment éprouvé l'efficacité dans les maladies, je m'empresse d'acquiescer à votre demande, en souvenir de la bienveillance dont vous et votre père m'avez honoré... Je m'estime heureux d'avoir dans ma vieillesse cette occasion de vous complaire; et puisque je ne puis désormais supporter la fatigue, j'ai résolu de consigner ici succinctement les connaissances que j'ai acquises par une longue pratique. J'espère que ceux qui liront ce livre sans prévention seront charmés de l'exactitude de mes enseignements, de la clarté et de la concision de mon style. Je me suis étudié à me servir autant que possible de termes communs et usuels, afin de mettre ma diction à la portée du vulgaire même. Nous commencerons par les fièvres éphémérines, suivant la méthode du divin Galien, à laquelle nous tâcherons de nous conformer en ceci comme dans le reste. »

On voit que cet auteur professe, à l'exemple des précédents, une grande vénération pour Galien; mais il n'adopte pas, comme eux, ses opinions aveuglément, au moins quant à la pratique. Il se permet d'avoir parfois un avis opposé, non, dit-il, par l'envie de contredire un si grand homme, mais par le désir de présenter les choses sous leur véritable jour : aussi, quoiqu'il n'innove rien en fait de théorie, ne doit-il pas être mis sur le même rang que les deux compilateurs dont nous avons parlé en dernier lieu. A la manière dont il décrit les maladies et dont il ordonne le traitement, on reconnaît qu'il les a bien observées. Il en cite plusieurs dont personne n'avait fait mention avant lui. Tel est entre autres le cas d'une femme tourmentée d'une faim excessive, appelée *boulimie*, avec des tiraillements perpétuels à l'estomac et une violente douleur de tête. Cette femme fut

guérie en prenant de l'iéra, qui lui fit rendre un ver long de douze coudées; or, voilà la première fois que des accidents de cette nature sont attribués à la présence de vers intestinaux. — Il conseille la saignée du pied contre le crachement de sang, et il assure s'en être mieux trouvé que de celle du bras, parce que, dit-il, pratiquée ainsi loin de la partie malade, la saignée opère une révulsion plus puissante. On ne saurait justifier aujourd'hui même cette méthode par une meilleure raison. — Dans les fièvres tierces, et plus particulièrement encore dans les quartes, il avait coutume de faire vomir avant l'accès, et il affirme avoir obtenu de grands succès de cette médication. L'on conçoit, en effet, qu'elle devait être une des plus efficaces avant la découverte du fébrifuge par excellence. Mais ce qu'on a de la peine à concevoir, ce qui étonne et afflige en même temps, c'est qu'un homme d'un jugement si sain, d'un esprit aussi éclairé, ajoute foi à la vertu des amulettes et des talismans, et qu'il en recommande l'usage en diverses occasions. Tel était le préjugé universel de son siècle, et ne faut-il pas que tout homme paie son tribut aux erreurs de ses contemporains? Alexandre a du moins cette excuse pour lui, que tout le monde de son temps était plongé dans la même superstition, tandis que nous verrons, jusqu'à une époque très rapprochée de la nôtre, des médecins de réputation, des savants, partager cette faiblesse sans avoir la même excuse.

Sans prétendre mettre cet auteur en parallèle avec Arétée de Cappadoce, il existe entre eux quelques traits de ressemblance qui les rapprochent. D'abord ils n'ont traité l'un et l'autre que d'un petit nombre de maladies, environ une soixantaine, ce qui prouve qu'ils n'ont voulu parler que de celles qu'ils avaient vues et qu'ils connaissaient bien. Ils

suivent tous deux un ordre analogue et le plus naturel qu'on pût adopter de leur temps. Ils sont également exacts à décrire les symptômes des maladies, à tracer les signes caractéristiques de celles qu'on est exposé à confondre, à cause de leur ressemblance. A la vérité, le style d'Alexandre s'éloigne beaucoup, pour l'élégance et la pureté, de celui du médecin de Cappadoce; mais il s'en rapproche pour la clarté, la concision et l'énergie. Il y a encore entre eux cette différence qu'Alexandre ne donne pas, comme son prédécesseur, la description anatomique des parties affectées dans chaque maladie. Au reste, le lecteur pourra lui-même achever cette comparaison, en mettant l'histoire suivante en regard de celle que nous avons rapportée page 296.

« Je nomme *pleurésie*, dit Alexandre, non toute espèce de douleur de côté, mais la seule pleurésie vraie, c'est-à-dire l'inflammation de la membrane qui revêt les côtes. Elle est accompagnée d'une fièvre aiguë, à cause du voisinage du cœur, qui souffre sympathiquement. Si donc vous remarquez chez un malade une respiration difficile, avec une fièvre aiguë, de la toux et une douleur pongitive, vous pouvez assurer qu'il est vraiment pleurétique. Les personnes affectées d'une inflammation du foie ont aussi de la fièvre, et respirent avec peine; leur côté est tendu et douloureux; elles éprouvent une toux sympathique; mais il n'y a chez elles ni point de côté ni dureté du pouls.

» Voici comment on distingue la pleurésie de l'hépatite : on discerne ces deux affections particulièrement au genre de la douleur et à la qualité du pouls. Les pleurétiques ont un pouls dur, qui donne au toucher la sensation d'une scie; il n'en est pas de même des personnes affectées d'hépatite.

Les pulmoniques n'éprouvent non plus rien de pareil, à cause de la mollesse des particules. La toux est aussi différente dans la pleurésie et dans l'hépatite. Dans la première de ces affections, elle est plus violente et promptement suivie de crachats. Pendant la durée de la maladie, la couleur des matières expectorées indique quelle est l'humeur d'où dérive l'inflammation. Les crachats rouges dénotent qu'elle vient du sang; les jaunes, de la bile; ceux qui sont blancs et visqueux annoncent la pituite; les noirs, l'atrabile. Dans l'hépatite, on tousse, mais on n'expectore point. Sachez néanmoins qu'il arrive quelquefois qu'on n'expectore rien dans la pleurésie; d'où il suit qu'on aurait tort de considérer comme hépatique tout individu qui tousse sans cracher; car il y a des pleurésies rebelles et d'une coction difficile; ce sont même les plus dangereuses. L'inflammation peut siéger encore au-dessous des fausses côtes sans s'étendre jusque dans la poitrine; elle peut aussi être extérieure. Dans ces cas, il n'y a pas d'expectoration; mais alors les humeurs qui causent la phlegmasie se tournent en abcès, à moins qu'elles ne se dissipent, ce qui arrive rarement. Faites donc attention à tous ces signes, ainsi qu'à la couleur du visage : les malades atteints d'hépatite l'ont ordinairement pâle; c'est le contraire chez les pleurétiques. Voilà comment vous discernerez ces derniers (1). »

§ IV.

Paul, surnommé Eginète, parce qu'il était natif de l'île d'Egine, est le dernier médecin grec qui doive nous intéresser. Quoique l'époque où il a vécu soit un peu incertaine, l'opinion la plus probable le place vers la fin du

(1) *De arte medicâ*, lib. VI, cap. I.

vi^e siècle et la première moitié du viie. Il avait beaucoup voyagé, et sans aucun doute il habita Alexandrie pendant un temps plus ou moins long, soit pour s'instruire dans son art, soit pour le professer. Son habileté en chirurgie et surtout en obstétrique le rendit célèbre, jusque chez les Arabes, dont les sages-femmes l'appelaient, dit-on, de fort loin, pour les aider dans les cas difficiles. C'est pourquoi leurs écrivains lui donnent souvent le surnom d'accoucheur; ce qui ne veut pas dire qu'il se bornât à la pratique de cette seule branche de la chirurgie, mais qu'il y avait acquis une grande réputation, et qu'il est le premier qui s'y soit rendu célèbre.

Paul d'Égine a composé un abrégé de toute la médecine, divisé en sept livres; et à l'exemple des autres écrivains de cette période, il ne fait pas difficulté d'emprunter à ses prédécesseurs, et même de les copier littéralement. On pourrait citer bon nombre de chapitres pris tout entiers dans Oribase, entre autres, ceux qui concernent les femmes enceintes et le premier âge de l'enfant. Je me contente d'en mettre un exemple sous les yeux du lecteur, afin qu'il puisse juger par lui-même avec quel sans-façon les auteurs de ce temps pillaient leurs devanciers (1).

(1) ORIBASII SYNOPSEOS

LIBER QUINTUS.

—

CAP. V.

Educatio pueruli.

Puer nuper in lucem editus melle primùm nutriatur; deindè lacte bis in die, aut ter ad sum-

PAULI ÆGINETÆ

LIBER PRIMUS.

—

CAP. V.

Educatio pueri.

Primum alimentum recens nato infanti mel exhibere oportet: posteà verò lac præbere bis in die, aut

Au reste, Paul d'Egine ne fait point mystère de ce procédé, ce qui ôte au plagiat son caractère d'indélicatesse. Voici comment il s'exprime dans sa préface : « Attendu qu'il serait extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de retenir dans sa mémoire les principes généraux de l'art de guérir et tous les moyens particuliers conseillés par les anciens, j'ai composé cet abrégé de ce qu'il y a de meilleur dans leurs écrits. Ce ne sont point mes propres conceptions que j'y propose, si l'on en excepte quelques détails que l'observation et la pratique de la médecine m'ont appris ; mais, versé dans la lecture d'un bon nombre d'excellents auteurs, et principalement d'Oribase, j'ai tâché, à son imitation, de recueillir la fleur de ce que les autres avaient dit touchant les moyens de conserver la santé. »

Malgré cet aveu modeste, Paul n'est pas un écrivain dépourvu d'originalité. La partie chirurgicale de son livre renferme quantité d'observations qui lui sont propres, et qui prouvent qu'il fut très exercé dans la pratique des opérations, et que loin de s'en rapporter toujours aux conseils

mum. Quùmque id alacriter puer assumit, spesque est eum esse concocturum, tum cibus jam offerri potest qui ipsum non impleat : si verò nobis ignaris impleatur, tùm ad somnum proclivior et segnior efficitur, venterque intumescit et inflatur, et urina redditur aquosior : quibus notis perspectis, nihil dandum est priusquàm quod in ventre habet consumpserit. Satis erit biennium lacte nutrire; deindè verò ad cibos transeundum est.

ad summum ter. Quum autem et ipse promptus fuerit ad accipiendum, et spem exhibuerit concoctionis, tunc jam etiam cibus dandus est qui non impleat. Si verò nobis non advertentibus repleti fuerint, somnolentiores statim et segniores fiunt, et tumor in ventre adest et flatus, et urinæ sunt aquosiores. Ex quibus signis repletione deprehensâ, nutrix nihil exhibere debet, donec fuerit consumpta. Sufficit autem biennium lacte nutrire ; deinde ad cibos transgredi.

d'autrui, il savait les modifier selon son expérience et reculer au besoin les limites de son art. Il est souvent plus explicite que Celse, soit dans la description des maladies et des indications curatives, soit dans l'exposition du *Manuel opératoire*. Je citerai, entre autres, les chapitres relatifs à l'hydrocéphale, à la paracentèse du thorax et de l'abdomen, à l'extraction des calculs vésicaux, aux anévrismes. Il est le premier qui ait signalé et décrit l'anévrisme variqueux, l'excision de la mamelle hypertrophiée chez l'homme, etc. Il paraît aussi avoir exécuté le premier l'opération de la bronchotomie, d'après une méthode qu'il emprunte d'Antyllus, et dont il nous a transmis la description très détaillée. Je finirai ce qui concerne cet auteur par une seule remarque, c'est que Fabrice d'Aquapendente, fameux chirurgien du XVI[e] siècle, tire de lui et de Celse le fond de sa doctrine.

CHAPITRE II.

ORGANISATION MÉDICALE.

J'ai déjà dit quelques mots de l'organisation médicale des peuples les plus célèbres de l'antiquité, en faisant l'histoire de la science; je vais maintenant examiner cette organisation d'une manière plus spéciale : je décrirai les principaux changements que la profession de médecin a subis, à mesure que la civilisation faisait des progrès, depuis l'enfance des sociétés jusqu'à la ruine de l'école d'Alexandrie. Je parlerai des lois peu nombreuses qui ont régi l'enseignement et l'exercice de la médecine dans ces temps re-

culés, et je montrerai l'origine de quelques institutions destinées à étendre les bienfaits de l'art de guérir aux classes inférieures de la société.

J'ai renvoyé à la fin de cette période ce que j'avais à dire sur ce sujet, afin de réunir sous un seul point de vue tout ce qui s'y rapporte. A la faveur de ce rapprochement, le lecteur pourra saisir d'un coup d'œil et comparer entre elles les diverses phases de la profession médicale pendant toute l'antiquité; car l'anéantissement de la domination grecque en Égypte constitue, dans l'histoire de la médecine, la séparation des temps antiques et des temps modernes. A cette époque, une langue et des auteurs nouveaux surgissent dans le monde médical; le sceptre des lettres et des arts passe des Grecs aux Arabes : là est le commencement d'une ère nouvelle.

Si l'on envisage d'une manière générale l'organisation de la médecine parmi les anciens, on peut y reconnaître quatre phases distinctes qui répondent chacune à une forme et à un degré particuliers de la civilisation.

Première phase. — A l'origine des sociétés, parmi les tribus nomades et les peuplades peu nombreuses, avant l'existence des grandes villes, et surtout avant l'invention de l'écriture, le trésor des connaissances humaines était peu considérable, et la mémoire d'un homme suffisait pour le contenir. Il se composait de quelques notions simples qui se transmettaient verbalement de père en fils, du maître au disciple, et formait souvent le patrimoine d'une famille. A cette époque, le même personnage réunissait souvent l'autorité souveraine, le sacerdoce et les secrets de la science.

Tels furent les patriarches des Juifs, Abraham, Isaac,

Jacob ; tels Homère nous dépeint les héros de la Grèce, Hercule, Thésée, Jason, Achille, Ulysse, etc.; nous les voyons, après le combat, occupés tantôt à panser eux-mêmes les blessures de leurs compagnons d'armes, tantôt à faire les apprêts d'un repas, d'un sacrifice, d'une cérémonie funèbre. Nous avons déjà dit que Machaon et Podalire, surnommés fils d'Esculape, à cause de leur habileté en chirurgie, étaient en même temps des capitaines distingués, et que la plupart des généraux qui servaient au siége de Troie se vantaient d'avoir été les élèves du centaure Chiron, renommé pour son grand savoir en médecine.

Nous savons aussi que les Égyptiens attribuaient l'invention de l'art de guérir et de tous les autres arts à plusieurs de leurs rois, principalement à Hermès, qu'on regardait comme l'auteur de plusieurs livres, renfermant tous les secrets de la médecine. Les Chaldéens faisaient honneur de la même découverte à Zoroastre; les Chinois à Cinningo et Hohanti. En un mot, on retrouve la même tradition, avec quelques variantes seulement, chez toutes les nations fameuses dans l'antiquité : d'où il ressort évidemment que les premiers chefs des peuples ont presque tous été en même temps prêtres et médecins. Nous donnerons à cette première phase de la profession médicale le nom de *patriarcale*, parce qu'alors l'exercice de la médecine constituait une espèce de patronage, de protection.

Deuxième phase. — Lorsque les tribus ou les peuplades furent devenues des nations, que l'industrie eut fait des progrès, que les richesses intellectuelles se furent accrues, à l'aide surtout de l'admirable artifice qui permet de fixer la pensée et de donner un corps à la parole fugitive, alors le trésor des connaissances humaines ne put plus

être contenu dans la mémoire d'un seul homme, et les hautes fonctions de la société ne durent plus être réunies dans une seule main : alors il se fit un partage qui varia selon une foule de circonstances, mais qui présenta cette particularité remarquable, que le sacerdoce et l'exercice de la médecine restèrent longtemps unis ensemble dans beaucoup de pays.

Il en fut ainsi en Égypte, dont les prêtres, au temps de Moïse, exerçaient la médecine et toutes les professions savantes; ils étaient divisés en plusieurs ordres, dont chacun ne recevait que le genre d'instruction nécessaire aux fonctions qu'il devait remplir. Le législateur des Hébreux, élevé parmi ces prêtres, introduisit la plupart de leurs institutions parmi les Juifs. Nous avons vu qu'il confia aux lévites le soin du culte et de la police sanitaire ou de la médecine publique, la seule dont il soit fait mention dans ses lois. En Grèce, depuis la ruine de Troie jusqu'à la dispersion de la société pythagoricienne, les Asclépiades ou prêtres d'Esculape paraissent être les seuls médecins investis de la considération publique. Leurs temples sont transformés en dispensaires, où les malades des pays les plus éloignés viennent recevoir des conseils et des remèdes. Le même phénomène se reproduit dans presque toutes les contrées de la terre, à une certaine époque de la civilisation : nous le trouvons dans l'histoire des anciens Gaulois et des habitants des îles britanniques, en Chine, dans le Japon, chez les Tartares, en Afrique, et dans le Nouveau-Monde; nous le verrons même se représenter en Europe dans les temps modernes, quand l'anarchie féodale aura remplacé la civilisation romaine.

Cette coïncidence, qu'on pourrait appeler universelle,

ne saurait être un effet du hasard ; et il est facile de l'expliquer, si l'on considère que, dans les siècles d'ignorance et de crédulité superstitieuse, les maladies sont regardées plutôt comme un châtiment céleste, un avertissement de la colère divine, ou le résultat de quelque influence maligne, que comme l'effet des causes naturelles : c'est pourquoi l'on croit devoir recourir aux prières, aux expiations, aux sacrifices, aux exorcismes, etc., autant du moins qu'aux moyens naturels de la médecine. Dans cette disposition des esprits, il est presque inévitable que les prêtres ne s'emparent de l'exercice de la médecine ; car ils partagent eux aussi l'opinion commune, ils doivent être portés à considérer la guérison des maladies comme une de leurs attributions. Je désignerai cette phase de la profession médicale par l'épithète de *sacerdotale*.

Troisième phase. — Cependant le clergé ne resta pas toujours, dans certains pays, en possession exclusive des secrets de la médecine ; il vint un temps où cet art ne fut plus enseigné d'une manière occulte, et où sa pratique fut accessible à tous les citoyens. Cette révolution s'accomplit premièrement dans la Grèce, et nous avons vu qu'elle avait été manifeste vers le commencement du ve siècle avant Jésus-Christ, après la dispersion de la société fondée par Pythagore. Nous avons apprécié quelques unes des circonstances qui l'accompagnèrent, entre autres la promulgation des doctrines médicales de Cnide et de Cos. Nous avons dit comment les familles qui avaient la direction de ces instituts et qui se prétendaient issues d'Esculape, s'associant de gré ou de force au mouvement des esprits, avaient divulgué les secrets de leur pratique et ouvert leurs écoles aux profanes.

Il est probable que, longtemps avant cette époque, il y avait eu en Grèce, ainsi qu'ailleurs, des individus, non aggrégés au sacerdoce, qui s'ingéraient de faire de la médecine : c'étaient des médicastres de bas étage, des herboristes, des possesseurs de quelques panacées ou de quelques recettes de famille; mais ce n'étaient point là les véritables dépositaires de la science médicale de leur temps; les Asclépiades seuls la possédaient, et ils ne la communiquaient qu'aux initiés. Il n'en fut pas de même après la révolution dont nous avons parlé : alors la science médicale tomba dans le domaine public, et pour y être admis, il suffit d'avoir du loisir, et les moyens de payer des livres ou des maîtres. La science gagna beaucoup à cette transformation; mais la profession déchut considérablement dans l'esprit du peuple, qui n'y vit plus qu'un métier lucratif.

De la Grèce, cette révolution s'étendit en Asie, en Égypte; elle pénétra à Rome vers le temps de la seconde guerre punique; mais elle n'y fit des progrès que plus tard par les talents et l'adresse d'Asclépiade de Bithynie. Jusqu'alors la médecine avait été exercée à Rome sous la forme patriarcale. Le plus ancien ou le plus instruit de la parenté traitait les malades de sa famille comme il l'entendait, et il ne paraît pas que les prêtres se mêlassent plus particulièrement que les autres de cette fonction. Caton le Censeur s'était beaucoup occupé de cette médecine domestique; il a écrit sur ce sujet un livre dans lequel il recommande le chou comme un remède souverain dans une foule de cas. Il vénérait le nombre trois, à la mode des pythagoriciens, et il ne dédaigne pas de transmettre à la postérité les paroles magiques dont il croyait devoir s'aider pour réduire les luxations et les fractures.

Si cette médecine n'est pas ordinairement la plus éclairée ni la plus efficace, elle est en général la plus douce et la plus désintéressée : aussi le vieux censeur porta-t-il jusqu'à la fin de ses jours une haine profonde contre les médecins de profession. Il faut voir en quels termes il s'efforce d'inculquer cette haine à son fils Marcus, dans l'intimité de la correspondance : « Je vous dirai, lui écrivait-il, quand il en sera temps, ce que je pense de ces Grecs, et ce que j'estime le plus de ce qui est à Athènes. Il est bon d'étudier, comme en passant, leurs lettres et leurs sciences ; mais il ne faut pas les apprendre à fond. Je viendrai à bout de cette race méchante et fière : cependant soyez assuré, comme si un devin vous l'avait dit, qu'aussitôt que cette nation nous aura communiqué ses lettres, elle gâtera, corrompra tout ; et cela se fera d'autant plus aisément, si elle nous envoie en outre ses médecins. Ils ont juré entre eux de tuer tous les barbares par le moyen de la médecine ; et encore exigent-ils un salaire pour cela de ceux qu'ils traitent, afin qu'ils se fient mieux à eux et qu'ils les puissent perdre plus facilement. Ils sont assez insolents pour nous appeler barbares, aussi bien que les autres ; ils nous traitent même plus insolemment, nous appelant *opiques*. En un mot, souvenez-vous que je vous ai défendu les médecins. » (Cato, *De re rustica.*)

Si la haine de Caton paraît aveugle et ridicule, comme tout ce qui est exagéré, il faut convenir d'un autre côté que les médecins grecs qui venaient à Rome autorisaient une partie de ses invectives. La plupart n'étaient que des intrigants, sans instruction, sans mœurs, n'ayant d'autre but que de faire fortune, et capables de toutes les bassesses pour y parvenir. Tel est le portrait que fait d'eux Galien,

ainsi que nous l'avons rapporté ailleurs. Asclépiade lui-même, dont les talents supérieurs n'avaient pas besoin, pour réussir, des viles supercheries du charlatanisme, Asclépiade eut recours à ces moyens honteux. Nous avons vu qu'il promettait à tous les malades une guérison douce, prompte et sûre ; voici un autre propos qu'on lui attribue : Quiconque, disait-il, connaît bien la médecine, n'a jamais de maladie. On ajoute que la fortune sembla confirmer cet aphorisme sur sa personne ; car il parvint à une grande vieillesse, exempt d'infirmités, et mourut d'un accident. Un tel exemple ne manqua pas d'imitateurs : longtemps après Asclépiade, Thessale, qui lui était bien inférieur en mérite, montra une impudence beaucoup plus grande. Il ne paraissait en public qu'accompagné d'une troupe de garçons boulangers, de bouchers, de tisserands, de cardeurs et autres artisans de la plus basse classe, qu'il décorait du titre d'élèves, et dont il avait, dit-on, le langage grossier. On conçoit le fracas qu'une telle suite devait faire, et combien cela devait accroître sa réputation auprès des ignorants. Il porta l'audace jusqu'à écrire à l'empereur Néron qu'avant lui aucun médecin n'avait rien trouvé d'utile pour la conservation de la santé ou la guérison des maladies, et que lui seul avait découvert la véritable méthode de traitement. La chronique rapporte qu'il obtint un succès extraordinaire ; mais aussi quel siècle ! et quel prince !

L'affluence des mauvais et des faux médecins était bien plus considérable à Rome que partout ailleurs. Galien nous en déduit les raisons dans le passage suivant : « Dans une cité vaste et populeuse, dit-il, comme la capitale de l'empire romain, il est facile à un étranger et même à un citoyen de cacher son nom, sa naissance, sa fortune, sa con-

duite. On ne juge un homme que par le luxe qu'il étale et l'arrogance qu'il montre. Que si par hasard il vient à être découvert, il lui suffit de changer de quartier pour que tout le monde ignore qui il est et d'où il vient. Tandis que dans une petite ville tous les habitants se connaissent; on sait quels sont les parents, quelle a été l'éducation, quelle est la vie de chacun : la fraude est presque impossible. »

Au milieu de ce débordement du charlatanisme, la santé des citoyens se trouvait livrée à la merci du premier imposteur qui se disait médecin ; car à quel signe distinguer le faussaire qui usurpait ce titre, de l'homme instruit et probe qui l'avait acquis par l'étude? Aucun examen, aucune épreuve légale n'était imposée à celui qui voulait exercer l'art de guérir; il n'y avait aucune sécurité pour les malades. Un tel désordre ne pouvait durer éternellement, et l'excès du mal devait en amener la répression, comme cela arriva en effet. Ainsi finit la troisième phase de la profession médicale que nous nommerons *phase laïque libre.*

Quatrième et dernière phase. — Les abus auxquels donnait lieu la liberté indéfinie de l'exercice de la médecine étant devenus intolérables, le pouvoir législatif fut obligé d'intervenir, pour y opposer une digue. Ici commence pour la profession médicale une nouvelle phase que j'appellerai *phase laïque organisée ou légale.*

L'empereur Antonin-le-Pieux fut le premier qui s'occupa de cet objet; il fait mention dans plusieurs de ses rescrits des immunités auxquelles avaient droit les médecins employés à un service public, soit dans le civil, soit à l'armée; mais il n'est pas question encore là d'examens ni d'épreuves, et l'on ne peut que les supposer (1). Il faut aller jusqu'aux em-

(1) *Justiniani codicis*, lib. X, tit. LII. — *De professoribus et medi-*

pereurs chrétiens pour découvrir les traces d'une véritable organisation médicale. C'est alors seulement que le titre d'archiâtre reçoit un sens légal et que des fonctions y sont attachées ; tandis qu'il paraît n'avoir été auparavant qu'une appellation honorifique, une distinction ambitionnée par la vanité et souvent usurpée. Andromachus, médecin de Néron, en fut décoré, et Galien, médecin de Marc-Aurèle, ne la porta jamais.

A partir du règne de Constantin-le-Grand, le nom d'archiâtre se rencontre fréquemment dans les édits des empereurs. Il sert à désigner tantôt les médecins attachés à la personne du souverain, tantôt des médecins remplissant dans les villes certaines fonctions publiques.

Il y avait conséquemment deux sortes d'archiâtres : les uns, nommés palatins, faisaient partie de la maison du prince, prenaient rang parmi les officiers de la cour, et avaient à leur tête un comte ou duc qui allait de pair avec les plus hauts dignitaires de l'empire. Celui-ci portait le titre de comte archiâtre ou de comte des archiâtres ; car les historiens diffèrent d'avis entre ces deux dénominations (1).

Les autres, nommés archiâtres populaires, formaient dans chaque ville un espèce de collége, chargé de la surveillance de tout ce qui intéresse la salubrité. Nul ne pouvait exercer la médecine dans leur circonscription sans avoir été examiné par eux, et reconnu suffisamment instruit. Quiconque transgressait cette défense était puni d'une amende de deux mille drachmes. Ces archiâtres

cis, I. — *Digestorum*, lib. XXVII, tit. I. — *De excusationibus*, VI, §§ 1, 2.

(1) *Histoire de la chirurgie*, liv. VI, t. II, p. 715.

étaient honorablement rétribués par l'État, et jouissaient en outre de divers priviléges. En échange de ces avantages, ils devaient soigner les pauvres gratuitement; mais il leur était permis d'exiger une rétribution des citoyens riches ou aisés. Les praticiens qui n'étaient pas membres du collége des archiâtres ne jouissaient d'aucune immunité et vivaient du produit de leur clientèle.

Les archiâtres populaires étaient au nombre de dix dans les métropoles; de sept dans les villes du second ordre, et de cinq dans celles au-dessous. Ils n'étaient pas choisis par le gouverneur, mais élus par les citoyens parmi les candidats qui avaient fait preuve de capacité devant le collége et obtenu son approbation (1). Telle fut la première organisation médicale destinée à remédier aux maux affreux de l'anarchie. Elle subsista jusqu'au démembrement de l'empire par les barbares.

C'est pendant cette période, vers l'an 400 de notre ère, qu'on voit figurer pour la première fois dans les livres de médecine une classe de citoyens à laquelle était confié le soin de préparer les médicaments ordonnés par les médecins (2). Leurs fonctions avaient quelque analogie avec celles de nos apothicaires, quoique, pour le savoir et la position sociale, il n'y ait aucune comparaison à établir entre les pharmaciens d'aujourd'hui et leurs obscurs prédécesseurs. Avant cette époque, les médecins préparaient eux-mêmes ou faisaient préparer, soit par leurs disciples, soit par leurs serviteurs, les remèdes dont ils avaient besoin dans leur pratique, comme il résulte de divers passages d'Hippocrate

(1) Degest, lib. L, t. IX, *De decretis ab ordine faciendis.*
(2) Oribas, *In prœmio Euporistorum, ad Eunapium.*

et de Galien. Les pharmacopoles dont il est fait mention dans les écrivains antérieurs au IVe siècle n'étaient autre chose que des droguistes ou herboristes chez qui les médecins allaient se pourvoir des substances simples nécessaires pour la confection des remèdes composés. Peut-être aussi quelques uns de ces pharmacopoles tenaient-ils tout prêts quelques remèdes d'un usage fréquent et journalier, comme la thériaque (1).

CHAPITRE III.

INSTITUTIONS ACCESSOIRES DE LA MÉDECINE.

Je comprends sous ce titre les hôpitaux, les hospices, les dispensaires, tous les établissements qui tendent à faire participer les classes nécessiteuses aux secours de la médecine. L'antiquité païenne ne nous a transmis aucun modèle d'institutions de ce genre, à moins qu'on ne regarde comme tel un des gymnases d'Athènes, appelé Cynosarge, dans lequel les enfants abandonnés étaient nourris et élevés aux frais du trésor public, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge de servir la république, ou bien encore ces prytanées que plusieurs villes de la Grèce avaient établis pour loger et entretenir les citoyens qui avaient bien mérité de la patrie.

(1) Dujardin et Peyrilhe, *Histoire de la chirurgie*, liv. v, tom. II, pag. 61 et suiv. — D'après ces auteurs, le premier essai d'organisation médicale remonte, dans l'empire romain, au IVe et même au IIIe siècle de notre ère, tandis que d'après Cuvier il n'aurait commencé que dans le VIe siècle, sur le modèle des établissements scientifiques fondés en Perse par les Nestoriens. (*Hist. des scienc. natur.*, par G. Cuvier, rédigée par M. Magdeleine de Saint-Agy. Paris, 1841, t. I, p. 407.)

Rome n'eut jamais, ni sous la république, ni sous les empereurs idolâtres, d'établissements semblables. Elle y suppléait par des distributions fréquentes soit de vivres, soit de terres, par la remise de l'arriéré des impôts, ou d'une partie des dettes particulières, par la permission accordée aux pères de se défaire des enfants nouveau-nés qu'ils n'avaient pas les moyens de nourrir, par le lien du patronage qui unissait les familles patriciennes aux plébéiennes, et qui faisait un devoir aux unes et aux autres de se secourir mutuellement dans leur détresse. Quant aux esclaves, ils étaient soignés par le maître, comme sa propriété, comme ses bœufs, ses troupeaux. Le droit d'hospitalité établi entre les familles, les villes, les provinces, et religieusement observé, assurait aux voyageurs la subsistance et le logement. Mais aucune de ces institutions ne ressemble à nos hôpitaux modernes; rien de tout cela ne donne l'idée d'un établissement destiné à recevoir les pauvres malades.

C'est à la charité chrétienne que l'on doit la fondation des premières hôtelleries et des premiers hospices (1). Des recherches modernes nous apprennent que sur la fin du IVe siècle, sainte Paule, dame romaine d'une illustre naissance, après avoir donné le spectacle des plus rares vertus, au milieu des pompes mondaines, résolut de se retirer dans la retraite, afin de continuer plus librement une vie toute de dévouement et d'abnégation. Elle se rendit à Jérusalem, premier berceau de la foi, théâtre de ses plus grandes mer-

(1) Consultez sur ce sujet Percy et Willaume, *Mémoire sur cette question : « Les anciens avaient-ils des établissements publics en faveur des indigents, des enfants orphelins ou abandonnés; des malades et des militaires blessés? et s'ils n'en avaient point, qu'est-ce qui en tenait lieu?* » Paris, 1813, in-8.

veilles ; là elle s'unit à d'autres femmes chrétiennes animées du même esprit, et forma avec elles, sous la direction de saint Jérôme, une congrégation pieuse qui partageait son temps entre la lecture des livres saints et la pratique des bonnes œuvres.

Les fidèles qui venaient en foule visiter ces lieux vénérés, ceux qui, poussés par des motifs de piété, y avaient établi leur résidence, étaient souvent exposés aux plus dures privations; et, quoiqu'ils supportassent leurs maux avec un courage stoïque ou plutôt avec une résignation de martyrs, leurs souffrances ne pouvaient manquer de toucher le cœur de leurs frères en Jésus-Christ. Leur sort paraissait surtout à plaindre dans les cas de maladie ou d'infirmité. Leur offrir, dans ces cruelles conjonctures, un asile où ils recevraient les soins de la charité la plus ingénieuse unis aux conseils de l'art, c'était remplir envers eux l'office de la providence ; c'était aussi, dans l'opinion de ceux qui s'en acquittaient, le meilleur moyen de racheter aux yeux de Dieu toutes les faiblesses, toutes les imperfections de la nature humaine. Une telle pensée était bien propre à exalter la compassion instinctive d'un sexe éminemment sympathique. Ces saintes femmes conçurent et exécutèrent le projet de fonder un hospice en faveur des pauvres malades ; et afin de mettre le dernier sceau à cette œuvre de miséricorde, elles achetèrent une maison hors de la ville, où elles envoyaient les convalescents respirer un air pur et jouir des charmes de la campagne, si salutaires aux personnes qui relèvent de maladie.

Dans la suite, des empereurs, des rois, des califes, signalèrent leur zèle en élevant des édifices somptueux au soulagement des misères humaines et en leur affectant de

riches dotations. On institua des dispensaires, des bureaux de bienfaisance, pour compléter l'œuvre de la charité publique. Enfin ces établissements, qui n'avaient d'abord qu'un but philanthropique, tournèrent au profit de l'art et contribuèrent admirablement aux progrès de la science.

Résumé de la période grecque.

Au temps de Galien, on disséquait encore des animaux, et ce professeur nous apprend qu'il faisait ses démonstrations anatomiques sur des singes, dont la conformation approche beaucoup de celle de l'homme; quelquefois même les médecins qui suivaient les armées obtenaient la permission d'ouvrir le cadavre de quelque barbare qu'on enlevait du champ de bataille : mais, par la suite, l'usage des dissections se perdit entièrement; l'on n'étudia plus la conformation du corps humain que dans les livres, l'horreur des premiers chrétiens pour les recherches cadavériques étant plus prononcée encore que celle des païens, et les pères de la primitive Église ayant lancé l'anathème contre cette violation de la dépouille mortelle de l'homme.

Cet abandon de l'anatomie contribua sans doute beaucoup à la décadence de l'art de guérir; mais d'autres causes y concoururent non moins puissamment. Au premier rang il faut placer l'extension rapide du christianisme, qui désorganisa les écoles païennes, discrédita les sciences profanes et ruina leur enseignement; fit naître dans tous les esprits la passion des controverses religieuses, passion qui excita tant de troubles dans l'Église naissante, et hâta, comme on sait, la chute de l'empire d'Orient.

En second lieu, le petit nombre de ceux qui demeurèrent attachés au culte des sciences naturelles, enchaîné par une méthode vicieuse, ne cherchait l'explication des phénomènes de la nature que dans les écrits des anciens, et, n'osant se permettre aucun changement aux doctrines reçues, se traînait lourdement dans l'ornière du passé. Deux hommes seuls, Alexandre de Tralles et Paul d'Égine, dans un laps de plus de quatre siècles, montrèrent un peu d'originalité, l'un en enrichissant la pathologie interne et la thérapeutique de quelques observations, l'autre en ajoutant à la chirurgie des perfectionnements plus notables.

Mais si la période que nous venons de parcourir fut infertile en progrès scientifiques, elle ne le fut pas en améliorations sociales. Le commencement d'organisation que reçurent l'exercice et l'enseignement de la médecine était peut-être plus profitable à l'humanité que ne l'eussent été quelques découvertes de plus dans la science; car nous avons vu que les excès du charlatanisme étaient montés à leur comble. Une loi destinée à y mettre un frein, en exigeant certaines conditions de capacité et de bonne renommée de la part de tout aspirant à la profession médicale, répondait donc, dans ces conjonctures, à une nécessité urgente, comme elle est dans tous les temps un bienfait pour la société. Enfin les institutions charitables dont cette époque offrit au monde le premier modèle préparèrent pour l'avenir des sources fécondes d'instruction médicale. La première période de l'âge de transition n'a donc pas été entièrement perdue pour l'avenir de la science et surtout pour celui de l'humanité.

VI. PÉRIODE ARABIQUE,

COMMENÇANT A LA DESTRUCTION DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ALEXANDRIE,
L'AN 640 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE,
ET SE TERMINANT A LA FIN DU XIVe SIÈCLE.

Considérations générales.

A l'époque où commence cette période, l'empire d'Occident n'existait plus; les belles provinces qui le composaient étaient devenues la proie des barbares sortis des forêts de la Germanie. De ses débris il s'était formé plusieurs royaumes indépendants, dont les plus considérables étaient alors celui des Francs dans les Gaules, celui des Visigoths en Espagne et celui des Lombards en Italie. Justinien, qui régnait un siècle auparavant, fut le dernier des empereurs romains dont les armes jetèrent un éclat passager en Italie, en Sicile, en Afrique et en Espagne, grâce à l'habileté de quelques uns de ses généraux, et surtout grâce au génie et au dévouement héroïque de Bélisaire.

L'empire d'Orient, attaqué de toutes parts, se soutenait encore avec vigueur, tout en perdant chaque jour quelqu'un de ses appuis, semblable à une place forte, réputée inexpugnable, que ses ennemis tiennent cernée de loin, et qui voit tomber un à un les travaux destinés à défendre son approche. Les Turcs avaient commencé de se montrer sur les bords du Danube. Les Perses, ces éternels ennemis du

nom romain, lui faisaient une guerre incessante, tantôt ouvertement, tantôt sourdement. Enfin un adversaire plus redoutable et qui faisait éprouver en ce moment les pertes les plus cruelles à l'empire, venait de surgir des déserts de l'Arabie. Là un homme s'était montré tout à la fois législateur, prophète et conquérant : ayant réuni sous une même domination et un même culte des tribus autrefois divisées et rivales, il en avait formé une nation puissante, enthousiaste, animée de la soif des conquêtes et de l'ardeur du prosélytisme. Un demi-siècle ne s'était pas écoulé depuis les premières prédications de Mahomet, et déjà l'Arabie entière, la Judée, la Syrie, l'Égypte, étaient au pouvoir de ses sectateurs. En 640 ou 641, Amrou acheva la conquête de ce dernier royaume en s'emparant d'Alexandrie, sa capitale. La bibliothèque de cette ville, composée de 500,000 volumes, fut livrée aux flammes sur l'ordre du calife Omar, second successeur de Mahomet; et ces livres, dit l'historien Abulpharage, servirent à chauffer pendant six mois les bains publics, qui étaient au nombre d'environ quatre mille. Tels furent les premiers fruits de l'établissement de l'islamisme (1).

Heureusement, la ferveur du prosélytisme se refroidit bientôt chez les princes musulmans, et la politique guida plus souvent leur conduite que le zèle religieux. Les califes arabes se montrèrent en général protecteurs des arts, des sciences et du commerce; plusieurs s'efforcèrent de recueillir les débris du trésor scientifique de l'antiquité, échappés

(1) Quelques critiques modernes ont voulu révoquer en doute l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie par les Arabes; mais M. Matter a établi ce fait sur des preuves irrécusables.

à l'ignorant fanatisme de leurs prédécesseurs. Plus tolérants en matière de religion que les princes chrétiens de leur temps, ils accueillaient, sans distinction de pays ni de croyance, tous les hommes de mérite qui se réfugiaient dans leurs États, leur donnaient de l'emploi et récompensaient leurs services. C'est ainsi que les philosophes et les hérétiques persécutés cherchèrent souvent un asile parmi les infidèles, et leur portèrent en échange les lumières de la civilisation grecque.

Parmi les souverains de cette nation qui se distinguèrent par un amour éclairé des lettres, je citerai en première ligne Haroun-al-Raschid, le Charlemagne de l'Orient, contemporain et émule en gloire de l'empereur des Francs, le héros de tant de contes et de poésies arabes, dont la domination s'étendait sur l'Asie, l'Afrique et l'Europe, depuis les bords de l'Indus jusqu'au cœur de la péninsule espagnole. Il embellit considérablement la ville de Bagdad, sa capitale; la dota d'écoles publiques, de mosquées, d'hôpitaux. Almamon, son fils et son successeur, fit encore de plus grands efforts que lui en faveur des sciences et des arts. Il fonda l'académie de Bagdad, qui fut une des plus célèbres du moyen-âge, et n'épargna aucuns frais pour y attirer les savants illustres de tous les pays. Il enjoignit à ses ambassadeurs d'acheter tous les écrits des philosophes et des médecins qu'ils pourraient trouver; et à mesure qu'on les lui envoyait, il les donnait à traduire en arabe. L'interprète Honain, qui professait la religion chrétienne, fut employé à ce travail pendant quarante ans; chaque livre qu'il traduisait lui était payé littéralement au poids de l'or.

On sait quel éclat jeta en Espagne la domination des

rois maures, du xe au XIIIe siècle. Plusieurs villes possédaient des écoles, des bibliothèques publiques et des académies. Celles de Cordoue, Tolède, Séville, Murcie, furent célèbres dans tout l'Occident; on s'y rendait de toutes les parties de l'Europe pour s'instruire dans ce qu'on appelait à cette époque les arts et les sciences des Sarrasins. La bibliothèque de Cordoue, capitale du royaume, renfermait au-delà de 224,000 volumes. Voilà comment le sceptre littéraire et scientifique avait passé des mains des Grecs et des Romains en celles des Arabes. Nous allons voir ce que devint chez ces derniers l'art de guérir.

CHAPITRE PREMIER.

MÉDECINE DES ARABES.

§ I.

Rhazès ou Rasis est le premier médecin un peu considérable qui ait écrit en langue arabe. Il était Persan d'origine, et florissait vers la fin du IXe siècle et le commencement du Xe. Si l'on en croit les historiens de sa nation, naturellement enclins à l'exagération et au merveilleux, c'était un homme universel, qui avait tout approfondi, musique, astronomie, mathématiques, chimie, médecine, etc. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à l'âge de trente ans il était un des professeurs les plus distingués de l'académie de Bagdad, et qu'on venait de fort loin pour entendre ses leçons. Choisi entre cent des plus habiles médecins pour diriger le grand hôpital de cette capitale, il déploya dans l'exercice de

ses fonctions un zèle infatigable jusqu'à une extrême vieillesse. Il avait atteint sa quatre-vingtième année, lorsque la perte de la vue le força de renoncer à la pratique de la médecine. Sa réputation était alors à son comble : on conçoit, en effet, qu'un homme nourri, comme lui, de la lecture des anciens, et placé durant tant d'années dans un poste aussi favorable pour l'observation médicale, eût acquis une habileté rare à juger les maladies et à les traiter. Il fut surnommé l'Expérimentateur, à cause de sa grande expérience.

Rhazès avait beaucoup écrit sur la philosophie, la médecine, l'histoire et la chimie ; mais la plupart de ses ouvrages sont perdus ou demeurent enfouis dans quelque bibliothèque. Nous avons cependant de lui deux corps de médecine, dont le moins étendu, dédié au calife Almanzor, contient d'excellents conseils sur le choix d'un bon médecin. Voici quelques unes des recommandations qu'il fait à ce sujet. Informez-vous avec soin des antécédents de l'homme à qui vous avez dessein de confier ce que vous avez de plus cher au monde, c'est-à-dire votre santé, votre vie, la santé et la vie de votre femme, de vos enfants. Si cet homme dissipe son temps dans des distractions frivoles, dans des parties de plaisir ; s'il cultive avec trop de curiosité les arts étrangers à sa profession, comme la musique, la poésie, à plus forte raison, s'il est adonné au vin, à la débauche, gardez-vous de commettre en de telles mains un dépôt si précieux. Celui-là seul mérite votre confiance qui, s'étant appliqué de bonne heure à l'étude de la médecine, a fréquenté d'habiles maîtres et vu beaucoup de malades ; qui joint à la lecture assidue des bons auteurs ses observations personnelles : car il est impossible de tout voir, de tout ex-

périmenter par soi-même; et le savoir, l'expérience d'un seul individu, comparés au savoir, à l'expérience de tous les hommes et de tous les siècles, ressemble à un mince filet d'eau placé à côté d'un grand fleuve.

Le plus grand ouvrage de Rhazès, intitulé *Continent*, est un recueil d'extraits qu'il avait compilés de tous les auteurs, pour son propre usage. Il a été partagé en deux parties, qui comprennent ensemble trente-sept livres, et forment un abrégé un peu confus de toute la médecine et de toute la chirurgie. La première partie traite des maladies qui attaquent un organe particulier, en commençant par celles de la tête et finissant par celles des membres inférieurs. La seconde partie traite des maladies qui siègent tantôt sur une région du corps, tantôt sur une autre, comme le phlegmon, l'érysipèle, les plaies, etc., ainsi que de celles qui affectent ou semblent affecter toute l'économie à la fois, comme les fièvres, la peste, etc.

Les livres dont se compose le *Continent*, quoique rangés d'après un certain ordre, ne constituent pas un ouvrage dressé sur un plan uniforme, dont les parties font suite les unes aux autres, mais plutôt une collection de notes, d'extraits et de souvenirs qui n'étaient pas destinés probablement à voir le jour, au moins dans l'état où nous les avons; collection riche de faits et de citations érudites, plus intéressante au point de vue historique que sous le rapport de l'art, car elle ne renferme rien ou peu de chose qu'on ne trouve dans les auteurs grecs, si ce n'est l'indication de quelques remèdes introduits par les Arabes dans la matière médicale, et une mention spéciale des fièvres éruptives, comprises sous le nom de varioles. Ces maladies ayant été décrites pour la première fois par des médecins arabes, on a conclu

de là qu'elles étaient originaires de l'Arabie, et n'avaient pas été observées par les médecins grecs ou latins du premier âge. Cette opinion est sans doute très soutenable; mais avant de l'admettre d'une manière absolue, voyons ce que rapporte le plus ancien document authentique que nous possédions concernant ces maladies. Rhazès s'exprime ainsi dans le trentième livre du *Continent :*

« Galien dit, dans son quatrième livre de l'habitude, que les anciens appelaient phlegmon une chose où la chaleur fait effervescence, comme l'érysipèle, les varioles. Ces affections dérivent de la bile. Il répète cela dans le traité des pouls et dans le neuvième livre des maladies internes, en ces termes : « Les matières superflues qui ne sont pas converties en sang se putréfient, s'atténuent à la longue, et donnent naissance aux érysipèles, aux varioles. »

» Galien a dit dans le quatrième livre des pouls : « Le sang se putréfie beaucoup dans les aposthèmes, les varioles et les érosions, jusqu'au point de brûler la peau... » Je dis moi que Galien a désigné les varioles par leur nom; qu'il en a tracé la cure particulière, et qu'on peut inférer de ses expressions qu'il les regarde comme une espèce de crise. »

Il est évident d'après cela que Rhazès ne considérait pas les varioles comme une maladie nouvelle, ni particulière au pays qu'il habitait. Son témoignage est d'un grand poids dans la question dont il s'agit; mais il en aurait encore davantage, si les passages qu'il cite de Galien existaient dans les éditions que nous possédons. J'avoue n'avoir pu les trouver, ce qui toutefois n'infirme pas ce qu'il avance, parce que les exemplaires que le médecin arabe avait sous les yeux différaient probablement beaucoup des nôtres. Au reste, je dirai avec le docteur Bruno, savant helléniste

du XVIIe siècle : « Cette question ne me paraît pas avoir autant d'importance qu'on l'a cru autrefois ; et quelle invraisemblance y a-t-il que les anciens aient désigné ces maladies sous les noms de pustules, d'exanthèmes (ἐκθυμάτων, vel ἐξανθημάτων), qu'on rencontre si souvent dans leurs livres (1) ? »

Le *Continent*, malgré l'état d'imperfection où il est resté, a joui d'une grande estime parmi les Orientaux et même chez les Latins. Les écrivains arabes postérieurs à Rhazès ont puisé dans ce recueil comme dans un fonds commun. Ils n'ont fait pour la plupart que disposer dans un ordre meilleur ou rédiger avec plus d'élégance et de correction les matériaux abondants qu'ils y ont trouvés (2).

---

§ II.

Haly-Abbas, originaire aussi de la Perse, florissait vers la fin du Xe siècle, environ cinquante ans après Rhazès. Il écrivit, sous le titre d'*Almaleki* (ouvrage royal), un traité en vingt livres, qui forme un système complet de médecine théorique et pratique, et qui est extrait en grande partie du *Continent*. On s'accorde à regarder cette composition comme la meilleure qui soit sortie de la plume des médecins arabes ; on lui donne même aujourd'hui la préférence sur le *Canon* d'Avicenne, dont nous parlerons tout-à-l'heure, quoique ce dernier ait obtenu pendant le moyen-âge une vogue bien plus grande, parmi les Occidentaux.

(1) *Lexicon medicum græco-latinum.* — Vide *Morbilli.*

(2) G. Cuvier pense que le *Continent* n'a pas été écrit par Rhazès ; mais que c'est un recueil des leçons orales de ce médecin, formé par quelqu'un de ses élèves. (*Hist. des sciences naturelles*, t. I, p. 385.)

§ III.

Avicenne, surnommé le prince des médecins, naquit à Bokara, ville considérable de Chorasan, l'an de grâce 980. Il annonça dès l'âge le plus tendre des dispositions extraordinaires pour les sciences. Son ardeur à l'étude était si grande, qu'il y consumait les jours entiers et la majeure partie des nuits. Étant allé étudier la philosophie et la médecine à l'université de Bagdad, son mérite ne tarda pas à le faire remarquer. Il fut reçu à la cour, comblé de faveurs, élevé même à la dignité de vizir; puis tout-à-coup il tomba dans la disgrâce, se vit dépouillé de tous ses biens, jeté en prison et menacé de perdre la vie. Après deux ans de détention, il recouvra la liberté, conquit de nouveau la considération du public et de la cour, et voyagea dans divers pays; mais il ne jouit pas longtemps du retour de la fortune. Les excès de travail et d'intempérance auxquels il ne discontinuait pas de se livrer minèrent sa robuste constitution; il mourut d'une dysenterie à l'âge de cinquante-six ans.

Avicenne a composé plusieurs ouvrages, dont le principal est appelé *Canon*, d'un mot grec qui signifie règle, loi. Le *Canon* fut en effet pendant cinq ou six siècles un livre classique, et, pour ainsi dire, le code médical de l'Asie et de l'Europe. Les professeurs des facultés de médecine se bornèrent longtemps à le lire en chaire, à l'expliquer, à le traduire, à en faire des extraits ou des abrégés. Nul auteur après Galien n'a joui dans le monde médical d'une autorité aussi vaste et aussi durable. Mais quoiqu'il soit bien déchu de cette haute position, on ne sera pas fâché, je présume,

de faire un peu connaissance avec un auteur jadis si renommé.

Son œuvre entière se divise en cinq livres, dont les deux premiers renferment les principes généraux de la physiologie, de la pathologie, de l'hygiène et de la thérapeutique, exposés conformément à la doctrine d'Aristote et de Galien; c'est ce qu'on peut appeler la partie philosophique de la science. Le troisième et le quatrième livre contiennent la description et le traitement de toutes les maladies alors connues. Enfin le dernier traite de la composition et de la préparation des remèdes. L'ouvrage entier n'est d'un bout à l'autre, comme tous les ouvrages de cette période, qu'une compilation ni meilleure ni beaucoup pire que l'Almaleki. On en jugera par les fragments qui suivent.

Définition de la médecine : « Je dis que la médecine est une science qui fait connaître les dispositions du corps humain, en tant qu'il est susceptible d'être amendé ou modifié, dans le but de la conservation et du rétablissement de la santé. » Voilà une définition passablement obscure et alambiquée; mais ce n'est encore rien en comparaison du commentaire dont l'auteur la fait suivre.

« Quelqu'un objectera peut-être, continue-t-il, que la médecine étant divisée en théorique et pratique, j'ai tort de lui donner le nom de science, ce qui est censé la mettre au rang des connaissances purement spéculatives. Mais je répondrai à cela que s'il y a des arts exclusivement théoriques et d'autres exclusivement pratiques, la médecine, de même que la philosophie, est tout à la fois théorique et pratique.

» Quand nous admettons dans une science deux branches, l'une théorique et l'autre pratique, nous attachons

aux mots théorique, pratique, une signification différente du vulgaire, et qu'il est bon d'expliquer. Nous ne voulons pas dire, par exemple, qu'une branche de la médecine est consacrée à démontrer et l'autre à opérer; mais nous voulons faire entendre qu'il y a dans la science médicale deux parties : l'une qui traite des principes, sans avoir en vue leur application; l'autre qui expose les règles d'après lesquelles on doit opérer. Ainsi, quand on dit en médecine qu'il y a trois sortes de fièvres et neuf tempéraments ou complexions, on fait de la science spéculative. Au contraire, quand on dit qu'il faut employer les répercussifs, les réfrigérants et les incrassants, au début des apostèmes chauds, ensuite les répercussifs concuremment avec les émollients, enfin les émollients unis aux résolutifs, sur le déclin de la maladie, on fait alors de la science pratique (1). »

J'avoue qu'après avoir lu et relu avec l'attention la plus scrupuleuse ce passage dans la traduction latine, il m'a paru difficile, sinon impossible, d'y attacher un sens clair et précis. Avicenne semble jouer ici sur les mots; il renchérit en subtilité sur Aristote et Galien, qu'il prend pour modèles, en exagérant leurs défauts. Au reste, l'enseignement philosophique des écoles ne consistait alors qu'en subtilités de langage. On torturait de mille manières le livre ou l'auteur qu'on avait adopté pour guide; on s'épuisait à chercher la pensée d'autrui, au lieu de s'exercer à penser par soi-même; c'était à qui raffinerait le plus sur l'interprétation d'un mot ou d'une phrase. Dans cette disposition des esprits, on était souvent porté à regarder comme sublime et transcendant

(1) *Canonis*, lib. I, fen. 1, doctrina I. Venetiis apud Juntas, 1562.

ce qui n'était qu'obscur ou même inintelligible ; en sorte que la partie philosophique du Canon d'Avicenne, celle qui traite des généralités de la science, et qui nous paraît aujourd'hui la plus défectueuse, pourrait bien avoir été celle qu'on a le plus admirée jadis, celle qui a le plus contribué au succès prodigieux de l'ouvrage.

Dans la seconde partie, qui est consacrée à l'exposition des connaissances pratiques, l'auteur s'égare encore beaucoup trop dans le dédale de la théorie, ce qui en rend la lecture difficile et fatigante ; mais il a quelques chapitres, relatifs aux fièvres éruptives, que tous les juges s'accordent à regarder comme les meilleurs, et qui peuvent jeter un peu de lumière sur l'histoire de ces maladies, en faisant connaître la manière dont on les envisageait dans les premiers temps de leur apparition. J'en vais extraire quelques passages.

Des varioles. — « Le sang éprouve quelquefois une ébullition pareille à celle qui survient dans les sucs des végétaux, et qui produit la désagrégation de leurs parties. La cause naturelle de cette ébullition n'est autre que les résidus du sang menstruel qui se trouvent dans la matrice au moment de l'imprégnation, ou qui y sont déposés postérieurement, résidus engendrés par les aliments de mauvaise qualité, de l'espèce de ceux qui raréfient la substance du fluide sanguin et la font entrer en ébullition, jusqu'à ce que sa partie saine se dégage et domine, comme cela arrive naturellement dans le suc du raisin, qui se purifie par la fermentation, et se convertit en une liqueur d'une composition uniforme, après avoir expulsé l'écume épaisse et la lie terreuse (1). »

(1) *Canonis*, lib. IV, fen. 1, tractatus IV, cap. VI.

Cette analogie paraîtra bien grossière et bien ridicule à beaucoup de jeunes médecins de nos jours, tant elle s'éloigne des doctrines aujourd'hui en honneur dans les écoles ; mais, en l'examinant sans prévention, on trouve qu'elle rend assez bien compte des principaux phénomènes qui caractérisent les fièvres éruptives, et en particulier la variole. Ces affections, comme on sait, frappent si universellement l'espèce humaine, qu'on a dû penser qu'elles étaient inhérentes à notre nature, et que chaque individu en contractait le germe dans le sein de sa mère. En second lieu, la régularité et la violence des symptômes fébriles, l'énorme quantité de matière excrémentitielle qui est rejetée de l'économie par l'éruption, tout cela ne semble-t-il pas annoncer un travail dépuratoire, une synergie des forces vitales, dans le but d'éliminer une humeur ou un principe malfaisant ?

Cette hypothèse, claire, simple et naturelle, a été admise presque sans contradiction jusqu'à nos jours. On en était si profondément imbu, qu'on a vu des docteurs en théologie proscrire l'inoculation et la vaccine, comme une dérogation à l'ordre des choses établi par la Providence, et des docteurs en médecine repousser ces mêmes moyens, comme tendant à retenir dans l'économie un venin dont il lui importe de se débarrasser. Mais alors même que la théorie ci-dessus aurait eu autant de fondement qu'on lui en supposait, elle n'eût point autorisé la conséquence qu'on en voulait déduire. En effet, quand même il serait vrai que nous apportions en venant au monde le germe de certaines maladies ou la disposition prochaine à les contracter, il ne s'ensuit pas qu'on doive laisser ce germe ou cette disposition se développer, au point de donner naissance à des phénomènes redoutables, si nous avons

quelque moyen plus doux et plus sûr de détruire une si fâcheuse prédisposition.

Signes de l'apparition des varioles. — « Les symptômes précurseurs des varioles sont ordinairement la douleur du dos, les démangeaisons du nez, les frayeurs durant le sommeil, un picotement dans toutes les parties du visage, une courbature générale. La face devient rouge, les yeux de même; ceux-ci se remplissent de larmes. Des taches nombreuses et enflammées se montrent sur la peau. Le malade éprouve des bâillements fréquents; il a la respiration gênée et la voix enrouée; il rend une salive épaisse. Sa tête est pesante, douloureuse, sa bouche sèche. Il éprouve dans le gosier et dans la poitrine une constriction pénible. Ses pieds tremblent et se renversent. Tout cet appareil morbide s'accompagne de fièvre (1). »

Ce tableau nosographique n'approche pas de la perfection de ceux que nous ont laissés Arétée et Alexandre de Tralles. On n'y fait aucune distinction entre les symptômes ni pour la fréquence, ni pour la gravité, ni pour l'ordre dans lequel ils se succèdent. L'auteur ne nous dit pas s'il est nécessaire qu'ils se montrent tous réunis, ou s'il suffit de quelques uns pour pronostiquer l'imminence de la variole. Il n'indique pas mieux la marche, les caractères, la durée de l'éruption, ni les phases si remarquables de la fièvre qui attirait particulièrement l'attention des anciens.

Des morbilies. — Les écrivains du moyen-âge comprenaient sous ce nom tous les exanthèmes fébriles, tels que la rougeole, la scarlatine, la roséole. « Les morbilies, dit Avicenne, sont une espèce de varioles bilieuses. Il n'y a

(1) *Ibidem*, cap. VII.

presque pas de différence entre ces deux sortes d'affections, sinon que les morbilies, provenant de la bile et d'une moindre quantité de matière morbide, ne dépassent quasi point la superficie de la peau, et ne forment dans le principe aucune éminence, aucune saillie qui exige une cure particulière; tandis que les varioles produisent dès leur apparition des élevures, des pustules. Les morbilies sont un peu moins graves et moins apparentes que les varioles; mais les signes de leur invasion paraissent à peu près les mêmes. Cependant l'anxiété de l'estomac, la gêne de la respiration, l'inflammation générale, ont plus d'intensité dans les morbilies, au lieu que la douleur du dos est moins vive. Cette douleur a pour cause, dans les varioles, la plénitude du sang qui distend la veine placée le long de la colonne dorsale; car les varioles dérivent de l'abondance du sang corrompu, tandis que les morbilies proviennent de la véhémence de la corruption de ce liquide. L'éruption variolique s'effectue graduellement; la morbilieuse s'accomplit pour l'ordinaire d'une manière subite (1). »

On voit par ce qui précède que les médecins de ce temps-là divisaient les fièvres éruptives en deux genres seulement. Le premier genre comprenait, sous la dénomination de varioles, toutes les éruptions qui consistent en des élevures plus ou moins proéminentes, se remplissant d'un liquide quelconque, telles que les pustules, les bulles, les vésicules. Le second embrassait, sous le titre de morbilies, les éruptions dans lesquelles la peau se couvre de taches, de larges plaques ou de boutons, faisant à peine saillie, et ne renfermant aucun liquide. C'était là, sans contredit, une

(1) *Ibidem*, cap. VIII.

division très philosophique, et qui est restée dans la science. Le second genre avait reçu le nom de *morbilies*, qui signifie petite maladie ou petite peste, parce que les affections qu'il représente étaient regardées comme moins graves, et comme engendrées par une moindre quantité de matière morbigène que les affections du premier genre. Enfin il est à remarquer que tous les auteurs de cette période rangent ces fièvres éruptives dans la classe des pestes ou des fièvres épidémiques pestilentielles.

En remontant vers l'antiquité, l'histoire de ces maladies me semble offrir trois phases distinctes : dans la première, on ne fait aucun cas de l'éruption, on la considère comme un épiphénomène peu important, comme une sorte de crise, selon le dire de Rhazès ; au lieu que les symptômes fébriles qui indiquent l'état des forces vitales et la gravité du danger attirent seuls l'attention des observateurs. Les Asclépiades, qui ne tenaient pas compte des dartres, de la lèpre et d'autres infirmités de ce genre, pouvaient bien négliger des éruptions passagères qui ne laissent généralement aucune trace ou dont les cicatrices constituent tout au plus une disgraciosité. Dans la seconde phase, soit que les fièvres éruptives aient pris tout-à-coup un développement extraordinaire, soit qu'elles aient franchi pour la première fois les limites de l'Arabie, l'attention des médecins se porte un peu plus sur les caractères de l'éruption, et ils en distinguent deux genres. Enfin, dans la troisième phase, qui s'étend jusqu'à nous, chaque genre sera subdivisé en plusieurs espèces, fondées également sur les caractères de l'éruption.

---

§ IV.

Albucasis ou *Alsaharavius*, natif de Cordoue, vivait au commencement du XIIe siècle. Il écrivit un abrégé de médecine théorique et pratique, véritable compilation, où l'on ne trouve absolument rien de neuf, si ce n'est un petit traité de chirurgie qui le termine en forme de complément, et qui vaut à lui seul plus que tout le reste de l'ouvrage. Ce dernier morceau, l'un des monuments les plus curieux de la médecine arabe, renferme, entre autres choses intéressantes, la description des instruments alors employés dans les opérations chirurgicales, avec des figures explicatives. Les raisons qui décidèrent Albucasis à écrire ce traité de médecine opératoire méritent d'être connues. Voici comment il les expose lui-même :

« Après avoir terminé assez heureusement l'ouvrage que j'avais entrepris sur la médecine pour votre instruction, mes fils, j'ai jugé à propos d'y joindre ce petit traité sur les opérations manuelles, attendu que cette partie de la science est tellement négligée dans notre pays et dans notre siècle, qu'il en reste à peine quelques vestiges. On ne trouve quelques courtes descriptions des procédés opératoires que dans les livres des anciens; encore y sont-elles défigurées par l'ignorance des libraires : les manuscrits sont si pleins de fautes qu'on doute à chaque pas du sens des auteurs, et que personne n'ose s'engager dans l'étude de la chirurgie. J'ai donc entrepris ce petit traité afin de rappeler à la vie cette branche de l'art, l'une des plus belles et des plus utiles : j'y expose brièvement les méthodes opératoires ; j'y décris tous les instruments nécessaires, et

j'en retrace la forme au moyen du dessin ; en un mot, je n'omets rien de ce qui peut éclairer la pratique. Mais une des principales raisons pour lesquelles il est si rare de rencontrer un habile chirurgien, c'est que l'apprentissage de cet art est fort long, et que celui qui s'y adonne doit être versé dans la science de l'anatomie, dont Galien nous a transmis les enseignements. Il doit connaître les fonctions des organes, leurs figures, leurs rapports ; le nombre des os, leurs moyens d'union ; l'origine et la terminaison des muscles, des nerfs, des artères et des veines. Enfin, on ne doit se permettre aucune tentative dans un art si difficile, sans avoir une connaissance parfaite de l'anatomie et de l'action des remèdes (1). »

Remarquez qu'Albucasis, qui sentait si bien la nécessité d'acquérir des notions étendues et précises touchant la structure du corps humain, se contente de renvoyer ceux qui veulent s'instruire sur cet objet aux descriptions du médecin de Pergame ; il ne dit pas un mot des dissections : d'où il est permis de conclure qu'elles n'étaient pas tolérées de son temps et qu'il ne les a jamais pratiquées lui-même, du moins d'une manière ostensible.

Il divise son traité de médecine opératoire en trois livres. Dans le premier, il expose les maladies qui exigent l'emploi du cautère, les diverses manières de l'appliquer par le feu ou par les cathérétiques, les instruments dont on se sert, les précautions qu'il convient de prendre. Partisan enthousiaste de cette médication, il la conseille dans une multitude de cas, entre autres contre les luxations spontanées et contre la déviation commençante de la colonne ver-

(1) Albucasis, lib. I. — La meilleure édition de cet ouvrage a pour titre : Albucasis, *De chirurgia ;* arabice et latine, cur. J. Channing. Oxonii, 1778, 2 vol. in-4, fig.

tébrale. Le second livre est consacré aux opérations qui s'exécutent avec l'instrument tranchant. L'auteur en décrit un grand nombre et même des plus hardies. Mais parmi les chapitres qui m'ont paru les plus intéressants, je citerai en particulier ceux relatifs à l'accouchement forcé, à l'extraction de l'arrière-faix, à la manière d'administrer les clystères, à la saignée. Un fait digne de remarque et que la lecture de ce livre confirme, c'est que toutes les fois qu'il devenait nécessaire d'explorer les organes génitaux de la femme, le médecin ne procédait jamais lui-même à cette recherche, mais qu'il employait toujours le ministère d'une sage-femme : pratique peu sûre, que la pudeur excessive d'un sexe et la jalousie effrénée de l'autre imposaient à l'homme de l'art. Le troisième livre traite de la cure méthodique des luxations et des fractures. L'auteur fait observer que cette partie de la chirurgie est abandonnée à des gens d'un esprit inculte et grossier ; c'est pourquoi, dit-il, elle est tombée dans un profond mépris.

Quoiqu'il assure avoir vu de ses propres yeux tout ce qu'il rapporte, on ne saurait ajouter foi à ce qu'il raconte des grossesses multiples dans son chapitre de l'avortement. Il parle de plusieurs femmes qui ont rejeté plus de dix embryons dans une seule fausse couche, et d'une, entre autres, qui en a rendu dix-sept. Il est plus que probable que notre chirurgien, obligé de s'en tenir dans cette circonstance au dire des matrones, se montre un peu trop crédule à leur endroit. Je terminerai ce qui regarde cet auteur par le propos suivant de Fabrice d'Aquapendente : Celse, disait-il, parmi les Latins, Paul Éginète parmi les Grecs, Albucasis chez les Arabes, forment un triumvirat auquel je confesse avoir les plus grandes obligations.

§ V. Considérations rétrospectives sur le mouvement scientifique de la médecine chez les Arabes.

Durant cette période, les Arabes embrassèrent avec beaucoup d'ardeur l'étude de la médecine; ils s'efforcèrent de transporter dans leur langue tous les trésors que la Grèce avait amassés sur cette science, et nous leur devons la conservation de quelques fragments d'auteurs grecs qui ne sont point parvenus jusqu'à nous : cependant nous en possédons un plus grand nombre encore qui furent ignorés d'eux; tels, par exemple, que les écrits d'Arétée et plusieurs livres de Galien. D'un autre côté, les Arabes négligèrent entièrement les auteurs latins; ils ne connurent ni Celse, ni Cœlius Aurelianus; en sorte qu'ils eurent sur l'antique médecine des notions plus incomplètes que les nôtres, quoique placés bien plus près que nous des sources de l'antiquité.

L'anatomie et la physiologie, loin de faire des conquêtes sous les médecins arabes, suivirent, au contraire, une marche rétrograde. Comme ces médecins ne se livrèrent jamais aux dissections, ils furent dans la nécessité de s'en rapporter entièrement aux descriptions de Galien; ils ne firent en conséquence que copier et traduire le plus fidèlement qu'il leur fut possible ces mêmes descriptions : or, dans un travail de ce genre, aux inexactitudes de l'original viennent s'ajouter inévitablement les inexactitudes de la traduction, quand le traducteur ne s'éclaire pas de l'observation directe de la nature. On comprend d'après cela combien l'anatomie des Arabes doit être inférieure à celle des Grecs qui leur a servi de modèle.

La pathologie s'enrichit chez les écrivains arabes de quel-

ques observations nouvelles, dont nous avons signalé les plus importantes. Les médecins de cette nation furent les premiers, avons-nous dit, qui commencèrent à distinguer les fièvres éruptives par les caractères extérieurs de l'éruption, tandis que les Grecs faisaient peu d'attention à ces caractères.

La thérapeutique fit aussi quelques acquisitions intéressantes sous les médecins arabes. Elle leur doit entre autres choses l'introduction de purgatifs doux, tels que la casse, la manne, le séné, qui remplacent avec avantage dans beaucoup d'occasions les drastiques employés par les anciens; elle leur doit plusieurs perfectionnements pharmaceutiques et chimiques, comme la confection des sirops, des esprits, des eaux distillées, qui sont d'un usage très fréquent et très utile. Enfin la thérapeutique externe ou la chirurgie reçut quelques additions insignifiantes, telles que des pommades, des emplâtres, des onguents nouveaux; mais ces additions furent bien loin de compenser les pertes considérables qu'elle fit par l'abandon d'une foule d'opérations usitées chez les Grecs.

CHAPITRE II.

MÉDECINE DES GRECS PENDANT LA PÉRIODE ARABIQUE.

Tandis que la nation arabe s'élevait au sommet de l'échelle sociale par la puissance, les lumières et la renommée, la nation grecque descendait de jour en jour. Son génie,

son courage, toutes ses antiques vertus s'affaiblissaient graduellement, et semblaient sur le point de s'éteindre. L'histoire de la médecine ne trouve qu'un seul nom à citer durant cet espace d'environ sept cents ans : encore n'est-ce pas le nom d'un auteur original et hors de ligne, mais celui d'un écrivain disert, d'un compilateur habile.

Actuarius, dont le véritable nom est Jean, fils de Zacharie, vivait sur la fin du XIIIe siècle ou le commencement du XIVe. Il fut employé à la cour de Constantinople, comme le prouve le surnom d'Actuarius par lequel on le désigne, et qui n'est autre chose qu'un titre honorifique des médecins du palais. On ne connaît aucun détail sur sa vie; mais on sait qu'il avait beaucoup écrit et que plusieurs de ses ouvrages ne nous sont point parvenus. Le plus considérable de ceux qui restent est un abrégé de médecine en six livres, intitulé : *De la cure des maladies* (1), où l'on retrouve absolument la doctrine de Galien, resserrée dans un petit cadre et présentée dans un ordre parfait. La théorie des jours critiques y est exposée de la manière la plus lucide et appuyée sur des hypothèses astronomiques très ingénieusement combinées. C'est le premier ouvrage grec où l'on fasse mention des médicaments nouveaux introduits par les Arabes, tels que les purgatifs doux, les sirops, les juleps, les liqueurs distillées. Cependant l'auteur ne dit pas un mot des varioles, des morbilies, du spina ventosa, et autres affections décrites par les médecins de cette nation.

Son traité des esprits animaux, divisé en deux livres,

(1) *De methodo medendi*, lib. VI.

est remarquable par l'enchaînement des idées; il offre la quintessence de la théorie de Galien sur cet objet. Après avoir établi en principe que l'homme est formé par l'union de deux substances contraires, l'âme et le corps, il démontre que l'âme humaine diffère de l'âme des brutes; qu'elle est une émanation de la divinité, une substance simple douée de facultés diverses, immortelle, intelligente, et impassible de sa nature, quoique capable de ressentir la douleur et le plaisir, par l'intermédiaire des esprits qui la lient intimement au corps.

Les esprits étant censés le lien qui met en communication l'âme avec le corps, il devient très important d'acquérir des notions exactes sur leur nature, leur origine, les altérations auxquelles ils sont sujets, les moyens de prévenir leur dégénérescence ou de la combattre. Voici comment notre physiologiste explique leur formation: «Le suc le plus pur des aliments digérés par l'estomac se rend au foie, où il sert à la composition des esprits naturels, qui sont les instruments de la faculté concupiscible de notre âme... Ceux-ci se portent avec le sang dans la veine lambdoïde, dont une branche descend vers les régions inférieures et l'autre monte au ventricule droit du cœur. De là les esprits et le sang passent dans le ventricule gauche pour y être élaborés de nouveau et changés en esprits vitaux, que les artères distribuent dans toutes les parties du corps... Or, il existe à la base du cerveau un entrelacement admirable de vaisseaux artériels et veineux extrêmement déliés, qu'on nomme *plexus réticulaire*. C'est là que les esprits vitaux contenus dans le sang subissent une troisième atténuation, qui les transforme en esprits animaux. Ces derniers sont en rapport immédiat avec l'âme; par eux cette substance immatérielle perçoit les sensations

des objets extérieurs, et exécute les fonctions les plus élevées (1). »

Je ne relèverai pas les erreurs anatomiques et physiologiques de cette théorie; je ferai seulement observer que le plexus admirable dans lequel doivent se confectionner les esprits animaux n'existe pas chez l'homme. Mais, en admettant l'hypothèse d'Actuarius, qui est celle de Galien et de presque tous les physiologistes de l'antiquité, on est forcé de convenir que personne n'a expliqué plus méthodiquement que lui les fonctions de l'économie animale et la génération des maladies. Il dit que la santé peut s'altérer de deux manières : premièrement, lorsque les humeurs du corps, étant trop abondantes ou viciées dans leur composition, laissent exhaler des vapeurs confuses qui troublent la lucidité des esprits, obscurcissent les sensations de l'âme et jettent le désordre dans ses opérations; secondement, lorsqu'une des qualités élémentaires, le chaud ou le froid, le sec ou l'humide, est en excès dans une partie quelconque, et donne lieu à une intempérie. C'est de ce point de vue que notre physiologiste apprécie ensuite l'influence des diverses espèces d'aliments, du sommeil, de la veille, de l'exercice, du repos, des passions, des remèdes, en un mot, de tous les agents hygiéniques et thérapeutiques. Les préceptes qu'il donne ont pour but de conserver la transparence des esprits, de favoriser la coction des humeurs, d'empêcher leur altération ou leur surabondance, de rétablir l'équilibre des qualités élémentaires. En un mot, on voit que son système est parfaitement coordonné suivant

(1) *De spiritu animali*, lib. I, cap. VI.

les règles de la logique, mais qu'il est fondé sur des hypothèses gratuites et des erreurs matérielles.

CHAPITRE III.

MÉDECINE DES LATINS PENDANT LA MÊME PÉRIODE.

Considérations préliminaires.

Au commencement de cette période, les provinces de l'empire d'Occident offrent le plus triste spectacle : des essaims de barbares sortis des forêts de la Germanie et de la Scandinavie se ruent successivement sur elles, pillent, égorgent leurs habitants, les réduisent à l'état de servage. Tout est changé, bouleversé dans le midi de l'Europe, lois, mœurs, coutumes, langage, institutions, monuments. Chaque génération voit éclore le nom de quelque horde nouvelle, inconnue, qui vient demander sa part de butin et de renommée, en imprimant la trace plus ou moins profonde de son passage sur ces contrées naguère si florissantes, actuellement si tourmentées. Un instant, le génie de Charlemagne réunissant sous la même domination ces peuples divers, sembla ressusciter l'empire d'Occident; mais à peine avait-il rendu le dernier soupir, que les éléments disparates de son empire, n'ayant aucune affinité entre eux, se divisèrent. Les grands vassaux de la couronne, n'étant plus contenus par un bras si vigoureux, se liguèrent d'abord contre elle, puis les uns contre les autres ; ce ne fut pen-

dant plusieurs siècles qu'une suite non interrompue de combats, de guerres, d'invasions, sans résultats définitifs. Une espèce d'organisation vint même légitimer en quelque sorte cette anarchie militaire, sous le nom de régime féodal. Il n'y avait alors ni repos ni sécurité pour personne : les petits étaient foulés aux pieds ; les grands avaient sans cesse les armes à la main pour se défendre ou pour attaquer. A peine quelques hommes trouvaient-ils dans le sein de l'Église un peu de calme et de loisir pour se livrer à l'étude de la théologie et du droit ecclésiastique. Les lettres profanes, ainsi que les sciences naturelles, étaient tombées dans le plus complet abandon.

Cependant sur la fin du XIe siècle, l'enthousiasme des croisades vient offrir un nouvel aliment à l'ambition turbulente des barons chrétiens. Mais tandis que ces hauts et bas seigneurs de l'Europe occidentale vont porter leur humeur belliqueuse en Orient, les populations de l'Europe, quoique toujours pressurées, commencent à respirer; quelques unes même recouvrent un peu d'indépendance; le règne des lois s'établit lentement; les institutions municipales naissent et se consolident; les établissements consacrés à l'instruction publique se multiplient et acquièrent de l'importance. Enfin dans le courant du XIIIe et du XIVe siècle les ténèbres qui couvraient la face des États catholiques romains commencent à se dissiper : quelques hommes de talent et même de génie apparaissent sur l'horizon des lettres et des sciences; mais tout est encore obscurité autour d'eux; ils brillent au milieu de leurs contemporains ignorants et superstitieux, comme les étoiles brillent au firmament avant l'apparition de l'aurore. Tels se montrèrent dans les lettres, Dante, Pétrarque, Boccace, dont les écrits rap-

pellent le bon goût et la pureté des plus beaux siècles; tel fut, dans les mathématiques, Léonard de Pise, qui fit connaître le premier en Europe les chiffres arabes et les caractères algébriques, ainsi que la manière de s'en servir (1).

Les sciences physiques même eurent des représentants dignes d'elles à cette époque où les questions de philosophie scolastique et de théologie avaient seules le privilége d'émouvoir les esprits (2). Roger Bacon devança par la force de son génie la réforme scientifique qui s'accomplit trois cents ans plus tard : il tenta d'introduire la philosophie expérimentale, et il sut si bien communiquer à ses auditeurs la conviction dont il était pénétré, que ceux-ci se cotisèrent pour subvenir aux frais de ses expériences, et lui offrirent une somme de 2,000 livres sterling, qui représenteraient aujourd'hui plus de 100,000 francs de notre monnaie. Ce fut, sans contredit, un argent bien employé, car il servit à faire quantité de découvertes prodigieuses pour un tel siècle. Ainsi l'on dit que Bacon a connu les pro-

(1) Cuvier attribue l'honneur de cette importation à Gerbert, savant bénédictin du xe siècle, qui porta la tiare sous le nom de Sylvestre II. (*Hist. des scienc. natur.*, Paris, 1841, t. I, p. 396.)

(2) Les philosophes étaient alors partagés en deux camps, sous les noms de *réalistes* et de *nominaux*. Les premiers croyaient avec Platon que les idées ont une existence propre, une réalité en dehors de l'esprit, qu'elles sont de véritables entités; les seconds, au contraire, affirmaient avec Aristote que les idées générales sont de pures abstractions que notre esprit forme à l'occasion des sensations et qui n'ont aucune réalité en dehors de lui. Ces deux sectes se faisaient une guerre très vive; et comme elles appelaient à leur secours l'autorité civile et l'autorité ecclésiastique, il en résultait des persécutions tantôt contre l'une, tantôt contre l'autre, selon le parti qui avait momentanément le dessus.

priétés des verres convexes et celles des verres concaves; qu'il a eu le premier l'idée de fabriquer des microscopes et des télescopes. Ses observations astronomiques le conduisirent à demander la réforme du calendrier, qui fut exécutée trois siècles plus tard sous le pontificat de Grégoire XIII. Il a eu aussi quelque connaissance de la poudre à canon et de ses effets ; enfin il ne faisait aucun cas de la physique d'Aristote. Tant de hardiesse et tant de supériorité ne pouvaient manquer de lui attirer des persécutions : il fut condamné par le général des cordeliers à la prison perpétuelle et au pain et à l'eau; mais il sortit en 1266, sur la demande du pape Clément IV. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs n'existent encore qu'en manuscrits, les cordeliers ayant toujours évité de les publier, parce qu'ils les croyaient entachés de magie et de sorcellerie.

ART. I. ORGANISATION MÉDICALE DE L'OCCIDENT.

Nous avons vu quelle avait été l'organisation médicale de l'empire romain jusqu'au VIIe siècle. Des archiâtres palatins attachés à la maison du prince; des archiâtres populaires formant dans chaque ville un collége chargé de la police sanitaire, de l'instruction et de l'examen des aspirants à l'exercice de la médecine, et tenus de donner des soins gratuits aux pauvres malades : voilà à quoi se réduisent les renseignements positifs que nous possédons sur cet objet, jusqu'à la destruction de l'école d'Alexandrie. Il est probable qu'après la ruine de cette école célèbre, la même

organisation médicale subsista dans les provinces qui continuèrent à faire partie de l'empire grec de Constantinople.

Quant aux pays qui furent subjugués par les Arabes, nous ignorons quelles lois, quels règlements y régirent l'exercice de la médecine. Nous savons seulement que des écoles et des académies furent fondées dans plusieurs villes, pour l'enseignement et le perfectionnement de cet art; mais nous n'avons aucune donnée positive sur le régime intérieur de ces écoles, de ces académies, sur les grades qu'on y conférait, et sur la manière dont on y constatait la capacité des aspirants aux titres académiques. Ces pays, comme nous l'avons déjà dit, ne jouirent pas longtemps d'un gouvernement éclairé et libéral. Du moment où ils tombèrent sous le joug des Turcs, ils perdirent la plupart de leurs institutions scientifiques, qui ne se sont pas relevées depuis; et, si l'on en juge par ce qui se passe encore aujourd'hui dans ces malheureuses contrées, que ronge la lèpre de l'ignorance et du despotisme, la plus complète anarchie médicale succéda à l'ancienne organisation.

En Europe, les choses suivirent une marche différente. D'abord les invasions des barbares jetèrent tout dans le désordre et la confusion. Les États chrétiens de l'Occident offrent pendant trois ou quatre siècles l'image du chaos. Les souverains de ces États, constamment occupés du soin de se défendre ou du désir d'usurper l'héritage de leurs voisins, de leurs parents, ne songent guère à doter les peuples de lois et d'institutions utiles, ou si quelques uns d'entre eux veulent sérieusement travailler au bonheur de leurs sujets, leur volonté est paralysée par une foule d'obstacles qui surgissent au dehors et au dedans. Au milieu de ces conjonctures, les écoles ecclésiastiques, placées sous la protection

des évêques, conservèrent seules un simulacre d'enseignement littéraire et scientifique. Au temps de Charlemagne, les colléges des cathédrales et de quelques monastères enseignaient un peu de médecine, sous le nom de physique. Ce fut ainsi que l'exercice de toutes les professions libérales, et de la médecine en particulier, tomba dans les mains du clergé. On vit des prêtres, des abbés, des évêques devenir médecins de rois. Les moines du Mont-Cassin de l'ordre de Saint-Benoît, jouirent longtemps d'une grande réputation d'habileté en médecine. On cite parmi eux Berthier, abbé de ce couvent, dans le IX[e] siècle; Didier, qui porta la tiare, vers la fin du XI[e], sous le nom de Victor III, et Constantin, dit l'Africain, dont il sera parlé tout-à-l'heure, à l'occasion de l'école de Salerne. Au nombre des ecclésiastiques qui se distinguèrent par leur savoir en médecine, du IX[e] au XI[e] siècle, il faut mettre encore Hugues, abbé de Saint-Denis, qui fut médecin du roi de France; Didon, abbé de Sens; Sigoal, abbé d'Épernay; Milon, archevêque de Bénévent, et autres; enfin plusieurs ordres religieux de femmes s'ingéraient aussi de la pratique de la médecine, et l'on cite Hildegarde, abbesse du couvent de Rupertsberg, près Bingen, comme auteur d'une espèce de traité de matière médicale (1).

Depuis le IX[e] jusqu'au XIII[e] siècle, les juifs partagèrent avec le clergé le monopole de l'art de guérir. La connaissance que plusieurs d'entre eux avaient acquise de la langue arabe par le commerce qu'ils faisaient avec les Sarrasins, leur facilitait l'étude des livres de médecine de cette nation,

(1) Voyez *Histoire de la médecine*, par Sprengel, traduction de M. Jourdan, t. II, p. 351 et suiv.

qui marchait alors à la tête de la civilisation : aussi, malgré les canons de l'Église, qui défendaient aux israélites d'administrer ou de prescrire des remèdes à un chrétien, force était de recourir à eux dans le besoin, et ils avaient accès non seulement dans les cours, mais encore dans le palais des pontifes romains.

L'instruction de ces médicastres chrétiens ou juifs, clercs ou laïques, se réduisait en général à fort peu de chose; elle consistait souvent dans la possession de quelques recettes, dans la connaissance de quelques symptômes. L'extrême rareté des livres et l'absence de professeurs capables rendaient une bonne éducation médicale tout-à-fait impossible. On pourra se faire une idée de ce qu'était à cette époque l'enseignement de la médecine, quand on saura qu'au XIII[e] siècle Jean de Gaddesden, l'auteur de *Rosa anglicana*, recueil informe de formules bizarres, était l'oracle de l'université d'Oxford, le docteur à la mode de la cour d'Angleterre, et qu'à peu près dans le même temps, Bernard de Gordon, l'auteur de *Lilium medicinæ*, ouvrage dans le genre du *Rosa anglicana*, brillait au premier rang parmi les professeurs de Montpellier. Voici comment Guy de Chauliac juge l'œuvre de Gaddesden : « Finalement s'est eslevée une fade rose angloise qui m'a été envoyée, et je l'ai veue. J'avois creu de trouver en elle suavité d'odeur, j'ai trouvé les fables de l'Espagnol Gilbert et de Théodore (1). » M. Malgaigne estime cette critique trop sévère; mais lui-même ne se montre-t-il pas trop indulgent vis-à-vis d'un homme qui déshonorait son caractère d'ecclésias-

(1) *La Grande chirurgie de Guy de Chauliac*, restituée par Laurent Joubert. Rouen, 1632, pag. 10.

tique et sa profession de médecin par les jongleries du plus impudent charlatanisme, d'un homme qui se plaît à étaler la honte des gains les plus illicites? Voici, parmi ses prouesses, une de celles qui excitaient le plus son hilarité : il se vante d'avoir vendu fort cher à des chirurgiens-barbiers une recette faite avec des grenouilles d'arbre, et il s'applaudit là-dessus de les avoir dupés (1). Quelle confiance pouvait inspirer ce marchand de remèdes secrets, pour qui tous les moyens de gagner de l'argent paraissent bons, ce prôneur sempiternel d'une foule de procédés ridicules (2)?

Aucune loi, aucun règlement d'administration publique n'avait pour but de s'assurer de la capacité des individus qui aspiraient à la profession médicale. Chacun pouvait, à ses risques et périls, entreprendre la guérison des malades : aussi, outre les prêtres et les juifs, qui occupaient le haut de l'échelle, il y avait encore une foule de guérisseurs de bas étage, comme les baigneurs, les barbiers, les renoueurs, quelques femmes même. La moralité de cette tourbe médicale était, à ce qu'il paraît, au niveau de son savoir, ainsi que le prouve une loi de Théodoric, roi des Visigoths, dont le code fut en vigueur dans une grande partie de l'Occident, depuis le VIe jusqu'au XIIe siècle. Cette loi porte : « qu'aucun médecin ne doit saigner une femme ou une fille noble sans l'assistance d'un parent ou d'un domestique, et dans le cas de contravention, il paiera une amende de dix sous, *quia difficillimum non est ut in tali occasione ludibrium interdùm adhœrescat.* Lorsqu'un médecin est appelé pour traiter une maladie ou panser une plaie, il faut qu'aussitôt après avoir vu le malade, il fournisse une caution et

(1) Freind, *Histoire de la médecine*, Paris, 1728, in-4.
(2) Freind, *ouvrage cité.*

convienne du prix des soins... S'il vient à blesser un gentilhomme, il subira une amende de cent sous; et si le gentilhomme meurt des suites de l'opération, il sera livré aux parents du mort, qui pourront le traiter comme bon leur semblera. S'il a d'une manière quelconque estropié un serf, ou causé sa mort, il sera tenu d'en restituer un autre au seigneur (1). »

On voit que, faute d'avoir exigé de l'aspirant à la profession de médecin des garanties préalables de savoir et de moralité, le législateur tenait en suspicion permanente quiconque se mêlait de l'exercice de cette profession. Peut-être, comme le fait observer M. Malgaigne, ces dispositions sévères s'appliquaient-elles particulièrement aux cas chirurgicaux, dont la pratique était alors abandonnée à des individus de la plus basse condition, envers lesquels la loi pouvait et devait même se montrer soupçonneuse; tandis que la pratique de la médecine interne, faisant partie des priviléges du clergé, qui seul possédait le dépôt des lettres et des sciences, et jouissait de la plus haute considération, il n'est pas probable que la puissance séculière eût songé à livrer aux parents d'un mort un homme protégé par le titre de clerc (2).

Il est probable que ce fut dès cette époque, c'est-à-dire à partir du VIIe siècle, que la médecine se sépara de la chirurgie. Ce changement, qui dérogeait aux traditions des plus grands maîtres, et qui est en soi-même peu rationnel,

(1) Lindenbrog, *Cod. leg. antiq.*, *Wisigoth*, lib. XI, tit. I. — Sprengel, *Histoire de la médecine*, traduction de M. Jourdan, Paris, 1815, t. II, p. 349.

(2) *Œuvres complètes d'Ambroise Paré*, Paris, 1840, t. I, Introduction, § 1.

ne s'opéra en vertu d'aucune loi civile; mais il s'établit peu à peu dans les mœurs, par suite de la défense générale faite aux ecclésiastiques de verser le sang. Néanmoins il paraîtrait que l'exercice de la médecine, ainsi dégagée des opérations chirurgicales, ne laissait pas que d'introduire un grand relâchement dans les mœurs et la discipline du clergé, puisque dès le XIIe siècle nous voyons les conciles et les papes l'interdire, sous les menaces les plus sévères, aux hommes revêtus des ordres sacrés ou liés par des vœux monastiques; et toutefois cette défense fut souvent violée, comme l'atteste sa réitération fréquente (1).

Dans le courant du XIIe siècle, l'autorité séculière commence également à s'émouvoir des abus qui s'étaient glissés dans l'exercice de la médecine. Roger, fondateur du royaume de Sicile, et l'un des plus grands hommes de son temps, semble avoir été le premier entre les princes chrétiens du moyen-âge qui s'occupa de cet objet. En 1140 il publia une ordonnance par laquelle tout homme qui voulait pratiquer la médecine dans ses États était obligé de se présenter devant les magistrats pour en obtenir l'autorisation, sous peine d'emprisonnement et de confiscation de tous ses biens. A partir de cette époque, beaucoup d'autres souverains suivirent cet exemple, et rendirent des ordonnances pour régler l'exercice de la médecine. Enfin l'organisation médicale se compléta par l'institution des facultés et des grades universitaires.

(1) Sprengel, *Histoire de la médecine*, trad. par M. Jourdan, t. II, p. 350.

ART. II. ÉCOLE DE SALERNE.

L'origine de cette école si célèbre dans le moyen-âge est un peu obscure ; l'opinion commune la fait remonter à l'époque de la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie par les Arabes. On prétend qu'après cet événement funeste pour les sciences, les professeurs et les médecins, qui étaient en grand nombre dans cette dernière ville, se dispersèrent en différents pays ; que quelques uns vinrent se réfugier à Salerne, où ils jetèrent les fondements d'une école de médecine qui grandit rapidement. Elle avait déjà de la réputation vers la fin du VIIIe siècle ; mais l'époque de sa plus grande splendeur est entre le Xe et le XIIIe.

Plusieurs circonstances concoururent alors à lui assurer un éclat extraordinaire : d'abord le nombre et l'habileté de ses professeurs, qui étaient sans contestation les plus capables de toute la chrétienté ; en second lieu, la position avantageuse et exceptionnelle de la ville de Salerne, placée sur la route que devaient tenir presque nécessairement les voyageurs qui se rendaient de l'Europe en Asie et les flottes qui transportaient les armées des croisés. Cette ville offrait aux pèlerins et aux guerriers un port sûr, un climat délicieux et salubre, toutes les commodités, toutes les jouissances qui pouvaient contribuer au rétablissement de la santé, à l'oubli des fatigues et des souffrances de toute espèce.

La réputation de son école médicale engageait ceux qui avaient des maladies ou des blessures difficiles à guérir à s'y rendre de toutes les parties de l'Europe. Robert, duc

de Normandie et fils de Guillaume-le-Conquérant, s'y étant arrêté au retour d'une croisade pour se faire traiter d'une blessure au bras, Jean le Milanais composa en sa faveur un résumé des aphorismes hygiéniques de cette école, qui fut publié en 1100 sous le titre de *Préceptes diététiques de l'école de Salerne*, et fit beaucoup de bruit dans le monde. Cette compilation fut honorée de plusieurs commentaires, dont le plus fameux est celui d'Arnaud de Villeneuve; en voici le commencement et la dédicace :

« Toute l'école de Salerne a écrit au roi des Anglais :
Si voulez vous conserver en bonne santé,
Bannissez les noirs soucis; évitez la colère.
Buvez peu de vin, soupez légèrement, et ne dédaignez point
De prendre quelque exercice après le repas. Abstenez-vous de dormir le jour.
Ne retenez pas trop fortement les urines ni les autres évacuations qui se font par le bas.
En observant ces préceptes, vous vivrez longuement (1). »

Parmi les professeurs de l'école de Salerne, le plus illustre est Constantin de Carthage, surnommé l'Africain. Il florissait pendant la seconde moitié du XIe siècle. Jeune encore, le désir de s'instruire le poussa à voyager. Il parcourut l'Arabie, la Perse, l'Inde, l'Égypte, l'Éthiopie,

(1) Anglorum regi scripsit schola tota Salerni :
Si vis incolumen, si vis te reddere sanum,
Curas tolle graves; irrasci crede profanum.
Parce mero; cenato parum; non sit tibi vanum
Surgere post epulas. Somnum fuge meridianum.
Non mictum retine, nec comprime fortiter anum.
Hæc benè si servas, tu longo tempore vives.

Regimen sanitatis Salerni. Paris, 1493.

tous les pays où il y avait quelque instruction à recueillir. De retour dans sa patrie, au lieu des honneurs auxquels il avait droit de s'attendre, il ne trouva que des persécutions. On le crut magicien, et on voulut le faire mourir; mais il parvint à s'échapper et à se réfugier dans la Pouille, auprès du duc Robert Guiscard, qui le fit son secrétaire; ensuite il fut agrégé au collége de Salerne, et professa quelque temps la médecine en cette qualité. Enfin dégoûté du monde, il se retira au monastère du Mont-Cassin, où il trouva une retraite sûre, dans laquelle il put se livrer sans distraction à son penchant pour l'étude. C'est là qu'il traduisit, compila un grand nombre d'ouvrages de médecins grecs et arabes, compilations extrêmement utiles à une époque où les originaux ne pouvaient être compris, et qui contribuèrent puissamment à populariser en Europe les lettres et les sciences de l'Orient. Quoique écrites dans un latin barbare, les traductions de Constantin servirent d'une manière très efficace la propagation des connaissances médicales dans ces temps d'ignorance.

Dans le courant du XIIIe siècle, l'empereur Frédéric II, petit-fils de Roger, porta un édit en vertu duquel aucun individu ne pouvait exercer la médecine dans le royaume de Naples qu'il n'eût été examiné préalablement et reçu maître par le collége de Salerne. A cet effet, il devait étudier la logique pendant trois années; ensuite il passait au cours de médecine, dont la durée, y compris la chirurgie, *qui fait partie de la médecine*, était de cinq ans, selon l'interprétation de Sprengel, et de deux ans seulement, selon l'interprétation de M. Malgaigne (1). Quoi qu'il en

(1) Lindenbrog, *Constit. de Naples et de Sicile*, liv. III, chap. XXXIV.

soit, pour être admis aux examens au bout de ce terme, l'élève devait fournir un certificat attestant qu'il était né d'un légitime mariage et qu'il avait atteint sa vingt-cinquième année, ou sa vingt et unième, suivant une autre version; après quoi on l'examinait publiquement sur la thérapeutique de Galien, le premier livre d'Avicenne et les aphorismes d'Hippocrate. Ces épreuves étant subies, il prêtait serment d'être fidèle aux bonnes mœurs, soumis aux règlements de la société, de donner ses soins gratuitement aux pauvres, et de ne participer en rien aux profits des apothicaires. Quand il avait reçu son diplôme, il devait le faire confirmer ou légaliser par l'officier du roi; et néanmoins il n'entrait pas encore en plein exercice de l'art; il était obligé de pratiquer pendant un an sous la surveillance d'un médecin expérimenté.

Celui qui voulait se consacrer exclusivement à la chirurgie n'était tenu de suivre les leçons de la faculté que pendant un an; il devait surtout se perfectionner dans l'anatomie, sans laquelle, porte l'ordonnance, on ne saurait faire sûrement aucune opération chirurgicale, ni diriger la cure après l'opération. Ensuite il passait un examen, moyennant quoi il obtenait l'autorisation d'exercer et de prendre le titre de maître. D'où il résulte, comme l'observe M. Malgaigne, qu'il y avait deux sortes de maîtrises, l'une qui conférait le droit de pratiquer la médecine et la chirurgie; l'autre ne conférait que le pouvoir de pratiquer la chirurgie.

— Sprengel, *Histoire de la médecine*, traduction de M. Jourdan, sect. VII, chap. II, t. II, p. 363. — M. Malgaigne, *Œuvres d'A. Paré*, introduction, § 4, p. XXX.

ART. III. ORIGINE ET DÉVELOPPEMENT DES UNIVERSITÉS.

§ I.

Au temps de Charlemagne, avons-nous dit, chaque cathédrale possédait une école où l'on enseignait l'écriture, l'arithmétique, le plain-chant, la théologie, et quelquefois aussi la médecine. Le collége épiscopal de Paris avait des régents médecins qui donnaient des consultations et faisaient des pansements devant le portail de Notre-Dame, ou même dans l'intérieur de l'église. La même chose se pratiquait dans beaucoup d'autres villes. Mais lorsque la profession médicale eut été déclarée incompatible avec le sacerdoce par une série de conciles, les papes, afin de conserver la haute juridiction qu'ils exerçaient depuis un temps immémorial sur les membres du corps médical et du barreau, érigèrent certaines écoles épiscopales en universités, comprenant à la fois l'enseignement de la philosophie, de la théologie, du droit et de la médecine, ou seulement quelques unes de ces facultés. Ainsi furent créées pendant le XIII[e] siècle la plupart des grandes universités de l'Europe chrétienne; entre autres, celles de Bologne, de Padoue, de Naples, en Italie; celles de Paris, de Montpellier, de Toulouse, en France; celles de Valence et de Tortose, en Espagne; celle d'Oxford en Angleterre. Le pape Innocent III rendit une bulle qui garantissait les professeurs et les étudiants de Paris de toute excommunication qui ne serait pas lancée directement par le saint-siége. D'autres bulles confirmèrent et étendirent ces immunités. Les rois de France eux-mêmes se firent un honneur de doter l'Université de leur capitale de grands priviléges,

si bien que le corps universitaire forma bientôt dans le sein de Paris une seconde ville, ayant ses lois, ses mœurs, sa police, des habitants et des magistrats différents de ceux du reste de la cité. « Toute science, dit M. Malgaigne, appartint aux clercs, et l'enseignement, pour sortir du cloître, n'en demeura pas moins catholique. Ces clercs nouveaux, rattachés au chef de l'Église par leurs serments et par leurs priviléges, furent pour lui une nombreuse et puissante milice; et tandis que par le clergé proprement dit, les papes régnaient sur les consciences, par les clercs universitaires ils régnaient sur les intelligences. Qui pourrait s'étonner dès lors qu'ils supportassent impatiemment de ne pas concentrer dans les mêmes mains tous les autres pouvoirs (1)? » Cependant il faut rendre cette justice aux papes, aux moines et au clergé catholique en général, qu'ils ont préparé le mouvement intellectuel de l'Europe moderne. Les universités, en rapprochant les hommes d'étude, leur offraient les occasions et les moyens de s'éclairer mutuellement, excitaient leur émulation par l'appât des honneurs et des récompenses, concouraient enfin d'une manière très efficace à élever la civilisation chrétienne au-dessus de toutes les autres civilisations.

Les grands effets de ces institutions libérales ne se firent pas sentir immédiatement, il est vrai; il fallut plusieurs générations pour en développer les conséquences et en mûrir les fruits. C'est pourquoi la fin de cette période historique, moins barbare que le commencement, ne nous a transmis que fort peu d'écrivains dignes d'arrêter nos regards. Les hommes qui se firent alors une réputation dans les sciences,

(1) *OEuvres d'A. Paré*, introduction. § 4, p. XXVIII.

et en particulier dans la médecine, brillent moins par le mérite de leurs œuvres que par leur amour pour l'instruction, par le zèle qu'ils mirent à la rechercher et à la propager. Aujourd'hui que les richesses littéraires abondent, nous nous faisons difficilement une idée du prix qu'elles ont coûté à nos aïeux ; nous sommes étonnés de les voir entreprendre des voyages aussi dispendieux que pénibles, sans encouragement aucun, sans espoir de rémunération, pour aller à la conquête d'un manuscrit ou pour entendre un professeur renommé : tel fut le dévouement de la plupart des auteurs dont nous allons rapporter succinctement la vie et les travaux.

---

§ II.

Le premier qui se présente par rang d'ancienneté est Gérard de Crémone, en Lombardie. « Vous chercheriez vainement, dit M. Malgaigne, le nom de Gérard dans les dictionnaires historiques consacrés à la médecine ; il a été rejeté même de beaucoup d'autres, et cependant il est peu de sciences qui ne lui doivent quelque reconnaissance. Homme d'étude et de piété, il avait ardemment parcouru tout ce que les livres latins avaient pu lui apprendre ; mais n'ayant pu se procurer en Italie l'*Almageste* de Ptolémée, il se décida à aller en chercher une traduction arabe à Tolède. Il ne savait pas l'arabe, il l'apprit, et armé de cette u issante ressource qui avait manqué, depuis Constantin, à tous les Occidentaux, il ne put se voir à portée de tant de livres arabes sur toutes les sciences sans se sentir épris du vif désir de les transmettre à la latinité, *ainsi qu'à une*

héritière chérie, dit son naïf biographe, et le reste de sa vie fut occupé à traduire. Parmi la foule de ses traductions, on compte celles de quelques traités d'Hippocrate et de Galien, de l'ouvrage de Sérapion, des livres de Rhazès à Almansor, de l'immense canon d'Avicenne, et du traité de chirurgie d'Albucasis. Il mourut à Crémone en 1187, à l'âge de soixante-treize ans, et légua tous ses livres au couvent de Sainte-Lucie, dans lequel il fut enterré (1). »

Guillaume de Salicet eut une vie moins errante. Né à Plaisance dans les premières années du XIIIe siècle, il fut professeur d'abord à Bologne, ensuite à Vérone. Il ne paraît pas qu'il ait jamais quitté la haute Italie. Quoiqu'il ait écrit sur la médecine et sur la chirurgie, c'est surtout comme chirurgien qu'il se recommande au souvenir de la postérité. Il est le premier, dans cette période d'ignorance, qui ait parlé sur cette partie de l'art d'après son expérience personnelle et qui ne suive pas toujours aveuglément l'opinion de ses maîtres. Il mourut en 1277 ou 1280.

Arnauld de Villeneuve fut un homme passionné pour les sciences. Il étudia dix ans à Montpellier, vingt ans à Paris; visita toutes les universités d'Italie; passa en Espagne pour s'instruire dans les livres arabes. Il a écrit sur la médecine, la théologie, la chimie, et a joui d'une grande considération auprès de plusieurs souverains et de plusieurs papes. Il était surtout renommé comme chimiste : « On lui doit, dit M. Dezeimeris, la découverte de l'esprit de vin, de l'huile de térébenthine, des eaux spiritueuses et de quelques autres préparations. » Il a introduit dans la médecine l'usage des remèdes chimiques. Sa mort est racontée de

(1) *OEuvres d'A. Paré*, § 3, p. XXVII.

diverses manières; mais on pense généralement qu'elle arriva l'an 1313, pendant qu'il se rendait de Sicile à Avignon, près de Clément V qui était malade (1).

Lanfranc était de Milan et avait étudié sous Guillaume de Salicet. Tout ce qu'on sait des premières années de sa vie, c'est qu'il exerçait la chirurgie dans cette ville au moment des plus fortes dissensions des Guelfes et des Gibelins. Le parti qu'il avait embrassé ayant eu le dessous, Mathieu de Visconti, chef du parti contraire, exila notre chirurgien. Celui-ci vint chercher un asile en France, et s'arrêta d'abord à Lyon, où il séjourna quelques années et où il écrivit sa *Petite chirurgie*. En 1295, il se rendit à Paris, et, à la prière de Jean Passavant, doyen de la Faculté de médecine, il ouvrit un cours de chirurgie qui eut le plus grand succès. C'est alors qu'il acheva sa *Grande chirurgie*, qui fut publiée l'année suivante. On ignore l'époque de sa mort; mais la manière dont Henri de Mondeville parle de lui en 1306 fait présumer qu'il n'a pas vécu jusque là.

« Il faut malheureusement ajouter, observe M. Malgaigne, qu'entre les mains de Lanfranc, et bien moins sans doute par sa faute que par celle de son siècle, la chirurgie commençait à décliner. Nous avons vu que du temps de Brunus, on avait laissé aux barbiers les scarifications et la saignée (2); du temps de Lanfranc, c'étaient eux en outre qui appliquaient les sangsues, et, chose bien autrement grave, les cautères.

(1) M. Hœfer nie toutes les découvertes chimiques attribuées à ce médecin, et prouve qu'elles sont bien antérieures à lui. (*Histoire de la chimie*, Paris, 1842, t. I)

(2) Brunus pratiquait à Padoue en 1250.

Les femmes, qui se mêlaient de la chirurgie, faisaient pour toutes ces opérations concurrence aux barbiers. D'un autre côté, les chirurgiens laïques se portaient les rivaux des clercs. Lanfranc, qui avait hérité pour eux de toute l'aversion de son maître, avait eu plus d'une lutte à soutenir contre eux dans sa pratique, et s'ils avaient moins de succès, ils avaient plus de hardiesse. Les chirurgiens clercs commençaient à regarder les opérations comme trop au-dessous d'eux; Lanfranc, qui déplore ce travers, et qui déclare qu'il a fait quelquefois la saignée de sa main, n'opérait ni l'ouverture du ventre dans l'ascite, ni la cataracte, ni les hernies, ni la pierre (1). »

Jean Pitard était en 1306 chirurgien du roi de France, Philippe-le-Bel, et de plus chirurgien juré du Châtelet. Il n'a laissé aucun écrit sur son art; mais il est regardé comme le fondateur du collége chirurgical de Saint-Côme et Saint-Damien, qui occupe une si grande place dans les annales de la chirurgie française. Ce collége n'était en 1311 qu'une petite confrérie de chirurgiens laïques, dont l'importance s'accrut insensiblement par suite des luttes opiniâtres qu'ils soutinrent d'une part contre la faculté de médecine, de l'autre contre les barbiers-chirurgiens. M. Malgaigne, qui a débrouillé avec la patience d'un érudit l'origine et les titres de cette communauté, prouve que d'abord son importance a été beaucoup exagérée par ses historiens (2). Ensuite dans un autre écrit, envisageant surtout le côté facétieux de ces longues querelles, il en retrace les diverses

(1) *OEuvres d'A. Paré*, Paris, 1840, t. I, introduction, § 6, p. XLVI.
(2) *Ibidem*, § 16, p. CXX et suiv.

péripéties avec la verve comique d'Aristophane ou du chantre du *Lutrin* (1).

Guy de Chauliac, le plus célèbre des médecins et chirurgiens de la chrétienté pendant la période arabique, naquit dans un village du diocèse de Mende, en Gévaudan. « Il était déjà clerc, dit M. Dezeimeris, et avait au moins vingt-cinq ans en 1325 : ainsi l'on peut fixer l'époque de sa naissance à la fin du XIIIe siècle. On présume qu'il étudia les humanités dans le collége de la cathédrale de Mende, qui jouissait alors d'une grande célébrité. Ce fut à Montpellier qu'il fit ses études médicales. Parmi les maîtres qu'il y entendit, il cite avec reconnaissance Raimond de Molières, Pierre de Toulouse, Pierre d'Horlac ou d'Aurillac, et maître Barthélemy ou Barthomieu, appelé aussi Bertrucius ou Bertran dans les exemplaires imprimés de la chirurgie de notre auteur. » Il est probable que Guy suivit les cours de la faculté de Paris; car il raconte lui-même comment un cordonnier de cette ville lui opéra un cor au pied. Il étudia également à Bologne, où il vit pratiquer quelques dissections.

« Peu satisfait de la science que l'on puisait dans les écoles, ajoute son biographe, Guy de Chauliac se familiarisa avec les livres des anciens, et acquit une érudition infiniment plus étendue qu'aucun de ses contemporains. Il pratiqua dans diverses villes et se fixa plus longtemps à Lyon qu'ailleurs. Il entra au service du pape Clément VI, à Avignon, où le saint-siége avait été transféré, au plus tard en 1348. On a lieu de croire qu'il jouit du même honneur sous Innocent V, à la mort duquel Guy de Chau-

(1) Voyez la onzième lettre sur l'histoire de la chirurgie.

liac, accueilli par Urbain V, son compatriote, couronné pape en 1362, devint son chapelain, commensal ou lecteur de sa chapelle. On ignore s'il jouit longtemps de cette dignité. Tous les renseignements que nous avons sur son compte nous viennent de lui, et il ne paraît pas qu'il ait rien écrit après 1363, époque de la publication de sa chirurgie (1). »

Il avait composé plusieurs ouvrages, dont M. Malgaigne a donné l'énumération ; mais le seul qui doive nous occuper ici, c'est sa *Grande chirurgie*, qu'il appelle *Inventaire*, pour signifier, comme il l'explique lui-même, qu'elle renferme l'exposition succincte de tout ce qui avait été enseigné jusqu'alors d'essentiel sur chaque partie de l'art. Dans son chapitre singulier, *capitulum singulare*, qui sert d'introduction, il jette un coup d'œil sur les progrès de la chirurgie depuis Hippocrate. Il nomme un grand nombre d'auteurs grecs, arabes et latins, et dans ce dénombrement il n'omet en fait d'écrivains dont les œuvres nous sont parvenues, que Celse et Aëtius. Il cite même des médecins arabes qu'on ne connaît plus aujourd'hui. Personne n'a su mieux que lui allier le respect des anciens avec la justice envers les modernes : « Les sciences, dit-il, se forment par des accroissements successifs ; le même homme ne peut en poser les fondements et les conduire à leur perfection. Nous sommes comme des enfants portés sur le cou d'un géant : aidés par les travaux de nos prédécesseurs, nous voyons tout ce qu'ils ont vu et quelque chose en sus. » Dans le même chapitre, en traçant le caractère du chirurgien, il recom-

(1) M. Dezeimeris, *Dictionnaire de médecine*, au mot Guy de Chauliac.

mande qu'il soit *lettré, expert, ingénieux, et bien morigéné*, c'est-à-dire, suivant l'interprétation qu'il donne lui-même de ce dernier mot, qu'il *soit hardy en choses seures, craintif en dangers ; qu'il fuye les mauvaises cures ou practiques; soit gracieux aux malades, bienveillant à ses compagnons, sage en ses prédictions; soit chaste, sobre, pitoyable et miséricordieux, non convoiteux ni extorsionnaire d'argent: mais qu'il reçoive modérément salaire, selon son travail, les facultez du malade, la qualité de l'issue ou événement, et sa dignité.* Jamais depuis Hippocrate, s'écrie ici M. Malgaigne, la médecine n'avait fait entendre un langage empreint de tant de noblesse, et si plein de choses en si peu de mots.

L'ouvrage entier est divisé en sept traités ou livres. Le premier livre, consacré à l'anatomie, ne contient rien de neuf; la description qu'il fait de nos parties est tirée entièrement des écrits de Galien, ou de quelque autre source plus voisine et moins pure. Mais l'auteur y proclame la nécessité de se livrer aux dissections; il rapporte que l'usage s'était introduit depuis quelque temps dans l'école de Montpellier de faire des démonstrations anatomiques sur des animaux; il propose de se servir aussi des cadavres des suppliciés. Il parle de figures représentant les parties du corps humain qui avaient été dessinées par les soins d'Henri d'Hermondaville ou Mondeville. Ce sont les premières de ce genre dont il soit fait mention.

Quant à la chirurgie proprement dite, il l'extrait de Galien, d'Oribase, de Paul d'Egine, de Rhazès, d'Avicenne, d'Albucasis, de Royer, de Roland, et d'autres écrivains; mais il puise dans ces auteurs avec discernement; il discute, juge, choisit, résume les opinions et les mé-

thodes. « A cette époque, dit M. Dezeimeris, un inventeur aurait rendu des services moins importants qu'un compilateur judicieux. Les livres étaient d'une extrême rareté, et, par leur prix, à la portée de peu de chirurgiens : les fondre presque tous en un seul, recueillir tout ce qu'ils avaient d'utile pour n'en former qu'un seul petit volume, c'était mettre la science au niveau de toutes les fortunes, donner la facilité de s'instruire à celui que la disette des livres condamnait à l'ignorance, et créer non la chirurgie à la vérité, mais des chirurgiens. »

Dans le second livre qui traite des Apostèmes, notre auteur donne à ce mot une extension bien plus grande que celle qu'il a aujourd'hui. Il désigne par là toute espèce de tumeur, d'excroissance, d'enflure partielle ou générale. « Les grands apostèmes, dit-il, sont, d'après Galien, des tumeurs considérables qui se développent dans les parties charnues. Les petits apostèmes sont, d'après Avicenne, des éminences, des pustules, des boutons qui paraissent à la superficie de la peau. » Il divise ensuite les apostèmes en chauds et froids. Les chauds proviennent tantôt du sang, comme le phlegmon, l'anthrax, l'esthiomène ou gangrène, les pustules; tantôt de la bile, comme l'érysipèle, les vésicules, les effervescences. Parmi les apostèmes froids, il range l'œdème, la tympanite, les hydropisies, les scrofules, le squirrhe, le cancer.

La pratique de Guy de Chauliac, quoique timide, était plus active que celle Lanfranc. Il ne pratiquait point lui-même la taille; il laissait aux chirurgiens ambulants cette opération, qu'il décrit d'après les Arabes, et comme il l'avait vu exécuter. Mais il incisait le ventre dans l'ascite; il n'hésitait pas à tenter la cure radicale de la hernie; il

parle de la cataracte en homme du métier, et qui semble avoir opéré lui-même (1).

La peste, qui sévit, durant le XIVe siècle, dans toutes les parties connues de la terre, et qui dépeupla, disent les historiens, le globe d'un quart de ses habitants, se montra deux fois dans la ville d'Avignon à l'époque où Guy de Chauliac y résidait. Ce praticien avoue ingénument qu'il aurait désiré fuir, comme les autres, ce théâtre de mort; mais il fut retenu par la honte: *Et ego*, dit-il, *propter infamiam, non fui ausus recedere.* Il resta donc à son poste, continuant de visiter les malades et de leur donner des consolations, ainsi que des conseils, malgré l'inutilité reconnue des remèdes. Ayant été atteint lui-même par la contagion, il se vit abandonné de tout le monde, et laissé pour mort. Dans cette affreuse position, il conserva encore assez de présence d'esprit et de force d'âme pour suivre les progrès de sa maladie, analyser ses souffrances, et en donner une description digne d'Hippocrate.

Ici finit la liste des hommes qui rendirent des services éminents à la science médicale pendant la période arabique. L'ouvrage de Guy de Chauliac devint bientôt le code chirurgical de l'Europe; traduit, commenté dans toutes les langues, reproduit sous différentes formes, il a été longtemps classique, et conserve encore aujourd'hui de l'intérêt, comme représentant l'état de la science à la fin du moyen-âge. Il est écrit d'ailleurs dans un style clair, correct et même pittoresque, bien supérieur au latin barbare de la plupart des auteurs de ce temps.

(1) M. Malgaigne, *Œuvres d'A. Paré*, introduction, § 9.

CHAPITRE IV.

INSTITUTIONS ACCESSOIRES.

Les établissements de charité se multiplièrent étonnamment durant cette période, aussi bien parmi les sectateurs de Mahomet que dans les États chrétiens. A côté de chaque mosquée, de même qu'auprès de chaque cathédrale, il y avait d'ordinaire une école et un hôpital, dotés avec plus ou moins de munificence par les empereurs, les califes, les rois, les évêques ou de simples particuliers opulents, qui espéraient racheter leurs péchés par ces libéralités pieuses, et s'assurer une éternité de bonheur. Un grand nombre de congrégations religieuses furent fondées pendant le moyen-âge pour venir au secours des malades nécessiteux. Les plus considérables furent l'ordre de Sainte-Marie, celui de Saint-Lazare, celui des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et celui des Filles-Dieu. Par la suite, quelques uns de ces ordres s'éloignèrent de leur but primitif; ils devinrent assez riches pour exciter la convoitise des souverains, assez puissants pour résister à leur autorité. Plus d'une fois, le relâchement des mœurs et l'esprit de discorde, s'étant glissés dans ces sociétés religieuses, rendirent leur réforme ou même leur suppression nécessaire; mais, dans l'origine, toutes avaient un but de charité, de sanctification.

Si le zèle charitable pour les malades ne fut jamais plus fervent qu'à cette époque; si l'on vit des princes, des évêques, des papes donner l'exemple d'un dévouement héroïque, en pansant de leurs propres mains les ulcères des lépreux, dont personne alors ne révoquait en doute la pro-

priété contagieuse, jamais aussi les occasions d'exercer ce zèle ne furent plus fréquentes. La lèpre, que les croisés avaient rapportée d'Orient, s'était répandue avec une effrayante rapidité; la misère, la malpropreté, le défaut de soins hygiéniques, avaient multiplié au dernier point les maladies cutanées de toute espèce; l'ignorance et la peur aggravaient encore le mal en faisant confondre avec la lèpre des affections d'une nature moins redoutable; en sorte qu'au XIIIe siècle on ne comptait pas moins de deux mille léproseries en France, et de dix-neuf mille dans l'Europe entière.

L'excessive sévérité d'une foule d'ordonnances rendues contre les lépreux prouve combien était grande la terreur qu'inspirait cette hideuse maladie. Il leur était défendu d'entrer dans les villes; s'ils rencontraient un individu sur leur chemin, ils devaient s'en écarter aussitôt, afin que leur souffle ne le souillât point. Si une personne saine était convaincue d'avoir touché à un lépreux ou à quelque chose qui eût servi à son usage, elle était immédiatement séquestrée. Enfin la moindre infraction à ces règlements emportait des peines très sévères, souvent même la mort. Quel courage surhumain, quelle abnégation ne fallait-il pas pour se vouer au service de ces malheureux!

Une autre institution, qui devait tendre plus efficacement que ces mesures coërcitives à la diminution des maladies cutanées, fut celle des bains publics. On en établit dans presque toutes les villes, et le nombre s'en accrut tellement, qu'au XVe siècle les baigneurs formaient dans Paris une confrérie puissante (1). Jacques Despars, médecin de

(1) Voyez P. S. Gérard, Recherches sur les établissements de bains publics à Paris, depuis le IVe siècle jusqu'à présent (*Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, Paris, 1832, t. VII, pag. 5 et suiv.).

Charles VII, et l'un des professeurs les plus renommés de la Faculté, s'étant prononcé trop ouvertement contre l'abus des bains publics, se vit obligé de quitter la capitale pour se soustraire aux persécutions de cette confrérie.

Résumé de la période arabique.

Trois grands faits dominent dans l'histoire de cette période, et résument en quelque sorte la marche de l'esprit humain.

1° La nation arabe, jusqu'alors obscure et presque étrangère aux progrès de la civilisation, passe rapidement d'un état demi-sauvage au premier rang des nations policées. Après avoir pendant quelques années promené sur les pays conquis les fureurs de son vandalisme religieux, elle embrasse avec enthousiasme le culte des muses, et s'efforce de réparer ses premiers ravages, en recueillant les débris des monuments littéraires et scientifiques de la Grèce. La médecine est une des sciences qu'elle cultive avec le plus de zèle et de succès; toutefois elle ajoute peu de chose aux trésors amassés par le génie des Grecs. Bientôt, un peuple plus barbare et plus inconnu, sorti des déserts de la Tartarie, subjugue à son tour la nation arabe dans toutes les parties du monde où elle s'est établie, l'énerve sous un despotisme abrutissant, la ramène à un état voisin de son ignorance primitive. Partout où le Turc porte sa domination, l'humanité rétrograde.

2° La nation grecque, qui marchait depuis tant de siècles

à la tête des nations civilisées, se laisse arracher un à un les fleurons de son antique couronne : puissance, vertu, courage, gloire, indépendance, tout lui échappe successivement. Elle descend par une dégradation lente, mais continue, au dernier rang des peuples modernes. Dans le cours de cette période, un seul médecin mérite une mention historique par ses écrits, et pourtant on n'y trouve rien de neuf, si ce n'est quelques remèdes qu'il emprunte aux médecins arabes sans les nommer.

3° La partie occidentale de l'empire romain, subjuguée par des barbares sortis des forêts de la Germanie et de la Scandinavie, tombe dans les plus épaisses ténèbres dès les premiers siècles de cette période; mais les habitants de ces malheureuses contrées, en perdant l'indépendance, l'ordre et la sécurité dont ils jouissaient avec les institutions romaines, conservent du moins leur mâle courage. Leur sang se retrempe en se mêlant au sang des rudes enfants du Nord. Ils repoussent d'abord les Sarrasins, qui fondaient sur eux comme un torrent par le midi de l'Espagne. Tranquilles de ce côté, ils tournent leurs armes contre eux-mêmes, et s'entredéchirent pendant plusieurs siècles. Puis, excités par le fanatisme religieux, comme autrefois les mahométans, ils se ruent par milliers sur les provinces de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de l'Égypte, occupées depuis plusieurs siècles par les Sarrasins. Ces entreprises lointaines et aventureuses, l'aspect d'une civilisation toute nouvelle, inspirent aux Francs le goût de la poésie et des arts d'imagination, alors en honneur chez les Arabes. Pendant les XIIe et XIIIe siècles, les gouvernements de l'Europe se régularisent et prennent de la stabilité; des institutions libérales sont créées; l'esprit des populations de l'Occident se dégage

peu à peu de la rouille de l'ignorance ; et sur la fin de la période arabique, on aperçoit déjà quelques clartés brillantes à l'horizon des nations européennes. La médecine participe de ce mouvement progressif. Dès le XIVe siècle, nous la voyons dignement représentée en Italie, à Paris, et surtout à Montpellier. Toutefois les médecins ne savent encore que suivre timidement les traces des Arabes; à peine quelques uns ont-ils approché leurs lèvres des sources plus pures de la médecine grecque.

Ici finit pour nous l'âge de transition ou le moyen-âge ; ici s'ouvre devant nous une ère plus glorieuse, que nous pouvons saluer en nous écriant avec le poëte : *Déjà commence un nouvel ordre de siècles fameux.*

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
VIRG. *Eglog.*

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU

PREMIER VOLUME.

LIVRE DEUXIÈME. — AGE DE TRANSITION,

Commençant à la mort de Galien, sous le règne de l'empereur Septime-Sévère, l'an 201 de Jésus-Christ, et finissant à la renaissance des lettres en Europe, environ l'an 1400.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

